This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

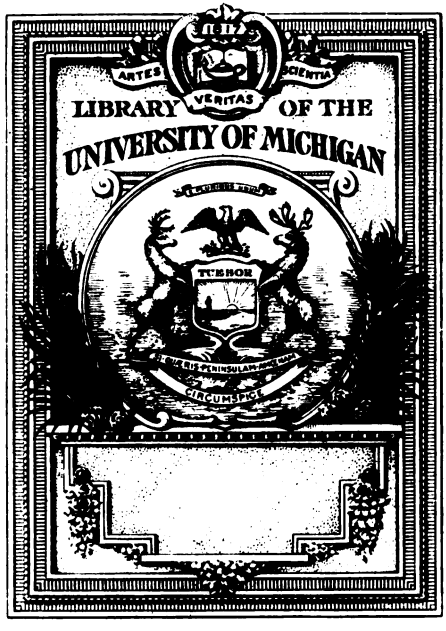
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

LC
1422
.F332
1874

DE

L'ÉDUCATION DES FILLES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

FÉNELON.

DE L'ÉDUCATION

DES FILLES

DIALOGUES DES MORTS

ET OPUSCULES DIVERS

COMPOSÉS POUR L'ÉDUCATION DE M. LE DUC DE BOURGOGNE

ABRÉGÉ DES VIES

DES ANCIENS PHILOSOPHES

PAR FÉNELON, François de Salignac de la Motte

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

1874

DE

L'ÉDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'importance de l'éducation des filles.

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout : on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public; et quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de colléges! combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on se croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni en-

Re-classed 10-17-32 AM

trer dans le ministère des choses sacrées; ainsi elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues, qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes; en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes? Plus elles sont faibles, plus il est important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui sont les fondements de toute la vie humaine? Ne sont-ce pas les femmes qui ruinent et qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée, et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être nées soigneuses, attentives au détail, industrieuses, insinuantes et persuasives? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever. Ajoutez que la vertu n'est pas moins pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ, et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'État, causées par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles; cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconvénient des éducations ordinaires.

L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime; tout ce qui est sérieux lui paraît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue; la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse; l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement; tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle man-

que d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents; elle ne connaît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance, et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état, que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paraît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses, qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien : la piété lui paraît une occupation languissante, et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? à rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide, qu'on ne peut espérer de remplir de choses solides; il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'âme, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps : au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste; ce qui fait, sans doute, la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire. Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissements et pour les spectacles; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrète et insatiable.

Les personnes instruites, et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre : ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien, et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses, et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire, en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans : elles se gâtent même par là pour le monde; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros : elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires, qui sont, dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage!

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnés : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veu-

lent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feraient souvent garder le silence.

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondements de l'éducation.

Pour remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance. Ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, et qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfants sachent entièrement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considérer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore : il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots, c'est encore, dit saint Augustin[1], observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe : il le fait, tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images : mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner, et pour les attacher chacune à son objet?

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cher-

[1] *Confess.* lib. I, cap. VIII, n° 13, t. I, p. 74.

chent ceux qui les flattent et fuient ceux qui les contraignent; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. J'ai vu, dit saint Augustin[1], un enfant jaloux : il ne savait pas encore parler; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec lui.

On peut donc compter que les enfants connaissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer : ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage, et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déréglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes; mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affaiblir, par de trop grands ébranlements, leur cerveau encore tendre; si, au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachait à leur donner toujours une idée agréable du bien, et une idée affreuse du mal; cette prévention leur faciliterait beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on

[1] *Confess.* lib. I, cap. VII, n° 11, p. 73.

leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une âme faible et timide, qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments, et par un régime de vie simple; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie; qu'il ne mange rien de haut goût, qui l'excite à manger au delà de son besoin, et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais, et tranquilles : au lieu que, si on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle; les habitudes se forment; le corps, encore tendre, et l'âge, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité, et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi, on ne doit jamais se

servir d'aucune feinte pour les apaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut : par là on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais; il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfants, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours ; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y imprime facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément, et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité et cette mollesse du cerveau, jointe à une grande chaleur, lui donne un mouvement facile et continuel. De là vient cette agitation des enfants, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup ; et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte ; on les accoutume à hasarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, et à parler des choses dont ils n'ont pas encore des connaissances distinctes : il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires; ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux ; ils aperçoivent qu'on les regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir; par là, ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent ; ils s'imaginaient n'avoir

rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants, sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié, et par le besoin où ils sont d'être redressés, que vous êtes attentifs à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire ; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. Les enfants savent peu, il ne faut pas les exciter à parler : mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire ; aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser, par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute, sans les confondre rudement. En même temps il faut leur faire apercevoir, non par des louanges vagues, mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent, et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas, que quand ils décident le mieux. C'est le vrai moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable, et un grand mépris pour les contestations, qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées.

Dès qu'il paraît que leur raison a fait quelque progrès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. Vous voyez, direz-vous, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée ; dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si, l'année passée, vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, et

que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui était au delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connaître : vous verrez un jour combien vos jugements présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience.

La curiosité des enfants est un penchant de la nature, qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter. Par exemple, à la campagne ils voient un moulin, et ils veulent savoir ce que c'est; il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé, et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exersent plusieurs arts, et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes: ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir; par là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connaîtront la bonne manière de faire toutes choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie. Ces connaissances, qui ne doivent être méprisées de personne, puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'ignorance des enfants, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples

soient utiles à suivre : mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager : il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'abandonne à ses passions, et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût, et les rendre sensibles aux vraies bienséances. Il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par là les yeux sur les faiblesses des gens qu'ils doivent respecter; car, outre qu'on ne doit pas espérer, et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leurs devoirs est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui; qu'on ne doit pas même en juger légèrement; qu'ils paraissent souvent plus grands qu'ils ne sont; qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses; et que, rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection; enfin quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules; car ces manières moqueuses et comédiennes ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes : il est à craindre que les enfants ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente à imiter, qui est dans les enfants, produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans vertu qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis, par cette pente, dans les enfants de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent, sans leur parler,

on n'aurait qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudrait qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants.

Je crois même qu'il faudrait souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour réveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donnerait.

Une personne pourrait demander quelquefois devant eux à une autre : Pourquoi faites-vous cela? et l'autre répondrait : Je le fais par telle raison. Par exemple : Pourquoi avez-vous avoué votre faute? C'est que j'en aurais fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle même : mais il faut que tout cela se fasse sans affectation; car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit, et dès qu'ils ont aperçu quelque finesse dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement, et que les images de tous les objets sensibles y sont très-vives : ainsi il faut se hâter d'écrire dans leur tête pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver; car on ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises : il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mou, et que rien n'y est écrit, sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau; ainsi elles deviennent ineffaçables :

de là vient que quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces ont été faites dans le cerveau lorsqu'il était desséché, et plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnements, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : J'ai pris mon pli; je suis trop vieux pour changer; j'ai été nourri de cette façon? D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions et les premières habitudes sont les plus fortes? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau, qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfants est comme un bougie allumée dans un lieu exposé au vent : sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question; et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher; il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres : si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui-en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux : viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes, et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste, et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer une conséquence.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le

jeu ; que la sagesse ne se montre à lui que par intervalle, et avec un visage riant : gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscrète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le déréglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de petits esprits, ou par des gens sans règle : on s'accoutume à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode ; leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : La piété ne donne point ces défauts-là; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veillez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avait remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connaîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien, et se pardonnent tout à eux-mêmes : cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité ; de façon que quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis, et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des

défauts qui sont visibles en vous, et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres : par là vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourraient lui donner pour votre personne.

En même temps il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir; montrez-lui toujours l'utilité des choses que vous lui enseignez; faites-lui-en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paraît un travail abstrait, stérile et épineux. A quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations, et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire? Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on enseigne : C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour; c'est pour vous former le jugement; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connaître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux, qui fait trembler les enfants. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gouvernent; car, pour les enfants, il ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux.

Vous leur fermeriez le cœur, et leur ôteriez la confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paraissez ni étonné ni irrité de leurs mauvaises inclinations; au contraire, compatissez à leurs faiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs, l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel, et de les connaître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but; tout se tournerait en formalités gênantes, et peut-être en hypocrisie; vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de leur inspirer l'amour.

Si le Sage a toujours recommandé aux parents de tenir la verge assidument levée sur les enfants; s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente; il condamne seulement ces parents faibles et inconsidérés qui flattent les passions de leurs enfants, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que les parents doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte; mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne saurait faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie; c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point à l'enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter, qui l'encourage à le faire; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts; c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger : ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois.

Il faut considérer que les enfants ont la tête faible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots et des choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement; toujours leçons, silence, posture gênée, correction et menaces.

Les anciens l'entendaient bien mieux : c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes des vertus, et la politesse des mœurs, s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire; tant cela est éloigné

de nos coutumes. Cependant si peu qu'on connaisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous, dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage; s'ils sont vifs, on les irrite; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, et usent les organes : une âme menée par la crainte en est toujours plus faible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtiments, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité; paraissez-lui-en affligé; parlez devant lui, avec d'autres personnes, du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dis-

pose à revenir à vous, et auquel l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oserait le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paraisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce, et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers : les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain; une conduite toujours uniforme ne peut être utile.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes, dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfants qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connaître insensiblement les lettres; après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle; les autres tons sont toujours mauvais, et sentent la déclamation du collége : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte, et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce, et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfants savent déjà un peu lire, on peut leur faire un divertissement de former des lettres, et s'ils

sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier : si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop, ils formeront les lettres en se jouant, et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût, et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Écrivez-moi un billet, dira-t-on; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfants qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir : souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu; permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte, pour exiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même temps, ôtons aux divertissements des enfants tout ce qui peut les passionner trop : mais tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants. Ceux qu'ils aiment

le mieux sont ceux où le corps est en mouvement; ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place; un volant ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs; ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires, et plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son temps : mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures; un jour leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses, servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyait moins à être auprès de sa mère, elle n'aurait pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissements, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles; ni même des filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison, et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évités. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement, et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie; la santé et l'innocence en sont les vraies sources : mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés, et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes; on s'accoutume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes et simplement assaisonnées

deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût; surtout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent, et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples; qu'il ne faille pas de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit, sans avoir besoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté : avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée : on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépense pour se réjouir; un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai : les autres enlèvent l'âme en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage; ils donnent une joie égale et durable, sans aucune suite maligne : ils sont toujours bienfaisants; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent, et qui nuisent à la santé. Le tempérament de l'âme se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfants qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus longtemps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvénients attachés aux autres plaisirs, et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire, dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir, et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de

terribles égarements : les passions et la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché, qui pousse et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent : au moins on sait par où on peut les rendre attentifs, et réveiller leur curiosité; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne, et les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout, et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent, et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens, qui n'approfondissent guère, concluent de ce mauvais succès que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, et que l'éducation n'y peut rien : au lieu qu'il faudrait seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencements.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance ont un lustre qui couvre tout; on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge; toutes les fautes de jugement leur sont permises, et ont la grâce de l'ingénuité; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paraître dans les enfants, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croî-

tre. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé : les grâces de l'enfance s'effacent; la vivacité s'éteint; la tendresse du cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers des grâces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant, pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne et qui appesantit le cerveau; ne le fatiguez point par des règles gênantes: égayez-le; puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption, ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable; contentez-vous de peu; faites-lui remarquer ses moindres succès; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalousie est plus violente dans les enfants qu'on ne saurait se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté trop ordinaire aux mères, que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressants contre l'indolence : mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfants qui ne fassent guère mieux que lui; des exemples disproportionnés à sa faiblesse achèveraient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires sur ceux dont il est jaloux; engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-

lui par des instructions indirectes, à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit; que les gens mous et inappliqués, quelque génie qu'ils aient, se rendent imbéciles, et se dégradent eux-mêmes. Mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient; car rien ne renfonce tant au dedans de lui-même un enfant mou et timide, que la rudesse. Au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilités et de plaisirs proportionnés à son naturel le travail que vous ne pouvez lui épargner; peut-être faudra-t-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paraissiez le savoir.

Saint Augustin raconte [1] qu'un reproche fait à sainte Monique sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avait pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfants, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas, que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner : c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir : il ne reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfants qui naissent politiques, cachés, indifférents, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes : ils trompent leurs pa-

[1] *Confess.* lib. IX, cap. VIII, n° 18, t. I, p. 164.

rents, que la tendresse rend crédules; ils font semblant de les aimer; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer; ils paraissent plus dociles que les autres enfants du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paraît une véritable douceur; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s'imagine. Les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait : quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours. Le principal remède serait de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connaître à fond, avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts; mai si peu qu'on les gêne, ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté de cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant, que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auraient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paraissent pleins d'une amitié sincère pour eux : car les enfants apprennent souvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrais re-

trancher devant eux à l'égard des amis tous les compliments superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié, et toutes les fausses caresses, par lesquelles on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles ; c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement ; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies : mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin, en même temps, de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît : ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables : dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenses, des ajustements ou des friandises : c'est faire deux maux : le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser ; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteraient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut ; et lors-

qu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, et montrant toujours quelque raison de commodité, pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre.

On courrait risque de décourager les enfants, si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, ils faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer. Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les faibles, et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu, comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présents qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

CHAPITRE VI.

De l'usage des histoires pour les enfants.

Les enfants aiment avec passion les contes ridicules; on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant. Quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie: mais choisissez quelques fables d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes: donnez-les pour ce qu'elles sont; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous de-

mande d'en dire d'autres : ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez certaines histoires choisies, mais en peu de mots ; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfants en suspens, et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers ; faites parler tous vos personnages : les enfants, qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph : faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé ; que Joseph parle lui-même ; qu'il prenne plaisir, étant maître en Égypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants, et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

Il faut néanmoins observer que si l'enfant a quelque facilité de parler, il se portera de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paraîtra désirer apprendre de lui son histoire : l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre, laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfants, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises ; l'un sera Abraham et l'autre Isaac : ces

représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire des choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiraient peut-être pas; mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le; ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe : vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point.

Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup, et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits ; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisait par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruise tous les ignorants n'était point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'était la méthode et la pratique universelle de l'Église. Elle consistait à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, et Jésus Christ régnant dans le Nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail ; au lieu que, quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Évangile, sur l'Église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fond des vertus que le nom chrétien doit nous inspirer. Le *Catéchisme historique*, imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court, et bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente ; avec cette circonstance, que le *Catéchisme concile* est un peu trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple au désert, où il mangeait un pain qui tombait du ciel, et buvait une eau que Moïse faisait couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur

source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeants. Peignez au naturel les combats de Saül et de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse, sans armes et avec son habit de berger, vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon; faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant : mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, et se déshonorant par la mollesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paraissent humbles, austères et souffrant de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem : faites voir le temple brûlé, et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où les Juifs pleuraient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel. Il ne serait pas même inutile de faire déclarer les enfants sur les différents caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préférerait Esther, l'autre Judith; et cela exciterait entre eux une petite contention, qui imprimerait plus fortement dans leurs esprits ces histoires, et formerait leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après, faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence : montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées, et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'Évangile tous les endroits les plus éclatants de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les

lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem : faites voir sa passion; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent monter au ciel : la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore tres-agréables. Choisissez les plus merveilleuses des histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens : mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feraient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfants, vive et tendre, toute une suite de religion, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donnerait de très-nobles idées, et qui ne s'effacerait jamais. Ils verraient même, dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeraient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paraissent le plus s'en éloigner. Mais il faudrait recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfants trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfants, ce fond d'histoires agréables, qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres

histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais, encore une fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires, encore moins d'en faire des leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? où sont les gouvernantes qui le savent faire? A cela je réponds que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfants, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner : chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Mais enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire : mais quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frapperont bien davantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion.

Nous avons remarqué que le premier âge des enfants n'est pas propre à raisonner; non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que, faute de connaître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connaître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un; ils savent qu'on l'enterre; dites-leur : Ce mort est-il dans le tombeau? *Oui.* Il n'est donc pas en paradis? *Pardonnez-moi; il y est.* Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps? *C'est son âme qui est en paradis; c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son âme n'est donc pas son corps? *Non.* L'âme n'est donc pas morte? *Non; elle vivra toujours dans le ciel.* Ajoutez : Et vous, voulez-vous être sauvée? *Oui.* Mais qu'est-ce que se sauver? *C'est que l'âme va en paradis quand on est mort.* Et la mort, qu'est-ce? *C'est que l'âme quitte le corps et que le corps s'en va en poussière.*

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfants à répondre ainsi : je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfants une maison, et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent; puis faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme; dites-leur : Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même? Non, sans doute; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord, suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil, et plus perçants que les éclairs : faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchants. un cœur

tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connaissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâtez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Surtout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimerait mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ ; il vous répondra : *Oui*. Ajoutez : Mais quoi ! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis ? *Oui*. Jusque-là l'enfant croit qu'il aurait assez de courage pour le faire. Mais vous, qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là ; et si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc ? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre ; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : S'il faut mourir, je vous suivrai ; quand tous les autres vous quitteraient, je ne vous abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chute ; il renie trois fois Jésus-Christ ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permit qu'il fût si faible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade qui ne saurait marcher tout seul ; et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant : par là vous rendrez sensible le mystère de la grâce.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre est que nous avons une âme plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur âme ; et on fait bien : car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'âme, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tour-

ner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie? Rien n'est si mauvais. Il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connaît que trop; tout la porte à le flatter, à l'orner, et à s'en faire une idole : il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : Est-ce votre âme qui mange? S'il répond mal, ne le grondez point; mais dites-lui doucement que l'âme ne mange pas. C'est le corps, direz-vous, qui mange; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit? sont-elles savantes? *Non*, répondra l'enfant. Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange, c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir; c'est lui qui marche, c'est lui qui dort. Et l'âme, que fait-elle? Elle raisonne; elle connaît tout le monde; elle aime certaines choses; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. Ajoutez, comme en vous jouant : Voyez-vous cette table? *Oui*. Vous la connaissez donc? *Oui*. Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée, qui est de pierre? *Oui*, répondra l'enfant. N'allez pas plus loin, sans avoir reconnu, dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : Mais cette table vous connaît-elle? Vous verrez que l'enfant se mettra à rire, pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : Qui vous aime mieux, de cette table ou de cette chaise? Il rira encore. Continuez : Et la fenêtre, est-elle bien sage? Puis essayez d'aller plus loin. Et cette poupée vous répond-elle quand vous lui parlez? *Non*. Pourquoi? est-ce qu'elle n'a point d'esprit? *Non, elle n'en a pas*. Elle n'est donc pas comme vous; car vous la connaissez, et elle ne vous connaît point. Mais après votre mort, quand

vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? *Oui.* Vous ne sentirez plus rien? *Non.* Vous ne connaîtrez plus personne? *Non.* Et votre âme sera dans le ciel? *Oui.* N'y verra-t-elle pas Dieu? *Il est vrai.* Et l'âme de la poupée, où est-elle à présent? Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre, que la poupée n'a point d'âme.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient, et à l'âme ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'âme. Il faut éviter les subtilités qui pourraient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'âme est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfants en qui on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur âme est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'âme est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant: dans l'un, il n'y a que le corps; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt; ils se séparent seulement: ainsi, les parties du bois brûlé tombent en cendre, ou s'envolent en

fumée. Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connaître et de penser, ne périt jamais, à plus forte raison notre âme, qui connaît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'âme, et être de la cendre; mais l'âme vivra, car elle pensera toujours.

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfants ces connaissances, qui sont les fondements de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connaissance de la distinction du corps et de l'âme; c'est d'accoutumer les enfants à mépriser l'un et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction, qui nourrit l'âme et qui la fait croître; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures, et tout ce qui amollit le corps : faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, sans raisonner sur le corps et sur l'âme, les anciens Romains avaient appris à leurs enfants à mépriser leur corps, et à le sacrifier, pour donner à l'âme le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux ce n'était pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'était le peuple entier qui naissait tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il serait impossible de donner aux enfants de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume! Par exemple, celle du duel, fondée sur une fausse règle de l'honneur. Ce n'était point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposait sa vie,

et que tout homme d'épée vivait dans un péril continuel. Celui qui n'avait aucune querelle pouvait en avoir à toute heure avec des gens qui cherchaient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvait, sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui voulait se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissants : ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison, et par l'espérance du royaume du ciel. Les Romains, dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissaient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse; ils leur apprenaient à n'estimer que la gloire; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédaient; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'était si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs, et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge, fait voir que la grâce du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables et les comparaisons les plus sensibles, pour représenter aux enfants que notre corps est semblable aux bêtes, et que notre âme est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval, et qui le conduit; dites que l'âme est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une âme est bien faible et bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui est le soir flétrie et foulée aux pieds; mais que l'âme est l'image de la beauté

immortelle de Dieu. Il y a, ajouterez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. Pour faire sentir aux enfants qu'il y a des choses très-réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage, et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu, *Oui*, ajoutez : Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue? de quelle couleur est-elle? l'avez-vous entendue? fait-elle beaucoup de bruit? l'avez-vous touchée? est-elle froide ou chaude? L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit : il paraîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit ; s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connaît donc des choses très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobrement dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneraient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit, et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes; et apprenez-leur qu'il doit y avoir, pour leur sexe, une pudeur sur la science, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps, il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente ; les larmes de tout œil essuyées; plus de mort, plus de douleurs ni de cris; les gémissements s'enfuiront, les maux seront passés; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem, dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fon-

taine de vie l'arrosera; tout y sera or, perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles; mais après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie, ou sous une tente; que le corps va périr; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption; mais que l'âme s'envolera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfants l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on a aplani des difficultés infinies.

Je voudrais encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avais accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection du Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ, et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfants, comme on leur enseigne le catéchisme; cette méthode n'aboutirait qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des formalités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fond; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous; dans l'enfance, il peut tout. Les enfants se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile; de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuient; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple; on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent; mais vous vous trompez : tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu, ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien éloigné de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connaître soi-même et pour connaître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit : ce mélange lui fera trouver toute la religion assemblée dans sa tête; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son âme est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine : aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est

né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son corps entraîne son âme contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son âme devrait gouverner son corps : il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Évangile. Il faudrait donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ; il faudrait poser comme le principal fondement l'autorité de l'Église épouse du Fils de Dieu et mère de tous les fidèles : c'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfants les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'Église, afin qu'elle conduise ses enfants dans la voie de la vérité. Surtout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande; faites-leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline, qui régnait parmi les premiers chrétiens; faites-les rougir de nos relâchements, faites-les soupirer après cette pureté évangélique; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrète.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Évangile et les grands exemples de l'antiquité; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'Église; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites, et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Évangile, la suite de tous les siècles où cette Église a conservé,

parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui sont l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumission, et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacrements, et dans la pratique de l'ancienne Église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfants; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps, et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans les justes bornes, et être bien éloignée de toutes les études des savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire. Tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connaître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Évangile, ou autorisé par une approbation constante de l'Église. Il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qu'on est quelquefois tenté de regarder comme des points de discipline, quand on n'est pas bien instruit : on ne peut entièrement s'en garantir, si on ne remonte à la source, si on ne connaît l'institution des choses, et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires sans autorité, et à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer sévèrement ces choses, auxquelles un pieux motif a pu donner quelque cours; mais de

montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement contre les discours des calvinistes. Je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les images, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences. Voilà à quoi se réduit ce que l'Église enseigne sur le baptême, sur la confirmation, sur le sacrifice de la messe, sur la pénitence, sur la confession, sur l'autorité des pasteurs, sur celle du pape, qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même, et duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Église.

Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire : ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique : c'est mettre un obstacle à leur réunion, que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent, et que l'Église désavoue; comme si ces opinions faisaient partie de notre foi. En même temps, ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'Épouse immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau, sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la faiblesse humaine, et combien ils

ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les Écritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Église. Représentez l'Écriture sainte, au milieu des fidèles, comme règle souveraine de la foi. Nous ne reconnaissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Église doit se soumettre à l'Écriture; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'Église pour expliquer bien l'Écriture. Ce n'est pas l'Église que nous préférons à l'Écriture, mais l'explication de l'Écriture, faite par toute l'Église, à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier, de craindre que l'Église ne se soit trompée dans sa décision, et de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle?

Inspirez encore aux enfants le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacrements : montrez-leur les fonts baptismaux; qu'ils voient baptiser; qu'ils considèrent le jeudi saint comment on fait les saintes huiles, et le samedi comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornements vains et affectés, mais des discours sensés et édifiants, comme des bons prônes et des homélies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Évangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse, où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu qu'il ait de talent et de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'Église : ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état des religieux; montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, et le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagements du siècle. Accoutumez l'imagination des enfants à entendre parler de

la mort; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, des malades même qui expirent, et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes, qui ont de l'esprit et de la piété, ne pouvoir penser a la mort sans frémir; d'autres pâlissent pour s'être trouvées au nombre de treize à table, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser une salière; la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme; faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable partout; partout elle a de méchants effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraye que pour de grands sujets; encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'âme du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie, et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instruction sur le Décalogue, sur les sacrements et sur la prière.

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation; car cet engagement me mènerait trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant, dans

sa chair semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentiments et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ; cette comparaison deviendrait fatigante et indiscrète : mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi ses actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix : s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique : s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur est rassasié : s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables : s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux mêmes qui le faisaient mourir : s'il se laisse emporter à une joie immodeste, peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penserait et ce qu'il dirait de nos conversations, de nos amusements et de nos occupations les plus sérieuses, s'il était encore visible au milieu de nous. Quel serait, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paraissait tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier, quand l'heure secrète du jugement universel sera venue? Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les éléments embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondements de la terre ébranlés jusqu'au centre. De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environ-

nent, puisqu'ils sont réservés au feu? Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps; Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs; cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelle, ce grincement de dents, et cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des âmes pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu, et qu'on trouve dans l'Évangile ce qui n'est contenu dans le Décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil; et empêchez les enfants que vous instruisez de se flatter, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes, pour assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice où ils seraient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occasions, observer les préceptes sans les conseils. Par exemple, les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde, et aux piéges des compagnies, sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue, et que c'est l'esprit qui vivifie; c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur, et non des lèvres; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter, mais que les cérémonies ne sont pas la religion même : qu'elle est toute au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme s'il n'y avait dans toute la nature que

lui et nous; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent; que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné; qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe, si on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ, sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au royaume du ciel; que si on n'entre dans les vrais sentiments d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mépris de soi-même, et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacrements : je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée. Ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde, et agitant le cœur des hommes par toutes les passions violentes, qui leur font chercher les richesses, la gloire et les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde, c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde, malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie; comme un religieux qui, malgré ses vœux, quitterait son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle.

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mepris

mal fondés, les railleries impies et les violences même du monde, puisque la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi. L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous endurcir contre les coups les plus violents de la persécution ; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignaient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils allaient au combat ; enfin il a fait sur vous le signe de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions, où l'on faisait mourir ceux qui ne voulaient pas renoncer à l'Évangile : mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété ; il lui tend des piéges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque ; et il en rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souveraine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie.

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême, il nous fait ses frères ; dans l'eucharistie, il nous fait ses membres. Comme il s'était donné, par l'incarnation, à la nature humaine en général, il se donne, par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères ; Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est boire et manger son jugement, que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. *Celui*, dit-il lui-même, *qui me mange doit vivre pour moi.*

Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu ! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier et pour délier les pécheurs, selon

leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler, dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours; mais, pour le remède des âmes malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand; mais ce serait bien pis si on faisait de toute sa vie un cercle continuel et scandaleux du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seraient, par notre indisposition, que des paroles, mais des paroles funestes qui seraient notre condamnation devant Dieu. Une confession sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilége.

Faites lire aux enfants que vous élevez les prières des agonisants, qui sont admirables; montrez-leur ce que l'Église fait, et ce qu'elle dit, en donnant l'extrême-onction aux mourants. Quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage. Qu'il était convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature, et de Jésus-Christ avec son Église! Que cette bénédiction était nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération! De là il faut conclure que le ma-

riage est un état très-saint et très-pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité ; qu'il faut y être appelé ; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers, ni la pompe mondaine ; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu, et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir, dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère ; il faudrait souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute écoute Jésus-Christ même : quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les Écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes, et les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple ; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parents et ses amis à ce redoutable ministère, sans vocation, et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière, fondée sur le besoin de la grâce, que nous avons déjà expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grâce, non parce qu'il ignore notre besoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnaître ce besoin : ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère et de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté,

qu'il exige de nous. Cette demande, qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention et dans le désir : car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et souvent en prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très-utiles ; car elles excitent en nous les pensées et les sentiments qu'elles expriment si on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir par Jésus-Christ même comment son Père veut être prié! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche! Comment ne nous accorderait-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ? Après cela, montrez combien cette prière est simple et sublime, courte, et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfants est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paraissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera, donnez-lui-en beaucoup de confusion et de remords. Vous verrez qu'étant déjà instruit sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit, et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion, au contraire, me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paraîtra plus docile, et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi et d'amour de Dieu que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit être longtemps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première

enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudrait la rendre la plus solennelle qu'on peut : qu'il paraisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il y est préparé, on ne saurait le prévenir trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

CHAPITRE IX.

Remarques sur plusieurs défauts des filles.

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées, et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres, les petites jalousies, les compliments excessifs, les flatteries, les empressements : tout cela les gâte, et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et trop austère. Il faut même tâcher de faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile, et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées

sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à réfléchir de suite. à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes; c'est qu'elles sont nées artificieuses, et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse : etcomment ne l'estimeraient-elles pas, puisqu'elles ne connaissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives, et leurs connaissances bornées : de là vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons ; elles ne raisonnent guère pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très-industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte, ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse, et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient ; qu'on ne les assujettisse point à paraître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction ; et la fille le fait par politique, contre son goût. Surtout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses : car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parents, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentiments, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des

maximes de la vraie prudence ; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée ; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur, par des exemples, comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses !

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux et de plus commode que d'être sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer ? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient : tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros de leur vie ; on les devine toujours par quelque endroit : souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper ; car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons : et qu'y a-t-il de plus contraire aux avan-

tages qu'un amour-propre sage doit chercher, que de se voir toujours suspect? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins, et la portée des esprits.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être, ou que, voulant des choses permises, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement : ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir; celui-là, si on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinements que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même; que c'est se jouer de Dieu que de se jouer de la vérité dans ses paroles; qu'on doit les rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent aux enfants lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis, et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement; et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on les persuade que c'est être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté et des ajustements.

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles. Elles naissent avec un désir violent de plaire : les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements : une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustements celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler; chacun choisit selon son argent, ou plutôt, sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leur dépense; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le bon naturel, même entre les plus proches parents.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gau-

lois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis; elle trouble, elle enivre l'âme; on est plus sottement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille : mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé, et sensibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bientôt ridicules : elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit; et elles sont encore charmées d'elle-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance, dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps; mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

Je voudrais même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines; elles y ver-

raient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y aurait de l'extravagance à le vouloir : mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habit si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage : elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter. Elle serait raisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le déréglement, que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider; il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire : ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été longtemps à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché; son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentation à son âme. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute nôtre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité? Ayez donc horreur des nudités de gorge, et de toutes les autres immodesties : quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse, et si contagieuse pour autrui? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures? Mais, quand on cherche à plaire, que prétend-on? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter, si elles vont trop loin? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites? et ne vont elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées? Vous préparez un poison subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs, et vous vous croyez innocente! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie à fait tort. Mais surtout ne permettez rien, dans l'extérieur des filles, qui excède leur condition : réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute

et de déférence ; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisants, de la facilité à parler avec grâce; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé; qu'elle sache se taire et conduire quelque chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une faiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instruction des femmes sur leurs devoirs.

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite. Quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfants; des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement ; d'ordinaire même, de faire les fermes et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions ; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe : c'est qu'elle ne connaît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connaître le naturel et le génie de chacun de ses enfants, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent; à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connaître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute. Une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué, et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors? Ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfants, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfants, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connaissances qu'il faudrait qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie. La plupart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel, ou à quelque femme de charge : surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail ; elles ne font pas

grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de cultures des terres, des différentes natures des revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs, elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et les Romains, si habiles et si polis, s'en instruisaient avec un grand soin : les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore, et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérants ne dédaignaient pas de labourer, et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourrait le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondements de la vie humaine; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un État consiste, non à voir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et plus étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes, et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable, que celui qui ne va qu'à bien parler : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides, et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion. Dites-leur ensuite : Prenez garde que l'avarice gagne peu, et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui se savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté, que de tenir toujours chaque chose en sa place. Cette règle ne paraît presque rien; cependant elle irait loin, si elle était exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose? vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras, quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus; et quand vous vous en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non-seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte

d'ordinaire par aucun accident ; elle y est même entretenue proprement : car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude, qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages celui d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile, et de s'ôter à soi-même la tentation de s'impatienter souvent par les retardements qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu ; mais quand on y suit trop son goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive ; il traite les petites choses de petites, et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfants, des colifichets dont certaines femmes sont si passionnées, et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscrètes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer : montrez-leur la meilleure manière de faire les choses ; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse, si on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ; le moindre défaut de politesse leur paraît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentiments, et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses compliments im-

portuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la faiblesse dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise, qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon : quoiqu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des devoirs des femmes.

Il y a la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion ; il faut connaître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire, et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier, par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connaissance de leurs métiers.

Il faut encore savoir connaître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il faut sans doute de l'autorité; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne : mais comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ, et que

vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil et de la compassion : ne les reprenez point aigrement de leurs défauts ; n'en paraissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable ; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointe à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur fait regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets ; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres, qui sont mieux élevés que leurs valets, étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instruction et de bons exemples ; qu'enfin, si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres, car cette facilité de se satisfaire en tout ne fait qu'amollir l'âme, que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités, enfin que la livrer à ses désirs.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que

d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera; car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle, et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite. Cette princesse raconte, dans ses Mémoires, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle était encore très-jeune, comme à une personne mûre : elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confidence de la reine et de son frère le duc d'Anjou, pour le secret de l'État, elle qui n'avait connu jusque-là que des jeux d'enfants. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il aurait fallu faire ou dire pour éviter les inconvénients où elle est tombée; racontez-lui vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes, que vous avez faites dans votre jeunesse; par là vous lui inspirerez la confiance, sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent : ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant; au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leurs caractères nets et lisibles. Il faudrait aussi qu'une fille sût la grammaire; pour sa langue naturelle, il n'est pas question de la lui apprendre par règles, comme les écoliers apprennent le latin en classe; accoutumez-les seulement sans affectation à ne prendre point un temps pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, et d'une manière courte et précise : vous les mettrez en état d'apprendre

un jour à leurs enfants à bien parler sans aucune étude. On sait que, dans l'ancienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à former l'éloquence de ses enfants, qui devinrent de si grands hommes.

Elles devraient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique; vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par les secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

Il serait bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers; les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides; ce qué c'est que propre, ce que c'est que communauté; ce que c'est que biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit; combien le droit lui-même, par la faiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien la jurisprudence varie; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paraisse, devient incertain; combien les longueurs des meilleures affaires même sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond; les oppositions des maximes de

tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin, remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état. Elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvénients, et de les savoir éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère ; mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne. Tout cela demanderait un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées, droit de champart, lods et ventes, indemnités, amortissement et reconnais-

sances, papiers terriers et autres choses semblables. Ces connaissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions, qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions : c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans.

Donnez-leur donc les histoires grecque et romaine ; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés ; mêlez celle des pays voisins, et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentiments, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation.

On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos reines d'Autriche et de Médicis. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux, et capables d'augmenter les défauts des femmes ; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin serait bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'Église : il y a un fruit et une consolation inestimable à entendre le sens des paroles de l'office divin, où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règne un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrais faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme, d'une conduite modeste, qui sauraient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceraient à la vaine curiosité, qui cacheraient ce qu'elles auraient appris, et qui n'y chercheraient que leur édification.

Je leur permettrais aussi, mais avec un grand choix, la

lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyais qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses; mais je craindrais d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrais en tout cela une exacte sobriété : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paraît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes précautions : tous ces arts sont du même génie et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyaient que rien n'était plus pernicieux à une république bien policée, que d'y laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes; elle rend les âmes molles et voluptueuses; les tons languissants et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi à Sparte les magistrats brisaient tous les instruments dont l'harmonie était trop délicieuse, et c'était là une de leurs plus importantes polices; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entraient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés.

La poésie et la musique, si on en retranchait tout ce qui ne tend point au vrai but, pourraient être empoyées très-utilement à exciter dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Écriture que les Hébreux chantaient, selon les apparences! Les cantiques ont été les premiers monuments qui ont conservé plus distinctement, avant l'écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puissante parmi les peuples païens, pour élever l'âme au-dessus des sentiments vulgaires. L'Église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfants que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts, que l'Esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une

poésie chrétienne seraient le plus grand de tous les secours pour dégoûter des plaisirs profanes ; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du génie pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriterait la passion ; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent, que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien : d'ailleurs elle a un privilége pour les femmes ; sans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourraient se réduire à des travaux simples qui ne demanderaient aucun art ; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains des femmes de condition, je souhaiterais qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connaissance des règles du dessin ne les conduit. De là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies, est d'un mauvais goût ; tout y est confus, sans dessin, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent ; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin, ou qui ne s'y connaissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode : qui voudrait contester passerait pour visionnaire. Elles pourraient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété, et d'une beauté qui serait au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travaillaient, non pour s'amuser,

mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité; celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer, pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personne à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui aurait rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour; ce commerce ne servirait qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce, dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée. Si au contraire elle se détermine à se faire religieuse, sans y être poussée par ses parents, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde; accoutumez-la au silence : exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes; essayez peu à

peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre et laborieuse; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître; en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui-en sentir le bonheur que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde, quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

CHAPITRE XIII.

Des gouvernantes.

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudrait, dira-t-on, un discernement, une patience et un talent extraordinaire pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement que quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller, dans la pratique, aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier : mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue, et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfants, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite : au con-

traire, je tâche de donner des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point, dans ce petit ouvrage, de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite : mais faut-il s'en étonner? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfants beaucoup moins que ce que je propose; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente, quelque long qu'il paraisse, est le plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller; l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paraisse, est trop long; car on n'arrive presque jamais par là au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfants qu'on a conduits par ce chemin sont encore à recommencer, quand leur éducation semble finie; et après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fassent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avaient point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines, que je demande qu'on prenne pour les enfants, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagréments bien plus fâcheux, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne presser point les enfants, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre

nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connaître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute.

Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante. C'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas demander trop de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil ni d'abstrait; quand même elle ne l'entendrait pas tout, elle concevra le gros, et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois; prenez la peine de le lire avec elle, donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas, et dont elle ne se sent pas persuadée; ensuite mettez-la dans la pratique; et à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle était convenue de suivre, faites-le-lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible; mais si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel: d'ailleurs vous n'aurez pas longtemps de grandes difficultés là-dessus; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis, que par de longs raisonnements; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours qu'il faut faire aux enfants sur les plus importantes maximes, tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très-utilement du *Catéchisme historique*, dont nous avons déjà parlé; faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et surtout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface, afin qu'elle entre dans cette

méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent médiocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation ; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée ; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant que de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seraient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouverait peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre on trouverait toujours de quoi se dédommager, et on ne serait pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourraient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais, quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore ; c'est celle de l'irrégularité des parents : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-petit nombre de familles. On ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers que division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfants ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu, à la comédie, et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère ! Souvent encore on voit des parents qui, comme dit saint Augus-

tin, mènent eux-mêmes leurs enfants aux spectacles publics, et à d'autres divertissements qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée dans laquelle ces parents mêmes les veulent engager; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salutaire. Ils ne parlent que de sagesse; mais il accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions, et leur font trouver fades les plaisirs innocents. Après cela, il veulent encore que l'éducation réussisse, et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfants, sans en vouloir prendre la peine, ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires?

Finissons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte[1] : Son prix, dit-il, est comme celui de ce qui vient de loin, et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires; tous les jours de sa vie elle lui fait du bien, et jamais du mal. Elle cherche la laine et le lin : elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle porte de loin ses provisions. La nuit elle se lève, et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ, et l'achète de son travail, fruit de ses mains; elle plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle s'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige; tous ses domestiques ont de doubles habits : elle a tissu une robe pour elle, le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits

[1] *Proverb.*, XXXI. et seq.

qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, est une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupation. Ses enfants se sont élevés, et l'ont dite heureuse; son mari s'élève de même, et il la loue : Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées. Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains; et qu'aux portes, dans les conseils publics, elle soit louée par ses propres œuvres [1].

[1] Ce portrait de la femme forte, comme nous l'avons fait observer ailleurs, n'est qu'un abrégé de celui qu'on trouve dans une copie très-ancienne de l'ouvrage de Fénelon, et que nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur.

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte? On la doit chercher, comme un bien d'un prix inestimable, jusque dans les pays les plus « éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle avec confiance; et, « sans avoir besoin de remporter les dépouilles des ennemis, il verra « toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui rendra le bien, et non « le mal pendant tous les jours de sa vie. De quelque manière qu'il en « use avec elle, elle ne néglige aucun de ses devoirs envers lui; et s'il « manque à régler et à soutenir sa famille, solidaire avec lui dans cette « fonction, elle y suppléera courageusement, couvrira respectueusement « les fautes de son mari, et réparera le mal par le bien. Au lieu de s'a- « muser comme les autres femmes, à des choses frivoles, elle prendra « d'abord du lin et de la laine : ce sera par un conseil plein de sagesse « qu'elle s'appliquera ainsi à travailler de ses propres mains. Semblable « à un vaisseau marchand, qui porte de loin toutes ses provisions, elle « attirera de tous côtés des biens dans sa maison. Bien loin de s'endor- « mir dans la mollesse, elle se lèvera devant le jour, afin de pourvoir à « la nourriture de ses domestiques et de ses servantes. A-t-elle bien « examiné le prix d'une terre, elle l'achètera; et on la verra planter une « vigne, pour cueillir un jour elle-même le fruit du travail de ses pro- « pres mains. Ne vous la représentez point comme une femme vaine « et délicate; la voilà qui ceint déjà ses reins pour agir avec plus de li- « berté et de force, et qui endurcit ses bras au travail. Elle goûte et « elle a compris combien cette vie agissante est bonne. Aussi veille-t-elle « sur toutes choses, et elle ne laisse jamais éteindre sa lumière chez « elle pendant la nuit, afin de voir tout ce qui se passe. Si ses doigts « ne méprisent point la fuseau, sa main n'est pas moins prompte pour « les travaux qui semblent les plus rudes. Ne croyez pourtant pas qu'elle « se donne tant de soins par un sentiment d'avarice. Ses bras, qui sont « infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures, rendent d'abord ce langage obscur,

« pauvres, qu'elle soulage dans leur misère. Elle ne craint point pour « sa famille la rigueur de l'hiver; elle a pourvu aux besoins de toutes « les saisons, et tous ses domestiques ont deux paires d'habits. Son époux « est un homme considérable aux portes de la ville, c'est-à-dire dans « les assemblées publiques et dans les conseils. Il est assis avec dignité « au milieu des vieillards vénérables qui sont juges du peuple. Elle tra- « vaille à divers ouvrages pour des manteaux et pour des ceintures, et « elle en fait commerce avec les étrangers. La force de son corps exercé « au travail, et sa beauté toute naturelle, sont ses ornements, sans « qu'elle ait besoin d'en emprunter par un vain artifice. Aussi verra-t- « elle la mort sans en être étonnée; toujours préparée à la recevoir, « elle s'y résoudra avec un cœur soumis à la Providence, et avec un « visage riant. Accoutumée à se taire et à retrancher les discours inu- « tiles, elle n'ouvre sa bouche qu'à la sagesse, que pour instruire et édi- « fier : une loi de clémence, de discrétion et de charité pour le pro- « chain conduit sa langue, et règle toutes ses paroles. Elle observe tout « ce qui se fait chez elle : elle veille sur la conduite de ses domestiques; « elle étudie leurs inclinations et leurs habitudes; elle suit, pour les bien « reconnaître, jusqu'aux traces de leurs pieds. Ennemie de la mollesse et « de l'oisiveté, elle gagne sa vie par son travail dans sa propre maison, et « au milieu de ses biens mêmes. Ses enfants, qu'elle élève, charmés de « sa sagesse, admirent son bonheur qui en est le fruit. Ils se lèvent, « ils s'écrient publiquement : Qu'elle est heureuse! qu'elle est digne de « l'être! Et son époux, joignant ses louanges aux leurs, lui dit : Beau- « coup de femmes ont enrichi leurs familles; mais vous les avez toutes « surpassées par vos vertus et par votre conduite. Les grâces sont trom- « peuses, la beauté n'est qu'un éclat vain et fragile; mais la sagesse d'une « femme pleine de la crainte de Dieu mérite une louange immortelle. « Qu'elle soit donc comblée des biens qui sont les fruits de son travail « et qu'elle soit louée aux portes, c'est-à-dire de tout le public. »

Bossuet, dans son Commentaire sur le dernier chapitre du livre des *Proverbes*, s'arrête avec une sorte de complaisance à développer le passage qui a fourni à Fénelon ce beau portrait. Nous insérons ici ce morceau en faveur de ceux qui voudraient en faire la comparaison.

« Intueamur, christiani, quam Salomon nobis studiosæ mulieris in- « format effigiem. Non illa somno atque inertiæ indulget, otiosa, ver- « bosa, delicata, ac per domos discurrens : sed domi intenta laboribus, « lucerna semper vigili, ipsa de nocte surgens, familiæ cibos pari- « ter, atque opera dividit. Atqui non rusticanam fingit ac pauperem, « aut certe sordidam, tantumque hærentem quæstui; cujus vir in portis « nobilis, senatorio habitu, inter principes civitatis sedet; ipsa bysso et « purpura conspicua, viri, liberorumque, ac familiæ decus, veste quo- « que tuetur; suam simul commendat diligentiam : splendet enim domus « aulæis, apetibus, atque exquisitissimis lectorum operimentis; sed quæ « ipsa texuerit. Non tamen hic gemmas, lapillosque, aut aurum audie- « ris. Utilia, non vana sectatur, nec pompam, sed solidam rerum speciem. « Lenis interim, benifica in egenos, nec familiæ gravis; hera cautissima,

on y trouve un style si vif et si plein, qu'on en est bientôt charmé si on l'examine de près. Mais ce que je souhaite davantage qu'on en remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer, dans une femme riche et noble, la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

AVIS

A UNE DAME DE QUALITÉ,

SUR L'ÉDUCATION DE SA FILLE.

Puisque vous le voulez, madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent, où l'éducation des pensionnaires serait exacte. Mais, puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très-rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvents le soin d'élever leurs filles, parce que souvent elles

« sollicitamater, non tantum imperat, verum etiam docet, hortatur, mo-
« net : nec nisi verba promit sapientia : nil temere agit aut leviter :
« emit quidem agrum, sed quem prius ipsa consideraverit. Neque hic pu-
« dicitiam memorari oportuit, qua carere, probro; ornari, prudens mu-
« lier haud magnæ laudi ducit. Cæterum facile intellexeris mollitiem aut
« libidinem non irrepere in hanc vitam. Clara imprimis cultu ac timore
« Domini; non tamen vanis addicta religionibus, sed quæ in exquendis
« matris familias officiis, vel maximam partem pietatis reponat, intenta
« familiæ atque operi; cujus laudes hac una fere sententia : *Conside-*
« *raverit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit.* At nunc
« præclare agere se putant si tantum castæ, probæque, amandi, otiandi,
« maledicendi studium lusu assiduo arceant. »

manquent des lumières nécessaires pour les instruire; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame; vous ne songez qu'à servir Dieu; la religion est le premier de vos soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère, pour son éducation, à tous les couvents. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnez à mademoiselle votre fille auprès de vous. Si un couvent n'est pas régulier, elle y verra la vanité en honneur, ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement; et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant que quand on le voit de loin, sans l'avoir jamais vu de près, et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi je craindrais un couvent mondain encore plus que le monde même. Si, au contraire, un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle : c'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours; mais si cette fille sort de ce couvent, et passe, à un certain âge, dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne, et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand

jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu, et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération, pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvents; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation aurait de grands périls, si vous n'aviez pas le soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques, et le commerce de bienséance au dehors, ne vous permettent pas d'avoir toujours cet enfant sous vos yeux : il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible; mais vous ne sauriez la mener partout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes, qui n'ont eu d'ordinaire elles-mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'un enfant qui observera tout, et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions ou fausses, ou superstitieuses et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs, ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue

que l'éducation des plus médiocres couvents serait meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté dans les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez de sens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver; mais il est capital de la chercher, et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes; mais il faut se contenter des qualités essentielles, et tolérer les défauts qui sont mêlés avec ces qualités. Sans un tel sujet, appliqué à vous aider, vous ne sauriez pas réussir.

Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture, de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit, et un excès de curiosité vaine et dangereuse. Vous me permettrez, s'il vous plaît, madame, de vous dire ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde point. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude, et qui espèrent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustements. Elles cachent un peu leur science; mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse, et qui se pique de savoir beaucoup, se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe; elle se sait bon gré de mépriser les amusements et les vanités des autres femmes, elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entête-

ment. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait; elle se flatte de savoir tout; elle décide, elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de-là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées, qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la pratique, sans se permettre jamais d'en raisonner. Il faut qu'elle n'écoute que l'Église, qu'elle ne se prévienne pour aucun prédicateur contredit, ou suspect de nouveauté. Son directeur doit être un homme ouvertement déclaré contre tout ce qui s'appelle parti. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témérairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente et pernicieuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres défendus, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même, et à craindre les piéges de la curiosité et de la présomption : qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit, à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans ses jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître d'hôtel, que des disputes des théologiens sur la grâce. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison, et qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie, au grand péril de sa foi. Tout est perdu, et si elle s'entête du bel esprit, et si elle se

dégoûté des soins domestiques. La femme forte file[1], se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit; elle ne dispute point contre l'Église.

Je ne doute nullement, madame, que vous ne sachiez bien placer, dans les occasions naturelles, quelques réflexions sur l'indécence et sur les déréglements qui se trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterais que les femmes d'un mérite approuvé dans le monde, qui sont de vos amies, parlassent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paraître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes, et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impression que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits, je voudrais que vous tâchassiez d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeraient mieux une simplicité austère, qui marquerait une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités, et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer, ni en bien, ni en mal. Soyez assez bien, direz-vous à mademoiselle votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée; mais qu'il ne paraisse dans votre extérieur aucune affectation de parure,

[1] *Proverb.*, XXXI, 19, etc.

ni aucun faste : par là vous paraîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits ; vous vous en servirez, et vous n'en serez pas esclave. Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance, et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée ; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondements de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de l'éloigner de vous : elle pourrait se passionner pour ce qu'elle ne pourrait pas avoir, et qu'elle admirerait de loin en autrui ; elle serait tentée de croire que vous êtes trop sévère et trop rigoureuse : il lui tarderait peut-être de se voir maîtresse de sa conduite, pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu, qui sera toujours approuvé des personnes sensées et estimables : il lui paraîtra que vous voulez qu'elle ait tout ce qui convient à la bienséance, que vous ne tombez dans aucune économie sordide, que vous avez même pour elle toutes les complaisances permises, et que vous voulez seulement la garantir des excès des personnes dont la vanité ne connaît point de bornes. Ce qui est essentiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune des immodesties qui sont indignes du christianisme. Vous pouvez vous servir des raisons de bienséance et d'intérêt, pour aider et pour soutenir la religion

en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie, si elle épouse une homme vain, léger et déréglé. Donc il lui est capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide, et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste, et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paraît ambiguë, à en juger par son extérieur?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente; accoutumez-la à se réjouir en deçà du péché, et à mettre son plaisir loin des divertissements contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusements à certaines heures qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu; ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins, et a pitié de nos faiblesses; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse, et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son règne est au dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure, pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins, et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans de moi*[1]. Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence, et de faire gaiement toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette

[1] *Ps.* LXXXIV, V.

présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions, et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même, et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une âme toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre fille entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentiments délicieux, que Dieu donne et qu'il ôte comme il lui plaît. Quand on ne connaît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, où, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime, et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles; tout s'y passe en cérémonies et en compliments; on s'y gêne, on s'y ennuie, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis: on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle; on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur; on parle à Dieu des affaires communes qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses et les artifices

de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout ; on l'écoute sur tout ; on repasse ses commandements, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie ; c'est une conversation libre, de vraie amitié ; alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie sans se décourager ; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière défiance de soi ; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès.

Je souhaite, etc.

FIN DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

DIALOGUES DES MORTS,

COMPOSÉS POUR L'ÉDUCATION

DE Mgr LE DUC DE BOURGOGNE.

I. — MERCURE ET CHARON.

Comment ceux qui sont préposés à l'éducation des princes doivent travailler à corriger leurs vices naissants, et à leur inspirer les vertus de leur état.

CHARON. — D'où vient que tu arrives si tard? Les hommes ne meurent-ils plus? Avais-tu oublié les ailes de ton bonnet ou de ton chapeau? T'es-tu amusé à dérober? Jupiter t'avait-il envoyé loin pour ses amours? As-tu fait le Sosie? Parle donc, si tu veux.

MERCURE. — J'ai été pris pour dupe; car je croyais mener dans ta barque aujourd'hui le prince Picrochole : c'eût été une bonne prise.

CHAR. — Quoi! si jeune?

MER. — Oui, si jeune. Il avait la goutte remontée, et criait comme s'il eût vu la mort de bien près.

CHAR. — Eh bien! l'aurons-nous?

MER. Je ne me fie plus à lui; il m'a trompé trop souvent. A peine fut-il dans son lit, qu'il oublia son mal, et s'endormit.

CHAR. — Mais ce n'était donc pas un vrai mal?

MER. — C'était un petit mal qu'il croyait grand. Il a donné bien des fois de telles alarmes. Je l'ai vu, avec la colique, qui voulait qu'on lui ôtât son ventre. Une autre fois, saignant du nez, il croyait que son âme allait sortir dans son mouchoir.

CHAR. — Comment ira-t-il à la guerre?

MER. — Il la fait avec des échecs, sans mal et sans douleur. Il a déjà donné plus de cent batailles.

CHAR. — Triste guerre! il ne nous en revient aucun mort.

MER. — J'espère néanmoins que s'il peut se défaire du badinage et de la mollesse, il fera grand fracas un jour. Il a la colère et les pleurs d'Achille; il pourrait bien en avoir le courage; il est assez mutin pour lui ressembler. On dit qu'il aime les Muses, qu'il a un Chiron, un Phœnix...

CHAR. — Mais, tout cela ne fait pas notre compte. Il nous faudrait plutôt un jeune prince brutal, ignorant, grossier, qui méprisât les lettres, qui n'aimât que les armes; toujours prêt à s'enivrer de sang, qui mît sa gloire dans le malheur des hommes. Il remplirait ma barque vingt fois par jour.

MER. — Ho! ho! il t'en faut donner de ces princes, ou plutôt de ces monstres affamés de carnage! Celui-ci est plus doux. Je crois qu'il aimera la paix, et qu'il saura faire la guerre. On voit en lui les commencements d'un grand prince, comme on remarque dans un bouton de rose naissante ce qui promet une belle fleur.

CHAR. — Mais n'est-il pas bouillant et impétueux?

MER. — Il l'est étrangement.

CHAR. — Que veux-tu donc dire avec tes Muses? Il ne saura jamais rien; il mettra le désordre partout, et nous enverra bien des ombres plaintives. Tant mieux.

MER. — Il est impétueux, mais il n'est point méchant: il est curieux, docile, plein de goût pour les belles choses; il aime les honnêtes gens, et sait bon gré à ceux qui le corrigent. S'il peut surmonter sa promptitude et sa paresse, il sera merveilleux, je te le prédis.

CHAR. — Quoi! prompt et paresseux? Cela se contredit. Tu rêves.

MER. — Non, je ne rêve point. Il est prompt à se fâcher, et paresseux à faire son devoir; mais chaque jour il se corrige.

CHAR. — Nous ne l'aurons donc point si tôt?

MER. — Non; ses maux sont plutôt des impatiences que de vraies douleurs. Jupiter le destine à faire longtemps le bonheur des hommes

II. — HERCULE ET THÉSÉE.

Les reproches que se font ici les deux héros en apprennent l'histoire et le caractère d'une manière courte et ingénieuse.

THÉSÉE. — Hercule, tu me surprends : je te croyais dans le haut Olympe, à la table des dieux. Le bruit courait que sur le mont OEta le feu avait consumé en toi toute la nature mortelle que tu tenais de ta mère, et qu'il ne te restait plus que ce qui venait de Jupiter. Le bruit courait aussi que tu avais épousé Hébé, qui est de grand loisir depuis que Ganymède verse le nectar en sa place.

HERCULE. — Ne sais-tu pas que ce n'est ici que mon ombre?

THÉS. — Ce que tu vois n'est aussi que la mienne. Mais quand elle est ici, je n'ai rien dans l'Olympe.

HER. — C'est que tu n'es pas, comme moi, fils de Jupiter.

THÉS. — Bon! Ethra ma mère, et mon père Egeus, n'ont-ils pas dit que j'étais fils de Neptune, comme Alcmène, pour cacher sa faute pendant qu'Amphitryon était au siége de Thèbes, lui fit accroire qu'elle avait reçu une visite de Jupiter?

HER. — Je te trouve bien hardi de te moquer du dompteur des monstres! Je n'ai jamais entendu raillerie.

THÉS. — Mais ton ombre n'est guère à craindre. Je ne vais point dans l'Olympe rire aux dépens du fils de Jupiter immortalisé. Pour des monstres, j'en ai dompté en mon temps aussi bien que toi.

HER. — Oserais-tu comparer tes faibles actions avec mes travaux? On n'oubliera jamais le lion de Némée, pour lequel sont établis les jeux Néméaques; l'hydre de Lerne, dont les têtes se multipliaient; le sanglier d'Érymanthe; le cerf aux pieds d'airain; les oiseaux de Stymphale; l'Amazone dont j'enlevai la ceinture; l'étable d'Augée; le taureau que je traînai dans l'Hespérie; Cacus, que je vainquis; les chevaux de Diomède, qui se nourrissaient de chair humaine; Geryon, roi des Espagnes, à trois têtes; les pommes d'or du jardin des Hespérides; enfin Cerbère, que je traînai hors des enfers, et que je contraignis de voir la lumière.

THÉS. — Et moi, n'ai-je pas vaincu tous les brigrands de la Grèce, chassé Médée de chez mon père, tué le Minotaure, et trouvé l'issue du Labyrinthe, ce qui fit établir les jeux Isthmiques? ils valent bien ceux de Némée. De plus, j'ai vaincu les Amazones qui vinrent assiéger Athènes. Ajoute à ces actions le combat des Lapithes, le voyage de Jason pour la toison d'or, et la chasse du sanglier de Calydon, où j'ai eu tant de part. J'ai osé aussi bien que toi descendre aux enfers.

HER. — Oui, mais tu fus puni de ta folle entreprise. Tu ne pris point Proserpine; Cerbère, que je traînai hors de son antre ténébreux, dévora à tes yeux ton ami, et tu demeuras captif. As-tu oublié que Castor et Pollux reprirent dans tes mains Hélène leur sœur, dans Aphidne? Tu leur laissas aussi enlever ta pauvre mère Ethra. Tout cela est d'un faible héros. Enfin tu fus chassé d'Athènes; et te retirant dans l'île de Scyros, Lycomède, qui savait combien tu étais accoutumé à faire des entreprises injustes, pour te prévenir te précipita du haut d'un rocher. Voilà une belle fin!

THÉS. — La tienne est-elle plus honorable? Devenir amoureux d'Omphale, chez qui tu filais; puis la quitter pour la jeune Iole, au préjudice de la pauvre Déjanire, à qui tu avais donné ta foi; se laisser donner la tunique trempée dans le sang du centaure Nessus; devenir furieux jusqu'à précipiter des rochers du mont OEta dans la mer la pauvre Licas, qui ne t'avait rien fait, et prier Philoctète en mourant de cacher ton sépulcre, afin qu'on te crût un dieu; cela est-il plus beau que ma mort? Au moins, avant que d'être chassé par les Athéniens, je les avais tirés de leurs bourgs, où ils vivaient avec barbarie, pour les civiliser, et leur donner les lois dans l'enceinte d'une nouvelle ville. Pour toi, tu n'avais garde d'être législateur; tout ton mérite était dans tes bras nerveux et dans tes épaules larges.

HER. — Mes épaules ont porté le monde pour soulager Atlas. De plus, mon courage était admiré. Il est vrai que j'ai été trop attaché aux femmes; mais c'est bien à toi à me le reprocher, toi qui abandonnas avec ingratitude Ariadne, qui t'a-

vait sauvé la vie en Crète! Penses-tu que je n'aie point entendu parler de l'amazone Antiope, à laquelle tu fus encore infidèle? Églé, qui lui succéda, ne fut pas plus heureuse. Tu avais enlevé Hélène; mais ses frères te surent bien punir. Phèdre t'avait aveuglé jusqu'au point qu'elle t'engagea à faire périr Hippolyte, que tu avais eu de l'Amazone. Plusieurs autres ont possédé ton cœur, et ne l'ont pas possédé longtemps.

THÉS. — Mais enfin je ne filais pas comme celui qui a porté le monde.

HER. — Je t'abandonne ma vie lâche et efféminée en Lydie; mais tout le reste est au-dessus de l'homme.

THÉS. — Tant pis pour toi, que tout le reste étant au-dessus de l'homme, cet endroit soit si fort au-dessous. D'ailleurs, tes travaux que tu vantes tant, tu ne les as accomplis que pour obéir à Eurysthée.

HER. — Il est vrai que Junon m'avait assujetti à toutes ses volontés. Mais c'est la destinée de la vertu d'être livrée à la persécution des lâches et des méchants: mais sa persécution n'a servi qu'à exercer ma patience et mon courage. Au contraire, tu as souvent fait des choses injustes. Heureux le monde, si tu ne fusses point sorti du Labyrinthe!

THÉS. — Alors je délivrai Athènes du tribut de sept jeunes hommes et d'autant de filles, que Minos lui avait imposé à cause de la mort de son fils Androgée. Hélas! mon père Égée, qui m'attendait, ayant cru voir la voile noire au lieu de la blanche, se jeta dans la mer, et je le trouvai mort en arrivant. Dès lors je gouvernai sagement Athènes.

HER. — Comment l'aurais-tu gouvernée, puisque tu étais tous les jours dans de nouvelles expéditions de guerre, et que tu mis, par tes amours, le feu dans toute la Grèce?

THÉS. — Ne parlons plus d'amours: sur ce chapitre honteux nous ne nous devons rien l'un à l'autre.

HER. — Je l'avoue de bonne foi; je te cède même pour l'éloquence: mais ce qui décide, c'est que tu es dans les enfers à la merci de Pluton que tu as irrité, et que je suis au rang des immortels dans le haut Olympe.

III. — LE CENTAURE CHIRON ET ACHILLE.

Peinture vive des écueils d'une jeunesse bouillante, dans un prince né pour commander.

ACH. — A quoi me sert-il d'avoir reçu tes instructions? Tu ne m'as jamais parlé que de sagesse, de valeur, de gloire, d'héroïsme. Avec tes beaux discours, me voilà devenu une ombre vaine : ne m'aurait-il pas mieux valu passer une longue et délicieuse vie chez le roi Lycomède, déguisé en fille, avec les princesses filles de ce roi?

CHIR. — Eh bien! veux-tu demander au destin de retourner parmi ces filles? Tu fileras; tu perdras toute ta gloire; on fera sans toi un nouveau siége de Troie; le fier Agamemnon, ton ennemi, sera chanté par Homère; Thersite même ne sera pas oublié: mais pour toi, tu seras enseveli honteusement dans les ténèbres.

ACH. — Agamemnon m'enlever ma gloire! moi demeurer dans un honteux oubli! Je ne puis le souffrir, et j'aimerais mieux périr encore une fois de la main du lâche Pâris.

CHIR. — Mes instructions sur la vertu ne sont donc pas à mépriser?

ACH. — Je l'avoue; mais, pour en profiter, je voudrais retourner au monde.

CHIR. — Qu'y ferais-tu cette seconde fois?

ACH. — Qu'est-ce que j'y ferais? j'éviterais la querelle que j'eus avec Agamemnon; par là j'épargnerais la vie de mon ami Patrocle, et le sang de tant d'autres Grecs que je laissai périr sous le glaive cruel des Troyens, pendant que je me roulais de désespoir sur le sable du rivage, comme un insensé.

CHIR. — Mais ne t'avais-je pas prédit que ta colère te ferait faire toutes ces folies?

ACH. — Il est vrai, tu me l'avais dit cent fois; mais la jeunesse écoute-t-elle ce qu'on lui dit? Elle ne croit que ce qu'elle voit. Oh! si je pouvais redevenir jeune!

CHIR. — Tu redeviendrais emporté et indocile.

ACH. — Non, je te le promets.

CHIR. — Eh! ne m'avais-tu pas promis cent et cent fois dans mon antre de Thessalie de te modérer quand tu serais au siége de Troie? L'as-tu fait?

ACH. — J'avoue que non.

CHIR. — Tu ne le ferais pas mieux quand tu redeviendrais jeune; tu promettrais comme tu promets; et tu tiendrais ta promesse comme tu l'as tenue.

ACH. — La jeunesse est donc une étrange maladie!

CHIR. — Tu voudrais pourtant encore en être malade.

ACH. — Il est vrai: mais la jeunesse serait charmante si on pouvait la rendre modérée et capable de réflexions. Toi, qui connais tant de remèdes, n'en as-tu point quelqu'un pour guérir cette fougue, ce bouillon du sang, plus dangereux qu'une fièvre ardente?

CHIR. — Le remède est de se craindre soi-même, de croire les gens sages, de les appeler à son secours, de profiter de ses fautes passées pour prévoir celles qu'il faut éviter à l'avenir, et d'invoquer souvent Minerve, dont la sagesse est au-dessus de la valeur emportée de Mars.

ACH. — Eh bien! je ferai tout cela si tu peux obtenir de Jupiter qu'il me rappelle à la jeunesse florissante où je me suis vu. Fais qu'il te rende aussi la lumière, et qu'il m'assujettisse à tes volontés comme Hercule le fut à celles d'Eurysthée.

CHIR. — J'y consens; je vais faire cette prière au père des dieux: je sais qu'il m'exaucera. Tu renaîtras, après une longue suite de siècles, avec du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses, mais avec un naturel impatient et impétueux: tu auras Chiron à tes côtés; nous verrons l'usage que tu en feras.

IV. — ACHILLE ET HOMÈRE.

Manière aimable de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire.

ACH. — Je suis ravi, grand poëte, d'avoir servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la

mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poëme qu'on ait jamais vu.

Hom. — J'avoue que le sujet est beau; mais j'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

Ach. — Quoi! comparer le rusé et trompeur Ulysse au fils de Thétys, plus terrible que Mars! Va, poëte ingrat, tu sentiras...

Hom. — Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

Ach. — Pourquoi aussi viens-tu me désavouer que tu me dois la gloire de ton plus beau poëme? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles; tout y languit; tout sent son vieillard dont la vivacité est éteinte, et qui ne sait point finir.

Hom. — Tu ressembles à bien des gens, qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner, par ce contraste, des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troie. Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence.

Ach. — Oh! que tu es fier, bonhomme aveugle! tu te prévaux de ma mort.

Hom. — Je me prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

ACH. — Ah! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate!

HOM. — Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs : mais moi je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

ACH. — Comment! tu t'imagines que sans tes vers le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles?

HOM.— Plaisante vanité! pour avoir répandu plus de sang qu'un autre au siége d'une ville qui n'a été prise qu'après ta mort! Eh! combien y a-t-il de héros qui ont vaincu de grands peuples et conquis de grands royaumes! cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli; on ne sait pas même leurs noms. Les Muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher dans ces deux choses : premièrement il faut la mériter par la vertu, ensuite se faire aimer par les nourrissons des Muses, qui peuvent les chanter à toute la postérité.

ACH. — Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poëtes : c'est par hasard que tu as conçu, longtemps après ma mort, le dessein de faire ton Iliade.

HOM. — Il est vrai; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de poëtes. Ses récompenses et son estime excitent entre eux une noble émulation; le goût se perfectionne. Il n'a qu'à aimer et qu'à favoriser les Muses, elles feront bientôt paraître des homnes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un : son défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre, qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point un poëte qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi? c'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter

d'ingrat! Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poëme ; mais je ne puis plus chanter les emportements que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage certains endroits de l'Iliade; par exemple, la défaite des Grecs en ton absence, la consternation des Troyens dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle, les dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

V. — ULYSSE ET ACHILLE.

Caractère de ces deux guerriers.

Ul. — Bonjour, fils de Thétys. Je suis enfin descendu, après une longue vie, dans ces tristes lieux, où tu fus précipité dès la fleur de ton âge.

Ach. — J'ai vécu peu, parce que les destins injustes n'ont pas permis que j'acquisse plus de gloire qu'ils n'en veulent accorder aux mortels.

Ul. — Ils m'ont pourtant laissé vivre longtemps parmi des dangers infinis, d'où je suis toujours sorti avec honneur.

Ach. — Quel honneur, de prévaloir toujours par la ruse ! Pour moi, je n'ai point su dissimuler; je n'ai su que vaincre.

Ul. — Cependant j'ai été jugé après ta mort le plus digne de porter tes armes.

Ach. — Bon ! tu les as obtenues par ton éloquence, et non par ton courage. Je frémis quand je pense que les armes faites par le dieu Vulcain, et que ma mère m'avait données, ont été la récompense d'un discoureur artificieux.

Ul. — Sache que j'ai fait plus que toi. Tu es tombé mort

devant la ville de Troie, qui était encore dans toute sa gloire; et c'est moi qui l'ai renversée.

ACH. — Il est plus beau de périr par l'injuste courroux des dieux, après avoir vaincu ses ennemis, que de finir une guerre en se cachant dans un cheval, et en se servant des mystères de Minerve pour tromper ses ennemis.

UL. — As-tu donc oublié que les Grecs me doivent Achille même? Sans moi, tu aurais passé une vie honteuse parmi les filles du roi Lycomède. Tu me dois toutes les belles actions que je t'ai contraint de faire.

ACH. — Mais enfin je les ai faites, et toi tu n'as rien fait que des tromperies. Pour moi, quand j'étais parmi les filles de Lycomède, c'est que ma mère Thétys, qui savait que je devais périr au siége de Troie, m'avait caché pour sauver ma vie. Mais toi, qui ne devais point mourir, pourquoi faisais-tu le fou avec ta charrue quand Palamède découvrit si bien ta ruse? Oh! qu'il y a de plaisir de voir tromper un trompeur! Il mit (t'en souviens-tu?) Télémaque dans le champ, pour voir si tu ferais passer la charrue sur ton propre fils.

UL. — Je m'en souviens; mais j'aimais Pénélope, que je ne voulais pas quitter. N'as-tu pas fait de plus grandes folies pour Briséis, quand tu quittas le camp des Grecs, et fus cause de la mort de ton ami Patrocle?

ACH. — Oui; mais quand je retournai, je vengeai Patrocle et je vainquis Hector. Qui as-tu vaincu en ta vie, si ce n'est Irus, ce gueux d'Ithaque?

UL. — Et les amants de Pénélope, et le cyclope Poliphême?

ACH. — Tu as pris les amants en trahison: c'étaient des hommes amollis par les plaisirs, et presque toujours ivres. Pour Poliphême, tu n'en devrais jamais parler. Si tu eusses osé l'attendre, il t'aurait fait payer bien chèrement l'œil que tu lui crevas pendant son sommeil.

UL. — Mais enfin j'ai essuyé pendant vingt ans, au siége de Troie et dans mes voyages, tous les dangers et tous les malheurs qui peuvent exercer le courage et la sagesse d'un homme. Mais qu'as-tu jamais eu à conduire? Il n'y avait en toi qu'un

impétuosité folle, et une fureur que les hommes grossiers ont nommée courage. La main du lâche Pâris en est venue à bout.

ACH. — Mais toi, qui te vantes de ta prudence, ne t'es-tu pas fait tuer sottement par ton propre fils Télégone qui te naquit de Circé? Tu n'eus pas la précaution de te faire reconnaître par lui. Voilà un plaisant sage, pour me traiter de fou!

UL. — Va, je te laisse avec l'ombre d'Ajax, aussi brutal que toi, et aussi jaloux de ma gloire.

VI. — ULYSSE ET GRILLUS.

Lorsque Ulysse délivra ses compagnons, et qu'il contraignit Circé de leur rendre leur première forme, chacun d'eux fut dépouillé de la figure d'un animal, dont Circé l'avait revêtu par l'enchantement de sa verge d'or [1]. Il n'y eut que Grillus, qui était devenu pourceau, qui ne put jamais se résoudre à redevenir homme. Ulysse employa inutilement toute son éloquence pour lui persuader qu'il devait rentrer dans son premier état. Plutarque a parlé de cette fable; et j'ai cru que c'était un sujet propre à faire un dialogue, pour montrer que les hommes seraient pires que les bêtes, si la solide philosophie et la vraie religion ne les soutenaient.

UL. — N'êtes-vous pas bien aise, mon cher Grillus, de me revoir, et d'être en état de reprendre votre ancienne forme?

GRILL. — Je suis bien aise de vous voir, favori de Minerve; mais, pour le changement de forme, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

UL. — Hélas! mon pauvre enfant, savez-vous bien comment vous êtes fait? Assurément vous n'avez point la taille belle; un gros corps courbé vers la terre, de longues oreilles pendantes, de petits yeux à peine entr'ouverts, un groin horrible, une physionomie très-désavantageuse, un vilain poil grossier et hérissé. Enfin vous êtes une hideuse personne; je

[1] Voy. HOM., *Odyss.*, liv. x. Ce préambule a été omis dans les éditions précédentes. (*Édit. de Vers.*)

vous l'apprends, si vous ne le savez pas. Si peu que vous ayez de cœur, vous vous trouverez trop heureux de redevenir homme.

GRILL. — Vous avez beau dire, je n'en ferai rien : le métier de cochon est bien plus joli. Il est vrai que ma figure n'est pas fort élégante, mais j'en serai quitte pour ne me regarder jamais au miroir. Aussi bien, de l'humeur dont je suis depuis quelque temps, je n'ai guère à craindre de me mirer dans l'eau, et de m'y reprocher ma laideur : j'aime mieux un bourbier qu'une claire fontaine.

UL. — Cette saleté ne vous fait-elle point horreur? Vous ne vivez que d'ordures; vous vous vautrez dans des lieux infects; vous y êtes toujours puant à faire bondir le cœur.

GRILL. — Qu'importe? tout dépend du goût. Cette odeur est plus douce pour moi que celle de l'ambre, et cette ordure est du nectar pour moi.

UL. — J'en rougis pour vous. Est-il possible que vous ayez si tôt oublié tout ce que l'humanité a de noble et d'avantageux?

GRILL. — Ne me parlez plus de l'humanité; sa noblesse n'est qu'imaginaire; tous ses maux sont réels, et ses biens ne sont qu'en idée. J'ai un corps sale et couvert d'un poil hérissé, mais je n'ai plus besoin d'habits; et vous seriez plus heureux dans vos tristes aventures, si vous aviez le corps aussi velu que moi, pour vous passer de vêtements. Je trouve partout ma nourriture, jusque dans les lieux les moins enviés. Les procès et les guerres, et tous les autres embarras de la vie, ne sont plus rien pour moi. Il ne me faut ni cuisinier, ni barbier, ni tailleur, ni architecte. Me voilà libre et content à peu de frais. Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes?

UL. — Il est vrai que l'homme a de grands besoins; mais les arts qu'il a inventés pour satisfaire à ses besoins se tournent à sa gloire et font ses délices.

GRILL. — Il est plus simple et plus sûr d'être exempt de tous ces besoins, que d'avoir les moyens les plus merveilleux d'y remédier. Il vaut mieux jouir d'une santé parfaite sans au-

cune science de la médecine, que d'être toujours malade avec d'excellents remèdes pour se guérir.

Ul. — Mais, mon cher Grillus, vous ne comptez donc plus pour rien l'éloquence, la poésie, la musique, la science des astres et du monde entier, celle des figures et des nombres? Avez vous renoncé à notre chère patrie, aux sacrifices, aux festins, aux jeux, aux danses, aux combats, et aux couronnes qui servent de prix aux vainqueurs? Répondez.

Grill. — Mon tempérament de cochon est si heureux, qu'il me met au-dessus de toutes ces belles choses. J'aime mieux grogner, que d'être aussi éloquent que vous. Ce qui me dégoûte de l'éloquence, c'est que la vôtre même, qui égale celle de Mercure, ne me persuade ni ne me touche Je ne veux persuader personne; je n'ai que faire d'être persuadé. Je suis aussi peu curieux de vers que de prose; tout cela est devenu viande creuse pour moi. Pour les combats du ceste, de la lutte et des chariots, je les laisse volontiers à ceux qui sont passionnés pour une couronne, comme les enfants pour leurs jouets; je ne suis plus assez dispos pour remporter le prix; et je ne l'envierai point à un autre moins chargé de lard et de graisse. Pour la musique, j'en ai perdu le goût, et le goût seul décide de tout; le goût qui vous y attache m'en a détaché; n'en parlons plus. Retournez a Ithaque, la patrie d'un cochon se trouve partout où il y a du gland. Allez, régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amants : pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près; je règne dans mon étable, et rien ne trouble mon empire. Beaucoup de rois dans des palais dorés ne peuvent atteindre à mon bonheur, on les nomme fainéants et indignes du trône quand ils veulent régner comme moi, sans se mettre à la gêne, et sans tourmenter tout le genre humain.

Ul. — Vous ne songez pas qu'un cochon est à la merci des hommes et qu'on ne l'engraisse que pour l'égorger? Avec ce beau raisonnement, vous finirez bientôt votre destinée. Les hommes, au rang desquels vous ne voulez pas être, mangeront votre lard, vos boudins et vos jambons.

GRILL. — Il est vrai que c'est le danger de ma profession; mais la vôtre n'a-t-elle pas aussi ses périls et ses alarmes? Je m'expose à la mort par une vie douce dont la volupté est réelle et présente; vous vous exposez de même à une mort prompte par une vie malheureuse, et pour une gloire chimérique. Je conclus qu'il vaut mieux être cochon que héros. Apollon lui-même, dût-il chanter un jour vos victoires, son chant ne vous guérirait point de vos peines, et ne vous garantirait point de la mort. Le régime d'un cochon vaut mieux.

UL. — Vous êtes donc assez insensé et assez abruti pour mépriser la sagesse, qui égale presque les hommes aux dieux?

GRILL. — Au contraire, c'est par sagesse que je méprise les hommes. C'est une impiété de croire qu'ils ressemblent aux dieux, puisqu'ils sont aveugles, injustes, trompeurs, malfaisants, malheureux et dignes de l'être; armés cruellement les uns contre les autres, et autant ennemis d'eux-mêmes que de leurs voisins. A quoi aboutit cette sagesse que l'on vante tant? elle ne redresse point les mœurs des hommes; elle ne se tourne qu'à flatter et à contenter leurs passions. Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir point de raison, que d'en avoir pour exécuter et pour autoriser les choses les plus déraisonnables? Ah! ne me parlez plus de l'homme : c'est le plus injuste, et par conséquent le plus déraisonnable de tous les animaux. Sans flatter notre espèce, un cochon est une assez bonne personne : il ne fait ni fausse monnaie ni faux contrats; il ne se parjure jamais; il n'a ni avarice ni ambition; la gloire ne lui fait point faire de conquête injuste; il est ingénu et sans malice; sa vie se passe à boire, manger et dormir. Si tout le monde lui ressemblait, tout le monde dormirait aussi dans un profond repos, et vous ne seriez pas ici; Pâris n'aurait jamais enlevé Hélène; les Grecs n'auraient point renversé la superbe ville de Troie après un siége de dix ans; vous n'auriez point erré sur mer et sur terre au gré de la fortune, et vous n'auriez pas besoin de conquérir votre propre royaume. Ne me parlez donc plus de raison; car les hommes n'ont que de la folie. Ne vaut-il pas mieux être bête que méchant fou?

UL. — J'avoue que je ne puis assez m'étonner de votre stupidité.

GRILL. — Belle merveille, qu'un cochon soit stupide! Chacun doit garder son caractère. Vous gardez le vôtre d'homme inquiet, éloquent, impérieux, plein d'artifice, et perturbateur du repos public. La nation à laquelle je suis incorporé est modeste, silencieuse, ennemie de la subtilité et des beaux discours : elle va, sans raisonner, tout droit au plaisir.

UL. — Du moins vous ne sauriez désavouer que l'immortalité réservée aux hommes n'élève infiniment leur condition au-dessus de celle des bêtes. Je suis effrayé de l'aveuglement de Grillus, quand je songe qu'il compte pour rien les délices des Champs-Élysées, où les hommes sages vivent heureux après leur mort.

GRILL. — Arrêtez, s'il vous plaît. Je ne suis pas encore tellement cochon, que je renonçasse à être homme, si vous me montriez dans l'homme une immortalité véritable : mais pour n'être qu'une ombre vaine après ma mort, et encore une ombre plaintive, qui regrette jusque dans les Champs Élysées avec lâcheté les misérables plaisirs de ce monde, j'avoue que cette ombre d'immortalité ne vaut pas la peine de se contraindre. Achille, dans les Champs Élysées, joue au palet sur l'herbe; mais il donnerait toute sa gloire, qui n'est plus qu'un songe, pour être l'infâme Thersite au nombre des vivants. Cet Achille, si désabusé de la gloire et de la vertu, n'est plus qu'un fantôme; ce n'est plus lui-même : on n'y reconnaît plus ni son courage ni ses sentiments; c'est un je ne sais quoi qui ne reste de lui que pour le déshonorer. Cette ombre vaine n'est non plus Achille que la mienne n'est mon corps. N'espérez donc pas, éloquent Ulysse, m'éblouir par une fausse apparence d'immortalité. Je veux quelque chose de plus réel; faute de quoi je persiste dans la secte brutale que j'ai embrassée. Montrez-moi que l'homme a en lui quelque chose de plus noble que son corps, et qui est exempt de la corruption; montrez-moi que ce qui pense en l'homme n'est point le corps, et subsiste toujours après que cette machine grossière est déconcertée; en

un mot, faites voir que ce qui reste de l'homme après cette vie est un être véritable, et véritablement heureux; établissez que les dieux ne sont point injustes, et qu'il y a au delà de cette vie une solide récompense pour la vertu, toujours souffrante ici-bas : aussitôt, divin fils de Laërte, je cours après vous au travers des dangers; je sors content de l'étable de Circé, je ne suis plus cochon, je redeviens homme, et homme en garde contre tous les plaisirs. Par tout autre chemin, vous ne me conduirez jamais à votre but. J'aime mieux n'être que cochon gros et gras, content de mon ordure, que d'être homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste, qui n'espère d'être après sa mort qu'une ombre triste, et un fantôme mécontent de sa condition.

VII. — CONFUCIUS ET SOCRATE.

Sur la prééminence tant vantée des Chinois.

Conf. — J'apprends que vos Européens vont souvent chez nos Orientaux, et qu'ils me nomment le Socrate de la Chine. Je me tiens honoré de ce nom.

Soc. — Laissons les compliments, dans un pays où ils ne sont plus de saison. Sur quoi fonde-t-on cette ressemblance entre nous?

Conf. — Sur ce que nous avons vécu à peu près dans les mêmes temps, et que nous avons été tous deux pauvres, modérés, pleins de zèle pour rendre les hommes vertueux.

Soc. — Pour moi, je n'ai point formé, comme vous, des hommes excellents, pour aller dans toutes les provinces semer la vertu, combattre le vice, et instruire les hommes.

Conf. — Vous avez formé une école de philosophes qui ont beaucoup éclairé le monde.

Soc. — Ma pensée n'a jamais été de rendre le peuple philosophe, je n'ai pas osé l'espérer. J'ai abandonné à toutes ses erreurs le vulgaire grossier et corrompu : je me suis borné à l'instruction d'un petit nombre de disciples d'un esprit cultivé, et qui cherchaient les principes des bonnes mœurs. Je

n'ai jamais voulu rien écrire, et j'ai trouvé que la parole était meilleure pour enseigner. Un livre est une chose morte qui ne répond point aux difficultés imprévues et diverses de chaque lecteur; un livre passe dans les mains des hommes incapables d'en faire un bon usage; un livre est susceptible de plusieurs sens contraires à celui de l'auteur. J'ai mieux aimé choisir certains hommes, et leur confier une doctrine que je leur fisse bien comprendre de vive voix.

Conf. — Ce plan est beau; il marque des pensées bien simples et bien solides, bien exemptes de vanité. Mais avez-vous évité par là toutes les diversités d'opinions parmi vos disciples? Pour moi, j'ai évité les subtilités de raisonnement et je me suis borné à des maximes sensées pour la pratique des vertus dans la société.

Soc. — Pour moi, j'ai cru qu'on ne peut établir les vraies maximes qu'en remontant aux premiers principes qui peuvent les prouver, et en réfutant tous les autres préjugés des hommes.

Conf. — Mais enfin, par vos premiers principes, avez-vous évité les combats d'opinions entre vos disciples?

Soc. — Nullement; Platon et Xénophon, mes principaux disciples, ont eu des vues toutes différentes. Les académiciens formés par Platon se sont divisés entre eux; cette expérience m'a désabusé de mes espérances sur les hommes. Un homme ne peut presque rien sur les autres hommes. Les hommes ne peuvent rien sur eux-mêmes, par l'impuissance où l'orgueil et les passions les tiennent; à plus forte raison les hommes ne peuvent-ils rien les uns sur les autres : l'exemple, et la raison insinuée avec beaucoup d'art, font seulement quelque effet sur un fort petit nombre d'hommes mieux nés que les autres. Une réforme générale d'une république me paraît enfin impossible, tant je suis désabusé du genre humain.

Conf. — Pour moi, j'ai écrit, et j'ai envoyé mes disciples pour tâcher de réduire aux bonnes mœurs toutes les provinces de notre empire.

Soc. — Vous avez écrit des choses courtes et simples, si

toutefois ce qu'on a publié sous votre nom est effectivement de vous. Ce ne sont que des maximes qu'on a peut-être recueillies de vos conversations, comme Platon, dans ses Dialogues, a rapporté les miennes. Des maximes coupées de cette façon ont une sécheresse qui n'était pas, je m'imagine, dans vos entretiens. D'ailleurs vous étiez d'une maison royale, et en grande autorité dans toute votre nation : vous pouviez faire bien des choses qui ne m'étaient pas permises à moi, fils d'un artisan. Pour moi, je n'avais garde d'écrire, et je n'ai que trop parlé : je me suis même éloigné de tous les emplois de ma république pour apaiser l'envie, et je n'ai pu y réussir, tant il est impossible de faire quelque chose de bon des hommes.

CONF. — J'ai été plus heureux parmi les Chinois, je les ai laissés avec des lois sages, et assez bien policés.

SOC. — De la manière que j'entends parler sur les relations de nos Européens, il faut en effet que la Chine ait eu de bonnes lois et une exacte police. Il y a grande apparence que les Chinois ont été meilleurs qu'ils ne sont. Je ne veux pas désavouer qu'un peuple, quand il a une bonne et constante forme de gouvernement, ne puisse devenir fort supérieur aux autres peuples moins bien policés Par exemple, nous autres Grecs, qui avons eu de sages législateurs et certains citoyens désintéressés qui n'ont songé qu'au bien de la république, nous avons été bien plus polis et plus vertueux que les peuples que nous avons nommés barbares. Les Égyptiens, avant nous, ont eu aussi des sages qui les ont policés, et c'est d'eux que nous sont venues les bonnes lois. Parmi les républiques de la Grèce, la nôtre a excellé dans les arts libéraux, dans les sciences, dans les armes : mais celle qui a montré le plus longtemps une discipline pure et austère, c'est celle de Lacédémone. Je conviens donc qu'un peuple gouverné par de bons législateurs qui se sont succédé les uns aux autres, et qui ont soutenu les coutumes vertueuses, peut être mieux que les autres qui n'ont pas eu la même culture. Un peuple bien conduit sera plus sensible à l'honneur, plus ferme contre les périls, moins sensible à la volupté, plus accoutumé à se passer de peu, plus juste

pour empêcher les usurpations et les fraudes de citoyen à citoyen. C'est ainsi que les Lacédémoniens ont été disciplinés; c'est ainsi que les Chinois ont pu l'être dans les siècles reculés. Mais je persiste à croire que tout un peuple n'est point capable de remonter aux vrais principes de la vraie sagesse : il peut garder certaines règles utiles et louables; mais c'est plutôt par l'autorité de l'éducation, par le respect des lois, par le zèle de la patrie, par l'émulation qui vient des exemples, par la force de la coutume, souvent même par la crainte du déshonneur et par l'espérance d'être récompensé. Mais être philosophe, suivre le beau et le bon en lui-même par la simple persuasion, et par le vrai et libre amour du beau et du bon, c'est ce qui ne peut jamais être répandu dans tout un peuple, c'est ce qui est réservé à certaines âmes choisies que le ciel a voulu séparer des autres. Le peuple n'est capable que de certaines vertu d'habitude et d'opinion, sur l'autorité de ceux qui ont gagné sa confiance. Encore une fois, je crois que telle fut la vertu de vos anciens Chinois. De telles gens sont justes dans les choses où on les a accoutumés à mettre une règle de justice, et point en d'autres plus importantes où l'habitude de juger de même leur manque. On sera juste pour son concitoyen, et inhumain contre son esclave; zélé pour sa patrie, et conquérant injuste contre un peuple voisin, sans songer que la terre entière n'est qu'une seule patrie commune, où tous les hommes des divers peuples devraient vivre comme une seule famille. Ces vertus, fondées sur la coutume et sur les préjugés d'un peuple, sont toujours des vertus estropiées, faute de remonter jusqu'aux premiers principes qui donnent dans toute son étendue la véritable idée de la justice et de la vertu. Ces mêmes peuples, qui paraissaient si vertueux dans certains sentiments et dans certaines actions détachées, avaient une religion aussi remplie de fraude, d'injustice et d'impureté, que leurs lois étaient justes et austères. Quel mélange! quelle contradiction! Voilà pourtant ce qu'il y a eu de meilleur dans ces peuples tant vantés; voilà l'humanité regardée par sa plus belle face.

CONF. — Peut-être avons-nous été plus heureux que vous; car la vertu a été grande dans la Chine.

SOC. — On le dit; mais, pour en être assuré par une voie non suspecte, il faudrait que les Européens connussent de près votre histoire, comme ils connaissent la leur propre. Quand le commerce sera entièrement libre et fréquent, quand les critiques européens auront passé dans la Chine pour examiner en rigueur tous les anciens manuscrits de votre histoire, quand ils auront séparé les fables et les choses douteuses d'avec les certaines, quand ils auront vu le fort et le faible du détail des mœurs antiques, peut-être trouvera-t-on que la multitude des hommes a été toujours faible, vaine et corrompue chez vous comme partout ailleurs, et que les hommes ont été hommes dans tous les pays et dans tous les temps.

CONF. — Mais pourquoi n'en croyez-vous pas nos historiens et vos relateurs?

SOC. — Vos historiens nous sont inconnus; on n'en a que des morceaux extraits et rapportés par des relateurs peu critiques. Il faudrait savoir à fond votre langue, lire tous vos livres, voir surtout les originaux, et attendre qu'un grand nombre de savants eût fait cette étude à fond, afin que, par le grand nombre d'examinateurs, la chose pût être pleinement éclaircie. Jusque-là, votre nation me paraît un spectacle beau et grand de loin, mais très-douteux et équivoque.

CONF. — Voulez-vous ne rien croire, parce que Fernand Mendez Pinto a beaucoup exagéré? Douterez-vous que la Chine ne soit un vaste et puissant empire, très-peuplé et bien policé; que les arts n'y fleurissent; qu'on n'y cultive les hautes sciences; que le respect des lois n'y soit admirable?

SOC. — Par où voulez-vous que je me convainque de toutes ces choses?

CONF. — Par vos propres relateurs.

SOC. — Il faut donc que je les croie, ces relateurs?

CONF. — Pourquoi non?

SOC. — Et que je les croie dans le mal comme dans le bien? Répondez, de grâce.

CONF. — Je le veux.

SOC. — Selon ces relateurs, le peuple de la terre le plus vain, le plus superstitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus menteur, c'est le Chinois.

CONF. — Il y a partout des hommes vains et menteurs.

SOC. — Je l'avoue; mais à la Chine les principes de toute la nation, auxquels on n'attache aucun déshonneur, sont de mentir et de se prévaloir du mensonge. Que peut-on attendre d'un tel peuple pour les vérités éloignées, et difficiles à éclaircir? Ils sont fastueux dans toutes leurs histoires : comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils sont même si vains et si exagérants pour les choses présentes qu'on peut examiner de ses propres yeux, et où l'on peut les convaincre d'avoir voulu imposer aux étrangers? Les Chinois, sur le portrait que j'en ai ouï faire, me paraissent assez semblables aux Égyptiens. C'est un peuple tranquille et paisible, dans un beau et riche pays, un peuple vain qui méprise tous les autres peuples de l'univers, un peuple qui se pique d'une antiquité extraordinaire, et qui met sa gloire dans le nombre des siècles de sa durée; c'est un peuple superstitieux jusqu'à la superstition la plus grossière et la plus ridicule, malgré sa politesse; c'est un peuple qui a mis toute sa sagesse à garder ses lois, sans oser examiner ce qu'elles ont de bon; c'est un peuple grave, mystérieux, composé, et rigide observateur de toutes ses anciennes coutumes pour l'extérieur, sans y chercher la justice, la sincérité et les autres vertus intérieures; c'est un peuple qui a fait de grands mystères de plusieurs choses très-superficielles, et dont la simple explication diminue beaucoup le prix. Les arts y sont fort médiocres, et les sciences n'y étaient presque rien de solide quand nos Européens ont commencé à les connaître.

CONF. — N'avions-nous pas l'imprimerie, la poudre à canon, la géométrie, la peinture, l'architecture, l'art de faire la porcelaine, enfin une manière de lire et d'écrire bien meilleure que celle de vos Occidentaux? Pour l'antiquité de nos histoires, elle est constante par nos observations astronomiques Vos Occidentaux prétendent que nos calculs sont fau-

tifs; mais les observations ne leur sont pas suspectes, et ils avouent qu'elles cadrent juste avec les révolutions du ciel.

Soc. — Voilà bien des choses que vous mettez ensemble, pour réunir tout ce que la Chine a de plus estimable; mais examinons-les de près l'une après l'autre.

Conf. — Volontiers.

Soc. — L'imprimerie n'est qu'une commodité pour les gens de lettres, et elle ne mérite pas une grande gloire. Un artisan, avec des qualités peu estimables, peut être l'auteur d'une telle invention; elle est même imparfaite chez vous, car vous n'avez que l'usage des planches; au lieu que les Occidentaux ont avec l'usage des planches celui des caractères, dont ils font telle composition qu'il leur plaît en fort peu de temps. De plus, il n'est pas tant question d'avoir un art pour faciliter les études, que de l'usage qu'on en fait. Les Athéniens de mon temps n'avaient pas l'imprimerie, et néanmoins on voyait fleurir chez eux les beaux-arts et les hautes sciences; au contraire, les Occidentaux, qui ont trouvé l'imprimerie mieux que les Chinois, étaient des hommes grossiers, ignorants et barbares. La poudre à canon est une invention pernicieuse pour détruire le genre humain; elle nuit à tous les hommes, et ne sert véritablement à aucun peuple : les uns imitent bientôt ce que les autres font contre eux. Chez les Occidentaux, où les armes à feu ont été bien plus perfectionnées qu'à la Chine, de telles armes ne décident rien de part ni d'autre : on a proportionné les moyens de défensive aux armes de ceux qui attaquent; tout cela revient à une espèce de compensation, après laquelle chacun n'est pas plus avancé que quand on n'avait que des tours et de simples murailles; avec des piques, des javelots, des épées, des arcs, des tortues et des béliers. Si on convenait de part et d'autre de renoncer aux armes à feu, on se débarrasserait mutuellement d'une infinité de choses superflues et incommodes : la valeur, la discipline, la vigilance et le génie auraient plus de part à la décision de toutes les guerres. Voilà donc une invention qu'il n'est guère permis d'estimer.

CONF. — Mépriserez-vous aussi nos mathématiciens?

SOC. — Ne m'avez-vous pas donné pour règle de croire les faits rapportés par nos relateurs?

CONF. — Il est vrai; mais ils avouent que nos mathématiciens sont habiles.

SOC. — Ils disent qu'ils ont fait certains progrès, et qu'ils savent bien faire plusieurs opérations; mais ils ajoutent qu'ils manquent de méthode, qu'ils font mal certaines démonstrations, qu'ils se trompent sur des calculs, qu'il y a plusieurs choses très-importantes dont ils n'ont rien découvert. Voilà ce que j'entends dire. Ces hommes si entêtés de la connaissance des astres, et qui y bornent leur principale étude, se sont trouvés dans cette étude même très-inférieurs aux Occidentaux qui ont voyagé dans la Chine, et qui, selon les apparences, ne sont pas les plus parfaits astronomes de l'Occident. Tout cela ne répond point à cette idée merveilleuse d'un peuple supérieur à toutes les autres nations. Je ne dis rien de votre porcelaine; c'est plutôt le mérite de votre terre que de votre peuple, ou du moins si c'est un mérite pour les hommes, ce n'est qu'un mérite de vil artisan. Votre architecture n'a point de belles proportions, tout y est bas et écrasé, tout y est confus, et chargé de petits ornements qui ne sont ni nobles, ni naturels. Votre peinture a quelque vie et une grâce je ne sais quelle; mais elle n'a ni correction de dessin, ni ordonnance, ni noblesse dans les figures, ni vérité dans les représentations; on n'y voit ni paysages naturels, ni histoires, ni pensées raisonnables et suivies; on n'est ébloui que par la beauté des couleurs et du vernis.

CONF. — Ce vernis même est une merveille inimitable dans tout l'Occident.

SOC. — Il est vrai : mais vous avez cela de commun avec les peuples les plus barbares, qui ont quelquefois le secret de faire en leur pays, par le secours de la nature, des choses que les nations les plus industrieuses ne sauraient exécuter chez elles.

CONF. — Venons à l'écriture.

Soc. — Je conviens que vous avez dans votre écriture un grand avantage pour la mettre en commerce chez tous les peuples voisins qui parlent des langues différentes de la chinoise. Chaque caractère signifiant un objet, de même que nos mots entiers, un étranger peut lire vos écrits sans savoir votre langue, et il peut vous répondre par les mêmes caractères, quoique sa langue vous soit entièrement inconnue. De tels caractères, s'ils étaient partout en usage, seraient comme une langue commune pour tout le genre humain, et la commodité en serait infinie pour le commerce d'un bout du monde à l'autre. Si toutes les nations pouvaient convenir entre elles d'enseigner à tous leurs enfants ces caractères, la diversité des langues n'arrêterait plus les voyageurs; il y aurait un lien universel de société. Mais rien n'est plus impraticable que cet usage universel de vos caractères; il y en a un si prodigieux nombre pour signifier tous les objets qu'on désigne dans le langage humain, que vos savants mettent un grand nombre d'années à apprendre à écrire. Quelle nation s'assujettira à une étude si pénible? Il n'y a aucune science épineuse qu'on n'apprît plus promptement. Que sait-on, en vérité, quand on ne sait encore que lire et écrire? D'ailleurs peut-on espérer que tant de nations s'accordent à enseigner cette écriture à leurs enfants? Dès que vous renfermerez cet art dans un seul pays, ce n'est plus rien que de très-incommode; dès lors vous n'avez plus l'avantage de vous faire entendre aux nations d'une langue inconnue, et vous avez l'extrême désavantage de passer misérablement la meilleure partie de votre vie à apprendre à écrire; ce qui vous jette dans deux inconvénients, l'un d'admirer vainement un art pénible et infructueux, l'autre de consumer toute votre jeunesse dans cette étude sèche, qui vous exclut de tout progrès pour les connaissances les plus solides.

Conf. — Mais notre antiquité, de bonne foi, n'en êtes-vous pas convaincu?

Soc. — Nullement : les raisons qui persuadent aux astronomes occidentaux que vos observations doivent être vérita-

bles peuvent avoir frappé de même vos astronomes, et leur avoir fourni une vraisemblance pour autoriser vos vaines fictions sur les antiquités de la Chine. Vos astronomes auront vu que telles choses ont dû arriver en tels et en tels temps, par les mêmes règles qui en persuadent nos astronomes d'Occident; ils n'auront pas manqué de faire leurs prétendues observations sur ces règles, pour leur donner une apparence de vérité. Un peuple fort vain et fort jaloux de la gloire de son antiquité, si peu qu'il soit intelligent dans l'astronomie, ne manque pas de colorer ainsi ses fictions; le hasard même peut les avoir un peu aidés. Enfin, il faudrait que les plus savants astronomes d'Occident eussent la commodité d'examiner dans les originaux toute cette suite d'observations. Les Égyptiens étaient grands observateurs des astres, et en même temps amoureux de leurs fables pour remonter à des milliers de siècles. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient travaillé à accorder ces deux passions.

CONF. — Que concluriez-vous donc sur notre empire? Il était hors de tout commerce avec vos nations où les sciences ont régné; il était environné de tous côtés par des nations grossières; il a certainement, depuis plusieurs siècles au-dessus de mon temps, des lois, une police et des arts que les autres peuples orientaux n'ont point eus. L'origine de notre nation est inconnue; elle se cache dans l'obscurité des siècles les plus reculés. Vous voyez bien que je n'ai ni entêtement ni vanité là-dessus. De bonne foi, que pensez-vous sur l'origine d'un tel peuple?

SOC. — Il est difficile de décider juste ce qui est arrivé parmi tant de choses qui ont pu se faire et ne se faire pas, dans la manière dont les terres ont été peuplées. Mais voici ce qui me paraît assez naturel. Les peuples les plus anciens de nos histoires, les peuples les plus puissants et les plus polis, sont ceux de l'Asie et de l'Égypte : c'est là comme la source des colonies. Nous voyons que les Égyptiens ont fait des colonies dans la Grèce, et en ont formé les mœurs. Quelques Asiatiques, comme les Phéniciens et les Phrygiens, ont fait de

même sur toutes les côtes de la mer Méditerranée. D'autres Asiatiques de ces royaumes, qui étaient sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ont pu pénétrer jusque dans les Indes pour les peupler. Les peuples, en se multipliant, auront passé les fleuves et les montagnes, et insensiblement auront répandu leurs colonies jusque dans la Chine : rien ne les aura arrêtés dans ce vaste continent, qui est presque tout uni. Il n'y a guère d'apparence que les hommes soient parvenus à la Chine par l'extrémité du nord qu'on nomme à présent la Tartarie; car les Chinois paraissent avoir été, dès la plus grande antiquité, des peuples doux, paisibles, policés, et cultivant la sagesse; ce qui est le contraire des nations violentes et farouches qui ont été nourries dans les pays sauvages du Nord. Il n'y a guère d'apparence non plus que les hommes soient arrivés à la Chine par la mer : les grandes navigations n'étaient alors ni usitées, ni possibles. De plus, les mœurs, les arts, les sciences et la religion des Chinois se rapportent très-bien aux mœurs, aux arts, aux sciences, à la religion des Babyloniens, et de ces autres peuples que nos histoires nous dépeignent. Je croirais donc que quelques siècles avant le vôtre ces peuples asiatiques ont pénétré jusqu'à la Chine; qu'ils y ont fondé votre empire; que vous avez eu des rois habiles et de vertueux législateurs; que la Chine a été plus estimable qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les arts et pour les mœurs; que vos historiens ont flatté l'orgueil de la nation; qu'on a exagéré des choses qui méritaient quelque louange; qu'on a mêlé la fable avec la vérité, et qu'on a voulu dérober à la postérité l'origine de la nation, pour la rendre plus merveilleuse à tous les autres peuples.

CONF. — Vos Grecs n'en ont-ils pas fait autant?

SOC. — Encore pis : ils ont leurs temps fabuleux, qui approchent beaucoup du vôtre. J'ai vécu, suivant la supputation commune, environ trois cents ans après vous. Cependant, quand on veut en rigueur remonter au-dessus de mon temps, on ne trouve aucun historien qu'Hérodote, qui a écrit immédiatement après la guerre des Perses, c'est-à-dire environ

soixante ans avant ma mort : cet historien n'établit rien de suivi, et ne pose aucune date précise par des auteurs contemporains, pour tout ce qui est beaucoup plus ancien que cette guerre. Les temps de la guerre de Troie, qui n'ont qu'environ six cents ans au-dessus de moi, sont encore des temps reconnus pour fabuleux. Jugez s'il faut s'étonner que la Chine ne soit pas bien assurée de ce grand nombre de siècles que ses histoires lui donnent avant votre temps.

CONF. — Mais pourquoi auriez-vous inclination de croir que nous sommes sortis des Babyloniens ?

SOC. — Le voici. Il y a beaucoup d'apparence que vous venez de quelque peuple de la haute Asie qui s'est répandu de proche en proche jusqu'à la Chine, et peut-être même dans les temps de quelque conquête des Indes, qui a mené le peuple conquérant jusque dans les pays qui composent aujourd'hui votre empire. Votre antiquité est grande; il faut donc que votre espèce de colonie se soit faite par quelqu'un de ces anciens peuples, comme ceux de Ninive ou de Babylone. Il faut que vous veniez de quelque peuple puissant et fastueux, car c'est encore le caractère de votre nation. Vous êtes seul de cette espèce dans tous vos pays; et les peuples voisins, qui n'ont rien de semblable, n'ont pu vous donner ces mœurs. Vous avez, comme les anciens Babyloniens, l'astronomie, et même l'astrologie judiciaire ; la superstition, l'art de deviner, une architecture plus somptueuse que proportionnée, une vie de délices et de faste, de grandes villes, un empire où le prince a une autorité absolue, des lois fort révérées, des temples en abondance, et une multitude de dieux de toutes les figures Tout ceci n'est qu'une conjecture, mais elle pourrait être vraie.

CONF. — Je vais en demander des nouvelles au roi Yao, qui se promène, dit-on, avec vos anciens rois d'Argos et d'Athènes dans ce petit bois de myrtes.

SOC. — Pour moi, je ne me fie ni à Cécrops, ni à Inachus, ni à Pélops, pas même aux héros d'Homère, sur nos antiquités.

VIII. — ROMULUS ET RÉMUS.

La grandeur à laquelle on ne parvient que par le crime ne saurait donner ni gloire ni bonheur solide.

RÉMUS. — Enfin, vous voilà, mon frère, au même état que moi; cela ne valait pas la peine de me faire mourir. Quelques années où vous avez régné seul sont finies; il n'en reste rien, et vous les auriez passées plus doucement si vous aviez vécu en paix, partagant l'autorité avec moi.

ROM. — Si j'avais eu cette modération, je n'aurais ni fondé la puissante ville que j'ai établie, ni fait les conquêtes qui m'ont immortalisé.

RÉMUS. — Il valait mieux être moins puissant et être plus juste et plus vertueux, je m'en rapporte à Minos et à ses deux collègues, qui vont vous juger.

ROM. — Cela est bien dur. Sur la terre personne n'eût osé me juger.

RÉMUS. — Mon sang, dans lequel vous avez trempé vos mains, fera votre condamnation ici-bas, et sur la terre noircira à jamais votre réputation. Vous vouliez de l'autorité et de la gloire. L'autorité n'a fait que passer dans vos mains, elle vous a échappé comme un songe. Pour la gloire, vous ne l'aurez jamais. Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme; et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes, avant que d'aspirer aux vertus des dieux. Vous aviez l'inhumanité d'un monstre, et vous prétendiez être un héros!

ROM. — Vous ne m'auriez pas parlé de la sorte impunément quand nous tracions notre ville.

RÉMUS. — Il est vrai; et je ne l'ai que trop senti. Mais d'où vient que vous êtes descendu ici? On disait que vous étiez devenu immortel?

ROM. — Mon peuple a été assez sot pour le croire.

IX. — ROMULUS ET TATIUS.

Le véritable héroïsme est incompatible avec la fraude et la violence.

TAT. — Je suis arrivé ici un peu plus tôt que toi; mais enfin nous y sommes tous deux, et tu n'es pas plus avancé que moi, ni mieux dans les affaires.

ROM. — La différence est grande. J'ai la gloire d'avoir fondé une ville éternelle, avec un empire qui n'aura d'autres bornes que celles de l'univers; j'ai vaincu les peuples voisins, j'ai formé une nation invincible d'une foule de criminels réfugiés. Qu'as-tu fait qu'on puisse comparer à ces merveilles?

TAT. — Belles merveilles! assembler des voleurs, des scélérats, se faire chef de bandits, ravager impunément les pays voisins, enlever des femmes par trahison, n'avoir pour loi que la fraude et la violence, massacrer son propre frère; voilà ce que j'avoue que je n'ai point fait. Ta ville durera tant qu'il plaira aux dieux; mais elle est élevée sur de mauvais fondements. Pour ton empire, il pourra aisément s'étendre, car tu n'as appris à tes citoyens qu'à usurper le bien d'autrui : ils ont grand besoin d'être gouvernés par un roi plus modéré et plus juste que toi. Aussi dit-on que Numa, mon gendre, t'a succédé : il est sage, juste, religieux, bienfaisant. C'est justement l'homme qu'il faut pour redresser ta république et réparer tes fautes.

ROM. — Il est aisé de passer sa vie à juger des procès, à apaiser des querelles, à faire observer une police dans une ville; c'est une conduite faible et une vie obscure : mais remporter des victoires, faire des conquêtes; voilà ce qui fait les héros.

TAT. — Bon! voilà un étrange héroïsme, qui n'aboutit qu'à assassiner les gens dont on est jaloux!

ROM. — Comment, assassiner! je vois bien que tu me soupçonnes de t'avoir fait tuer.

TAT. — Je ne t'en soupçonne nullement, car je n'en doute point; j'en suis sûr. Il y avait longtemps que tu ne pouvais plus souffrir que je partageasse la royauté avec toi. Tous ceux

qui ont passé le Styx après moi m'ont assuré que tu n'as pas même sauvé les apparences; nul regret de ma mort, nul soin de la venger, ni de punir mes meurtriers. Mais tu as trouvé ce que tu méritais. Quand on apprend à des impies à massacrer un roi, bientôt ils sauront faire périr l'autre.

ROM. — Eh bien! quand je t'aurais fait tuer, j'aurais suivi l'exemple de mauvaise foi que tu m'avais donné en trompant cette pauvre fille qu'on nommait Tarpéia. Tu voulus qu'elle te laissât monter avec tes troupes pour surprendre la roche qui fut, de son nom, appelée Tarpéienne. Tu lui avais promis de lui donner ce que les Sabins portaient à la main gauche. Elle croyait avoir les bracelets de grand prix qu'elle avait vus; on lui donna tous les boucliers dont on l'accabla sur-le-champ. Voilà une action perfide et cruelle.

TAT. — La tienne, de me faire tuer en trahison, est encore plus noire; car nous avions juré alliance, et uni nos deux peuples. Mais je suis vengé. Tes sénateurs ont bien su réprimer ton audace et ta tyrannie. Il n'est resté aucune parcelle de ton corps déchiré; apparemment chacun eut soin d'emporter son morceau sous sa robe. Voilà comment on te fit dieu. Proculus te vit avec une majesté d'immortel. N'es-tu pas content de ces honneurs, toi qui es si glorieux?

ROM. — Pas trop : mais il n'y a point de remède à mes maux. On me déchire et on m'adore; c'est une espèce de dérision. Si j'étais encore vivant, je les.....

TAT. — Il n'est plus temps de menacer, les ombres ne sont plus rien. Adieu, méchant, je t'abandonne.

X. — ROMULUS ET NUMA POMPILIUS.

Combien la gloire d'un roi sage et pacifique est préférable à celle d'un conquérant.

ROM. — Vous avez bien tardé à venir ici! votre règne a été bien long!

NUMA. — C'est qu'il a été très-paisible. Le moyen de parvenir à une extrême vieillesse, c'est de ne faire mal à personne,

de n'abuser point de l'autorité, et de faire en sorte que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.

ROM. — Quand on se gouverne avec tant de modération, on vit obscurément, on meurt sans gloire; on a la peine de gouverner les hommes : l'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste, et aspirer à l'immortalité.

NUMA. — Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-elle? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar à la table de Jupiter : d'où vient donc que je vous trouve ici?

ROM. — A parler franchement, les sénateurs, jaloux de ma puissance, se défirent de moi, et me comblèrent d'honneurs, après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme dieu, que de m'obéir comme à leur roi.

NUMA. — Quoi donc! ce que Proculus raconte n'est pas vrai?

ROM. — Eh! ne savez-vous pas combien on fait accroire de choses au peuple? Vous en êtes plus instruit qu'un autre, vous qui lui avez persuadé que vous étiez inspiré par la nymphe Égérie. Proculus, voyant le peuple irrité de ma mort, voulut le consoler par une fable. Les hommes aiment à être trompés; la flatterie apaise les plus grandes douleurs.

NUMA. — Vous n'avez donc eu pour toute immortalité que des coups de poignard?

ROM. — Mais j'ai eu des autels, des prêtres, des victimes et de l'encens.

NUMA. — Mais cet encens ne guérit de rien; vous n'en êtes pas moins ici une ombre vaine et impuissante, sans espérance de revoir jamais la lumière du jour. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si solide que d'être bon, juste, modéré, aimé des peuples; on vit longtemps, on est toujours en paix. A la vérité, on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel; mais on se porte bien, on règne longtemps sans trouble, et on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne.

ROM. — Vous, qui avez vécu si longtemps, vous n'étiez pas jeune quand vous avez commencé à régner.

NUMA. — J'avais quarante ans, et ç'a été mon bonheur. Si j'eusse commencé à régner plus tôt, j'aurais été sans expérience et sans sagesse, exposé à toutes mes passions. La puissance est trop dangereuse quand on est jeune et ardent. Vous l'avez bien éprouvé, vous qui avez dans votre emportement tué votre propre frère, et qui vous êtes rendu insupportable à tous vos citoyens.

ROM. — Puisque vous avez vécu si longtemps, il fallait que vous eussiez une bonne et fidèle garde autour de vous.

NUMA. — Point du tout; je commençai par me défaire des trois cents gardes que vous aviez choisis, et nommés *célères*. Un homme qui accepte avec peine la royauté, qui ne la veut que pour le bien public, et qui serait content de la quitter, n'a point à craindre la mort comme un tyran. Pour moi, je croyais faire une grâce aux Romains de les gouverner; je vivais pauvrement, pour enrichir le peuple; toutes les nations voisines auraient souhaité d'être sous ma conduite. En cet état, faut-il des gardes? Pour moi, pauvre mortel, personne n'avait d'intérêt à me donner l'immortalité dont le sénat vous jugea digne. Ma garde était l'amitié des citoyens, qui me regardaient tous comme leur père. Un roi ne peut-il pas confier sa vie à un peuple qui lui confie ses biens, son repos, sa conservation? La confiance est égale des deux côtés.

ROM. — A vous entendre on croirait que vous avez été roi malgré vous. Mais vous avez là-dessus trompé le peuple comme vous lui avez imposé sur la religion.

NUMA. — On m'est venu chercher dans ma solitude de Cures. D'abord j'ai représenté que je n'étais point propre à gouverner un peuple belliqueux, accoutumé à des conquêtes; qu'il leur fallait un Romulus toujours prêt à vaincre. J'ajoutai que la mort de Tatius et la vôtre ne me donnaient pas grande envie de succéder à ces deux rois. Enfin je représentai que je n'avais jamais été à la guerre. On persista à me désirer; je me rendis : mais j'ai toujours vécu pauvre, simple, modéré dans la royauté, sans me préférer à aucun citoyen. J'ai réuni les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte qu'on ne

peut plus les distinguer. J'ai fait revivre l'âge d'or. Tous les peuples, non-seulement des environs de Rome, mais encore de l'Italie, ont senti l'abondance que j'ai répandue partout. Le labourage mis en honneur a adouci les peuples farouches, et les a attachés à la patrie, sans leur donner une ardeur inquiète pour envahir les terres de leurs voisins.

ROM. — Cette paix et cette abondance ne servent qu'à enorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi, et qu'à les amollir; en sorte qu'ils ne peuvent plus ensuite supporter les fatigues et les périls de la guerre. Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait, vous qui n'aviez jamais rien vu pour la guerre? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre jusqu'à ce que vous eussiez consulté la nymphe[1].

NUMA. — Si je n'ai pas su faire la guerre comme vous, j'ai su l'éviter, et me faire respecter et aimer de tous mes voisins. J'ai donné aux Romains des lois qui, en les rendant justes, laborieux, sobres, les rendront toujours assez redoutables à ceux qui voudraient les attaquer. Je crains bien encore qu'ils ne se ressentent trop de l'esprit de rapine et de violence auquel vous les aviez accoutumés.

XI. — XERXÈS ET LÉONIDAS.

La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre de sujets, ni l'autorité sans bornes des princes.

XERX. — Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur les bords du Styx.

LÉON. — Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes eunuques, tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERX. — Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux qui n'eût

[1] L'original finit ici, et l'édition de 1712 y est conforme. Nous copions ce qui suit de l'édition de 1718 : l'éditeur l'aura sans doute ajouté pour terminer ce dialogue, qui lui a semblé incomplet. (*Édit. de Vers.*)

jamais que le nom de roi sans autorité, un capitaine de bandits, qui n'ont que la cape et l'épée! Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats, et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer sans faire tarir des rivières?

LÉON. — Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

XERX. — Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

LÉON. — C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERX. — Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse après avoir ravagé l'Attique! j'aurais mis en cendres ta Lacédémone comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais.....

LÉON. — Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi? tes trésors sont bien loin; tu n'as plus de gardes ni d'armée, plus de faste ni de délices; la louange ne vient plus chatouiller tes oreilles; te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe; tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés

(t'en souviens-tu?) que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage? Plaisant homme, pour dompter la mer! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque, comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature, et oublier leur propre faiblesse.

Xerx. — Ah! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais hélas! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions. Eh! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré? O quel malheur de naître dans de si grands périls!

Léon. — Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

Xerx. — Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

Léon. — Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos, comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés, dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

Xerx. — Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

Léon.—Je le crois, comme tu le dis, et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare, qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils; ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

Xerx. — Les Grecs voulaient faire une muraille pour fer-

mer l'isthme, mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

LÉON. — La muraille n'était pas faite, il est vrai : mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

XERX. — Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir....

LÉON. — Tu aurais fait quelque autre faute, car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil, et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

XERX. — Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imagines.

LÉON. — Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

XII. — SOLON ET PISISTRATE.

La tyrannie est souvent plus funeste aux souverains qu'aux peuples.

SOL. — Eh bien, tu croyais devenir le plus heureux de tous les mortels en rendant tes concitoyens tes esclaves; te voilà bien avancé ! Tu as méprisé toutes mes remontrances, tu as foulé aux pieds toutes mes lois : que te reste-t-il de ta tyrannie, que l'exécration des Athéniens, et les justes peines que tu vas endurer dans le noir Tartare?

PISIST. — Mais je gouvernais assez doucement. Il est vrai que je voulais gouverner, et sacrifier tout ce qui était suspect à mon autorité.

SOL. — C'est ce qu'on appelle un tyran. Il ne fait point le mal par le seul plaisir de le faire, mais le mal ne lui coûte rien toutes les fois qu'il le croit utile à l'accroissement de sa grandeur.

PISIST. — Je voulais acquérir de la gloire.

SOL. — Quelle gloire à mettre sa patrie dans les fers, et à passer dans toute la postérité pour un impie qui n'a connu ni justice, ni bonne foi, ni humanité! Tu devais acquérir de la gloire, comme tant d'autres Grecs, en servant ta patrie, et non en l'opprimant comme tu as fait.

PISIST. — Mais quand on a assez d'élévation de génie et d'éloquence pour gouverner, il est bien rude de passer sa vie dans la dépendance d'un peuple capricieux.

SOL. — J'en conviens; mais il faut tâcher de mener justement les peuples par l'autorité des lois. Moi qui te parle, j'étais, tu le sais bien, de la race royale : ai-je montré quelque ambition pour gouverner Athènes? Au contraire, j'ai tout sacrifié pour mettre en autorité des lois salutaires; j'ai vécu pauvre; je me suis éloigné; je n'ai jamais voulu employer que la persuasion et le bon exemple, qui sont les armes de la vertu. Est-ce ainsi que tu as fait? Parle.

PISIST. — Non; mais c'est que je songeais à laisser à mes enfants la royauté.

SOL. — Tu as fort bien réussi; car tu leur as laissé pour tout héritage la haine et l'horreur publique. Les plus généreux citoyens ont acquis une gloire immortelle avec des statues, pour avoir poignardé l'un; l'autre, fugitif, est allé servilement chez un roi barbare implorer son secours contre sa propre patrie. Voilà les biens que tu as laissés à tes enfants. Si tu leur avais laissé l'amour de la patrie et le mépris du faste, ils vivraient encore heureux parmi les Athéniens.

PISIST. — Mais quoi! vivre sans ambition dans l'obscurité?

SOL. — La gloire ne s'acquiert-elle que par des crimes? Il la faut chercher dans la guerre contre les ennemis, dans toutes les vertus modérées d'un bon citoyen, dans le mépris de tout ce qui enivre et qui amollit les hommes. O Pisistrate, la gloire est belle : heureux ceux qui la savent trouver! mais qu'il est pernicieux de la vouloir trouver où elle n'est pas!

PISIST. — Mais le peuple avait trop de liberté, et le peuple trop libre est le plus insupportable de tous les tyrans.

SOL. — Il fallait m'aider à modérer la liberté du peuple en établissant mes lois, et non pas renverser les lois pour tyranniser le peuple. Tu as fait comme un père qui, pour rendre son fils modéré et docile, le vendrait pour lui faire passer sa vie dans l'esclavage.

PISIST. — Mais les Athéniens sont trop jaloux de leur liberté.

SOL. — Il est vrai que les Athéniens sont jusqu'à l'excès jaloux d'une liberté qui leur appartient : mais toi, n'étais-tu pas encore plus jaloux d'une tyrannie qui ne pouvait t'appartenir ?

PISIST. — Je souffrais impatiemment de voir le peuple à la merci des sophistes et des rhéteurs, qui prévalaient sur les gens sages.

SOL. — Il valait mieux encore que les sophistes et les rhéteurs abusassent quelquefois le peuple par leurs raisonnements et par leur éloquence, que de te voir fermer la bouche des bons et des mauvais conseillers, pour accabler le peuple, et pour n'écouter plus que tes propres passions. Mais quelle douceur goûtais-tu dans cette puissance? Quel est donc le charme de la tyrannie?

PISIST. — C'est d'être craint de tout le monde, de ne craindre personne, et de pouvoir tout.

SOL. — Insensé! tu avais tout à craindre, et tu l'as bien éprouvé quand tu es tombé du haut de ta fortune, et que tu as eu tant de peine à te relever. Tu le sens encore dans tes enfants. Qui est-ce qui avait plus à craindre, ou de toi, ou des Athéniens; des Athéniens, qui, portant le joug de la servitude, ne laissaient pas de vivre en paix dans leurs familles et avec leurs voisins, ou de toi, qui devais toujours craindre d'être trahi, dépossédé et puni de ton usurpation? Tu avais donc plus à craindre que ce peuple même captif à qui tu te rendais redoutable.

PISIST. — Je l'avoue franchement, la tyrannie ne me donnait aucun vrai plaisir, mais je n'aurais pas eu le courage de la quitter. En perdant l'autorité, je serais tombé dans une langueur mortelle.

SOL. — Reconnais donc combien la tyrannie est pernicieuse pour le tyran, aussi bien que pour les peuples : il n'est point heureux de l'avoir, et il est malheureux de la perdre.

XIII. — SOLON ET JUSTINIEN.

Idée juste des lois propres à rendre un peuple bon et heureux.

JUST. — Rien n'est semblable à la majesté des lois romaines. Vous avez eu chez les Grecs la réputation d'un grand législateur ; mais si vous aviez vécu parmi nous, votre gloire aurait été bien obscurcie !

SOL. — Pourquoi m'aurait-on méprisé en votre pays ?

JUST. — C'est que les Romains ont bien enchéri sur les Grecs pour le nombre des lois et pour leur perfection.

SOL. — En quoi ont-ils donc enchéri ?

JUST. — Nous avons une infinité des lois merveilleuses qui ont été faites en divers temps. J'aurai, dans tous les siècles, la gloire d'avoir compilé dans mon Code tout ce grand corps de lois.

SOL. — J'ai ouï dire souvent à Cicéron, ici-bas, que les lois des Douze Tables étaient les plus parfaites que les Romains aient eues. Vous trouverez bon que je remarque en passant que ces lois allèrent de Grèce à Rome, et qu'elles venaient principalement de Lacédémone.

JUST. — Elles viendront d'où il vous plaira ; mais elles étaient trop simples et trop courtes pour entrer en comparaison avec nos lois, qui ont tout prévu, tout décidé, tout mis en ordre avec un détail infini.

SOL. — Pour moi, je croyais que des lois, pour être bonnes, devaient être claires, simples, courtes, proportionnées à tout un peuple qui doit les entendre, les retenir facilement, les aimer, les suivre à toute heure et à tout moment.

JUST. — Mais des lois simples et courtes n'exercent point assez la science et le génie des jurisconsultes ; elles n'approfondissent point assez les belles questions.

SOL. — J'avoue qu'il me paraissait que les lois étaient faites

pour éviter les questions épineuses, et pour conserver dans un peuple les bonnes mœurs, l'ordre et la paix; mais vous m'apprenez qu'elles doivent exercer les esprits subtils, et leur fournir de quoi plaider.

JUST. — Rome a produit de savants jurisconsultes : Sparte n'avait que des soldats ignorants.

SOL. — J'aurais cru que les bonnes lois sont celles qui font qu'on n'a pas besoin de jurisconsultes, et que tous les ignorants vivent en paix à l'abri de ces lois simples et claires, sans être réduits à consulter de vains sophistes sur le sens des divers textes, ou sur la manière de les concilier. Je conclurais que des lois ne sont guère bonnes quand il faut tant de savants pour les expliquer, et qu'ils ne sont jamais d'accord entre eux.

JUST. — Pour accorder tout, j'ai fait ma compilation.

SOL. — Tribonien me disait hier que c'est lui qui l'a faite.

JUST. — Il est vrai, mais il l'a faite par mes ordres. Un empereur ne fait pas lui-même un tel ouvrage.

SOL. — Pour moi, qui ai régné, j'ai cru que la fonction principale de celui qui gouverne les peuples est de leur donner des lois qui règlent tout ensemble le roi et les peuples, pour les rendre bons et heureux. Commander des armées et remporter des victoires n'est rien en comparaison de la gloire d'un législateur. Mais pour revenir à votre Tribonien, il n'a fait qu'une compilation des lois de divers temps qui ont souvent varié, et vous n'avez jamais eu un vrai corps de lois faites ensemble par un même dessein, pour former les mœurs et le gouvernement entier d'une nation : c'est un recueil de lois particulières pour décider sur les prétentions réciproques des particuliers. Mais les Grecs ont seuls la gloire d'avoir fait des lois fondamentales pour conduire un peuple sur des principes philosophiques, et pour régler toute sa politique et tout son gouvernement. Pour la multitude de vos lois que vous vantez tant, c'est ce qui me fait croire que vous n'en avez pas eu de bonnes, ou que vous n'avez pas su les conserver dans leur simplicité. Pour bien gouverner un peuple, il faut peu de

juges et peu de lois. Il y a peu d'hommes capables d'être juges; la multitude des juges corrompt tout. La multitude des lois n'est pas moins pernicieuse; on ne les entend plus, on ne les garde plus. Dès qu'il y en a tant, on s'accoutume à les révérer en apparence, et à les violer sous de beaux prétextes. La vanité les fait faire avec faste; l'avarice et les autres passions les font mépriser. On s'en joue par la subtilité des sophistes, qui les expliquent comme chacun le demande pour son argent : de là naît la chicane, qui est un monstre né pour dévorer le genre humain. Je juge des causes par leurs effets. Les lois ne me paraissent bonnes que dans les pays où l'on ne plaide point, et où des lois simples et courtes ont évité toutes les questions. Je ne voudrais ni dispositions par testament, ni adoptions, ni exhérédations, ni substitutions, ni emprunts, ni ventes, ni échanges. Je ne voudrais qu'une étendue très-bornée de terre dans chaque famille; que ce bien fût aliénable, et que le magistrat le partageât également aux enfants selon la loi, après la mort du père. Quand les familles se multiplieraient trop à proportion de l'étendue des terres, j'enverrais une partie du peuple faire une colonie dans quelque île déserte. Moyennant cette règle courte et simple, je me passerais de tout votre fatras de lois, et je ne songerais qu'à régler les mœurs, qu'à élever la jeunesse à la sobriété, au travail, à la patience, au mépris de la mollesse, au courage contre les douleurs et contre la mort. Cela vaudrait mieux que de subtiliser sur les contrats ou sur les tutelles.

Just. — Vous renverseriez par des lois si sèches et si austères tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans la jurisprudence.

Sol. — J'aime mieux des lois simples, dures et sauvages, qu'un art ingénieux de troubler le repos des hommes, et de corrompre le fond des mœurs. Jamais on n'a vu tant de lois que de votre temps; jamais on n'a vu votre empire si lâche, si efféminé, si abâtardi, si indigne des anciens Romains, qui ressemblaient assez aux Spartiates. Vous-même vous n'avez été qu'un fourbe, un impie, un destructeur des bonnes lois,

un homme vain et faux en tout. Votre Tribonien a été aussi méchant, aussi double, et aussi dissolu; Procope vous a démasqué. Je reviens aux lois; elles ne sont lois qu'autant qu'elles sont facilement connues, crues, aimées, suivies; et elles ne sont bonnes qu'autant que leur exécution rend les peuples bons et heureux. Vous n'avez fait personne bon et heureux par votre fastueuse compilation; d'où je conclus qu'elle mérite d'être brûlée. Mais je vois que vous vous fâchez. La majesté impériale se croit au-dessus de la vérité; mais son ombre n'est plus qu'une ombre, à qui on dit la vérité impunément. Je me retire néanmoins, pour apaiser votre bile allumée.

XIV. DEMOCRITE ET HÉRACLITE.

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier comme plus humain.

DÉM. — Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRAC. — Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

DÉM. — Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux, cela vous fera mal.

HÉRAC. — Vous les prenez avec trop d'enjouement; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

DÉM. — Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRAC. — Mais enfin ce genre humain dont vous riez, c'est le monde entier, avec qui vous vivez, c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉM. — Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRAC. — S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui

vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux?

DÉM. — Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRAC. — Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire, qui n'est pas moins folle.

DÉM. — Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste; pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

HÉRAC. — Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige: nous convenons vous et moi en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme : vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée; et vous avez l'inhumanité de vous moquer du monde entier qui a perdu la raison!

DÉM. — Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison la perd par sa faute.

HÉRAC. — Eh! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉM. — Accommodons-nous; il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris. Il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode, et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'autorité et par

l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des sots.

HÉRAC. — Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes ni la vertu, qu'ils abandonnent.

XV. — HÉRODOTE ET LUCIEN.

L'incrédulité est un excès plus funeste que la trop grande crédulité.

HÉROD. — Ah! bonjour, mon ami. Tu n'as plus envie de rire, toi qui as fait discourir tant d'hommes célèbres en leur faisant passer la barque de Charon. Te voilà descendu à ton tour sur les bords du Styx? Tu avais raison de te jouer des tyrans, des flatteurs, des scélérats; mais de moi!...

LUC. — Quand est-ce que je m'en suis moqué? Tu cherches querelle.

HÉROD. — Dans ton histoire véritable, et ailleurs, où tu prends mes relations pour des fables.

LUC. — Avais-je tort? Combien as-tu avancé de choses sur la parole des prêtres, et des autres gens qui veulent toujours du mystère et du merveilleux?

HÉROD. — Impie! tu ne croyais pas la religion.

LUC. — Il fallait une religion plus pure et plus sérieuse que celle de Jupiter et de Vénus, de Mars, d'Apollon, et des autres dieux, pour persuader les gens de bon sens. Tant pis pour toi de l'avoir crue.

HÉROD. — Mais tu ne méprisais pas moins la philosophie. Rien n'était sacré pour toi.

LUC. — Je méprisais les dieux, parce que les poëtes nous les dépeignaient comme les plus malhonnêtes gens du monde. Pour les philosophes, ils faisaient semblant de n'estimer que la vertu, et ils étaient pleins de vices. S'ils eussent été philosophes de bonne foi, je les aurais respectés.

HÉROD. — Et Socrate, comment l'as-tu traité? Est-ce sa faute, ou la tienne? Parle.

LUC. — Il est vrai que j'ai badiné sur les choses dont on l'accusait; mais je ne l'ai pas condamné sérieusement.

HÉROD.—Faut-il se jouer aux dépens d'un si grand homme sur des calomnies grossières? Mais dis la vérité, tu ne songeais qu'à rire, qu'à te moquer de tout, qu'à montrer du ridicule en chaque chose, sans te mettre en peine d'en établir aucune solidement.

LUC. — Eh! n'ai-je pas gourmandé les vices? n'ai-je pas foudroyé les grands qui abusent de leur grandeur? N'ai-je pas élevé jusqu'au ciel le mépris des richesses et des délices?

HÉROD.—Il est vrai, tu as bien parlé de la vertu, mais pour blâmer les vices de tout le genre humain : c'était plutôt un goût de satire qu'un sentiment de solide philosophie. Tu louais même la vertu sans vouloir remonter jusqu'aux principes de religion et de philosophie, qui en sont les vrais fondements.

LUC. — Tu raisonnes mieux ici-bas que tu ne faisais dans tes grands voyages. Mais accordons-nous. Eh bien, je n'étais pas assez crédule, et tu l'étais trop.

HÉROD. — Ah! te voilà encore toi-même, tournant tout en plaisanterie. Ne serait-il pas temps que ton ombre eût un peu de gravité?

LUC. — Gravité! j'en suis las, à force d'en avoir vu. J'étais environné de philosophes qui s'en piquaient sans bonne foi, sans justice, sans amitié, sans modération, sans pudeur.

HÉROD. — Tu parles des philosophes de ton temps, qui avaient dégénéré : mais....

LUC. — Que voulais-tu donc que je fisse? que j'eusse vu ceux qui étaient morts plusieurs siècles avant ma naissance? Je ne me souvenais point d'avoir été au siége de Troie, comme Pythagore. Tout le monde ne peut avoir été Euphorbe.

HÉROD. — Autre moquerie. Et voilà tes réponses aux plus solides raisonnements! Je souhaite, pour ta punition, que les dieux, que tu n'as pas voulu croire, t'envoient dans le corps de quelque voyageur qui aille dans tous les pays dont j'ai raconté des choses que tu traites de fabuleuses.

LUC. — Après cela, il ne me manquerait plus que de passer de corps en corps dans toutes les sectes de philosophes que

j'ai décriées : par là je serais tour à tour de toutes les opinions contraires dont je me suis moqué. Cela serait bien joli. Mais tu as dit des choses à peu près aussi croyables.

HÉROD. — Va : je t'abandonne ; et je me console quand je songe que je suis avec Homère, Socrate, Pythagore, que tu n'as pas épargnés plus que moi ; enfin avec Platon, de qui tu as appris l'art des dialogues, quoique tu te sois moqué de sa philosophie.

XVI. — SOCRATE ET ALCIBIADE.

Les meilleures qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par une vertu solide.

SOC. — Te voilà toujours agréable. Qui charmeras-tu dans les enfers ?

ALCIB. — Et toi, te voilà toujours moqueur. Qui persuaderas-tu ici, toi qui veux toujours persuader quelqu'un ?

SOC. — Je suis rebuté de vouloir persuader les hommes, depuis que j'ai éprouvé combien mes discours ont mal réussi pour te persuader la vertu.

ALCIB. — Voulais-tu que je vécusse pauvre comme toi, sans me mêler des affaires publiques ?

SOC. — Lequel valait mieux, ou de ne s'en mêler pas, ou de les brouiller, et de devenir l'ennemi de sa patrie ?

ALCIB. — J'aime mieux mon personnage que le tien. J'ai été beau, magnifique, tout couvert de gloire, vivant dans les délices, la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Les Athéniens n'ont pu sauver leur ville qu'en me rappelant. S'ils m'eussent cru, Lysander ne serait jamais entré dans leur port. Pour toi, tu n'étais qu'un pauvre homme, laid, camus, chauve, qui passait sa vie à discourir, pour blâmer les hommes dans tout ce qu'ils font. Aristophane t'a joué sur le théâtre ; tu as passé pour un impie, et on t'a fait mourir.

SOC. — Voilà bien des choses que tu mets ensemble : examinons-les en détail. Tu as été beau, mais décrié pour avoir fait de honteux usages de ta beauté. Les délices ont corrompu

ton beau naturel. Tu as rendu de grands services à ta patrie, mais tu lui as fait de grands maux. Dans les biens et dans les maux que tu lui as faits, c'est une vaine ambition, et non l'amour de la vertu, qui t'a fait agir; par conséquent il ne t'en revient aucune gloire véritable. Les ennemis de la Grèce, auxquels tu t'étais livré, ne pouvaient se fier à toi, et tu ne pouvais te fier à eux. N'aurait-il pas été plus beau de vivre pauvre dans ta patrie, et d'y souffrir patiemment tout ce que les méchants font d'ordinaire pour opprimer la vertu ? Il vaut mieux être laid et sage comme moi, que beau et dissolu comme tu l'étais. L'unique chose qu'on peut me reprocher est de t'avoir trop aimé, et de m'être laissé éblouir par un naturel aussi léger que le tien. Tes vices ont déshonoré l'éducation philosophique que Socrate t'avait donnée : voilà mon tort.

ALCIB. — Mais ta mort montre que tu étais un impie.

SOC. — Les impies sont ceux qui ont brisé les Hermès. J'aime meux avoir avalé du poison pour avoir enseigné la vérité, et avoir irrité les hommes qui ne la peuvent souffrir, que de trouver la mort, comme toi, dans le sein d'une courtisane.

ALCIB. — Ta raillerie est toujours piquante.

SOC. — Et quel moyen de souffrir un homme qui était propre à faire tant de biens et qui a fait tant de maux ? Tu viens encore insulter à la vertu.

ALCIB. — Quoi ! l'ombre de Socrate et la vertu sont donc la même chose ? Te voilà bien présomptueux.

SOC. — Compte pour rien Socrate, si tu veux ; j'y consens : mais, après avoir trompé mes espérances sur la vertu que je tâchais de t'inspirer, ne viens point encore te moquer de la philosophie, et me vanter toutes tes actions; elles ont eu de l'éclat, mais point de règle. Tu n'as point de quoi rire; la mort t'a fait aussi camus que moi : que te reste-t-il de tes plaisirs ?

ALCIB. — Ah ! il est vrai, il ne m'en reste que la honte et le remords. Mais où vas-tu ? Pourquoi donc veux-tu me quitter ?

Soc. — Adieu ; je ne t'ai suivi, dans tes voyages ambitieux, ni en Sicile, ni à Sparte, ni en Asie : il n'est pas juste que tu me suives dans les Champs Élysiens, où je vais mener une vie paisible et bienheureuse avec Solon, Lycurgue, et les autres sages.

Alcib. — Ah ! mon cher Socrate, faut-il que je sois séparé de toi ! Hélas ! où irai-je donc ?

Soc. — Avec ces âmes vaines et faibles et dont la vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal, et qui n'ont jamais aimé de suite la pure vertu. Tu étais né pour la suivre ; tu lui as préféré tes passions. Maintenant elle te quitte à son tour, et tu la regretteras éternellement.

Alcib. — Hélas ! mon cher Socrate, tu m'as tant aimé : ne veux-tu plus avoir jamais aucune pitié de moi ? Tu ne saurais désavouer (car tu le sais mieux qu'un autre), que le fond de mon naturel était bon.

Soc. — C'est ce qui te rend plus inexcusable. Tu étais bien né, et tu as mal vécu. Mon amitié pour toi, non plus que ton beau naturel, ne sert qu'à ta condamnation. Je t'ai aimé pour la vertu, mais enfin je t'ai aimé jusqu'à hasarder ma réputation. J'ai souffert, pour l'amour de toi, qu'on m'ait soupçonné injustement de vices monstrueux que j'ai condamnés dans toute ma doctrine. Je t'ai sacrifié ma vie, aussi bien que mon honneur. As-tu oublié l'expédition de Potidé, où j'ai logé toujours avec toi ? Un père ne saurait être plus attaché à son fils que je l'étais à toi. Dans toutes les rencontres des guerres j'étais toujours à ton côté. Un jour, le combat étant douteux, tu fus blessé ; aussitôt je me jetai au-devant de toi pour te couvrir de mon corps, comme d'un bouclier. Je sauvai ta vie, ta liberté, tes armes. La couronne m'était due par cette action : je priai les chefs de l'armée de te la donner. Je n'eus de passion que pour ta gloire. Je n'eusse jamais cru que tu eusses pu devenir la honte de ta patrie et la source de tous ses malheurs.

Alcib. — Je m'imagine, mon cher Socrate, que tu n'as pas oublié aussi cette autre occasion où, nos troupes ayant

été défaites, tu te retirais à pied avec beaucoup de peine, et où, me trouvant à cheval, je m'arrêtai pour repousser les ennemis qui t'allaient accabler. Faisons compensation.

Soc. — Je le veux. Si je rappelle ce que j'ai fait pour toi, ce n'est point pour te le reprocher, ni pour me faire valoir; c'est pour montrer les soins que j'ai pris pour te rendre bon, et combien tu as mal répondu à toutes mes peines.

Alcib. — Tu n'as rien à dire contre ma première jeunesse. Souvent, en écoutant tes instructions, je m'attendrissais jusqu'à en pleurer. Si quelquefois je t'échappais, étant entraîné par les compagnies, tu courais après moi, comme un maître après son esclave fugitif. Jamais je n'ai osé te résister. Je n'écoutais que toi, je ne craignais que de te déplaire. Il est vrai que je fis une gageure, un jour, de donner un soufflet à Hipponicus. Je le lui donnai; ensuite j'allai lui demander pardon, et me dépouiller devant lui, afin qu'il me punît avec des verges : mais il me pardonna, voyant que je ne l'avais offensé que par la légèreté de mon naturel enjoué et folâtre.

Soc. — Alors tu n'avais commis que la faute d'un jeune fou; mais dans la suite tu as fait les crimes d'un scélérat qui ne compte pour rien les dieux, qui se joue de la vertu et de la bonne foi, qui met sa patrie en cendres pour contenter son ambition, qui porte dans toutes les nations étrangères des mœurs dissolues. Va, tu me fais horreur et pitié. Tu étais fait pour être bon, et tu as voulu être méchant; je ne puis m'en consoler. Séparons-nous. Les trois juges décideront de ton sort; mais il ne peut plus y avoir ici-bas d'union entre nous deux.

XVII. — SOCRATE ET ALCIBIADE.

Le bon gouvernement est celui où les citoyens sont élevés dans le respect des lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie.

Soc. — Vous voilà devenu bien sage à vos dépens, et aux dépens de tous ceux que vous avez trompés. Vous pourriez

être le digne héros d'une seconde Odyssée : car vous avez vu les mœurs d'un plus grand nombre de peuples dans vos voyages, qu'Ulysse n'en vit dans les siens.

ALCIB. — Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais la sagesse; mais, quoique vous vous moquiez de moi, vous ne sauriez nier qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sérieusement les mœurs de tant de peuples.

SOC. — Il est vrai que cette étude, si elle était bien faite, pourrait beaucoup agrandir l'esprit : mais il faudrait un vrai philosophe, et un homme tranquille et appliqué, qui ne fût point dominé comme vous par l'ambition et par le plaisir; un homme sans passion et sans préjugé, qui chercherait tout ce qu'il y aurait de bon en chaque peuple, et qui découvrirait ce que les lois de chaque pays lui ont apporté de bien et de mal. Au retour d'un tel voyage, ce philosophe serait un excellent législateur. Mais vous n'avez jamais été l'homme qu'il fallait pour donner des lois; votre talent était pour les violer. A peine étiez-vous hors de l'enfance, que vous conseillâtes à votre oncle Périclès d'engager la guerre, pour éviter de rendre compte des deniers publics. Je crois même qu'après votre mort vous seriez encore un dangereux garde des lois.

ALCIB. — Laissez-moi là, je vous prie; le fleuve d'oubli doit effacer toutes mes fautes : parlons des mœurs des peuples. Je n'ai trouvé partout que des coutumes, et fort peu de lois. Tous les barbares n'ont d'autres règles que l'habitude et l'exemple de leurs pères. Les Perses mêmes, dont on a tant vanté les mœurs du temps de Cyrus, n'ont aucune trace de cette vertu. Leur valeur et leur magnificence montrent un assez beau naturel; mais il est corrompu par la mollesse et par le faste le plus grossier. Leurs rois, encensés comme des idoles, ne sauraient être honnêtes gens, ni connaître la vérité; l'humanité ne peut soutenir avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de l'honneur et de la vie des autres hommse. Rien ne marque tant de barbarie dans une

nation, que cette forme de gouvernement; car il n'y a plus de lois; et la volonté d'un seul homme, dont on flatte toutes les passions, est la loi unique.

Soc. — Ce pays-là ne convenait guère à un génie aussi libre et aussi hardi que le vôtre. Mais ne trouvez-vous pas aussi que la liberté d'Athènes est dans une autre extrémité ?

Alcib. — Sparte est ce que j'ai vu de meilleur.

Soc. — La servitude des Ilotes ne vous paraît-elle pas contraire à l'humanité? Remontez hardiment aux vrais principes, défaites-vous de tous les préjugés : avouez qu'en cela les Grecs sont eux-mêmes un peu barbares. Est-il permis à une partie des hommes de traiter l'autre comme des bêtes de charge ?

Alcib. — Pourquoi non, si c'est un peuple subjugué?

Soc. — Le peuple subjugué est toujours peuple; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si indignement les Ilotes, qui sont hommes comme eux. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre, et qui compte pour rien ses mœurs et son repos! De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la grandeur de sa maison, jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout le peuple, dont lui et sa famille ne sont qu'un membre; de même c'est une conduite insensée, brutale et pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple en troublant le repos et la liberté des peuples voisins. Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né : il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille à famille contre sa répu-

blique. Renoncer au sentiment, non-seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages; c'est n'être plus homme, c'est être anthropophage.

ALCIB. — Vous vous fâchez! il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde; vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué.

SOC. — Je ne saurais être enjoué sur des choses si sérieuses. Les Lacédémoniens ont abandonné tous les arts pacifiques, pour ne se réserver que celui de la guerre : et comme la guerre est le plus grand des maux, ils ne savent que faire du mal; ils s'en piquent; ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain, et tout ce qui ne peut servir à la gloire brutale d'une poignée d'hommes qu'on appelle les Spartiates. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager et pour dépeupler les terres voisines. Ils ne sont pas sobres et austères contre eux-mêmes, pour être justes et modérés à l'égard d'autrui : au contraire, ils sont durs et farouches contre tout ce qui n'est point la patrie, comme si la nature humaine n'était pas plus leur patrie que Sparte. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles; car c'est toujours l'homme contre l'homme qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles. Plus la guerre est étendue, plus elle est funeste : donc celle des peuples qui composent le genre humain est encore pire que celle des familles qui troublent une nation. Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. Comment est-ce que Lycurgue n'a point eu d'horreur de former un peuple oisif et imbécile pour toutes les occupations douces et innocentes de la paix, et de ne lui avoir donné d'autre exercice d'esprit et de corps que celui de nuire par la guerre à l'humanité?

ALCIB. — Votre bile s'échauffe avec raison : mais aimeriez-vous mieux un peuple comme celui d'Athènes, qui raffine jusqu'au dernier excès sur tous les arts destinés à la volupté ? Il vaut encore mieux souffrir des naturels farouches et violents, comme ceux de Lacédémone.

SOC. — Vous voilà bien changé ! vous n'êtes plus cet homme si décrié dans une ville si décriée : les bords du Styx font de beaux changements ! Mais peut-être que vous parlez ainsi par complaisance, car vous avez été toute votre vie un protée sur les mœurs. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'un peuple qui par la contagion de ses mœurs porte le faste, la mollesse, l'injustice et la fraude chez les autres peuples, fait encore pis que celui qui n'a d'autre occupation ni d'autre mérite que celui de répandre du sang ; car la vertu est plus précieuse aux hommes que la vie. Lycurgue est donc louable d'avoir banni de sa république tous les arts qui ne servent qu'au faste et à la volupté ; mais il est inexcusable d'en avoir ôté l'agriculture et les autres arts nécessaires pour une vie simple et frugale. N'est-il pas honteux qu'un peuple ne se suffise pas à lui-même, et qu'il lui faille un autre peuple appliqué à l'agriculture pour le nourrir ?

ALCIB. — Eh bien, je passe condamnation sur ce chapitre. Mais n'aimez-vous pas mieux la sévère discipline de Sparte, et l'inviolable subordination qui y soumet la jeunesse aux vieillards, que la licence effrénée d'Athènes ?

SOC. — Un peuple gâté par une liberté trop excessive est le plus insupportable de tous les tyrans ; ainsi l'anarchie n'est le comble des maux, qu'à cause qu'elle est le plus extrême despotisme : la populace soulevée contre les lois est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes, et consacrées par toute la nation ; qu'elles soient au-dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre les lois pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis

d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité. Mais les uns, comme les Athéniens, renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats, par qui les lois devraient régner; et les autres, comme les Perses, par un respect superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devraient faire régner les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devraient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même sans intérêt et sans passion, la loi vivante donnée pour le bien des hommes. Jugez par là combien les Grecs, qui méprisent tant les barbares, sont encore dans la barbarie. La guerre du Péloponèse, où la jalousie ambitieuse de deux républiques a mis tout en feu pendant vingt-huit ans, en est une funeste preuve. Vous-même qui parlez ici, n'avez-vous pas flatté tantôt l'ambition triste et implacable des Lacédémoniens, tantôt l'ambition des Athéniens, plus vaine et plus enjouée? Athènes avec moins de puissance a fait de plus grands efforts, et a triomphé longtemps de toute la Grèce : mais enfin elle a succombé tout à coup, parce que le despotisme du peuple est une puissance folle et aveugle, qui se tourne contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire.

ALCIB. — Je vois bien qu'Anytus n'a pas eu tort de vous faire boire un peu de ciguë, et qu'on devait encore plus craindre votre politique que votre nouvelle religion.

XVIII. — SOCRATE, ALCIBIADE ET TIMON.

Juste milieu entre la misanthropie de Timon et la philanthropie d'Alcibiade.

ALCIB. — Je suis surpris, mon cher Socrate, de voir que vous ayez tant de goût pour ce misanthrope qui fait peur aux petits enfants.

Soc. - Il faut être bien plus surpris de ce qu'il s'apprivoise avec moi.

Tim. — On m'accuse de haïr les hommes, et je ne m'en defends pas; on n'a qu'à voir comment ils sont faits, pour juger si j'ai tort. Haïr le genre humain, c'est haïr une méchante bête, une multitude de sots, de fripons, de flatteurs, de traîtres et d'ingrats.

Alcib. — Voilà un beau dictionnaire d'injures. Mais vaut-il mieux être farouche, dédaigneux, incompatible, et toujours mordant? Pour moi, je trouve que les sots me réjouissent, et que les gens d'esprit me contentent. J'ai envie de leur plaire à mon tour, et je m'accommode de tout pour me rendre agréable dans la société.

Tim. — Et moi je ne m'accommode de rien : tout me déplaît; tout est faux, de travers, insupportable; tout m'irrite, et me fait bondir le cœur. Vous êtes un protée qui prenez indifféremment toutes les formes les plus contraires, parce que vous ne tenez à aucune. Ces métamorphoses, qui ne vous coûtent rien, montrent un cœur sans principes, ni de justice, ni de vérité. La vertu, selon vous, n'est qu'un beau nom : il n'y en a aucune de fixe. Ce que vous approuvez à Athènes, vous le condamnez à Lacédémone. Dans la Grèce vous êtes Grec; en Asie, vous êtes Perse : ni dieux, ni lois, ni patrie, ne vous retiennent. Vous ne suivez qu'une seule règle, qui est la passion de plaire, d'éblouir, de dominer, de vivre dans les délices, et de brouiller tous les États. O ciel! faut-il qu'on souffre sur la terre un tel homme, et que les autres hommes n'aient point de honte de l'admirer! Alcibiade est aimé des hommes, lui qui se joue d'eux, et qui les précipite par ses crimes dans tant de malheurs! Pour moi, je hais et Alcibiade, et tous les sots qui l'aiment; et je serais bien fâché d'être aimé par eux, puisqu'ils ne savent que le mal.

Alcib. — Voilà une déclaration bien obligeante! je ne vous en sais néanmoins aucun mauvais gré. Vous me mettez à la tête de tout le genre humain, et me faites beaucoup d'honneur. Mon parti est plus fort que le vôtre; mais vous avez bon courage, et ne craignez pas d'être seul contre tous.

TIM. — J'aurais horreur de n'être pas seul, quand je vois la bassesse, la lâcheté, la légèreté, la corruption et la noirceur de tous les hommes qui couvrent la terre.

ALCIB. — N'en exceptez-vous aucun?

TIM. — Non, non, en vérité; non, aucun, et vous moins qu'aucun autre.

ALCIB. — Quoi! pas vous-même? Vous haïssez-vous aussi?

TIM. — Oui, je me hais souvent, quand je me surprends dans quelque faiblesse.

ALCIB. — Vous faites très-bien, et vous n'avez de tort qu'en ce que vous ne le faites pas toujours. Qu'y a-t-il de plus haïssable qu'un homme qui a oublié qu'il est homme, qui hait sa propre nature, qui ne voit rien qu'avec horreur et avec une mélancolie farouche, qui tourne tout en poison, et qui renonce à toute société, quoique les hommes ne soient nés que pour être sociables?

TIM. — Donnez-moi des hommes simples, droits, mais en tout bons et pleins de justice, je les aimerai, je ne les quitterai jamais, je les encenserai comme des dieux qui habitent sur la terre. Mais tant que vous me donnerez des hommes qui ne sont pas hommes, mais des renards en finesse et des tigres en cruauté; qui auront le visage, le corps et la voix humaine, avec un cœur de monstre comme les Sirènes, l'humanité même me les fera détester et fuir.

ALCIB. — Il faut donc vous faire des hommes exprès. Ne vaut-il pas mieux s'accommoder aux hommes tels qu'on les trouve, que de vouloir les haïr jusqu'à ce qu'ils s'accommodent à nous? Avec ce chagrin si critique, on passe tristement sa vie, méprisé, moqué, abandonné, et on ne goûte aucun plaisir. Pour moi, je donne tout aux coutumes et aux imaginations de chaque peuple; partout je me réjouis, et je fais des hommes tout ce que je veux. La philosophie qui n'aboutit qu'à faire d'un philosophe un hibou est d'un bien mauvais usage. Il faut en ce monde une philosophie qui aille plus terre à terre. On prend les honnêtes gens par les motifs de la vertu, les voluptueux par leurs plaisirs, et les fripons par leur intérêt.

C'est la seule bonne manière de savoir vivre ; tout le reste est vision, et bile noire qu'il faudrait purger avec un peu d'ellébore.

TIM. — Parler ainsi, c'est anéantir la vertu, et tourner en ridicule les bonnes mœurs. On ne souffrirait pas un homme si contagieux dans une république bien policée : mais, hélas! où est-elle ici-bas, cette république? O mon pauvre Socrate! la vôtre, quand la verrons-nous? Demain, oui, demain, je m'y retirerais si elle était commencée; mais je voudrais que nous allassions, loin de toutes les terres connues, fonder cette heureuse colonie de philosophes purs dans l'île Atlantique.

ALCIB. — Eh! vous ne songez pas que vous vous y porteriez. Il faudrait auparavant vous réconcilier avec vous-même, avec qui vous dites que vous êtes si souvent brouillé.

TIM. — Vous avez beau vous en moquer, rien n'est plus sérieux. Oui je le soutiens que je me hais souvent, et que j'ai raison de me haïr. Quand je me trouve amolli par les plaisirs, jusqu'à supporter les vices des hommes, et prêt à leur complaire; quand je sens réveiller en moi l'intérêt, la volupté, la sensibilité pour une vaine réputation parmi les sots et les méchants, je me trouve presque semblable à eux, je me fais mon procès, je m'abhorre, et je ne puis me supporter.

ALCIB. — Qui est-ce qui fait ensuite votre accommodement? Le faites-vous tête à tête avec vous-même sans arbitre?

TIM. — C'est qu'après m'être condamné, je me redresse et je me corrige.

ALCIB. — Il y a donc bien des gens chez vous! Un homme corrompu, et entraîné par les mauvais exemples; un second qui gronde le premier; un troisième qui les raccommode, en corrigeant celui qui s'est gâté.

TIM. — Faites le plaisant tant qu'il vous plaira : chez vous la compagnie n'est pas si nombreuse; car il n'y a dans votre cœur qu'un seul homme toujours souple et dépravé, qui se travestit en cent façons pour faire toujours également le mal.

ALCIB. — Il n'y a donc que vous sur la terre qui soyez bon : encore ne l'êtes-vous que dans certains intervalles.

TIM. — Non, je ne connais rien de bon, ni digne d'être aimé.

ALCIB. — Si vous ne connaissez rien de bon, rien qui ne vous choque et dans les autres et au dedans de vous; si la vie entière vous déplaît, vous devriez vous en délivrer, et prendre congé d'une si mauvaise compagnie. Pourquoi continuer à vivre pour être chagrin de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir? Ne savez-vous pas qu'on ne manque à Athènes ni de cordons coulants ni de précipices?

TIM. — Je serais tenté de faire ce que vous dites, si je ne craignais de faire plaisir à tant d'hommes qui sont indignes qu'on leur en fasse.

ALCIB. — Mais n'auriez-vous aucun regret de quitter personne? Quoi! personne sans exception! Songez-y bien avant que de répondre.

TIM. — J'aurais un peu de regret de quitter Socrate; mais...

ALCIB. — Eh! ne savez-vous pas qu'il est homme?

TIM. — Non, je n'en suis pas bien assuré: j'en doute quelquefois; car il ne ressemble guère aux autres. Il me paraît sans intérêt, sans ambition, sans artifice. Je le trouve juste, sincère, égal. S'il y avait au monde dix hommes comme lui, en vérité, je crois qu'ils me réconcilieraient avec l'humanité.

ALCIB. — Eh bien, croyez-le donc. Demandez-lui si la raison permet d'être misanthrope au point où vous l'êtes.

TIM. — Je le veux; quoiqu'il ait toujours été un peu trop facile et trop sociable, je ne crains pas de m'engager à suivre son conseil. O mon cher Socrate, quand je vois les hommes, et que je jette ensuite les yeux sur vous, je suis tenté de croire que vous êtes Minerve, qui est venue sous une figure d'homme instruire sa ville. Parlez-moi selon votre cœur: me conseilleriez-vous de rentrer dans la société empestée des hommes, aveugles, méchants, et trompeurs?

SOC. — Non, je ne vous conseillerai jamais de vous rengager, ni dans les assemblées du peuple, ni dans les festins pleins de licence, ni dans aucune société avec un grand nombre de citoyens; car le grand nombre est toujours corrompu.

Une retraite honnête et tranquille, à l'abri des passions des hommes et des siennes propres, est le seul état qui convienne à un vrai philosophe. Mais il faut aimer les hommes, et leur faire du bien malgré leurs défauts. Il ne faut rien attendre d'eux que de l'ingratitude, et les servir sans intérêt. Vivre au milieu d'eux pour les tromper, pour les éblouir, et pour en tirer de quoi contenter ses passions, c'est être le plus méchant des hommes, et se préparer des malheurs qu'on mérite : mais se tenir à l'écart, et néanmoins à portée d'instruire et de servir certains hommes, c'est être une divinité bienfaisante sur la terre. L'ambition d'Alcibiade est pernicieuse; mais votre misanthropie est une vertu faible, qui est mêlée d'un chagrin de tempérament. Vous êtes plus sauvage que détaché : votre vertu âpre et impatiente ne sait pas assez supporter le vice d'autrui; c'est un amour de soi-même, qui fait qu'on s'impatiente quand on ne peut réduire les autres au point qu'on voudrait. La philanthropie est une vertu douce, patiente et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. Elle attend les hommes; elle ne donne rien à son goût ni à sa commodité. Elle se sert de la connaissance de sa propre faiblesse pour supporter celle d'autrui. Elle n'est jamais dupe des hommes les plus trompeurs et les plus ingrats, car elle n'espère ni ne veut rien d'eux pour son propre intérêt; elle ne leur demande rien que pour leur bien véritable. Elle ne se lasse jamais dans cette bonté désintéressée; et elle imite les dieux, qui ont donné aux hommes la vie sans avoir besoin de leur encens ni de leurs victimes.

TIM. — Mais je ne hais point les hommes par inhumanité; je ne les hais que malgré moi, parce qu'ils sont haïssables. C'est leur dépravation que je hais, et leurs personnes, parce qu'elles sont dépravées.

SOC. — Eh bien, je le suppose. Mais si vous ne haïssez dans l'homme que le mal, pourquoi n'aimez-vous pas l'homme pour le délivrer de ce mal, et pour le rendre bon? le médecin hait la fièvre et toutes les autres maladies qui tourmentent les corps des hommes; mais il ne hait point les malades. Les

vices sont les maladies des âmes : soyez un sage et charitable médecin, qui songe à guérir son malade par amitié pour lui, loin de le haïr.

Le monde est un grand hôpital de tout le genre humain, qui doit exciter votre compassion : l'avarice, l'ambition, l'envie et la colère, sont des plaies plus grandes et plus dangereuses dans les âmes, que des abcès et des ulcères ne le sont dans les corps. Guérissez tous les malades que vous pourrez guérir, et plaignez tous ceux qui se trouveront incurables.

Tim. — Oh! voilà, mon cher Socrate, un sophisme facile à démêler. Il y a une extrême différence entre les vices de l'âme et les maladies du corps. Les maladies sont des maux qu'on souffre et qu'on ne fait pas ; on n'en est point coupable, on est à plaindre. Mais, pour les vices, ils sont volontaires, ils rendent la volonté coupable. Ce ne sont pas des maux qu'on souffre; ce sont des maux qu'on fait. Ces maux méritent de l'indignation et du châtiment, et non pas de la pitié.

Soc. — Il est vrai qu'il y a deux sortes de maladies des hommes : les unes involontaires et innocentes; les autres volontaires, et qui rendent le malade coupable. Puisque la mauvaise volonté est le plus grand des maux, le vice est la plus déplorable de toutes les maladies. L'homme méchant qui fait souffrir les autres souffre lui-même par sa malice, et il se prépare les supplices que les justes dieux lui doivent : il est donc encore plus à plaindre qu'un malade innocent. L'innocence est une santé précieuse de l'âme : c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. Quoi! cesserez-vous de plaindre un homme, parce qu'il est dans la plus funeste maladie, qui est la mauvaise volonté? Si sa maladie n'était qu'au pied ou à la main, vous le plaindriez; et vous ne le plaignez pas lorsqu'elle a gangréné le fond de son cœur!

Tim. — Eh bien, je conviens qu'il faut plaindre les méchants, mais non pas les aimer.

Soc. — Il ne faut pas les aimer pour leur malice, mais il faut les aimer pour les en guérir. Vous aimez donc les hom-

mes sans croire les aimer : car la compassion est un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime. Savez-vous bien ce qui vous empêche d'aimer les méchants? ce n'est pas votre vertu, mais c'est l'imperfection de la vertu qui est en vous. La vertu imparfaite succombe dans le support des imperfections d'autrui. On s'aime encore trop soi-même pour pouvoir toujours supporter ce qui est contraire à son goût et à ses maximes. L'amour-propre ne veut non plus être contredit pour la vertu que pour le vice. On s'irrite contre les ingrats, parce qu'on veut de la reconnaissance par amour-propre. La vertu parfaite détache l'homme de lui-même, et fait qu'il ne se lasse point de supporter la faiblesse des autres. Plus on est loin du vice, plus on est patient et tranquille pour s'appliquer à le guérir. La vertu imparfaite est ombrageuse, critique, âpre, sévère et implacable. La vertu qui ne cherche plus que le bien est toujours égale, douce, affable, compatissante ; elle n'est surprise ni choquée de rien ; elle prend tout sur elle, et ne songe qu'à faire du bien.

TIM. — Tout cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

SOC. — O mon cher Timon! les hommes grossiers et aveugles croient que vous êtes misanthrope parce que vous poussez trop loin la vertu : et moi je vous soutiens que, si vous étiez plus vertueux, vous feriez tout ceci comme je le dis ; vous ne vous laisseriez entraîner ni par votre humeur sauvage, ni par votre tristesse de tempérament, ni par vos dégoûts, ni par l'impatience que vous causent les défauts des hommes. C'est à force de vous aimer trop, que vous ne pouvez plus aimer les autres hommes imparfaits. Si vous étiez parfait, vous pardonneriez sans peine aux hommes d'être imparfaits, comme les dieux le font. Pourquoi ne pas souffrir doucement ce que les dieux, meilleurs que vous, souffrent? Cette délicatesse, qui vous rend si facile à être blessé, est une véritable imperfection. La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison parfaite va plus loin ; elle sup-

porte en paix la déraison d'autrui. Voilà le principe de vertu compatissante pour autrui et détaché de soi-même, qui est le vrai lien de la société.

ALCIB. — En vérité, Timon, vous voilà bien confondu avec votre vertu farouche et critique. C'est s'aimer trop soi-même que de vouloir vivre tout seul uniquement pour soi, et de ne pouvoir souffrir rien de tout ce qui choque notre propre sens. Quand on ne s'aime point tant, on se donne libéralement aux autres.

SOC. — Arrêtez, s'il vous plaît, Alcibiade; vous abuseriez aisément de ce que j'ai dit. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être l'idole des hommes, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie. Quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant, ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paraît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées politiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde; mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique. Ils promettent toutes les vertus de la société, et

ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre des fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

ALCIB. — Timon, retirons-nous, en voilà bien assez : nous avons chacun une bonne leçon; en profitera qui pourra. Mais je crois que nous n'en profiterons guère : vous serez encore furieux contre toute la nature humaine; et moi je vais faire le protée entre les Grecs et le roi de Perse.

XIX. — PÉRICLÈS ET ALCIBIADE.

Sans la vertu les plus grands talents sont comptés pour rien après la mort.

PÉR. — Mon cher neveu, je suis bien aise de te revoir. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi.

ALCIB. — Tu me l'as bien témoigné dès mon enfance. Mais je n'ai jamais eu tant de besoin de ton secours qu'à présent : Socrate, que je viens de trouver, me fait craindre les trois juges, devant lesquels je vais comparaître.

PÉR. — Hélas! mon cher neveu, nous ne sommes plus à Athènes. Ces trois vieillards inexorables ne comptent pour rien l'éloquence. Moi-même j'ai senti leur rigueur, et je prévois que tu n'en seras pas exempt.

ALCIB. — Quoi! n'y a-t-il pas quelque moyen pour gagner ces trois hommes? sont-ils insensibles à la flatterie, à la pitié, aux grâces du discours, à la poésie, à la musique, aux raisonnements subtils, au récit des grandes actions?

PÉR. — Tu sais bien que si l'éloquence avait ici quelque pouvoir, sans vanité, ma condition devrait être aussi bonne que celle d'un autre; mais on ne gagne rien ici à parler. Ces traits flatteurs qui enlevaient le peuple d'Athènes, ces tours convaincants, ces manières insinuantes qui prennent les hommes par leurs commodités et par leurs passions, ne sont plus d'usage ici : les oreilles y sont bouchées, et les cœurs de fer.

Moi qui suis mort dans cette malheureuse guerre du Péloponèse, je ne laisse pas d'en être puni. On devrait bien me pardonner une faute qui m'a coûté la vie; et même c'est toi qui me la fis faire.

ALCIB. — Il est vrai que je te conseillai d'engager la guerre, plutôt que de rendre compte. N'est-ce pas ainsi que l'on fait toujours, quand on gouverne un État? On commence par soi, par sa commodité, sa réputation, son intérêt; le public va comme il peut : autrement quel serait le sot qui se donnerait la peine de gouverner, et de veiller nuit et jour pour faire bien dormir les autres? Est-ce que vos juges d'ici trouvent cela mauvais?

PÉR. — Oui, si mauvais, qu'après être mort de la peste dans cette maudite guerre, où je perdis la confiance du peuple, j'ai souffert ici de grands supplices pour avoir troublé la paix mal à propos. Juge par là, mon pauvre neveu, si tu en seras quitte à bon marché.

ALCIB. — Voilà de mauvaises nouvelles. Les vivants, quand ils sont bien fâchés, disent : Je voudrais être mort; et moi, je dirais volontiers au contraire : Je voudrais me porter bien.

PÉR. — Oh! tu n'es plus au temps de cette belle robe traînante de pourpre avec laquelle tu charmais toutes les femmes d'Athènes et de Sparte. Tu seras puni non-seulement de ce que tu as fait, mais encore de ce que tu m'as conseillé de faire.

XX. — MERCURE, CHARON ET ALCIBIADE.

Caractère d'un jeune prince corrompu par l'ambition et l'amour du plaisir.

CHAR. — Quel homme mènes-tu là? il fait bien l'important. Qu'a-t-il plus qu'un autre pour s'en faire accroire?

MERC. — Il était beau, bien fait, habile, vaillant, éloquent, propre à charmer tout le monde. Jamais homme n'a été si souple; il prenait toutes sortes de formes, comme Protée. A

Athènes, il était délicat, savant et poli; à Sparte, dur, austère et laborieux; en Asie, efféminé, mou et magnifique comme les Perses; en Thrace, il était toujours à cheval, et buvait comme Silène. Aussi a-t-il tout brouillé et tout renversé dans tous les pays où il a passé.

CHAR. — Mais ne renversera-t-il point aussi ma barque, qui est vieille et qui fait eau partout? Pourquoi vas-tu te charger de telle marchandise? Il valait mieux le laisser parmi les vivants : il aurait causé des guerres, des carnages, des désolations qui nous auraient envoyé ici bien des ombres. Pour la tienne, elle me fait peur. Comment s'appelle-t-il?

MERC. — Alcibiade. N'en as-tu point ouï parler?

CHAR. — Alcibiade! Eh! toutes les ombres qui viennent me rompent la tête à force de m'en entretenir. Il m'a donné bien de la peine avec tous ces morts qu'il a fait périr en tant de guerres. N'est-ce pas lui qui, s'étant réfugié à Sparte, après les impiétés qu'il avait faites à Athènes, corrompit la femme du roi Agis?

MERC. — C'est lui-même.

CHAR. — Je crains qu'il ne fasse de même avec Proserpine; car il est plus joli et plus flatteur que notre roi Pluton. Mais Pluton n'entend pas raillerie.

MERC. — Je te le livre tel qu'il est. S'il fait autant de fracas aux enfers qu'il en a fait toute sa vie sur la terre, ce ne sera plus ici le royaume du silence. Mais demande-lui un peu comment il fera. Oh! Alcibiade, dis à Charon comment tu prétends faire ici-bas.

ALCIB. — Moi, je prétends y manger tout le monde. Je conseille à Charon de doubler son droit de péage, à Pluton de faire la guerre contre Jupiter pour être le premier des dieux, attendu que Jupiter gouverne mal les hommes, et que l'empire des morts est plus étendu que celui des vivants. Que fait-il là-haut dans son Olympe, où il laisse toutes choses sur la terre aller de travers? Il vaut bien mieux reconnaître pour souverain de toutes les divinités celui qui punit ici-bas les crimes, et qui redresse tout ce que son frère, par son indolence,

a laissé gâter. Pour Proserpine, je lui dirai des nouvelles de la Sicile qu'elle a tant aimée; je lui chanterai sur ma lyre les chansons qu'on y a faites en son honneur; je lui parlerai des nymphes avec lesquelles elle cueillait des fleurs quand Pluton la vint enlever; je lui dirai aussi toutes mes aventures, et il y aura bien du malheur si je ne puis lui plaire.

MERC. — Tu vas gouverner les enfers; je parierais pour toi : Pluton te fera entrer dans son conseil, et s'en trouvera mal. Voilà ce qui me console pour Jupiter mon père, que tu veux faire détrôner.

ALCIB. — Pluton s'en trouvera fort bien, et vous le verrez.

MERC. — Tu as donné de pernicieux conseils en ta vie.

ALCIB. — J'en ai donné de bons aussi.

MERC. — Celui de l'entreprise de Sicile était-il bien sage? les Athéniens s'en sont-ils bien trouvés?

ALCIB. — Il est vrai que je donnai aux Athéniens le conseil d'attaquer les Syracusains, non-seulement pour conquérir toute la Sicile et ensuite l'Afrique, mais encore pour tenir Athènes dans ma dépendance. Quand on a affaire à un peuple léger, inégal, sans raison, il ne faut pas le laisser sans affaire; il faut le tenir toujours dans quelque grand embarras, afin qu'il ait sans cesse besoin de vous, et qu'il ne s'avise pas de censurer votre conduite. Mais cette affaire, quoique un peu hasardeuse, n'aurait pas laissé de réussir si je l'eusse conduite. On me rappela à Athènes pour une sottise, pour ces Hermès mutilés. Après mon départ, Lamachus périt comme un étourdi. Nicias était un grand indolent, toujours craintif et irrésolu. Les gens qui craignent tant ont plus à craindre que les autres; car ils perdent les avantages que la fortune leur présente, et ils laissent venir tous les inconvénients qu'ils ont prévus. On m'accusa encore d'avoir par dérision, avec les libertins, représenté dans une débauche les mystères de Cérès. On disait que j'y faisais le principal personnage, qui était celui du sacrificateur : mais tout cela, chansons; on ne pouvait m'en convaincre.

MERC. — Chansons! D'où vient donc que tu n'osas jamais te présenter, et répondre aux accusations?

ALCIB. — Je me serais livré à eux s'il eût été question de toute autre chose; mais comme il s'agissait de ma vie, je ne l'aurais pas confiée à ma propre mère.

MERC. — Voilà une lâche réponse. N'as-tu point de honte de me la faire? Toi qui savais hasarder ta vie à la merci d'un charretier brutal, dès ta plus tendre enfance, tu n'as point osé mettre ta vie entre les mains des juges pour sauver ton honneur dans un âge mûr! O mon ami, il fallait que tu te sentisses coupable.

ALCIB. — C'est qu'un enfant qui joue dans un chemin, et qui ne veut pas interrompre son jeu pour laisser passer une charrette, fait par dépit et par mutinerie ce qu'un homme ne fait point par raison. Mais enfin vous direz ce qu'il vous plaira, je craignis mes envieux, et la sottise du peuple, qui se met en fureur quand il est question de toutes vos divinités.

MERC. — Voilà un langage de libertin, et je parierais que tu t'étais moqué des mystères de Cérès d'Éleusine. Pour mes figures, je n'en doute point, tu les avais mutilées.

CHAR. — Je ne veux point recevoir dans ma barque cet ennemi des dieux, cette peste du genre humain.

ALCIB. — Il faut bien que tu me reçoives; où veux-tu donc que j'aille?

CHAR. — Retourne à la lumière, pour tourmenter les vivants et faire encore du bruit sur la terre. C'est ici le séjour du silence et du repos.

ALCIB. — Eh! de grâce, ne me laisse point errer sur les rives du Styx comme les morts privés de la sépulture : mon nom a été trop grand parmi les hommes pour recevoir un tel affront. Après tout, puisque j'ai reçu les honneurs funèbres, je puis contraindre Charon à me passer dans sa barque. Si j'ai mal vécu, les juges des enfers me puniront; mais pour ce vieux fantasque, je l'obligerai bien...

CHAR. — Puisque tu le prends sur un ton si haut, je veux savoir comment tu as été inhumé, car on parle de ta mort bien confusément. Les uns disent que tu as été poignardé dans le sein d'une courtisane. Belle mort pour un homme qui fait

le grand personnage ! D'autres disent qu'on te brûla. Jusqu'à ce que le fait soit éclairci, je me moque de ta fierté ; non, tu n'entreras point ici.

ALCIB. — Je n'aurai point de peine à raconter ma dernière aventure ; elle est à mon honneur, et elle couronne une belle vie. Lysandre, sachant combien j'avais fait de mal aux Lacédémoniens en servant ma patrie dans les combats, et en négociant pour elle auprès des Perses, résolut de demander à Pharnabaze de me faire mourir. Ce Pharnabaze commandait sur la côte d'Asie au nom du grand roi. Pour moi, ayant vu que les chefs athéniens se conduisaient avec témérité, et qu'ils ne voulaient pas même écouter mes avis, pendant que leur flotte était dans la rivière de la Chèvre près de l'Hellespont, je leur prédis leur ruine, qui arriva bientôt après ; et je me retirai dans un lieu de Phrygie que les Perses m'avaient donné pour ma subsistance. Là je vivais content, désabusé de la fortune qui m'avait tant de fois trompé, et je ne songeais plus qu'à me réjouir. La courtisane Timandra était avec moi. Pharnabaze n'osa refuser ma mort aux Lacédémoniens : il envoya son frère Magæus pour me faire couper la tête, et pour brûler mon corps. Mais il n'osa avec tous ses Perses entrer dans la maison où je demeurais : ils mirent le feu tout autour, aucun d'eux n'ayant le courage d'entrer pour m'attaquer. Dès que je m'aperçus de leur dessein, je jetai sur le feu mes habits, toutes les hardes que je trouvai, et même les tapis qui étaient dans la maison : puis je mis mon manteau plié autour de ma main gauche, et, de la droite tenant mon épée nue, je me jetai hors de la maison au travers de mes ennemis, sans que le feu me fît aucun mal ; à peine brûla-t-il un peu mes habits. Tous ces barbares s'enfuirent dès que je parus ; mais, en fuyant, ils me tirèrent tant de traits, que je tombai percé de coups. Quand ils se furent retirés, Timandra alla prendre mon corps, l'enveloppa, et lui donna la sépulture le plus honorablement qu'elle put.

MERC. — Cette Timandra n'est-elle pas la mère de la fameuse courtisane de Corinthe nommée Laïs ?

ALCIB. — C'est elle-même. Voilà l'histoire de ma mort et de ma sépulture. Vous reste-t-il quelque difficulté?

CHAR. — Oui, sans doute, une grande, que je te défie de lever.

ALCIB. — Explique-la, nous verrons.

CHAR. — Tu n'as pu te sauver de cette maison brûlée qu'en te jetant comme un désespéré au travers de tes ennemis; et tu veux que Timandra, qui demeura dans les ruines de cette maison tout en feu, n'ait souffert aucun mal! De plus, j'entends dire à plusieurs ombres que les Lacédémoniens ni les Perses ne t'ont point fait mourir : on assure que tu avais séduit une jeune femme d'une maison très-noble, selon ta coutume; que les frères de cette femme voulurent se venger de ce déshonneur, et te firent brûler.

ALCIB. — Quoi qu'il en soit, suivant ce conte même, tu ne peux douter que je n'aie été brûlé comme les autres morts.

CHAR. — Mais tu n'as pas reçu les honneurs de la sépulture. Tu cherches des subtilités. Je vois bien que tu as été un dangereux brouillon.

ALCIB. — J'ai été brûlé comme les autres morts, et cela suffit. Veux-tu donc que Timandra vienne t'apporter mes cendres, ou qu'elle t'envoie un certificat? Mais si tu veux encore contester, je m'en rapporte aux trois juges d'ici-bas. Laisse-moi passer pour plaider ma cause devant eux.

CHAR. — Bon! tu l'aurais gagnée si tu passais. Voici un homme bien rusé!

MERC. — Il faut avouer la vérité : en passant, j'ai vu l'urne où la courtisane avait, disait-on, mis les cendres de son amant. Un homme qui savait si bien enchanter les femmes ne pouvait manquer de sépulture : il a eu des honneurs, des regrets, des larmes, plus qu'il ne méritait.

ALCIB. — Je prends acte que Mercure a vu mes cendres dans une urne. Maintenant je somme Charon de me recevoir dans sa barque; il n'est plus en droit de me refuser.

MERC. — Je le plains d'avoir à se charger de toi. Méchant homme, tu as mis le feu partout : c'est toi qui as allumé cette

horrible guerre dans toute la Grèce. Tu es cause que les Athéniens et les Lacédémoniens ont été vingt-huit ans en armes les uns contre les autres, par mer et par terre.

ALCIB. — Ce n'est pas moi qui en suis la cause; il faut s'en prendre à mon oncle Périclès.

MERC.— Périclès, il est vrai, engagea cette funeste guerre, mais ce fut par ton conseil. Ne te souviens-tu pas d'un jour que tu allas heurter à sa porte? Ses gens te dirent qu'il n'avait pas le temps de te voir parce qu'il était embarrassé pour les comptes qu'il devait rendre aux Athéniens de l'administration des revenus de la république. Alors tu répondis : Au lieu de songer à rendre compte, il ferait bien mieux de songer à quelque expédient pour n'en rendre jamais. L'expédient que tu lui fournis fut de brouiller les affaires, d'allumer la guerre, et de tenir le peuple dans la confusion. Périclès fut assez corrompu pour te croire : il alluma la guerre; il y périt. Ta patrie y est presque périe aussi; elle y a perdu la liberté. Après cela, faut-il s'étonner si Archestrate disait que la Grèce entière n'était pas assez puissante pour supporter deux Alcibiades? Timon le Misanthrope n'était pas moins plaisant dans son chagrin; il était indigné contre tous les Athéniens, dans lesquels il ne voyait plus de trace de vertu; te rencontrant un jour dans la rue, il te salua et te prit par la main, en te disant : Courage, mon enfant! pourvu que tu croisses encore en autorité, tu donneras bientôt à ces gens-ci tous les maux qu'ils méritent.

ALCIB. — Faut-il s'amuser aux discours d'un mélancolique qui haïssait tout le genre humain?

MERC. — Laissons là ce mélancolique. Mais le conseil que tu donnas à Périclès, n'est-ce pas le conseil d'un voleur?

ALCIB.— O mon pauvre Mercure! ce n'est point à toi à parler de voleur; on sait que tu en as fait longtemps le métier : un dieu filou n'est pas propre à corriger les hommes sur la mauvaise foi en affaires d'argent.

MERC. — Charon, je te conjure de le passer le plus vite que tu pourras; car nous ne gagnerions rien avec lui. Prends

garde seulement qu'il ne surprenne les trois juges, et Pluton même : avertis-les de ma part que c'est un scélérat capable de faire révolter tous les morts, et de renverser le plus paisible de tous les empires. La punition qu'il mérite, c'est de ne voir aucune femme, et de se taire toujours. Il a trop abusé de sa beauté et de son éloquence ; il a tourné tous ces grands talents à faire du mal.

CHAR. — Je donnerai de bons mémoires contre lui, et je crois qu'il passera fort mal son temps parmi les ombres, s'il n'a plus de mauvaises intrigues à y faire.

XXI. — DENYS, PITHIAS ET DAMON.

La véritable vertu ne peut aimer que la vertu.

DEN. — Oh! dieux! qu'est-ce qui se présente à mes yeux? c'est Pythias qui arrive; oui, c'est Pythias lui-même. Je ne l'aurais jamais cru. Ah! c'est lui; il vient pour mourir, et pour dégager son ami.

PYTH. — Oui, c'est moi. Je n'étais parti que pour payer aux dieux ce que je leur avais voué, régler mes affaires domestiques selon la justice, et dire adieu à mes enfants, pour mourir avec plus de tranquillité.

DEN. — Mais pourquoi reviens-tu? Quoi donc! ne crains-tu point la mort? viens-tu la chercher comme un désespéré, un furieux?

PYTH. — Je viens la souffrir, quoique je ne l'aie point méritée ; car je ne puis me résoudre à laisser mourir mon ami en ma place.

DEN. — Tu l'aimes donc plus que toi-même?

PYTH. — Non, je l'aime comme moi; mais je trouve que je dois périr plutôt que lui, puisque c'est moi que tu as eu intention de faire mourir : il ne serait pas juste qu'il souffrît, pour me délivrer de la mort, le supplice que tu m'as préparé.

DEN. — Mais tu prétends ne mériter pas plus la mort que lui.

PYTH. — Il est vrai; nous sommes tous deux également

innocents, et il n'est pas plus juste de me faire mourir que lui.

DEN. — Pourquoi dis-tu donc qu'il ne serait pas juste qu'il mourût au lieu de toi?

PYTH. — Il est également injuste à toi de faire mourir Damon, ou bien de me faire mourir; mais Pythias serait injuste s'il laissait souffrir à Damon une mort que le tyran n'a préparée qu'à Pythias.

DEN. — Tu ne viens donc, au jour marqué, que pour sauver la vie à ton ami, en perdant la tienne?

PYTH. — Je viens à ton égard souffrir une injustice qui est ordinaire aux tyrans; et, à l'égard de Damon, faire une action de justice en le retirant d'un péril où il s'est mis par générosité pour moi.

DEN. — Et toi, Damon, ne craignais-tu pas, dis la vérité, que Pythias ne reviendrait point et que tu payerais pour lui[1]?

DAM. — Je ne savais que trop que Pythias reviendrait ponctuellement, et qu'il craindrait bien plus de manquer à sa parole que de perdre la vie. Plût aux dieux que ses proches et ses amis l'eussent retenu malgré lui! maintenent il serait la consolation des gens de bien, et j'aurais celle de mourir pour lui.

DEN. — Quoi! la vie te déplaît-elle?

DAM. — Oui, elle me déplaît quand je vois un tyran.

DEN. — Eh bien! tu ne le verras plus. Je vais te faire mourir tout à l'heure.

PYTH. — Excuse le transport d'un homme qui regrette son ami prêt à mourir; mais souviens-toi que c'est moi seul que tu as destiné à la mort. Je viens la souffrir pour dégager mon ami; ne me refuse pas cette consolation dans ma dernière heure.

[1] Dans l'édition de 1718, on lit : *ne revînt point, et de payer pour lui.* Nous copions le manuscrit original. On trouvera ailleurs des locutions semblables; c'est une preuve que Fénelon a écrit ainsi à dessein. Ce dialogue fut imprimé pour la première fois en 1700, à la suite des *Aventures d'Aristonoüs;* on y lit ce passage comme nous le donnons ici. (*Édit. de Vers.*)

DEN. — Je ne puis souffrir deux hommes qui méprisent la vie et ma puissance.

DAM. — Tu ne peux donc souffrir la vertu?

DEN. — Non, je ne puis souffrir cette vertu fière et dédaigneuse qui méprise la vie, qui ne craint aucun supplice, qui est insensible aux richesses et aux plaisirs.

DAM. — Du moins tu vois qu'elle n'est point insensible à l'homme, à la justice et à l'amitié.

DEN. — Çà, qu'on emmène Pythias au supplice; nous verrons si Damon continuera à mépriser mon pouvoir.

DAM. — Pythias, en revenant se soumettre à tes ordres, a mérité de toi que tu le laisses vivre; et moi, en me livrant pour lui à ton indignation, je t'ai irrité : contente-toi, fais-moi mourir.

PYTH. — Non, non, Denys; souviens-toi que je suis le seul qui t'ai déplu : Damon n'a pu...

DEN. — Hélas! que vois-je? où suis-je? que je suis malheureux, et digne de l'être! Non, je n'ai rien connu jusqu'ici : j'ai passé ma vie dans les ténèbres et dans l'égarement. Toute ma puissance m'est inutile pour me faire aimer : je ne puis pas me vanter d'avoir acquis, depuis plus de trente ans de tyrannie, un seul ami dans toute la terre. Ces deux hommes, dans une condition privée, s'aiment tendrement, se confient l'un à l'autre sans réserve, sont heureux en s'aimant, et veulent mourir l'un pour l'autre.

PYTH. — Comment auriez-vous des amis, vous qui n'avez jamais aimé personne? Si vous aviez aimé les hommes, ils vous aimeraient. Vous les avez craints, ils vous craignent, ils vous haïssent.

DEN. — Damon, Pythias, daignez me recevoir entre vous deux, pour être le troisième ami d'une si parfaite société; je vous laisse vivre, et je vous comblerai de biens.

DAM. — Nous n'avons pas besoin de tes biens; et pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon et juste. Jusque là tu ne peux avoir que des esclaves tremblants et de lâches flatteurs. Il faut être vertueux, bienfai-

sant, sociable, sensible à l'amitié, prêt à entendre la vérité, et savoir vivre dans une espèce d'égalité avec de vrais amis, pour être aimé par des hommes libres.

XXII. — DION ET GÉLON.

Dans un souverain, ce n'est pas l'homme qui doit régner, ce sont les lois.

DION. — Il y a longtemps, ô merveilleux homme! que je désire de te voir; je sais que Syracuse te dut autrefois sa liberté.

GÉLON. — Et moi je sais que tu n'as pas eu assez de sagesse pour la lui rendre. Tu n'avais pas mal commencé contre le tyran, quoiqu'il fût ton beau-frère; mais dans la suite, l'orgueil, la mollesse et la défiance, vices d'un tyran, corrompaient peu à peu tes mœurs. Aussi les tiens mêmes t'ont fait périr.

DION. — Peut-on gouverner la république sans être exposé aux traîtres et aux envieux?

GÉLON. — Oui, sans doute; j'en suis une belle preuve. Je n'étais pas Syracusain; quoique étranger, on me vint chercher pour me faire roi; on me fit accepter le diadème: je le portai avec tant de douceur et de modération pour le bonheur des peuples, que mon nom est encore aimé et révéré par les citoyens, quoique ma famille, qui a régné après moi, m'ait déshonoré par ses vices. On les a soufferts pour l'amour de moi. Après cet exemple, il faut avouer qu'on peut commander sans se faire haïr. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut cacher tes fautes: la prospérité t'avait fait oublier la philosophie de ton ami Platon.

DION. — Eh! quel moyen d'être philosophe, quand on est le maître de tout, et qu'on a des passions qu'aucune crainte ne retient!

GÉLON. — J'avoue que les hommes qui gouvernent les autres me font pitié; cette grande puissance de faire le mal est un horrible poison. Mais enfin j'étais homme comme toi, et

cependant j'ai vécu dans l'autorité royale jusqu'à une extrême vieillesse, sans abuser de ma puissance.

DION. — Je reviens toujours là : il est facile d'être philosophe dans une condition privée; mais quand on est au-dessus de tout...

GÉLON. — Eh! c'est quand on se voit au-dessus de tout qu'on a un plus grand besoin de philosophie pour soi et pour les autres qu'on doit gouverner. Alors il faut être doublement sage, et borner au dedans par sa raison une puissance que rien ne borne au dehors.

DION. — Mais j'avais vu le vieux Denys, mon beau-père, qui avait fini ses jours paisiblement dans la tyrannie; je m'imaginais qu'il n'y avait qu'à faire de même.

GÉLON. — Ne vois-tu pas que tu avais commencé comme un homme de bien qui veut rendre la liberté à sa patrie? Espérais-tu qu'on te souffrirait dans la tyrannie, puisqu'on ne s'était confié à toi qu'afin de renverser le tyran? C'est un hasard quand les méchants évitent les dangers qui les environnent : encore même sont-ils assez punis par le besoin où ils se trouvent de se précautionner contre ces périls. En répandant le sang humain, en désolant les républiques, ils n'ont aucun moment de repos ni de sûreté; ils ne peuvent jamais goûter ni le plaisir de la vertu ni la douceur de l'amitié, ni celle de la confiance et d'une bonne réputation. Mais toi, qui étais l'espérance des gens de bien. qui promettais des vertus sincères, qui avais voulu établir la république de Platon, tu commençais à vivre en tyran, et tu croyais qu'on te laisserait vivre!

DION. — Oh bien! si je retournais au monde, je laisserais les hommes se gouverner eux-mêmes comme ils pourraient. J'aimerais mieux m'aller cacher dans quelque île que de me charger de gouverner une république. Si on est méchant, on a tout à craindre; si on est bon, on a trop à souffrir.

GÉLON. — Les bons rois, il est vrai, ont bien des peines à souffrir; mais ils jouissent d'une tranquillité et d'un plaisir pur au dedans d'eux-mêmes, que les tyrans ignorent toute

leur vie. Sais-tu bien le secret de régner ainsi ? Tu devrais le savoir, car tu l'as souvent ouï dire à Platon.

DION. — Redis-le-moi de grâce, car la bonne fortune me l'a fait oublier.

GÉLON. — Il ne faut pas que l'homme règne, il faut qu'il se contente de faire régner les lois. S'il prend la royauté pour lui, il la gâte, et se perd lui-même; il ne doit l'exercer que pour le maintien des lois et le bien des peuples.

DION. — Cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

GÉLON. — Difficile, il est vrai, mais non pas impossible. Celui qui en parle l'a fait comme il te le dit. Je ne cherchai point l'autorité; elle me vint chercher; je la craignis; j'en connus tous les embarras; je ne l'acceptai que pour le bien des hommes. Je ne leur fis jamais sentir qu'eux et moi nous devions céder à la raison et à la justice. Une vieillesse respectée, une mort qui a mis toute la Sicile en deuil, une réputation sans tache et éternelle, une vertu récompensée ici-bas par le bonheur des Champs-Élysiens, sont le fruit de cette philosophie si longtemps conservée sur le trône.

DION. — Hélas! je savais tout ce que tu me dis; je prétendais en faire autant; mais je ne me défiais point de mes passions, et elles m'ont perdu. De grâce, souffre que je ne te quitte plus.

GÉLON. — Non, tu ne peux être admis parmi ces âmes bienheureuses qui ont bien gouverné. Adieu.

XXIII. — PLATON ET DENYS LE TYRAN.

Un prince ne peut trouver de véritable bonheur et de sûreté que dans l'amour de ses sujets.

DEN. — Eh ! bonjour, Platon; te voilà comme je t'ai vu en Sicile.

PLAT. — Pour toi, il s'en faut bien que tu sois ici aussi brillant que sur ton trône.

DEN. — Tu n'étais qu'un philosophe chimérique; ta république n'était qu'un beau songe.

PLAT. — Ta tyrannie n'a pas été plus solide que ma république ; elle est tombée par terre.

DEN. — C'est ton ami Dion qui me trahit.

PLAT. — C'est toi qui te trahis toi-même. Quand on se fait haïr, on a tout à craindre.

DEN. — Mais aussi, quel plaisir de se faire aimer! Pour y parvenir, il faut contenter les autres. Ne vaut-il pas mieux se contenter soi-même, au hasard d'être haï?

PLAT. — Quand on se fait haïr pour contenter ses passions on a autant d'ennemis que de sujets; on n'est jamais en sûreté. Dis-moi la vérité; dormais-tu en repos?

DEN. — Non, je l'avoue. C'est que je n'avais pas encore fait mourir assez de gens.

PLAT. — Eh! ne vois-tu pas que la mort des uns t'attirait la haine des autres; que ceux qui voyaient massacrer leurs voisins attendaient de périr à leur tour, et ne pouvaient se sauver qu'en te prévenant? Il faut, ou tuer jusqu'au dernier des citoyens, ou abandonner la rigueur des peines, pour tâcher de se faire aimer. Quand les peuples vous aiment, vous n'avez plus besoin de gardes; vous êtes au milieu de votre peuple comme un père qui ne craint rien au milieu de ses propres enfants.

DEN. — Je me souviens que tu me disais toutes ces raisons quand je fus sur le point de quitter la tyrannie pour être ton disciple; mais un flatteur m'en empêcha. Il faut avouer qu'il est bien difficile de renoncer à la puissance souveraine.

PLAT. — N'aurait-il pas mieux valu la quitter volontairement pour être philosophe, que d'en être honteusement dépossédé, pour aller gagner sa vie à Corinthe par le métier de maître d'école?

DEN. — Mais je ne prévoyais pas qu'on me chasserait.

PLAT. — Eh! comment pouvais-tu espérer de demeurer le maître en un lieu où tu avais mis tout le monde dans la nécessité de te perdre pour éviter ta cruauté?

DEN. — J'espérais qu'on n'oserait jamais m'attaquer.

PLAT. — Quand les hommes risquent davantage en vous laissant vivre qu'en vous attaquant, il s'en trouve toujours qui vous préviennent : vos propres gardes ne peuvent sauver leur vie qu'en vous arrachant la vôtre. Mais parle-moi franchement; n'as-tu pas vécu avec plus de douceur dans ta pauvreté de Corinthe que dans ta splendeur de Syracuse?

DEN. — A Corinthe, le maître d'école mangeait et dormait assez bien; le tyran, à Syracuse, avait toujours des craintes et des défiances; il fallait égorger quelqu'un, ravir des trésors, faire des conquêtes. Les plaisirs n'étaient plus plaisirs : ils étaient usés pour moi, et ne laissaient pas de m'agiter avec trop de violence. Dis-moi aussi, philosophe, te trouvais-tu bien malheureux quand je te fis vendre?

PLAT. — J'avais dans l'esclavage le même repos que tu goûtais à Corinthe, avec cette différence que j'avais l'honneur de souffrir pour la vertu par l'injustice du tyran, et que tu étais le tyran honteusement dépossédé de sa tyrannie.

DEN. — Va, je ne gagne rien à disputer contre toi; si jamais je retourne au monde, je choisirai une condition privée, ou bien je me ferai aimer par le peuple que je gouvernerai.

XXIV. — PLATON ET ARISTOTE.

Critique de la philosophie d'Aristote; solidité des idées éternelles de Platon.

ARIST. — Avez-vous oublié votre ancien disciple? Ne me connaissez-vous plus? J'aurais besoin de votre réminiscence.

PLAT. — Je n'ai garde de reconnaître en vous mon disciple. Vous n'avez jamais songé qu'à paraître le maître de tous les philosophes, et qu'à faire tomber dans l'oubli tous ceux qui vous ont précédé.

ARIST. — C'est que j'ai dit des choses originales, et que je les ai expliquées fort clairement. Je n'ai point pris le style poétique : en cherchant le sublime, je ne suis point tombé dans le galimatias; je n'ai point donné dans les idées éternelles.

PLAT. — Tout ce que vous avez dit était tiré de livres que

vous avez tâché de supprimer. Vous avez parlé, j'en conviens, d'une manière nette, précise, pure, mais sèche, et incapable de faire sentir la sublimité des vérités divines. Pour les idées éternelles, vous vous en moquerez tant qu'il vous plaira; mais vous ne sauriez vous en passer, si vous voulez établir quelques vérités certaines. Quel moyen d'assurer ou de nier une chose d'une autre, à moins qu'il n'y ait des idées de ces deux choses qui ne changent point? Qu'est-ce que la raison sinon nos idées? Si nos idées changeaient, la raison serait aussi changeante. Aujourd'hui le tout serait plus grand que la partie : demain la mode en serait passée, et la partie serait plus grande que le tout. Ces idées éternelles, que vous voulez tourner en ridicule, ne sont donc que les premiers principes de la raison, qui demeurent toujours les mêmes. Bien loin que nous puissions juger de ces premières vérités, ce sont elles qui nous jugent, et qui nous corrigent quand nous nous trompons. Si je dis une chose extravagante, les autres hommes en rient d'abord, et j'en suis honteux. C'est que ma raison et celle de mes voisins est une règle au-dessus de moi, qui vient me redresser malgré moi, comme une règle véritable redresserait une ligne tortue que j'aurais tracée. Faute de remonter aux idées qui sont les premières et les simples notions de chaque chose, vous n'avez point eu de principes assez fermes, et vous n'alliez qu'à tâtons.

Arist. — Y a-t-il rien de plus clair que ma morale?

Plat. — Elle est claire, elle est belle, je l'avoue; votre logique est subtile, méthodique, exacte, ingénieuse : mais votre physique n'est qu'un amas de termes abstraits qui n'expliquent point la nature des corps; c'est une physique *métaphysiquée*, ou, pour mieux dire, des noms vagues, pour accoutumer les esprits à se payer de mots, et à croire entendre ce qu'ils n'entendent pas. C'est en cette occasion que vous auriez eu grand besoin d'idées claires pour éviter le galimatias que vous reprochez aux autres. Un ignorant sensé avoue de bonne foi qu'il ne sait ce que c'est que la matière première. Un de vos disciples croit dire des merveilles, en disant qu'elle

n'est ni quoi, ni quel, ni combien, ni aucune des choses par lesquelles l'être est déterminé. Avec ce jargon, un homme se croit grand philosophe, et méprise le vulgaire. Les épicuriens, venus après vous, ont raisonné plus sensément que vous sur les figures et sur le mouvement des petits corps qui forment par leur assemblage tous les composés que nous voyons. Au moins c'est une physique vraisemblable. Il est vrai qu'ils n'ont jamais remonté jusqu'à l'idée et à la nature de ces petits corps; ils supposent, toujours sans preuve, des règles toutes faites, et sans savoir par qui; puis ils en tirent, comme ils peuvent, la composition de toute la nature sensible. Cette philosophie est imparfaite, il est vrai; mais enfin elle sert à entendre beaucoup de choses dans la nature. Votre philosophie n'enseigne que des mots: ce n'est pas une philosophie, ce n'est qu'une langue bizarre. Tirésias vous menace qu'un jour il viendra d'autres philosophes qui vous déposséderont des écoles où vous aurez régné longtemps, et qui feront tomber de bien haut votre réputation.

ARIST. — Je voulais cacher mes principes; c'est ce qui m'a fait envelopper ma physique.

PLAT. — Vous y avez si bien réussi, que personne ne vous entend; ou du moins, si on vous entend, on trouve que vous ne dites rien.

ARIST. — Je ne pouvais rechercher toutes les vérités, ni faire toutes les expériences.

PLAT. — Personne ne le pouvait aussi commodément que vous; vous aviez l'autorité et l'argent d'Alexandre. Si j'avais eu les mêmes avantages, j'aurais fait de belles découvertes.

ARIST. — Que ne ménagiez-vous Denys le tyran, pour en tirer le même parti?

PLAT. — C'est que je n'étais ni courtisan ni flatteur. Mais vous, qui trouvez qu'on doit ménager les princes, n'avez-vous pas perdu les bonnes grâces de votre disciple par vos entreprises trop ambitieuses?

ARIST. — Hélas! il n'est que trop vrai. Ici-bas même, il ne daigne plus me reconnaître; il me regarde de travers.

PLAT. — C'est qu'il n'a point trouvé dans votre conduite la pure morale de vos écrits. Dites la vérité ; vous ne ressembliez point à votre Magnanime.

ARIST. — Et vous, n'avez-vous point parlé du mépris de toutes les choses terrestres et passagères, pendant que vous viviez magnifiquement ?

PLAT. — Je l'avoue ; mais j'étais considérable dans ma patrie. J'y ai vécu avec modération et honneur. Sans autorité ni ambition, je me suis fait révérer des Grecs. Le philosophe venu de Stagyre, qui veut tout brouiller dans le royaume de son disciple, est un personnage qui, en bonne philosophie, doit être fort odieux.

XXV. — ALEXANDRE ET ARISTOTE.

Quelque grandes que soient les qualités naturelles d'un jeune prince, il a tout à craindre s'il n'éloigne les flatteurs, s'il ne s'accoutume de bonne heure à combattre ses passions, et à aimer ceux qui auront le courage de lui dire la vérité.

ARIST. — Je suis ravi de voir mon disciple. Quelle gloire pour moi d'avoir instruit le vainqueur de l'Asie !

ALEX. — Mon cher Aristote, je te revois avec plaisir. Je ne t'avais point vu depuis que je quittai la Macédoine ; mais je ne t'ai jamais oublié pendant mes conquêtes : tu le sais bien.

ARIST. — Te souviens-tu de ta jeunesse, qui était si aimable ?

ALEX. — Oui ; il me semble que je suis encore à Pella ou à Pydne ; que tu viens de Stagyre pour m'enseigner la philosophie.

ARIST. — Mais tu avais un peu négligé mes préceptes, quand la trop grande prospérité enivra ton cœur.

ALEX. — Je l'avoue : tu sais bien que je suis sincère. Maintenant que je ne suis plus que l'ombre d'Alexandre, je reconnais qu'Alexandre était trop hautain et trop superbe pour un mortel.

ARIST. — Tu n'avais point pris mon Magnanime pour te servir de modèle.

ALEX. — Je n'avais garde : ton Magnanime n'est qu'un pédant; il n'a rien de vrai ni de naturel; il est guindé et outré en tout.

ARIST. — Mais n'étais-tu pas outré dans ton héroïsme? Pleurer de n'avoir pas encore subjugué un monde, quand on disait qu'il y en avait plusieurs; parcourir des royaumes immenses pour les rendre à leurs rois après les avoir vaincus; ravager l'univers pour faire parler de toi; se jeter seul sur les remparts d'une ville ennemie; vouloir passer pour une divinité! Tu es plus outré que mon Magnanime.

ALEX. — Me voilà donc revenu à ton école? Tu me dis toutes mes vérités, comme si nous étions encore à Pella. Il n'aurait pas été trop sûr de me parler si librement sur les bords de l'Euphrate : mais, sur les bords du Styx, on écoute un censeur plus patiemment. Dis-moi donc, mon pauvre Aristote, toi qui sais tout, d'où vient que certains princes sont si jolis dans leur enfance, et qu'ensuite ils oublient toutes les bonnes maximes qu'ils ont apprises, lorsqu'il serait question d'en faire quelque usage? A quoi sert-il qu'ils parlent dans leur jeunesse comme des perroquets, pour approuver tout ce qui est bon, et que la raison, qui devrait croître en eux avec l'âge, semble s'enfuir dès qu'ils sont entrés dans les affaires?

ARIST. — En effet, ta jeunesse fut merveilleuse; tu entretenais avec politesse les ambassadeurs qui venaient chez Philippe; tu aimais les lettres, tu lisais les poëtes; tu étais charmé d'Homère; ton cœur s'enflammait au récit des vertus et des grandes actions des héros. Quand tu pris Thèbes, tu respectas la maison de Pindare; ensuite tu allas, en entrant dans l'Asie, voir le tombeau d'Achille et les ruines de Troie. Tout cela marque un naturel humain, et sensible aux belles choses. On vit encore ce beau naturel quand tu confias ta vie au médecin Philippe; mais surtout lorsque tu traitas si bien la famille de Darius, que ce roi mourant se consolait dans son malheur, pensant que tu serais le père de sa famille. Voilà ce que la philosophie et le beau naturel avaient mis en toi. Mais le reste, je n'ose le dire....

ALEX. — Dis, dis, mon cher Aristote; tu n'as plus rien à ménager.

ARIST. — Ce faste, ces mollesses, ces soupçons, ces cruautés, ces colères, ces emportements furieux contre tes amis, cette crédulité pour les lâches flatteurs qui t'appelaient un dieu.

ALEX. — Ah! tu dis vrai. Je voudrais être mort après avoir vaincu Darius.

ARIST. — Quoi! tu voudrais n'avoir point subjugué le reste de l'Orient?

ALEX. — Cette conquête m'est moins glorieuse qu'il ne m'est honteux d'avoir succombé à mes prospérités, et d'avoir oublié la condition humaine. Mais dis-moi donc? d'où vient qu'on est si sage dans l'enfance, et si peu raisonnable quand il serait temps de l'être?

ARIST. — C'est que dans la jeunesse on est instruit, excité, corrigé par des gens de bien. Dans la suite, on s'abandonne à trois sortes d'ennemis : à sa présomption, à ses passions, et aux flatteurs.

XXVII. — ALEXANDRE ET CLITUS.

Funeste délicatesse des grands, qui ne peuvent souffrir d'être avertis de leurs défauts, même par leurs plus fidèles serviteurs.

CLIT. — Bonjour, grand roi. Depuis quand es-tu descendu sur ces rives sombres?

ALEX. — Ah! Clitus, retire-toi; je ne puis supporter ta vue; elle me reproche ma faute.

CLIT. — Pluton veut que je demeure devant tes yeux, pour te punir de m'avoir tué injustement. J'en suis fâché; car je t'aime encore, malgré le mal que tu m'as fait; mais je ne puis plus te quitter.

ALEX. — Oh! la cruelle compagnie! Voir toujours un homme qui rappelle le souvenir de ce qu'on a eu tant de honte d'avoir fait!

CLIT. — Je regarde bien mon meurtrier; pourquoi ne sau-

rais-tu pas regarder un homme que tu as fait mourir? Je vois bien que les grands sont plus délicats que les autres hommes; ils ne veulent voir que des gens contents d'eux, qui les flattent, et qui fassent semblant de les admirer. Mais il n'est plus temps d'être délicat sur les bords du Styx. Il fallait quitter cette délicatesse en quittant la grandeur royale. Tu n'as plus rien à donner ici, et tu ne trouveras plus de flatteurs.

ALEX. — Ah! quel malheur! sur la terre j'étais un dieu; ici je ne suis plus qu'une ombre, et on m'y reproche sans pitié mes fautes.

CLIT. — Pourquoi les faisais-tu?

ALEX. — Quand je te tuai, j'avais trop bu.

CLIT. — Voilà une belle excuse pour un heros et pour un dieu! Celui qui devait être assez raisonnable pour gouverner la terre entière perdait, par l'ivresse, toute sa raison, et se rendait semblable à une bête féroce. Mais avoue de bonne foi la vérité; tu étais encore plus enivré par la mauvaise gloire et par la colère que par le vin : tu ne pouvais souffrir que je condamnasse ta vanité qui te faisait recevoir les honneurs divins, et oublier les services qu'on t'avait rendus. Réponds-moi; je ne crains plus que tu me tues.

ALEX. — O dieux cruels, que ne puis-je me venger de vous! Mais, hélas! je ne puis pas même me venger de cette ombre de Clitus qui vient m'insulter brutalement.

CLIT. — Te voilà aussi colère et aussi fougueux que tu l'étais parmi les vivants. Mais personne ne te craint ici; pour moi, tu me fais pitié.

ALEX. — Quoi! le grand Alexandre faire pitié à un homme vil tel que Clitus! Que ne puis-je ou le tuer ou me tuer moi-même!

CLIT. — Tu ne peux plus ni l'un ni l'autre; les ombres ne meurent point : te voilà immortel, mais autrement que tu ne l'avais prétendu. Il faut te résoudre à n'être qu'une ombre comme moi, et comme le dernier des hommes. Tu ne trouveras plus ici de provinces à ravager, ni de rois à fouler aux

pieds, ni de palais à brûler dans ton ivresse, ni de fables ridicules à conter, pour te vanter d'être le fils de Jupiter.

ALEX. — Tu me traites comme un misérable.

CLIT. — Non, je te reconnais pour un grand conquérant, d'un naturel sublime, mais gâté par de trop grands succès. Te dire la vérité avec affection, est-ce t'offenser? Si la vérité t'offense, retourne sur la terre chercher tes flatteurs.

ALEX. — A quoi donc me servira toute ma gloire, si Clitus même ne m'épargne pas?

CLIT. — C'est ton emportement qui a terni ta gloire parmi les vivants. Veux-tu la conserver pure dans les enfers ? il faut être modeste avec des ombres, qui n'ont rien à perdre ni à gagner avec toi.

ALEX. — Mais tu disais que tu m'aimais.

CLIT. — Oui, j'aime ta personne sans aimer tes défauts.

ALEX. — Si tu m'aimes, épargne-moi.

CLIT. — Parce que je t'aime, je ne t'épargnerai point. Quand tu parus si chaste à la vue de la femme et de la fille de Darius, quand tu montras tant de générosité pour ce prince vaincu, tu méritas de grandes louanges; je te les donne. Ensuite la gloire te fit tourner la tête. Je te quitte; adieu.

XXVII. — ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

Combien la flatterie est pernicieuse aux princes.

DIOG. — Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts?

ALEX. — Tu ne te trompes pas, Diogène.

DIOG. — Eh, comment? les dieux meurent-ils?

ALEX. — Non pas les dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

DIOG. — Mais crois-tu n'être qu'un simple homme?

ALEX. — Eh! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même?

DIOG. — Tu es bien modeste après ta mort. Rien n'aurait

manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant ta vie.

ALEX. — En quoi donc me suis-je si fort oublié?

DIOG. — Tu le demandes, toi qui, non content d'être fils d'un grand roi qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendais venir de Jupiter? On te faisait la cour, en te disant qu'un serpent s'était approché d'Olympias. Tu aimais mieux avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait davantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffrais-tu pas les basses et honteuses flatteries de la prêtresse de Jupiter Ammon? Elle répondit que tu blasphémais en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers; tu sus profiter de ses salutaires avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber dans la suite dans de pareilles impiétés. O homme trop faible pour supporter les talents que tu avais reçus du ciel!

ALEX. — Crois-tu, Diogène, que j'ai été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces fables?

DIOG. — Pourquoi donc les autorisais-tu?

ALEX. — C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais, et je m'en servais, parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés : la vérité est faible auprès d'eux; le mensonge est tout puissant sur leur esprit. La seule réponse de la prêtresse, dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes que mon courage et toutes les ressources de mon esprit. Il faut connaître les hommes, se proportionner à eux, et les mener par les voies par lesquelles ils sont capables de marcher.

DIOG. — Les hommes du caractère que tu dépeins sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés : et pour être estimé de ces hommes vils, tu as eu recours au mensonge, qui t'a rendu plus indigne qu'eux.

XXVIII. — DENYS L'ANCIEN ET DIOGÈNE.

Un prince qui fait consister son bonheur et sa gloire à satisfaire ses passions n'est heureux ni en cette vie ni en l'autre.

DEN. — Je suis ravi de voir un homme de ta réputation. Alexandre m'a parlé de toi depuis qu'il est descendu en ces lieux.

DIOG. — Pour moi, je n'avais que trop entendu parler de toi sur la terre. Tu y faisais du bruit comme les torrents qui ravagent tout.

DEN. — Est-il vrai que tu étais heureux dans ton tonneau ?

DIOG. — Une marque certaine que j'y étais heureux, c'est que je ne cherchai jamais rien, et que je méprisai même les offres de ce jeune Macédonien dont tu parles. Mais n'est-il pas vrai que tu n'étais point heureux en possédant Syracuse et la Sicile, puisque tu voulais encore entrer par Rhége dans toute l'Italie ?

DEN. — Ta modération n'était que vanité et affectation de vertu.

DIOG. — Ton ambition n'était que folie, qu'un orgueil forcené qui ne peut faire justice ni à soi ni aux autres.

DEN. — Tu parles bien hardiment.

DIOG. — Et toi, t'imagines-tu être encore tyran ici ?

DEN. — Hélas ! je ne sens que trop que je ne le suis plus. Je tenais les Syracusains, comme je m'en suis vanté bien des fois, dans des chaînes de diamants ; mais le ciseau des Parques a coupé ces chaînes avec le fil de mes jours.

DIOG. — Je t'entends soupirer, et je suis sûr que tu soupirais aussi dans ta gloire. Pour moi, je ne soupirais point dans mon tonneau, et je n'ai que faire de soupirer ici-bas ; car je n'ai laissé, en mourant, aucun bien digne d'être regretté. Oh ! mon pauvre tyran, que tu as perdu à être si riche, et que Diogène a gagné à ne posséder rien !

DEN. — Tous les plaisirs en foule venaient s'offrir à moi : ma musique était admirable ; j'avais une table exquise, des

esclaves sans nombre, des parfums, des meubles d'or et d'argent, des tableaux, des statues, des spectacles de toutes les façons, des gens d'esprit pour m'entretenir et pour me louer, des armées pour vaincre tous mes ennemis.

DIOG. — Et par-dessus tout cela des soupçons, des alarmes et des fureurs, qui t'empêchaient de jouir de tant de biens.

DEN. — Je l'avoue. Mais aussi quel moyen de vivre dans un tonneau?

DIOG. — Eh! qui t'empêchait de vivre paisiblement en homme de bien comme un autre dans ta maison, et d'embrasser une douce philosophie? Mais est-il vrai que tu croyais toujours voir un glaive suspendu sur ta tête au milieu de tous les plaisirs?

DEN. — N'en parlons plus, tu veux m'insulter.

DIOG. — Souffrirais-tu une autre question aussi forte que celle-là?

DEN. — Il faut bien la souffrir; je n'ai plus de menaces à te faire pour t'en empêcher; je suis ici bien désarmé.

DIOG. — Avais-tu promis des récompenses à tous ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs? C'était une étrange rage pour la volupté. Oh! que tu t'étais bien mécompté! Avoir tout renversé dans son pays pour être heureux, et être si misérable et si affamé de plaisirs!

DEN. — Il fallait bien tâcher d'en faire inventer de nouveaux, puisque tous les plaisirs ordinaires étaient usés pour moi.

DIOG. — La nature entière ne te suffisait donc pas? Eh! qu'est-ce qui aurait pu apaiser tes passions furieuses? Mais les plaisirs nouveaux auraient-ils pu guérir tes défiances, et étouffer les remords de tes crimes?...

DEN. — Non; mais les malades cherchent comme ils peuvent à se soulager dans leurs maux. Ils essayent de nouveaux remèdes pour se guérir, et de nouveaux mets pour se ragoûter.

DIOG. — Tu étais donc dégoûté et affamé tout ensemble :

dégouté de tout ce que tu avais, affamé de tout ce que tu ne pouvais avoir. Voilà un bel état; et c'est là ce que tu as pris tant de peine à acquérir et à conserver! Voilà une belle recette pour se faire heureux. C'est bien à toi de te moquer de mon tonneau, où un peu d'eau, de pain et de soleil, me rendaient content! Quand on sait goûter ces plaisirs simples de la pure nature, ils ne s'usent jamais, et on n'en manque point; mais quand on les méprise, on a beau être riche et puissant, on manque de tout, car on ne peut jouir de rien.

DEN. — Ces vérités que tu dis m'affligent; car je pense à mon fils, que j'ai laissé tyran après moi : il serait plus heureux si je l'avais laissé pauvre artisan, accoutumé à la modération, et instruit par la mauvaise fortune : au moins il aurait quelques vrais plaisirs que la nature ne refuse point dans les conditions médiocres.

DIOG. — Pour lui rendre l'appétit, il faudrait lui faire souffrir la faim; et pour lui ôter l'ennui de son palais doré, le mettre dans mon tonneau, vacant depuis ma mort.

DEN. — Encore ne saura-t-il pas se soutenir dans cette puissance que j'ai eu tant de peine à lui préparer.

DIOG. — Eh! que veux-tu que sache un homme né dans la mollesse d'une trop grande prospérité? A peine sait-il prendre le plaisir quand il vient à lui. Il faut que tout le monde se tourmente pour le divertir.

XXIX. — PYRRHON ET SON VOISIN.

Absurdité du pyrrhonisme.

LE VOIS. — Bonjour, Pyrrhon. On dit que vous avez bien des disciples, et que votre école a une haute réputation. Voudriez-vous bien me recevoir et m'instruire?

PYRR. — Je le veux, ce me semble.

LE VOIS. — Pourquoi donc ajoutez-vous : Ce me semble? Est-ce que vous ne savez pas ce que vous voulez? Si vous ne le savez pas, qui le saura donc? Et que savez-vous donc, vous qui passez pour un si savant homme?

PYRR. — Moi, je ne sais rien.

LE VOIS. — Qu'apprend-on donc à vous écouter?

PYRR. — Rien, rien du tout.

LE VOIS. — Pourquoi donc vous écoute-t-on?

PYRR. — Pour se convaincre de son ignorance. N'est-ce pas savoir beaucoup, que de savoir qu'on ne sait rien?

LE VOIS. — Non, ce n'est pas savoir grand'-chose. Un paysan bien grossier et bien ignorant connaît son ignorance; et il n'est pourtant ni philosophe ni habile homme, et il connaît pourtant mieux son ignorance que vous la vôtre; car vous vous croyez au-dessus de tout le genre humain en affectant d'ignorer toutes choses. Cette ignorance affectée ne vous ôte point la présomption, au lieu que le paysan qui connaît son ignorance se défie de lui-même en toutes choses, et de bonne foi.

PYRR. — Le paysan ne croit ignorer que certaines choses élevées, et qui demandent de l'étude; mais il ne croit pas ignorer qu'il marche, qu'il parle, qu'il vit. Pour moi, j'ignore tout cela, et par principes.

LE VOIS. — Quoi! vous ignorez tout cela de vous? Beaux principes, de n'en admettre aucun!

PYRR. — Oui, j'ignore si je vis, si je suis: en un mot, j'ignore toutes choses sans exception.

LE VOIS. — Mais ignorez-vous que vous pensez?

PYRR. — Oui, je l'ignore.

LE VOIS. — Ignorer toutes choses, c'est douter de toutes choses et ne trouver rien de certain, n'est-il pas vrai?

PYRR. — Il est vrai, si quelque chose le peut être.

LE VOIS. — Ignorer et douter, c'est la même chose; douter et penser sont encore la même chose: donc vous ne pouvez douter sans penser. Votre doute est donc la preuve certaine que vous pensez; donc il y a quelque chose de certain, puisque votre doute même prouve la certitude de votre pensée.

PYRR. — J'ignore même mon ignorance. Vous voilà bien attrapé.

LE VOIS. — Si vous ignorez votre ignorance, pourquoi en

parlez-vous? pourquoi la défendez-vous? pourquoi voulez-vous la persuader à vos disciples, et les détromper de tout ce qu'ils ont jamais cru? Si vous ignorez jusqu'à votre ignorance, il n'en faut plus donner des leçons, ni mépriser ceux qui croient savoir la vérité.

PYRR. — Toute la vie n'est peut-être qu'un songe continuel. Peut-être que le moment de la mort sera un réveil soudain, où l'on découvrira l'illusion de tout ce que l'on a cru de plus réel, comme un homme qui s'éveille voit disparaître tous les fantômes qu'il croyait voir et toucher pendant ses songes.

LE VOIS. — Vous craignez donc de dormir et de rêver les yeux ouverts? Vous dites de toutes choses : Peut-être : mais ce peut-être que vous dites est une pensée. Votre songe, tout faux qu'il est, est pourtant le songe d'un homme qui rêve. Tout au moins il est sûr que vous rêvez; car il faut être quelque chose, et quelque chose de pensant, pour avoir des songes. Le néant ne peut ni dormir, ni rêver, ni se tromper, ni ignorer, ni douter, ni dire : Peut-être. Vous voilà donc malgré vous condamné à savoir quelque chose, qui est votre rêverie, et à être tout au moins un être rêveur et pensant.

PYRR. — Cette subtilité m'embarrasse. Je ne veux point un disciple si subtil et si incommode dans mon école.

LE VOIS. — Vous voulez donc, et vous ne voulez pas? En vérité, tout ce que vous dites et tout ce que vous faites dément votre doute affecté : votre secte est une secte de menteurs. Si vous ne voulez point de moi pour disciple, je veux encore moins de vous pour maître.

XXX. — PYRRHUS ET DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE.

La vertu seule fait les héros.

DÉM. — Je viens saluer ici le plus grand héros que la Grèce ait eu après Alexandre.

PYRR. — N'est-ce pas là Démétrius que j'aperçois? Je le reconnais au portrait qu'on m'en a fait ici.

DÉM. — Avez-vous entendu parler des grandes guerres que j'ai eu à soutenir?

PYRR. — Oui; mais j'ai aussi entendu parler de votre mollesse, et de votre lâcheté pendant la paix.

DÉM. — Si j'ai eu un peu de mollesse, mes grandes actions l'ont assez réparée.

PYRR. — Pour moi, dans toutes les guerres que j'ai faites j'ai toujours été ferme. J'ai montré aux Romains que je savais soutenir mes alliés; car lorsqu'ils attaquèrent les Tarentins, je passai à leur secours avec une armée formidable, et fis sentir aux Romains la force de mon bras.

DÉM. — Mais Fabricius eut enfin bon marché de vous; et on voyait bien que vos troupes n'étaient pas des meilleures, puisque vos éléphants furent cause de votre victoire. Ils troublèrent les Romains, qui n'étaient pas accoutumés à cette manière de combattre. Mais, dès le second combat, l'avantage fut égal de part et d'autre. Dans le troisième, les Romains remportèrent une pleine victoire; vous fûtes contraint de repasser en Épire, et enfin vous mourûtes de la main d'une femme.

PYRR. — Je mourus en combattant; mais pour vous, je sais ce qui vous a mis au tombeau; ce sont vos débauches et votre gourmandise. Vous avez soutenu de rudes guerres, je l'avoue, et même vous avez eu de l'avantage; mais au milieu de ces guerres, vous étiez environné d'un troupeau de courtisanes qui vous suivaient incessamment, comme des moutons suivent leur berger. Pour moi, je me suis montré ferme en toutes sortes d'occasions, même dans mes malheurs; et je crois en cela avoir surpassé Alexandre même.

DÉM. — Oui! ses actions ont bien surpassé les vôtres aussi. Passer le Danube sur des peaux de boucs; forcer le passage du Granique avec très-peu de troupes, contre une multitude infinie de soldats; battre toujours les Perses en plaine et en défilé; prendre leurs villes; percer jusqu'aux Indes; enfin subjuguer toute l'Asie : cela est bien plus grand qu'entrer en Italie, et être obligé d'en sortir honteusement.

PYRR. — Par ces grandes conquêtes, Alexandre s'attira la

mort; car on prétend qu'Antipater, qu'il avait laissé en Macédoine, le fit empoisonner à Babylone pour avoir tous ses États.

DÉM. — Son espérance fut vaine, et mon père lui montra bien qu'il se jouait à plus fort que lui.

PYRR. — J'avoue que je donnai un mauvais exemple à Alexandre, car j'avais dessein de conquérir l'Italie. Mais lui il voulait se faire roi du monde, et il aurait été bien plus heureux en demeurant roi de Macédoine, qu'en courant par toute l'Asie comme un insensé.

XXXI. — DEMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Parallèle de ces deux orateurs.

DÉM. — Il y a longtemps que je souhaitais de vous voir: j'ai entendu parler de votre éloquence; César, qui est arrivé ici depuis peu, m'en a instruit.

CIC.— Il est vrai que ç'a été un de mes plus grands talents

DÉM. — Parlez-m'en en détail, je vous en prie.

CIC. — D'abord j'ai entendu plusieurs gens accusés injustement; j'ai fait bannir Verrès, préteur de Sicile; j'ai parlé pour et contre des lois; j'ai abattu Catilina et son parti; j'ai plaidé pour Sextius, tribun du peuple, qui avait toujours été pour moi, même pendant mon exil : enfin j'ai couronné ma vie par ces Philippiques si célèbres, qui...

DÉM. — J'entends, qui ont surpassé les miennes : je ne pensais pas que vous eussiez apporté ici votre vanité; mais laissons cela : comment vous êtes-vous gouverné dans la rhétorique?

CIC. — J'ai fait des ouvrages qui dureront éternellement; j'ai parlé des orateurs les plus célèbres; j'ai...

DÉM. — Je vois bien que vous voulez toujours revenir à vos oraisons : ne croyez pas me tromper. J'en sais autant qu'un autre; et....

CIC. — Tout beau : vous me reprenez de ma vanité, et vous vous louez vous-même!

DÉM. — Il est vrai; j'ai tort, je l'avoue; je me suis laissé emporter; mais vous avouerez vous-même que vous vous louez un peu trop partout. Y a-t-il rien de plus fade que la louange que vous vous donnez au commencement de la troisième Catilinaire, lorsque vous dites que « puisque l'on a élevé au rang des dieux Romulus, fondateur de la ville de Rome, que ne fera-t-on point à celui qui a conservé cette même ville fondée et augmentée? »

CIC. — Mais, dans le fond, ne fallait-il pas nous vanter, pour nous défendre contre de tels ennemis? Nous avons tous deux eu affaire à des gens très-puissants. Vous aviez Philippe, roi de Macédoine, contre vous; et moi, Marc-Antoine, qui depuis partagea l'empire avec Auguste en deux parties, et qui a eu, sans contredit, la plus belle et la plus florissante.

DÉM. — Oui; mais lorsque vous avez parlé contre lui, il n'était que triumvir; votre peuple vous regardait comme une merveille, et vous croyait. Moi, j'ai eu à persuader un peuple faible, superstitieux, incapable de choses sérieuses : de plus, j'ai parlé avec force. Vous, vous avez eu de la force, je l'avoue; mais vous y ajoutiez trop d'ornements. La véritable éloquence va à cacher son art : ou il faut ne point parler, ou il faut étudier la vraie et la solide éloquence.

XXXII. — CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE.

Parallèle de ces deux orateurs; caractères de la véritable éloquence.

CIC. — Quoi! prétends-tu que j'ai été un orateur médiocre?

DÉM. — Non, pas médiocre; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu as été sans doute un orateur célèbre; tu avais de grandes parties; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

CIC. — Et toi, n'as-tu point eu de défauts?

DÉM. — Je crois qu'on ne peut m'en reprocher aucun pour l'éloquence.

Cic. — Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne, toi qui es sec, sans ornement; qui es toujours contraint par des bornes étroites et resserrées; toi qui n'entends aucun sujet; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont du traites les sujets, si j'ose me servir de ce terme, est affamée? au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paraître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvait rien ajouter à mes ouvrages.

Dém. — Celui à qui on ne peut rien retrancher n'a rien dit que de parfait.

Cic. — Celui à qui on ne peut rien ajouter n'a rien omis de tout ce qui pouvait embellir son ouvrage.

Dém. — Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens? Parle de bonne foi, n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi?

Cic. — Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes, elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas.

Dém. — Ce que tu dis de nous deux est vrai; tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même; et moi je ne l'occupais que des affaires dont je parlais. On t'admirait; et moi j'étais oublié par mes auditeurs, qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit; et moi je frappais, j'abattais, j'atterrais par des coups de foudre. Tu faisais dire: Ah! qu'il parle bien! et moi je faisais dire: Allons, marchons contre Philippe. On te louait: on était trop hors de soi pour me louer quand je haranguais. Tu paraissais orné; on ne découvrait en moi aucun ornement; il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires, en-

suite des mouvements semblables à des foudres auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait quand tu as été, comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent, en un mot, quand tu as été démosthénique; et lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection autant que tu t'éloignais de mon caractère.

XXXIII. — CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE.

Différence entre l'orateur et le philosophe.

Cic. — Pour avoir vécu du temps de Platon, et avoir même été son disciple, il me semble que vous avez bien peu profité de cet avantage.

Dém. — N'avez-vous donc rien remarqué dans mes oraisons, vous qui les avez si bien lues, qui sentît les maximes de Platon et sa manière de persuader?

Cic. — Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez été le plus grand orateur des Grecs; mais enfin vous n'avez été qu'orateur. Pour moi, quoique je n'aie jamais connu Platon que dans ses écrits, et que j'aie vécu environ trois cents ans après lui, je me suis efforcé de l'imiter dans la philosophie: je l'ai fait connaître aux Romains, et j'ai le premier introduit chez eux ce genre d'écrire; en sorte que j'ai rassemblé, autant que j'en ai été capable, en une même personne, l'éloquence et la philosophie.

Dém. — Et vous croyez avoir été un grand philosophe?

Cic. — S'il suffit, pour l'être, d'aimer la sagesse, et de travailler à acquérir la science et la vertu, je crois me pouvoir donner ce titre sans trop de vanité.

Dém. — Pour orateur, j'en conviens, vous avez été le premier de votre nation; et les Grecs mêmes de votre temps vous ont admiré: mais pour philosophe, je ne puis en convenir; on ne l'est pas à si bon marché.

Cic. — Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté, mes veil-

les, mes travaux, mes méditations, les livres que j'ai lus, les maîtres que j'ai écoutés, les traités que j'ai composés.

DÉM. — Tout cela n'est point la philosophie

CIC. — Que faut-il donc de plus?

DÉM. — Il faut faire ce que vous avez dit de Caton en vous moquant de lui : étudier la philosophie, non pour en discourir, comme la plupart des hommes, mais pour la réduire en pratique.

CIC. — Et ne l'ai-je pas fait? n'ai-je pas vécu conformément à la doctrine de Platon et d'Aristote, que j'avais embrassée?

DÉM. — Laissons Aristote: je lui disputerais peut-être la qualité de philosophe; et je ne puis avoir grande opinion d'un Grec qui s'est attaché à un roi, et encore à Philippe. Pour Platon, je vous maintiens que vous n'avez jamais suivi ses maximes.

CIC. — Il est vrai que dans ma jeunesse et pendant la plus grande partie de ma vie, j'ai suivi la vie active et laborieuse de ceux que Platon appelle *politiques;* mais quand j'ai vu que ma patrie avait changé de face, et que je ne pouvais plus lui être utile par les grands emplois, j'ai cherché à la servir par les sciences, et je me suis retiré dans mes maisons de campagne, pour m'adonner à la contemplation et à l'étude de la vérité.

DÉM. — C'est-à-dire que la philosophie a été votre pis-aller, quand vous n'avez plus eu de part au gouvernement, et que vous avez voulu vous distinguer par vos études : car vous y avez plus cherché la gloire que la vérité.

CIC. — Il ne faut point mentir; j'ai toujours aimé la gloire comme une suite de la vertu.

DÉM. — Dites mieux, beaucoup la gloire et peu la vertu.

CIC. — Sur quels fondements jugez-vous si mal de moi?

DÉM. — Sur vos propres discours. Dans le même temps que vous faisiez le philosophe, n'avez-vous pas prononcé ces beaux discours où vous flattiez César votre tyran, plus bassement que Philippe ne l'était par ses esclaves? Cependant on

sait comme vous l'aimiez ; il y a bien paru après sa mort, et de son vivant vous ne l'épargniez pas dans vos lettres à Atticus.

Cic. — Il fallait bien s'accommoder au temps, et tâcher d'adoucir le tyran, de peur qu'il ne fît encore pis.

Dém. — Vous parlez en bon rhéteur et en mauvais philosophe. Mais que devint votre philosophie après sa mort? Qui vous obligea de rentrer dans les affaires?

Cic. — Le peuple romain, qui me regardait comme son unique appui.

Dém. — Votre vanité vous le fit croire, et vous livra à un jeune homme dont vous étiez la dupe. Mais enfin revenons au point : vous avez toujours été orateur, et jamais philosophe.

Cic. — Vous, avez-vous jamais été autre chose ?

Dém. — Non, je l'avoue; mais aussi n'ai-je jamais fait autre profession : je n'ai trompé personne.

J'ai compris de bonne heure qu'il fallait choisir entre la rhétorique et la philosophie, et que chacune demandait un homme entier. Le désir de la gloire m'a touché; j'ai cru qu'il était beau de gouverner un peuple par mon éloquence, et de résister à la puissance de Philippe, n'étant qu'un simple citoyen, fils d'un artisan. J'aimais le bien public et la liberté de la Grèce; mais, je l'avoue à présent, je m'aimais encore plus moi-même, et j'étais fort sensible au plaisir de recevoir une couronne en plein théâtre, et de laisser ma statue dans la place publique avec une belle inscription. Maintenant je vois les choses d'une autre manière, et je comprends que Socrate avait raison quand il soutenait à Gorgias, « que l'éloquence « n'était pas une si belle chose qu'il pensait, dût-il arriver à « sa fin, et rendre un homme maître absolu dans sa républi- « que. » Nous y sommes arrivés, vous et moi; avouez que nous n'en avons pas été plus heureux.

Cic. — Il est vrai que notre vie n'a été pleine que de travaux et de périls. Je n'eus pas sitôt défendu Roscius d'Amérie, qu'il fallut m'enfuir en Grèce pour éviter l'indignation de Sylla. L'accusation de Verrès m'attira bien des ennemis. Mon consulat, le temps de ma plus grande gloire, fut aussi le temps

de mes plus grands travaux et de mes plus grands périls : je fus plusieurs fois en danger de ma vie, et la haine dont je me chargeai alors éclata ensuite par mon exil. Enfin ce n'est que mon éloquence qui a causé ma mort, et si j'avais moins poussé Antoine, je serais encore en vie. Je ne vous dis rien de vos malheurs, vous les savez mieux que moi ; mais, il ne nous en faut prendre, l'un et l'autre, qu'au destin, ou, si vous voulez, à la fortune, qui nous a fait naître dans des temps si corrompus, qu'il était impossible de redresser nos républiques, ni même d'empêcher leur ruine.

Dém. — C'est en quoi nous avons manqué de jugement, entreprenant l'impossible ; car ce n'est point notre peuple qui nous a forcés à prendre soin des affaires publiques, et nous n'y étions point engagés par notre naissance. Je pardonne à un prince né dans la pourpre de gouverner le moins mal qu'il peut un État que les dieux lui ont confié en le faisant naître d'une certaine race, puisqu'il ne lui est pas libre de l'abandonner, en quelque mauvais état qu'il se trouve : mais un simple particulier ne doit songer qu'à se régler lui-même, et gouverner sa famille ; il ne doit jamais désirer les charges publiques, moins encore les rechercher. Si on le force à les prendre, il peut les accepter par l'amour de la patrie ; mais dès qu'il voit qu'il n'a plus la liberté de bien faire, et que ses citoyens n'écoutent plus les lois ni la raison, il doit rentrer dans la vie privée, et se contenter de déplorer les calamités publiques qu'il ne peut détourner.

Cic. — A votre compte, mon ami Pomponius Atticus était plus sage que moi, et que Caton même que nous avons tant vanté.

Dém. — Oui, sans doute. Atticus était un vrai philosophe. Caton s'opiniâtra mal à propos à vouloir redresser un peuple qui ne voulait plus vivre en liberté, et vous cédâtes trop facilement à la fortune de César ; du moins vous ne conservâtes pas assez votre dignité.

Cic. — Mais enfin l'éloquence n'est-elle pas une bonne chose, et un grand présent des dieux ?

DÉM. — Elle est très-bonne en elle-même : il n'y a que l'usage qui en peut être mauvais, comme de flatter les passions du peuple, ou de contenter les nôtres. Et que faisions-nous autre chose dans nos déclamations amères contre nos ennemis; moi contre Midias ou Eschine, vous contre Pison, Vatinius ou Antoine? Combien nos passions et nos intérêts nous ont-ils fait offenser la vérité et la justice! Le véritable usage de l'éloquence est de mettre la vérité en son jour, et de persuader aux autres ce qui leur est véritablement utile, c'est-à-dire la justice et les autres vertus; c'est l'usage qu'en a fait Platon, que nous n'avons imité ni l'un ni l'autre.

XXXIV. MARCUS CORIOLANUS ET F. CAMILLUS.

Les hommes ne naissent pas indépendants; mais soumis aux lois de leur patrie.

COR. — Eh bien! vous avez senti comme moi l'ingratitude de la patrie. C'est une étrange chose que de servir un peuple insensé. Avouez-le de bonne foi, et excusez un peu ceux à qui la patience échappe.

CAM. — Pour moi, je trouve qu'il n'y a jamais d'excuse pour ceux qui s'élèvent contre leur patrie. On peut se retirer, céder à l'injustice, attendre des temps moins rigoureux; mais c'est une impiété que de prendre les armes contre la mère qui nous a fait naître.

COR. — Ces grands noms de mère et de patrie ne sont que des noms. Les hommes naissent libres et indépendants; les sociétés, avec toutes leurs subordinations et leurs polices, sont des institutions humaines qui ne peuvent jamais détruire la liberté essentielle à l'homme. Si la société d'hommes dans laquelle nous sommes nés manque à la justice et à la bonne foi, nous ne lui devons plus rien, nous rentrons dans les droits naturels de notre liberté, et nous pouvons aller chercher quelque autre société plus raisonnable pour y vivre en repos, comme un voyageur passe de ville en ville, selon son goût et sa commodité. Toutes ces belles idées de patrie ont été données

par des esprits artificieux et pleins d'ambition, pour nous dominer; les législateurs nous en ont bien fait accroire. Mais il faut toujours revenir au droit naturel, qui rend chaque homme libre et indépendant. Chaque homme étant né dans cette indépendance à l'égard des autres, il n'engage sa liberté, en se mettant dans la société d'un peuple, qu'à condition qu'il sera traité équitablement; dès que la société manque à la condition, le particulier rentre dans ses droits, et la terre entière est à lui aussi bien qu'aux autres. Il n'a qu'à se garantir d'une force supérieure à la sienne, et qu'à jouir de sa liberté.

CAM. — Vous voilà devenu bien subtil philosophe ici-bas, on dit que vous étiez moins adonné au raisonnement pendant que vous étiez vivant. Mais ne voyez-vous pas votre erreur? Ce pacte avec une société peut avoir quelque vraisemblance, quand un homme choisit un pays pour y vivre, encore même est-on en droit de le punir selon les lois de la nation, s'il s'y est agrégé, et qu'il n'y vive pas selon les mœurs de la république. Mais les enfants qui naissent dans un pays ne choisissent point leur patrie : les dieux la leur donnent, ou plutôt les donnent à cette société d'hommes qui est leur patrie, afin que cette patrie les possède, les gouverne, les récompense, les punisse comme ses enfants. Ce n'est point le choix, la police, l'art, l'institution arbitraire, qui assujettit les enfants à un père; c'est la nature qui l'a décidé. Les pères joints ensemble font la patrie, et ont une pleine autorité sur les enfants qu'ils ont mis au monde. Oseriez-vous en douter?

COR. — Oui, je l'ose. Quoiqu'un homme soit mon père, je suis un homme aussi bien que lui, et aussi libre que lui par la règle essentielle de l'humanité. Je lui dois de la reconnaissance et du respect; mais enfin la nature ne m'a point fait dépendant de lui.

CAM. — Vous établissez là de belles règles pour la vertu! Chacun se croira en droit de vivre selon ses pensées; il n'y aura plus sur la terre ni police, ni sûreté, ni subordination, ni société réglée, ni principes certains de bonnes mœurs.

COR. — Il y aura toujours la raison et la vertu imprimées

par la nature dans le cœur des hommes. S'ils abusent de leur liberté, tant pis pour eux; mais, quoique leur liberté mal prise puisse se tourner en libertinage, il est pourtant certain que par leur nature ils sont libres.

CAM. — J'en conviens. Mais il faut avouer aussi que tous les hommes les plus sages ayant senti l'inconvénient de cette liberté, qui ferait autant de gouvernements bizarres qu'il y a de têtes mal faites, ont conclu que rien n'était si capital au repos du genre humain que d'assujettir la multitude aux lois établies en chaque lieu. N'est-il pas vrai que c'est là le règlement que les hommes sages ont fait en tous les pays, comme le fondement de toute société?

COR. — Il est vrai.

CAM. — Ce règlement était nécessaire.

COR. — Il est vrai encore.

CAM. — Non-seulement il est sage, juste et nécessaire en lui-même, mais encore il est autorisé par le consentement presque universel, ou du moins du plus grand nombre. S'il est nécessaire pour la vie humaine, il n'y a que les hommes indociles et déraisonnables qui le rejettent.

COR. — J'en conviens; mais il n'est qu'arbitraire.

CAM. — Ce qui est essentiel à la société, à la paix, à la sûreté des hommes; ce que la raison demande nécessairement, doit être fondé dans la nature. Donc cette subordination n'est point une invention pour mener les esprits faibles; c'est au contraire un lien nécessaire que la raison fournit pour régler, pour pacifier, pour unir les hommes entre eux. Donc il est vrai que la raison, qui est la vraie nature des animaux raisonnables, demande qu'ils s'assujettissent à des lois et à certains hommes qui sont en la place des premiers législateurs; qu'en un mot, ils obéissent; qu'ils concourent tous ensemble aux besoins et aux intérêts communs; qu'ils n'usent de leur liberté que selon la raison, pour affermir et perfectionner la société. Voilà ce que j'appelle être bon citoyen, aimer la patrie, et s'attacher à la république.

COR. — Vous qui m'accusiez de subtilité, vous êtes plus subtil que moi.

CAM. — Point du tout. Rentrons, si vous voulez, dans le détail : par quelle proposition vous ai-je surpris? La raison est la nature de l'homme. Celle-là est-elle vraie?

COR. — Oui, sans doute.

CAM. — L'homme n'est point libre pour aller contre la raison. Que dites-vous de celle-là?

COR. — Il n'y a pas moyen de l'empêcher de passer.

CAM. — La raison veut qu'on vive en société, et par conséquent avec subordination. Répondez.

COR. — Je le crois comme vous.

CAM. — Donc il faut qu'il y ait des règles inviolables de société, que l'on nomme lois, et des hommes gardiens des lois, qu'on nomme magistrats, pour punir ceux qui les violeront : autrement il y aurait autant de gouvernements arbitraires que de têtes, et les têtes les plus mal faites seraient celles qui voudraient le plus renverser les mœurs et les lois, pour gouverner, ou du moins se gouverner, selon leurs caprices.

COR. — Tout cela est clair.

CAM. — Donc il est de nature raisonnable d'assujettir sa liberté aux lois et aux magistrats de la société où l'on vit.

COR. — Cela est certain. Mais on est libre de quitter cette société.

CAM. — Si chacun est libre de quitter la sienne où il est né, bientôt il n'y aura plus de société réglée sur la terre.

COR. — Pourquoi?

CAM. — Le voici : c'est que le nombre des mauvaises têtes étant le plus grand, toutes les mauvaises têtes croiront pouvoir secouer le joug de leur patrie, et aller ailleurs vivre sans règle et sans joug; ce plus grand nombre deviendra indépendant, et détruira bientôt partout toute autorité. Ils iront même hors de leur patrie chercher des armes contre la patrie même. Dès ce moment, il n'y a plus de société de peuple qui soit constante et assurée. Ainsi vous renverserez les lois et la société, que la raison, selon vous, demande, pour flatter une liberté effrénée, ou plutôt le libertinage des fous et des méchants, qui ne se croient libres que quand ils peuvent impunément mépriser la raison et les lois.

COR. — Je vois bien maintenant toute la suite de votre raisonnement, et je commence à le goûter.

CAM. — Ajoutez que cet établissement de république et de lois étant ensuite autorisé par le consentement et la pratique universelle du genre humain, excepté de quelques peuples brutaux et sauvages, la nature humaine entière, pour ainsi dire, s'est livrée aux lois depuis des siècles innombrables, par une absolue nécessité. Les fous mêmes et les méchants, pourvu qu'ils ne le soient qu'à demi, sentent et reconnaissent ce besoin de vivre en commun, et d'être sujets à des lois.

COR. — J'entends bien; et vous voulez que la patrie ayant ce droit, qui est sacré et inviolable, on ne puisse s'armer contre elle.

CAM. — Ce n'est pas seulement moi qui le veux, c'est la nature qui le demande. Quand Volumnia votre mère, et Véturia votre femme, vous parlèrent pour Rome, que vous dirent-elles? que sentîtes-vous au fond de votre cœur?

COR. — Il est vrai que la nature me parlait pour ma mère; mais elle ne me parlait pas de même pour Rome.

CAM. — Eh bien, votre mère vous parlait pour Rome, et la nature vous parlait par la bouche de votre mère. Voilà les liens naturels qui nous attachent à la patrie. Pouviez-vous attaquer la ville de votre mère, de tous vos parents, de tous vos amis, sans violer les droits de la nature? Je ne vous demande là-dessus aucun raisonnement; c'est votre sentiment sans réflexion que je consulte.

COR. — Il est vrai; on agit contre la nature toutes les fois que l'on combat contre sa patrie: mais s'il n'est pas permis de l'attaquer, du moins avouez qu'il est permis de l'abandonner, quand elle est injuste et ingrate.

CAM. — Non, je ne l'avouerai jamais. Si elle vous exile, si elle vous rejette, vous pouvez aller chercher un asile ailleurs. C'est lui obéir que de sortir de son sein quand elle nous chasse; mais il faut encore loin d'elle la respecter, souhaiter son bien, être prêt à y retourner, à la défendre, et à mourir pour elle.

COR. — Où prenez-vous toutes ces belles idées d'héroïsme? Quand ma patrie m'a renoncé, et ne veut plus me rien devoir, le contrat est rompu entre nous; je la renonce réciproquement, et ne lui dois plus rien.

CAM. — Vous avez déjà oublié que nous avons mis la patrie en la place de nos parents, et qu'elle a sur nous l'autorité des lois; faute de quoi il n'y aurait plus aucune société fixe et réglée sur la terre.

COR. — Il est vrai; je conçois qu'on doit regarder comme une vraie mère cette société qui nous a donné la naissance, les mœurs, la nourriture; qui a acquis de si grands droits sur nous par nos parents et par nos amis, qu'elle porte dans son sein. Je veux bien qu'on lui doive ce qu'on doit à une mère; mais....

CAM. — Si ma mère m'avait abandonné et maltraité, pourrais-je la méconnaître et la combattre?

COR. — Non; mais vous pourriez...

CAM. — Pourrais-je la mépriser et l'abandonner, si elle revenait à moi, et me montrait un vrai déplaisir de m'avoir maltraité?

COR. — Non.

CAM. — Il faut donc être toujours tout prêt à reprendre les sentiments de la nature pour sa patrie, ou plutôt ne les perdre jamais, et revenir à son service toutes les fois qu'elle vous en ouvre le chemin.

COR. — J'avoue que ce parti me paraît le meilleur; mais la fierté et le dépit d'un homme qu'on a poussé à bout ne lui laissent pas faire tant de réflexions. Le peuple romain insolent foulait aux pieds les patriciens; je ne pus souffrir cette indignité: le peuple furieux me contraignit de me retirer chez les Volsques. Quand je fus là, mon ressentiment et le désir de me faire valoir chez ce peuple ennemi des Romains m'engagèrent à prendre les armes contre mon pays. Vous m'avez fait voir, mon cher Furius, qu'il aurait fallu demeurer paisible dans mon malheur.

CAM. — Nous avons ici-bas les ombres de plusieurs grands

hommes qui ont fait ce que je vous dis. Thémistocle, ayant fait la faute de s'en aller en Perse, aima mieux mourir et s'empoisonner en buvant du sang de taureau, que de servir le roi de Perse contre les Athéniens. Scipion, vainqueur de l'Afrique, ayant été traité indignement à Rome, à cause qu'on accusait son frère d'avoir pris de l'argent dans sa guerre contre Antiochus, se retira à Linternum, où il passa dans la solitude le reste de ses jours, ne pouvant se résoudre, ni à vivre au milieu de sa patrie ingrate, ni à manquer à la fidélité qu'il lui devait : voilà ce que nous avons appris de lui depuis qu'il est descendu dans le royaume de Pluton.

Cor. — Vous citez les autres exemples, et vous ne dites rien du vôtre, qui est le plus beau de tous.

Cam. — Il est vrai que l'injustice qu'on m'avait faite me rendait inutile. Les autres capitaines mêmes avaient perdu toute autorité; on ne faisait plus que flatter le peuple : et vous savez combien il est funeste à un État que ceux qui le gouvernent se repaissent toujours d'espérances vaines et flatteuses. Tout à coup les Gaulois, auxquels on avait manqué de parole, gagnèrent la bataille d'Allia; c'était fait de Rome s'ils eussent poursuivi les Romains. Vous savez que la jeunesse se renferma dans le Capitole, et que les sénateurs se mirent dans leurs siéges curules, où ils furent tués. Il n'est pas nécessaire de raconter le reste, que vous avez ouï dire cent fois. Si je n'eusse étouffé mon ressentiment pour sauver ma patrie, tout était perdu sans ressource. J'étais à Ardée quand j'appris le malheur de Rome; j'armai les Ardéates. J'appris par des espions que les Gaulois, se croyant les maîtres de tout, étaient ensevelis dans le vin et dans la bonne chère. Je les surpris la nuit; j'en fis un grand carnage. A ce coup, les Romains, comme des gens ressuscités qui sortent du tombeau, m'envoient prier d'être leur chef. Je répondis qu'ils ne pouvaient représenter la patrie ni moi les reconnaître, et que j'attendrais les ordres des jeunes patriciens qui défendaient le Capitole, parce que ceux-ci étaient le vrai corps de la république; qu'il n'y avait qu'eux à qui je dusse obéir pour me mettre à la tête

de leurs troupes. Ceux qui étaient dans le Capitole m'élurent dictateur. Cependant les Gaulois se consumaient par des maladies contagieuses, après un siége de sept mois, devant le Capitole. La paix fut faite; et dans le moment qu'on pesait l'argent moyennant lequel ils promettaient de se retirer, j'arrive, je rends l'or aux Romains : Nous ne gardons point notre ville, dis-je alors aux Gaulois, avec l'or, mais avec le fer; retirez-vous. Ils sont surpris; ils se retirent. Le lendemain je les attaque dans leur retraite, et je les taille en pièces.

XXXV. — F. CAMILLUS ET FABIUS MAXIMUS.

La générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique que la finesse et les détours.

FAB. — C'est aux trois juges à nous régler pour le rang, puisque vous ne voulez pas me céder; ils décideront, et je les crois assez justes pour préférer les grandes actions de la guerre Punique, où la république était déjà puissante et admirée de toutes les nations éloignées, aux petites guerres de Rome naissante, pendant lesquelles on combattait toujours aux portes de la ville.

CAM. — Ils n'auront pas grand'peine à décider entre un Romain qui a été cinq fois dictateur, quoiqu'il n'ait jamais été consul; qui a triomphé quatre fois, qui a mérité le titre de second fondateur de Rome; et un autre citoyen qui n'a fait que temporiser par finesse, et fuir devant Annibal.

FAB. — J'ai plus mérité que vous le titre de second fondateur, car Annibal et toute la puissance des Carthaginois, dont j'ai délivré Rome, étaient un mal plus redoutable que l'incursion d'une foule de barbares que vous avez dissipés. Vous serez bien embarrassé quand il faudra comparer la prise de Véies, qui était un village, avec celle de la superbe et belliqueuse Tarente, cette seconde Lacédémone, dont elle était une colonie.

CAM. — Le siége de Véies était plus important aux Romains que celui de Tarente. Il n'en faut pas juger par la grandeur de la ville, mais par les maux qu'elle causait à Rome. Véies était

alors à proportion plus forte pour Rome naissante, que Tarente ne le fut dans la suite pour Rome, qui avait augmenté sa puissance par tant de prospérités.

FAB. — Mais cette petite ville de Véies, vous demeurâtes dix ans à la prendre; ce siége dura autant que celui de Troie: aussi entrâtes-vous dans Rome, après cette conquête, sur un chariot triomphal traîné par quatre chevaux blancs. Il vous fallut même des vœux pour parvenir à ce grand succès; vous promîtes aux dieux la dixième partie du butin. Sur cette parole, ils vous firent prendre la ville; mais dès qu'elle fut prise, vous oubliâtes vos bienfaiteurs, et vous donnâtes le pillage aux soldats, quoique les dieux méritassent la préférence.

CAM. — Ces fautes-là se font sans mauvaise volonté, dans le transport que cause une victoire remportée. Mais les dames romaines payèrent mon vœu; car elles donnèrent tout l'or de leurs joyaux pour faire une coupe d'or du poids de huit talents, qu'on offrit au temple de Delphes: aussi le sénat ordonna qu'on ferait l'éloge public de chacune de ces généreuses femmes après sa mort.

FAB. — Je consens à leur éloge, et point au vôtre. C'est vous qui avez violé votre vœu; c'est elles qui l'ont accompli.

CAM. — On ne peut point me reprocher d'avoir jamais manqué volontairement à la bonne foi; j'en ai donné une belle marque.

FAB. — Je vois déjà venir de loin notre maître d'école tant de fois rebattu.

CAM. — Ne pensez pas vous en moquer; ce maître d'école me fait grand honneur. Les Falériens avaient, à la mode des Grecs, un homme instruit des lettres pour élever leurs enfants en commun, afin que la société, l'émulation, et les maximes du bien public, les rendissent encore plus les enfants de la république que de leurs parents; ce traître me vint livrer toute la jeunesse des Falériens. Il ne tenait qu'à moi de subjuguer ce peuple, ayant de si précieux otages; mais j'eus horreur du traître et de la trahison. Je ne fis pas comme ceux qui ne sont qu'à demi gens de bien, et qui aiment la

trahison, quoiqu'ils détestent le traître : je commandai aux licteurs de déchirer les habits du maître d'école; je lui fis lier les mains derrière le dos, et je chargeai les enfants mêmes de le ramener en le fouettant jusque dans leur ville. Est-ce aimer la bonne foi? qu'en croyez-vous, Fabius? parlez.

FAB. — Je crois que cette action est belle, et elle vous relève plus que la prise de Véies.

CAM. — Mais savez-vous la suite? elle marque bien ce que fait la vertu et combien la générosité est plus utile pour la politique même que la finesse.

FAB. — N'est-ce pas que les Falériens, touchés de votre bonne foi, vous envoyèrent des ambassadeurs pour se mettre, eux et leur ville, à votre discrétion, disant qu'ils ne pouvaient rien faire de meilleur pour leur patrie, que de la soumettre à un homme si juste et si ennemi du crime?

CAM. — Il est vrai; mais je renvoyai leurs ambassadeurs à Rome, afin que le sénat et le peuple décidassent.

FAB. — Vous craigniez l'envie et la jalousie de vos concitoyens.

CAM. — N'avais-je pas raison? Plus on pratique la vertu au-dessus des autres, plus on doit craindre d'irriter leur jalousie; d'ailleurs je devais cette déférence à la république. Mais enfin on ne voulut point décider; on me renvoya les ambassadeurs, et je finis l'affaire comme je l'avais commencée, par un procédé généreux. Je laissai les Falériens en liberté se gouverner eux-mêmes selon leurs lois; je fis avec eux une paix juste et honorable pour leur ville.

FAB. — J'ai ouï dire que les soldats de votre armée furent bien irrités de cette paix; car ils espéraient un grand pillage.

CAM. — Ne devais-je pas préférer la gloire de Rome et mon honneur à l'avarice des soldats?

FAB. — J'en conviens. Mais revenons à notre question. Vous ne savez peut-être pas que j'ai donné des marques de probité plus fortes que l'affaire de votre maître d'école.

CAM. — Non, je ne le sais point, et je ne saurais me le persuader.

FAB. — J'avais réglé avec Annibal qu'on échangerait dans les deux armées les prisonniers, et que ceux qui ne pourraient êtres échangés seraient rachetés deux cent cinquante drachmes pour chaque homme. L'échange achevé, on trouva qu'il y avait encore, au delà du nombre des Carthaginois, deux cent cinquante Romains qu'il fallait racheter. Le sénat désapprouve mon traité, et refuse le payement : j'envoie mon fils à Rome pour vendre mon bien, et je paye à mes dépens toutes ces rançons que le sénat ne voulait point payer. Vous n'étiez généreux qu'aux dépens de la république ; mais moi je l'ai été sur mon propre compte : vous ne l'avez été que de concert avec le sénat ; je l'ai été contre le sénat même.

CAM. — Il n'est pas difficile à un homme de cœur de sacrifier un peu d'argent pour se procurer tant de gloire. Pour moi, j'ai montré ma générosité en sauvant ma patrie ingrate : sans moi, les Gaulois ne vous auraient pas même laissé une ville de Rome à défendre. Allons trouver Minos, afin qu'il finisse notre contestation et règle nos rangs.

XXXVI. — FABIUS MAXIMUS ET ANNIBAL.

Un général d'armée doit sacrifier sa réputation au salut public.

ANN. — Je vous ai fait passer de mauvais jours et de mauvaises nuits ; avouez-le de bonne foi.

FAB. — Il est vrai ; mais j'ai eu ma revanche.

ANN. — Pas trop ; vous ne faisiez que reculer devant moi, que chercher des campements inaccessibles sur des montagnes · vous étiez toujours dans les nues. C'était mal relever la réputation des Romains, que de montrer tant d'épouvante.

FAB. — Il faut aller au plus pressé. Après tant de batailles perdues, j'eusse achevé la ruine de la république de hasarder de nouveaux combats. Il fallait relever le courage de nos troupes, les accoutumer à vos armes, à vos éléphants, à vos ruses, à votre ordre de bataille, vous laisser amollir dans les plaisirs de Capoue, et attendre que vous usassiez peu à peu vos forces.

ANN. — Mais cependant vous vous déshonoriez par votre timidité. Belle ressource pour la patrie, après tant de malheurs, qu'un capitaine qui n'ose rien tenter, qui a peur de son ombre comme un lièvre, qui ne trouve point de rochers assez escarpés pour y faire grimper ses troupes toujours tremblantes! C'était entretenir la lâcheté dans votre camp, et augmenter l'audace dans le mien.

FAB. — Il valait mieux se déhonorer par cette lâcheté, que faire massacrer toute la fleur des Romains, comme Terentius Varro le fit à Cannes. Ce qui aboutit à sauver la patrie, et à rendre les victoires des ennemis inutiles, ne peut déshonorer un capitaine; on voit qu'il a préféré le salut public à sa propre réputation, qui lui est plus chère que sa vie; et ce sacrifice de sa réputation doit lui en attirer une grande : encore même n'est-il pas question de sa réputation; il ne s'agit que des discours téméraires de certains critiques qui n'ont pas des vues assez étendues pour prévoir de loin combien cette manière lente de faire la guerre sera enfin avantageuse. Il faut laisser parler les gens qui ne regardent que ce qui est présent et que ce qui brille. Quand vous aurez, par votre patience, obtenu un bon succès, les gens mêmes qui vous ont le plus condamné seront les plus empressés à vous applaudir. Ils ne jugent que par les succès : ne songez qu'à réussir; si vous y parvenez, ils vous accableront de louanges.

ANN. — Mais que vouliez-vous que pensassent vos alliés?

FAB. — Je les laissais penser tout ce qui leur plairait, pourvu que je sauvasse Rome; comptant que je serais bien justifié sur toutes leurs critiques, après que j'aurais prévalu sur vous.

ANN. — Sur moi! Vous n'avez jamais eu cette gloire. Une seule fois j'ai décampé devant vous, et en cela j'ai montré que je savais me jouer de toute votre science dans l'art militaire; car avec des feux attachés aux cornes d'un grand nombre de bœufs, je vous donnai le change, et je décampai la nuit, pendant que vous vous imaginiez que j'étais auprès de votre camp.

FAB. — Ces ruses-là peuvent surprendre tout le monde; mais elles n'ont rien décidé entre nous. Enfin vous ne pouvez

désavouer que je vous ai affaibli, que j'ai repris des places, que j'ai relevé de leurs chutes les troupes romaines; et, si le jeune Scipion ne m'en eût dérobé la gloire, je vous aurais chassé de l'Italie. Si Scipion en est venu à bout, c'est qu'il y avait encore une Rome sauvée par la lenteur de Fabius. Cessez donc de vous moquer d'un homme qui, en reculant un peu devant vous, est cause que vous avez abandonné toute l'Italie, et fait périr Carthage. Il n'est pas question d'éblouir par des commencements avantageux, l'essentiel est de bien finir.

XXXVII. — RHADAMANTHE, CATON LE CENSEUR, ET SCIPION L'AFRICAIN.

Les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique.

RHAD. — Qui es-tu donc, vieux Romain? Dis-moi ton nom. Tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur et rébarbatif. Tu as l'air d'un vilain rousseau; du moins, je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse. Tu avais, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

CAT. — Point : je n'en avais que quatre-vingt-dix, et j'ai trouvé ma vie bien courte; car j'aimais fort à vivre, et je me portais à merveille. Je m'appelle Caton. N'as-tu point ouï parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchants?

RHAD. — Oh! je te reconnais sans peine, sur le portrait qu'on m'avait fait de toi. Le voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter et à mordre les autres. Mais j'ai un procès à régler entre toi et le grand Scipion, qui vainquit Annibal. Holà, Scipion, hâtez-vous de venir : voici Caton qui arrive enfin; je prétends juger tout à l'heure votre vieille querelle. Çà, que chacun défende sa cause.

SCIP. Pour moi, j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton; elle était indigne de sa haute réputation. Il se joignit à Fabius Maximus, et ne fut son ami que pour m'attaquer. Il voulait m'empêcher de passer en Afrique. Ils étaient tous

deux timides dans leur politique, d'ailleurs Fabius ne savait que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper dans les rues, d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton, qui aimait par pédanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, et fut jaloux de moi, parce que j'étais jeune et hardi. Mais la principale cause de son entêtement fut son avarice : il voulait qu'on fît la guerre avec épargne, comme il plantait ses choux et ses oignons. Pour moi, je voulais qu'on fît vivement la guerre, pour la finir bientôt avec avantage; qu'on regardât non ce qu'il en coûterait, mais les actions que je ferais. Le pauvre Caton était désolé; car il voulait toujours gouverner la république comme sa petite chaumière, et remporter des victoires à juste prix. Il ne voyait pas que le dessein de Fabius ne pouvait réussir. Jamais il n'aurait chassé Annibal d'Italie. Annibal était assez habile pour y subsister toujours aux dépens du pays, et pour conserver des alliés; il aurait même toujours fait venir de nouvelles troupes d'Afrique par mer. Si Néron n'eût défait Asdrubal avant qu'il pût se joindre à son frère, tout était perdu; Fabius le temporiseur eût été mal dans ses affaires. Cependant Rome, pressée de si près par un tel ennemi, aurait succombé à la longue. Mais Caton ne voyait point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avait su porter jusqu'à Rome. Je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eus contre moi; et des persécutions qu'il a faites à ma famille.

Cat. — Et moi je demande récompense d'avoir soutenu la justice et le bien public contre ton frère Lucius, qui était un brigand. Laissons là cette guerre d'Afrique, où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu aies arraché à la république un commandement d'armée pour ton frère qui en était incapable? Tu promis de le suivre, et de servir sous lui : tu étais son pédagogue. Dans cette guerre contre Antiochus, ton frère fit toutes sortes d'injustices et de concussions. Tu fermais les yeux pour ne les pas voir; la passion fraternelle t'avait aveuglé.

SCIP. — Mais quoi ! cette guerre ne finit-elle pas glorieusement? Le grand Antiochus fut défait, chassé et repoussé des côtes d'Asie. C'est le dernier ennemi qui ait pu nous disputer la suprême puissance. Après lui tous les royaumes venaient tomber les uns sur les autres aux pieds des Romains.

CAT. — Il est vrai qu'Antiochus pouvait bien les embarrasser, s'il eût cru les conseils d'Annibal; mais il ne fit que s'amuser, que se déshonorer par d'infâmes plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopœmen disait alors que s'il eût été préteur des Achéens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus en la surprenant dans les cabarets. Ton frère, et toi, Scipion, vous n'eûtes pas grand'peine à vaincre des ennemis qui s'étaient déjà ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

SCIP. — La puissance d'Antiochus était pourtant formidable.

CAT. — Mais revenons à notre affaire. Lucius ton frère n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé? Oserais-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien?

SCIP. — Après ma mort, tu as eu la dureté de le condamner à une amende, et de vouloir le faire prendre par des licteurs.

CAT. — Il le méritait bien ; et toi, qui avais...

SCIP. — Pour moi, je pris mon parti avec courage. Quand je vis que le peuple se tournait contre moi, au lieu de répondre à l'accusation, je dis : Allons au Capitole remercier les dieux de ce qu'en un jour semblable à celui-ci je vainquis Annibal et les Carthaginois. Après quoi je ne m'exposai plus à la fortune; je me retirai à Linternum, loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, et respecté de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en philosophe. Voilà ce que Caton, censeur implacable, me contraignit de faire. Voilà de quoi je demande justice.

CAT. — Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice. J'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyais combien les mœurs se corrom-

paient de jour en jour par le faste et par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles louanges pour avoir chassé du sénat Lucius Quintius, qui avait été consul, et qui était frère de T. Q. Flaminius, vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimait, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle?

SCIP. — J'avoue que cette action est juste, et que tu as souvent puni le crime. Mais tu étais trop ardent contre tout le monde; et quand tu avais fait une bonne action, tu t'en vantais trop grossièrement. Te souviens-tu d'avoir dit une fois que Rome te devait plus que tu ne devais à Rome? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

RHAD. — Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche?

CAT. — Que j'ai en effet soutenu la république romaine contre la mollesse et le faste des femmes qui en corrompaient les mœurs; que j'ai tenu les grands dans la crainte des lois; que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres, et que la république ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étaient mes ennemis qu'à cause que je les avais attaqués pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne était dans le voisinage de celui de Manius Curius, je me proposai dès ma jeunesse d'imiter ce grand homme pour la simplicité des mœurs; pendant que d'un autre côté je me proposais Démosthène pour mon modèle d'éloquence. On m'appelait même le Démosthène latin. On me voyait tous les jours marchant nu avec mes esclaves, pour aller labourer la terre. Mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture et à l'éloquence me détournât de l'art militaire. Dès l'âge de dix-sept ans, je me montrai intrépide dans les guerres contre Annibal. Bientôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé préteur en Sardaigne, je rejetai le luxe que tous les autres préteurs avaient introduit avant moi; je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejeter tous les présents. Ayant été fait consul, je gagnai en Espagne, au deçà du Bœtis, une bataille contre les

barbares. Après cette victoire, je pris plus de villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

SCIP. — Autre vanterie insupportable. Mais nous la connaissions déjà; car tu l'as souvent faite, et plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avaient racontée pour me réjouir. Mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi; je connais l'Espagne et tes belles conquêtes.

CAT. — Il est certain que quatre cents villes se rendirent presque en même temps; et tu n'en as jamais tant fait.

SCIP. — Carthage seule vaut mieux que tes quatre cents villages.

CAT. — Mais que diras-tu de ce que je fis sous Manius Acilius, pour aller, au travers des précipices, surprendre Antiochus dans les montagnes entre la Macédoine et la Thessalie?

SCIP. — J'approuve cette action, et il serait injuste de lui refuser des louanges. On t'en doit aussi pour avoir réprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne te peut excuser sur ton avarice sordide.

CAT. Tu parles ainsi, parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement. Mais il faut se représenter que je me suis vu dans une république qui se corrompait tous les jours. Les dépenses y augmentaient sans mesure. On y achetait un poisson plus cher qu'un bœuf n'avait été vendu quand j'entrai dans les affaires publiques. Il est vrai que les choses qui étaient au plus bas prix me paraissaient encore trop chères quand elles étaient inutiles. Je disais aux Romains : A quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines et corrompues vous gouvernent? Avais-je tort de parler ainsi? On vivait sans pudeur; chacun se ruinait, et vivait avec toute sorte de bassesse et de mauvaise foi, pour avoir de quoi soutenir ses folles dépenses. J'étais censeur; j'avais acquis de l'autorité par ma vieillesse et par ma vertu : pouvais-je me taire?

SCIP. — Mais pourquoi être encore le délateur universel à quatre-vingt-dix ans? Cest un beau métier à cet âge!

CAT. — C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur, ni de son zèle pour la république, et qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

SCIP. — Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres. Il me semble que tu l'as été jusqu'à cinquante fois, et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

CAT. — Il est vrai, et je m'en glorifie. Il n'était pas possible que les méchants ne fissent, par des calomnies, une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais rien pardonné.

SCIP. — Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

CAT. — Je l'avoue; faut-il s'en étonner? Il est bien malaisé de rendre compte de toute sa vie devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. J'étais un pauvre vieillard exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyait que je radotais, et qui comptait pour des fables tout ce que j'avais fait autrefois. Quand je le racontais, ils ne faisaient que bâiller et que se moquer de moi, comme d'un homme qui se louait sans cesse.

SCIP. — Ils n'avaient pas grand tort. Mais enfin pourquoi aimais-tu tant à reprendre les autres? Tu étais comme un chien qui aboie contre tous les passants.

CAT. — J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenais beaucoup plus des fous que des sages. Les sages ne le sont qu'à demi, et ne donnent que de faibles leçons; mais les fous sont bien fous, et il n'y a qu'à les voir pour savoir comment il ne faut pas faire.

SCIP. — J'en conviens; mais toi, qui étais si sage, pourquoi étais-tu d'abord si ennemi des Grecs; et dans la suite, pourquoi pris-tu tant de peine, dans ta vieillesse, pour apprendre leur langue?

CAT. — C'est que je craignais que les Grecs nous communiqueraient bien plus leurs arts que leur sagesse, et leurs mœurs dissolues que leurs sciences. Je n'aimais point tous ces joueurs d'instruments, ces musiciens, ces poëtes, ces peintres, ces

sculpteurs; tout cela ne sert qu'à la curiosité et à une vie voluptueuse. Je trouvais qu'il valait mieux garder notre simplicité rustique, notre vie pauvre et laborieuse dans l'agriculture; être plus grossier, et mieux vivre; moins discourir sur la vertu, et la pratiquer davantage.

SCIP. — Pourquoi donc appris-tu le grec?

CAT. — A la fin, je me laissai enchanter par les Sirènes, comme les autres. Je prêtai l'oreille aux muses grecques. Mais je crains bien que tous ces petits sophistes grecs, qui viennent affamés à Rome pour faire fortune, achèveront de corrompre les mœurs romaines.

SCIP. — Ce n'est pas sans sujet que tu le crains; mais tu aurais dû craindre aussi de corrompre les mœurs romaines par ton avarice.

CAT. — Moi avare! j'étais bon ménager; je ne voulais laisser rien perdre; mais je ne dépensais que trop!

RHAD. — Oh! voilà le langage de l'avarice, qui croit toujours être prodigue.

SCIP. — N'est-il pas honteux que tu aies abandonné l'agriculture pour te jeter dans l'usure la plus infâme? Tu ne trouvais pas sur tes vieux jours, à ce que j'ai ouï dire, que les terres et les troupeaux rapportassent assez de revenu; tu devins usurier. Est-ce là le métier d'un censeur qui veut réformer la ville? Qu'as-tu à répondre?

RHAD. — Tu n'oses parler, et je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger. Il faut, mon pauvre Caton, te punir et te récompenser tout ensemble: tu m'embarrasses fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus et de tes grandes actions pour ta république: mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les Champs-Élysées? ce serait un trop grand scandale. Tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte; mais ta consolation sera d'empêcher les autres d'y entrer. Tu contrôleras tous ceux qui se présenteront; tu seras censeur ici-bas comme tu l'étais à Rome. Tu auras, pour menus plaisirs, toutes les vertus du genre humain à critiquer. Je te livre Lucius Scipion, et L. Quintius, et tous les autres,

pour répandre sur eux ta bile : tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'univers : citoyens romains, grands capitaines, rois barbares, tyrans des nations, tous seront soumis à ton chagrin et à ta satire. Mais prends garde à Lucius Scipion ; car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bouche pour passer la barque de Charon. Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, et je te punirai comme les plus infâmes voleurs.

XXXVIII. — SCIPION ET ANNIBAL.

La vertu trouve en elle-même sa récompense par le plaisir pur qui l'accompagne.

ANN. — Nous voici rassemblés, vous et moi, comme nous le fûmes en Afrique un peu avant la bataille de Zama.

SCIP. — Il est vrai ; mais la conférence d'aujourd'hui est bien différente de l'autre. Nous n'avons plus de gloire à acquérir, ni de victoires à remporter. Il ne nous reste qu'une ombre vaine et légère de ce que nous avons été, avec un souvenir de nos aventures qui ressemble à un songe. Voilà ce qui met d'accord Annibal et Scipion. Les mêmes dieux qui ont mis Carthage en poudre ont réduit à un peu de cendre le vainqueur de Carthage que vous voyez.

ANN. — Sans doute, c'est dans votre solitude de Linternum que vous avez appris toute cette belle philosophie.

SCIP. — Quand je ne l'aurais pas apprise dans ma retraite, je l'apprendrais ici ; car la mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux.

ANN. — La disgrâce et la solitude ne vous ont pas été inutiles pour faire ces sages réflexions.

SCIP. — J'en conviens ; mais vous n'avez pas eu moins que moi ces instructions de la fortune. Vous avez vu tomber Carthage ; il vous a fallu abandonner votre patrie ; et après avoir fait trembler Rome, vous avez été contraint de vous dé-

rober à sa vengeance par une vie errante de pays en pays.

ANN. — Il est vrai; mais je n'ai abandonné ma patrie que quand je ne pouvais plus la défendre, et qu'elle ne pouvait me sauver du supplice : je l'ai quittée pour épargner sa ruine entière, et pour ne voir point sa servitude. Au contraire, vous avez été réduit à quitter votre patrie au plus haut point de sa gloire, et d'une gloire qu'elle tenait de vous. Y a-t-il rien de si amer? Quelle ingratitude!

SCIP. — C'est ce qu'il faut attendre des hommes quand on les sert le mieux. Ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontents; un peu plus tôt, un peu plus tard, la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux. Mais quand on fait le bien par l'amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

XXXIX. — ANNIBAL ET SCIPION.

L'ambition ne connaît point de bornes.

SCIP. — Il me semble que je suis encore à notre conférence avant la bataille de Zama; mais nous ne sommes pas ici dans la même situation. Nous n'avons plus de différend; toutes nos guerres sont éteintes dans les eaux du fleuve d'oubli. Après avoir conquis l'un et l'autre tant de provinces, une urne a suffi à recueillir nos cendres.

ANN. — Tout cela est vrai; notre gloire passée n'est plus qu'un songe, nous n'avons plus rien à conquérir ici : pour moi, je m'en ennuie.

SCIP. — Il faut avouer que vous étiez bien inquiet et bien insatiable.

ANN. — Pourquoi? je trouve que j'étais bien modéré.

SCIP. — Modéré! quelle modération! D'abord les Carthaginois ne songeaient qu'à se maintenir en Sicile, dans la partie occidentale. Le sage roi Gélon, et puis le tyran Denys, leur avaient donné bien de l'exercice.

ANN. — Il est vrai : mais dès lors nous songions à subjuguer toutes ces villes florissantes qui se gouvernaient en républiques, comme Léonte, Agrigente, Sélinonte.

SCIP. — Mais enfin les Romains et les Carthaginois étant vis-à-vis les uns des autres, la mer entre deux, se regardaient d'un œil jaloux, et se disputaient l'île de Sicile, qui était au milieu des deux peuples prétendants. Voilà à quoi se bornait votre ambition.

ANN. — Point du tout. Nous avions encore nos prétentions du côté de l'Espagne. Carthage la Neuve nous donnait en ce pays-là un empire presque égal à celui de l'ancienne, au milieu de l'Afrique.

SCIP. — Tout cela est vrai. Mais c'était par quelque port pour vos marchandises que vous aviez commencé à vous établir sur les côtes d'Espagne; les facilités que vous y trouvâtes vous donnèrent peu à peu la pensée de conquérir ces vastes régions.

ANN. — Dès le temps de notre première guerre contre les Romains, nous étions puissants en Espagne, et nous en aurions été bientôt les maîtres sans votre république.

SCIP. — Enfin, le traité que nous conclûmes avec les Carthaginois les obligeait à renoncer à tous les pays qui sont entre les Pyrénées et l'Èbre.

ANN. — La force nous réduisit à cette paix honteuse; nous avions fait des pertes infinies sur terre et sur mer. Mon père ne songea qu'à nous relever après cette chute. Il me fit jurer sur les autels, à l'âge de neuf ans, que je serais jusqu'à la mort ennemi des Romains. Je le jurai; je l'ai accompli. Je suivis mon père en Espagne; après sa mort, je commandai l'armée carthaginoise, et vous savez ce qui arriva.

SCIP. — Oui, je le sais, et vous le savez bien aussi à vos dépens. Mais si vous fîtes bien du chemin, c'est que vous trouvâtes la fortune qui venait partout au-devant de vous pour vous solliciter à la suivre. L'espérance de vous joindre aux Gaulois, nos anciens ennemis, vous fit passer les Pyrénées. La victoire que vous remportâtes sur nous au bord du Rhône

vous encouragea à passer les Alpes : vous y perdîtes beaucoup de soldats, de chevaux et d'éléphants. Quand vous fûtes passé, vous défîtes sans peine nos troupes étonnées, que vous surprîtes à Ticinum. Une victoire en attire une autre, en consternant les vaincus, et en procurant aux vainqueurs beaucoup d'alliés ; car tous les peuples du pays se donnent en foule aux plus forts.

ANN. — Mais la bataille de Trébie, qu'en pensez-vous?

SCIP. — Elle vous coûta peu, venant après tant d'autres. Après cela vous fûtes le maître de l'Italie. Trasimène et Cannes furent plutôt des carnages que des batailles. Vous perçâtes toute l'Italie. Dites la vérité, vous n'aviez pas d'abord espéré de si grands succès.

ANN. — Je ne savais pas bien jusqu'où je pourrais aller; mais je voulais tenter la fortune. Je déconcertai les Romains par un coup si hardi et si imprévu. Quand je trouvai la fortune si favorable, je crus qu'il fallait en profiter : le succès me donna des desseins que je n'aurais jamais osé concevoir.

SCIP. — Eh bien! n'est-ce pas ce que je disais ? La Sicile, l'Espagne, l'Italie n'étaient plus rien pour vous. Les Grecs, avec lesquels vous vous étiez ligués, auraient bientôt subi votre joug.

ANN. — Mais, vous qui parlez, n'avez-vous pas fait précisément ce que vous nous reprochez d'avoir été capables de faire? L'Espagne, la Sicile, Carthage même et l'Afrique ne furent rien : bientôt toute la Grèce, la Macédoine, toutes les îles, l'Égypte, l'Asie, tombèrent à vos pieds; et vous aviez encore bien de la peine à souffrir que les Parthes et les Arabes fussent libres. Le monde entier était trop petit pour ces Romains, qui, pendant cinq cents ans, avaient été bornés à vaincre autour de leur ville les Volsques, les Sabins et les Samnites.

XL. — LUCULLUS ET CRASSUS.

Contre le luxe de la table.

LUC. — Jamais je n'ai vu un souper si délicat et si somptueux.

CRAS. — Et moi je n'ai pas oublié que j'en ai fait de bien meilleurs dans votre salle d'Apollon.

LUC. — Point, je n'ai jamais fait meilleure chère. Mais voulez-vous que je vous parle sur un ton libre et gai? Ne vous en fâcherez-vous point?

CRAS. — Non; j'entends la raillerie.

LUC. — Quoi? un souper pendant lequel nous avons eu une comédie atellane, des pantomimes, plusieurs parasites bien affamés et bien impudents, qui par jalousie ont pensé se battre : c'est une fête merveilleuse!

CRAS. — J'aime le spectacle, et je sais que vous l'aimez aussi; j'ai voulu vous faire ce plaisir.

LUC. — Mais quoi! ces grandes murènes, ces poules d'Ionie, ces jeunes paons si tendres, ces sangliers tout entiers, ces olives de Vénafre, ces vins de Massique, de Cécube, de Falerne, de Chio. J'admirai ces tables de citronnier de Numidie, ces lits d'argent couverts de pourpre.

CRAS. — Tout cela n'était pas trop pour vous.

LUC. — Et ces jeunes garçons si bien frisés qui donnaient à boire! ils servaient du nectar, et c'étaient autant de Ganymèdes.

CRAS. — Eussiez-vous voulu être servi par des eunuques vieux et laids, ou par des esclaves de Sardaigne? De tels objets salissent un repas.

LUC. — Il est vrai; mais où aviez-vous pris ce joueur de flûte, et cette jeune Grecque avec sa lyre dont les accords égalent ceux d'Apollon même; elle était gracieuse comme Vénus, et passionnée dans le chant de ses odes comme Sapho.

CRAS. — Je savais combien vous avez l'oreille délicate.

LUC. — Mais enfin je reviens d'Asie, où l'on apprend à raffiner sur les plaisirs. Mais pour vous, qui n'êtes pas en-

core parti pour y aller, comment pouvez-vous en savoir tant?

CRAS. — Votre exemple m'a instruit; vous donnez du goût à ceux qui vous fréquentent.

LUC. — Mais je ne peux revenir de mon étonnement sur ces synthèses[1] des plus fines étoffes de Cos, avec des ornements phrygiens d'or et d'argent, dont elles étaient bordées; chaque convié avait la sienne, et on en a encore trouvé de reste pour toutes les ombres. Les trois lits étaient pleins : la grande compagnie vous plaît-elle ?

CRAS. — Je vous ai ouï dire qu'elle ne convient pas, et qu'il vaut mieux être peu de gens bien choisis.

LUC. — Venons au fait. Combien vous coûte ce repas?

CRAS. — Cent cinquante grands sesterces.

LUC. — Vous n'hésitez point à répondre, et vous savez bien votre compte; ce souper se fit hier au soir, et vous savez déjà à quoi se monte toute la dépense. Sans doute, elle vous tient au cœur.

CRAS. — Il est vrai que je regrette ces dépenses superflues et excessives.

LUC. — Pourquoi donc les faites-vous?

CRAS. — Je ne les fais pas souvent.

LUC. — Si j'étais en votre place, je ne les ferais jamais. Votre inclination ne vous y porte point; qu'est-ce qui vous y oblige?

CRAS. — Une mauvaise honte, et la crainte de passer chez vous pour avare. Les prodigues prennent toujours la frugalité pour une avarice infâme.

LUC. — Vous avez donc donné un souper magnifique comme un poltron va au combat, en désespéré?

CRAS. — Pas tout à fait de même, car je ne prétends pas être avare : je crois même, en bonne foi, que je ne suis pas assez épargnant.

LUC. — Tous les avares en croient autant d'eux-mêmes. Mais enfin, pourquoi ne vous êtes-vous pas tenu dans la médiocrité, puisque l'excès de la dépense vous choque tant?

[1] Robes dont on se servait dans les festins. (*Édit. de Vers.*)

CRAS. — C'est que, ne sachant point comment ces sortes de dépenses se font, j'ai pris le parti de ne ménager rien, à condition de n'y retourner pas souvent.

LUC. — Bon! je vous entends : vous allez épargner pour réparer cette dépense, et vous vous en dédommagerez en Asie en pillant les peuples.

XLI. — SYLLA, CATILINA ET CÉSAR.

Les funestes suites du vice ne corrigent point les princes corrompus.

SYL. — Je viens à la hâte vous donner un avis, César, et je mène avec moi un bon second pour vous persuader : c'est Catilina. Vous le connaissez, et vous n'avez été que trop de sa cabale. N'ayez point de peur de nous; les ombres ne font point de mal.

CÉS. — Je me passerais bien de votre visite; vos figures sont tristes, et vos conseils le seront peut-être encore davantage. Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

SYL. — Qu'il ne faut point que vous aspiriez à la tyrannie.

CÉS. — Pourquoi? N'y avez-vous pas aspiré vous-mêmes?

SYL. — Sans doute, et c'est pour cela que nous sommes plus croyables quand nous vous conseillons d'y renoncer.

CÉS. — Pour moi, je veux vous imiter en tout, chercher la tyrannie comme vous l'avez cherchée, et ensuite revenir comme vous de l'autre monde après ma mort, pour désabuser les tyrans qui viendront en ma place.

SYL. — Il n'est pas question de ces gentillesses et de ces jeux d'esprit; nous autres ombres nous ne voulons rien que de sérieux. Venons au fait. J'ai quitté volontairement la tyrannie, et m'en suis bien trouvé. Catilina s'est efforcé d'y parvenir, et a succombé malheureusement. Voilà deux exemples bien instructifs pour vous.

CÉS. — Je n'entends point tous ces beaux exemples. Vous avez tenu la république dans les fers, et vous avez été assez

mal habile homme pour vous dégrader vous-même. Après avoir quitté la suprême puissance, vous êtes demeuré avili, obscur, inutile, abattu. L'homme fortuné fut abandonné de la fortune. Voilà déjà un de vos deux exemples que je ne comprends point. Pour l'autre, Catilina a voulu se rendre le maître, et a bien fait jusque là; il n'a pas su bien prendre ses mesures; tant pis pour lui. Quant à moi, je ne tenterai rien qu'avec de bonnes précautions.

CATIL. — J'avais pris les mêmes mesures que vous : flatter la jeunesse, la corrompre par des plaisirs, l'engager dans des crimes, l'abîmer par la dépense et par les dettes, s'autoriser par des femmes d'un esprit intrigant et brouillon. Pouvez-vous mieux faire?

CÉS. — Vous dites là des choses que je ne connais point. Chacun fait comme il peut.

CATIL. — Vous pouvez éviter les maux où je suis tombé, et je suis venu vous en avertir.

SYL. — Pour moi, je vous le dis encore; je me suis bien trouvé d'avoir renoncé aux affaires avant ma mort.

CÉS. — Renoncé aux affaires! Faut-il abandonner la république dans ses besoins?

SYL. — Eh! ce n'est pas ce que je vous dis. Il y a bien de la différence entre la servir ou la tyranniser.

CÉS. — Eh! pourquoi donc avez-vous cessé de la servir?

SYL. — Oh! vous ne voulez pas m'entendre. Je dis qu'il faut servir la patrie jusqu'à la mort, mais qu'il ne faut ni chercher la tyrannie, ni s'y maintenir quand on y est parvenu.

XLII. — CÉSAR ET CATON.

Le pouvoir despotique, loin d'assurer le repos et l'autorité des princes, les rend malheureux, et entraîne inévitablement leur ruine.

CÉS. — Hélas! mon cher Caton, te voilà en pitoyable état. L'horrible plaie!

CAT. — Je me perçai moi-même à Utique, après la ba-

taille de Thapse, pour ne point survivre à la liberté. Mais toi à qui je fais pitié, d'où vient que tu m'as suivi de si près? Qu'est-ce que j'aperçois? combien de plaies sur ton corps! Attends que je les compte. En voilà vingt-trois!

CÉS. — Tu seras bien surpris quand tu sauras que j'ai été percé de tant de coups au milieu du sénat par mes meilleurs amis. Quelle trahison!

CAT. — Non, je n'en suis point surpris. N'étais-tu pas le tyran de tes amis aussi bien que du reste des citoyens? Ne devaient-ils pas prêter leurs bras à la vengeance de la patrie opprimée? Il faudrait immoler non-seulement son ami, mais encore son propre frère, à l'exemple de Timoléon, et ses propres enfants, comme fit l'ancien Brutus.

CÉS. — Un de ses descendants n'a que trop suivi cette belle leçon. C'est Brutus que j'aimais tant, et qui passait pour être mon fils, qui a été le chef de la conjuration pour me massacrer.

CAT. — Oh! heureux Brutus, qui a rendu Rome libre, et qui a consacré ses mains dans le sang d'un nouveau Tarquin, plus impie et plus superbe que celui qui fut chassé par Junius!

CÉS. — Tu as toujours été prévenu contre moi, et outré dans tes maximes de vertu.

CAT. — Qu'est-ce qui m'a prévenu contre toi? Ta vie dissolue, prodigue, artificieuse, efféminée; tes dettes, tes brigues, ton audace: voilà ce qui a prévenu Caton contre cet homme dont la ceinture, la robe traînante, l'air de mollesse, ne promettaient rien qui fût digne des anciennes mœurs. Tu ne m'as point trompé, je t'ai connu dès ta jeunesse. Oh! si l'on m'avait cru...

CÉS. — Tu m'aurais enveloppé dans la conjuration de Catilina pour me perdre.

CAT. — Alors tu vivais en femme, et tu n'étais homme que contre ta patrie. Que ne fis-je point pour te convaincre? Mais Rome courait à sa perte, et elle ne voulait pas connaître ses ennemis.

CÉS. — Ton éloquence me fit peur, je l'avoue, et j'eus recours à l'autorité. Mais tu ne peux désavouer que je me tirai d'affaire en habile homme.

CAT. — Dis en habile scélérat. Tu éblouissais les plus sages par tes discours modérés et insinuants; tu favorisais les conjurés, sous prétexte de ne pousser pas la rigueur trop loin. Moi seul je résistai en vain. Dès lors les dieux étaient irrités contre Rome.

CÉS. — Dis-moi la vérité; tu craignais, après la bataille de Thapse, de tomber entre mes mains; tu aurais été fort embarrassé de paraître devant moi. Eh! ne savais-tu pas que je ne voulais que vaincre et pardonner?

CAT. — C'est le pardon du tyran, c'est la vie même, oui, la vie de Caton due à César, que je craignais. Il valait mieux mourir que te voir.

CÉS. — Je t'aurais traité généreusement, comme je traitai ton fils. Ne valait-il pas mieux secourir encore la république?

CAT. — Il n'y a plus de république dès qu'il n'y a plus de liberté.

CÉS. — Mais quoi! être furieux contre soi-même?

CAT. — Mes propres mains m'ont mis en liberté malgré le tyran, et j'ai méprisé la vie qu'il m'eût offerte. Pour toi, il a fallu que tes propres amis t'aient déchiré comme un monstre.

CÉS. — Mais si la vie était si honteuse pour un Romain après ma victoire, pourquoi m'envoyer ton fils? voulais-tu le faire dégénérer?

CAT. — Chacun prend son parti selon son cœur pour vivre ou pour mourir. Caton ne pouvait que mourir; son fils, moins grand que lui, pouvait encore supporter la vie, et espérer, à cause de sa jeunesse, des temps plus libres et plus heureux. Hélas! que ne souffrais-je point lorsque je laissai aller mon fils vers le tyran!

CÉS. — Mais pourquoi me donnes-tu le nom de tyran? je n'ai jamais pris le titre de roi.

CAT. — Il est question de la chose, et non pas du nom. De plus, combien de fois te vit-on prendre divers détours pour accoutumer le sénat et le peuple à ta royauté! Antoine même, dans la fête des Lupercales, fut assez impudent pour te mettre, sous une apparence de jeu, un diadème autour de la tête. Ce jeu parut trop sérieux, et fit horreur. Tu sentis bien l'indignation publique, et tu renvoyas à Jupiter un honneur que tu n'osais accepter. Voilà ce qui acheva de déterminer les conjurés à ta perte. Eh bien, ne savons-nous pas ici-bas d'assez bonnes nouvelles?

CÉS. — Trop bonnes! Mais tu ne me fais pas justice. Mon gouvernement a été doux; je me suis comporté en vrai père de la patrie : on en peut juger par la douleur que le peuple témoigna après ma mort. C'est un temps où tu sais que la flatterie n'est plus de saison. Hélas! ces pauvres gens, quand on leur présenta ma robe sanglante, voulurent me venger. Quels regrets! quelle pompe au champ de Mars à mes funérailles! Qu'as-tu à répondre?

CAT. — Que le peuple est toujours peuple, crédule, grossier, capricieux, aveugle, ennemi de son véritable intérêt. Pour avoir favorisé les successeurs du tyran, et persécuté ses libérateurs, qu'est-ce que ce peuple n'a pas souffert? On a vu ruisseler le plus pur sang des citoyens par d'innombrables proscriptions. Les triumvirs ont été plus barbares que les Gaulois même qui prirent Rome. Heureux qui n'a point vu ces jours de désolation! Mais enfin parle-moi, ô tyran! pourquoi déchirer les entrailles de Rome, de ta mère? Quel fruit te reste-t-il d'avoir mis ta patrie dans les fers? Est-ce de la gloire que tu cherchais? N'en aurais-tu pas trouvé une plus pure et plus éclatante à conserver la liberté et la grandeur de cette ville, reine de l'univers, comme les Fabricius, les Fabius, les Marcellus, les Scipion? Te fallait-il une vie douce et heureuse? L'as-tu trouvée dans les horreurs inséparables de la tyrannie? Tous les jours de ta vie étaient pour toi aussi périlleux que celui où tant de bons citoyens immortalisèrent leur vertu en te massacrant. Tu ne voyais aucun vrai Romain

dont le courage ne dût te faire pâlir d'effroi. Est-ce donc là cette vie tranquille et heureuse que tu as achetée par tant de peines et de crimes? Mais que dis-je? tu n'as pas eu même le temps de jouir du fruit de ton impiété. Parle, parle, tyran; tu as maintenant autant de peine à soutenir mes regards, que j'en aurais eu à souffrir ta présence odieuse quand je me donnai la mort à Utique. Dis, si tu l'oses, que tu as été heureux.

CÉS. — J'avoue que je ne l'étais pas; mais c'étaient tes semblables qui troublaient mon bonheur.

CAT. — Dis plutôt que tu le troublais toi-même. Si tu avais aimé la patrie, la patrie t'aurait aimé. Celui que la patrie aime n'a pas besoin de garde; la patrie entière veille autour de lui. La vraie sûreté est de ne faire que du bien, et d'intéresser le monde entier à sa conservation. Tu as voulu régner et te faire craindre. Eh bien, tu as régné, on t'a craint; mais les hommes se sont délivrés et du tyran et de la crainte tout ensemble. Ainsi périssent ceux qui, voulant être craints de tous les hommes, ont eux-mêmes tout à craindre de tous les hommes intéressés à les prévenir et à se délivrer.

CÉS. — Mais cette puissance, que tu appelles tyrannique, était devenue nécessaire. Rome ne pouvait plus soutenir sa liberté; il lui fallait un maître. Pompée commençait à l'être; je ne pus souffrir qu'il le fût à mon préjudice.

CAT. — Il fallait abattre le tyran sans aspirer à la tyrannie. Après tout, si Rome était assez lâche pour ne pouvoir plus se passer d'un maître, il valait mieux laisser faire ce crime à un autre. Quand un voyageur va tomber entre les mains des scélérats qui se préparent à le voler, faut-il les prévenir, en se hâtant de faire une action si horrible? Mais la trop grande autorité de Pompée t'a servi de prétexte. Ne sait-on pas ce que tu dis allant en Espagne, dans une petite ville où divers citoyens briguaient la magistrature? Crois-tu qu'on ait oublié ce vers grec [1] qui était si souvent dans ta bouche?

[1] Ce sont deux vers qu'Euripide met dans la bouche d'Étéocle, *Phœn.*, act. II, sc. 3. Les voici, avec la traduction littérale :

De plus, si tu connaissais la misère et l'infamie de la tyrannie, que ne la quittais-tu?

CÉS. — Eh! quel moyen de la quitter? Le sentier par ou l'on y monte est rude et escarpé; mais il n'y a point de chemin pour en descendre : on n'en sort qu'en tombant dans le précipice.

CAT. — Malheureux! pourquoi donc y aspirer? pourquoi tout renverser pour y parvenir? pourquoi verser tant de sang, et n'épargner pas le tien même, qui fut encore répandu trop tard? Tu cherches de vaines excuses.

CÉS. — Et toi, tu ne me réponds pas : je te demande comment on peut avec sûreté quitter la tyrannie?

CAT. — Va le demander à Sylla, et tais-toi. Consulte ce monstre affamé de sang; son exemple te fera rougir. Adieu; je crains que l'ombre de Brutus ne soit indignée, si elle me voyait parlant avec toi.

XLIII. — CATON ET CICÉRON.

Comparaison de ces deux philosophes : vertu farouche et austère de l'un; caractère faible de l'autre.

CAT. — Il y a longtemps, grand orateur, que je vous attendais ici. Il y a longtemps que vous y deviez arriver. Mais vous y êtes venu le plus tard qu'il vous a été possible.

CIC. — J'y suis venu après une mort pleine de courage. J'ai été la victime de la république, car depuis les temps de la conjuration de Catilina, où j'avais sauvé Rome, personne ne pouvait plus être ennemi de la république sans me déclarer aussitôt la guerre.

CAT. — J'ai pourtant su que vous aviez trouvé grâce au-

Εἴπερ γάρ ἀδικεῖν χρὴ, τυραννίδος περὶ
Κάλλιστον ἀδικεῖν, τἆλλα δ'εὐσεβεῖν χρέων.

S'il faut enfin violer la justice pour posséder un trône, il est beau d'être injuste : en toute autre occasion, la piété doit conserver ses droits.

Ce trait de César est rapporté par Cicéron, *de Offic.*, lib. III, cap. XXI, n° 82. (*Édit. de Vers.*)

près de César par vos soumissions, que vous lui prodiguiez les plus magnifiques louanges, que vous étiez l'ami intime de tous ses lâches favoris, et que vous leur persuadiez même, dans vos lettres, d'avoir recours à sa clémence pour vivre en paix au milieu de Rome dans la servitude. Voilà à quoi sert l'éloquence.

Cic. — Il est vrai que j'ai harangué César pour obtenir la grâce de Marcellus et de Ligarius....

Cat. — Eh! ne vaut-il pas mieux se taire que d'employer son éloquence à flatter un tyran? O Cicéron! j'ai su plus que vous; j'ai su me taire et mourir.

Cic. — Vous n'avez pas vu une belle observation que j'ai faite dans mes Offices, qui est que chacun doit suivre son caractère. Il y a des hommes d'un naturel fier et intraitable, qui doivent soutenir cette vertu austère et farouche jusqu'à la mort : il ne leur est pas permis de supporter la vue du tyran; ils n'ont d'autre ressource que celle de se tuer. Il y a une autre vertu plus douce et plus sociable, de certaines personnes modérées, qui aiment mieux la république que leur propre gloire : ceux-là doivent vivre, et ménager le tyran pour le bien public; ils se doivent à leurs citoyens, et il ne leur est pas permis d'achever par une mort précipitée la ruine de la patrie.

Cat. — Vous avez bien rempli ce devoir; et s'il faut juger de votre amour pour Rome par votre crainte de la mort, il faut avouer que Rome vous doit beaucoup. Mais les gens qui parlent si bien devraient ajuster toutes leurs paroles avec assez d'art pour ne se pas contredire eux-mêmes. Ce Cicéron qui a élevé jusques au ciel César, et qui n'a point eu de honte de prier les dieux de n'envier pas un si grand bien aux hommes, de quel front a-t-il pu dire ensuite que les meurtriers de César étaient les libérateurs de la patrie? Quelle grossière contradiction! quelle lâcheté infâme! Peut-on se fier à la vertu d'un homme qui parle ainsi selon le temps?

Cic. — Il fallait bien s'accommoder aux besoins de la république. Cette souplesse valait encore mieux que la guerre

d'Afrique entreprise par Scipion et par vous, contre toutes les règles de la prudence. Pour moi, je l'avais bien prédit (et on n'a qu'à lire mes lettres) que vous succomberiez. Mais votre naturel inflexible et âpre ne pouvait souffrir aucun tempérament; vous étiez né pour les extrémités.

CAT. — Et vous pour tout craindre, comme vous l'avez souvent avoué vous-même. Vous n'étiez capable que de prévoir des inconvénients. Ceux qui prévalaient vous entraînaient toujours, jusqu'à vous faire dédire de vos premiers sentiments. Ne vous a-t-on pas vu admirer Pompée, et exhorter tous vos amis à se livrer à lui? Ensuite n'avez-vous pas cru que Pompée mettrait Rome dans la servitude s'il surmontait César? Comment, disiez-vous, croira-t-il les gens de bien s'il est le maître, puisqu'il ne veut croire aucun de nous pendant la guerre où il a besoin de notre secours? Enfin n'avez-vous pas admiré César? n'avez-vous pas recherché et loué Octave?

CIC. — Mais j'ai attaqué Antoine. Qu'y a-t-il de plus véhément que mes harangues contre lui, semblables à celles de Démosthène contre Philippe?

CAT. — Elles sont admirables: mais Démosthène savait mieux que vous comment il faut mourir. Antipater ne put lui donner ni la mort ni la vie. Fallait-il fuir comme vous fîtes, sans savoir où vous alliez, et attendre la mort des mains de Popilius? J'ai mieux fait de me la donner moi-même à Utique.

CIC. — Et moi, j'aime mieux n'avoir point désespéré de la république jusqu'à la mort, et l'avoir soutenue par des conseils modérés, que d'avoir fait une guerre faible et imprudente, et d'avoir fini par un coup de désespoir.

CAT. — Vos négociations ne valaient pas mieux que ma guerre d'Afrique; car Octave, tout jeune qu'il était, s'est joué de ce grand Cicéron qui était la lumière de Rome. Il s'est servi de vous pour s'autoriser; ensuite il vous a livré à Antoine. Mais vous, qui parlez de guerre, l'avez-vous jamais su faire? Je n'ai pas encore oublié votre belle conquête de Pindenisse, petite ville des détroits de la Cilicie; un parc de

moutons n'est guère plus facile à prendre. Pour cette belle expédition, il vous fallait un triomphe, si on eût voulu vous en croire; les supplications ordonnées par le sénat ne suffisaient pas pour de tels exploits. Voici ce que je répondis aux sollicitations que vous me fîtes là-dessus : Vous devez être plus content, disais-je, des louanges du sénat que vous avez méritées par votre bonne conduite, que d'un triomphe; car le triomphe marquerait moins la vertu du triomphateur, que le bonheur dont les dieux auraient accompagné ses entreprises. C'est ainsi qu'on tâche d'amuser comme on peut les hommes vains et incapables de se faire justice.

Cic. — Je reconnais que j'ai toujours été passionné pour les louanges; mais faut-il s'en étonner? N'en ai-je pas mérité de grandes par mon consulat, par mon amour pour la république, par mon éloquence, enfin par mon amour pour la philosophie? Quand je ne voyais plus de moyen de servir Rome dans ses malheurs, je me consolais, dans une honnête oisiveté, à raisonner et à écrire sur la vertu.

Cat. — Il valait mieux la pratiquer dans les périls, qu'en écrire. Avouez-le franchement, vous n'étiez qu'un faible copiste des Grecs; vous mêliez Platon avec Épicure, l'ancienne Académie avec la nouvelle; et après avoir fait l'historien sur leurs dogmes, dans des dialogues où un homme parlait presque toujours seul, vous ne pouviez presque jamais rien conclure. Vous étiez toujours étranger dans la philosophie, et vous ne songiez qu'à orner votre esprit de ce qu'elle a de beau. Enfin vous avez toujours été flottant en politique et en philosophie.

Cic. — Adieu, Caton; votre mauvaise humeur va trop loin. A vous voir si chagrin, on croirait que vous regrettez la vie. Pour moi, je suis consolé de l'avoir perdue, quoique je n'aie point tant fait le brave. Vous vous en faites trop accroire, pour avoir fait en mourant ce qu'ont fait beaucoup d'esclaves avec autant de courage que vous.

XLIV. — CÉSAR ET ALEXANDRE.

Comparaison d'un tyran avec un prince qui, étant doué des qualités propres à faire un grand roi, s'abandonne à son orgueil et à ses passions.

ALEX. — Qui est donc ce Romain nouvellement venu? il est percé de bien des coups. Ah! j'entends qu'on dit que c'est César. Je te salue, grand Romain : on disait que tu devais aller vaincre les Parthes, et conquérir tout l'Orient : d'où vient que nous te voyons ici?

CÉS. — Mes amis m'ont assassiné dans le sénat.

ALEX. — Pourquoi étais-tu devenu leur tyran, toi qui n'étais qu'un simple citoyen de Rome?

CÉS. —C'est bien à toi à parler ainsi! N'as-tu pas fait l'injuste conquête de l'Asie? N'as-tu pas mis la Grèce dans la servitude?

ALEX. — Oui; mais les Grecs étaient des peuples étrangers et ennemis de la Macédoine. Je n'ai point mis, comme toi, dans les fers ma propre patrie; au contraire, j'ai donné aux Macédoniens une gloire immortelle avec l'empire de tout l'Orient.

CÉS. — Tu as vaincu des hommes efféminés, et tu es devenu aussi efféminé qu'eux. Tu as pris les richesses des Perses, et les richesses des Perses t'ont vaincu en te corrompant. As-tu porté jusqu'aux enfers cet orgueil insensé qui te fit croire que tu étais un dieu?

ALEX. — J'avoue mes fautes et mes erreurs. Mais est-ce à toi de me reprocher ma mollesse? Ne sait-on pas ta vie infâme en Bithynie, ta corruption à Rome, où tu n'obtins les honneurs que par des intrigues honteuses? Sans tes infamies, tu n'aurais jamais été qu'un particulier dans ta république. Il est vrai aussi que tu vivrais encore.

CÉS. — Le poison fit contre toi à Babylone ce que le fer a fait contre moi dans Rome.

ALEX. — Mes capitaines n'ont pu m'empoisonner sans crime; tes concitoyens, en te poignardant, sont les libérateurs de leur patrie : ainsi nos morts sont bien différentes. Nos jeu-

nesses le sont encore davantage; la mienne fut chaste, noble, ingénue; la tienne fut sans pudeur et sans probité.

CÉS. — Ton ombre n'a rien perdu de l'orgueil et de l'emportement qui ont paru dans ta vie.

ALEX. — J'ai été emporté par mon orgueil, je l'avoue. Ta conduite a été plus mesurée que la mienne; mais tu n'as point imité ma candeur et ma franchise. Il fallait être honnête homme avant que d'aspirer à la gloire de grand homme. J'ai été souvent faible et vain; mais au moins j'étais meilleur pour ma patrie et moins injuste que toi.

CÉS. — Tu fais grand cas de la justice sans l'avoir suivie. Pour moi, je crois que le plus habile homme doit se rendre le maître, et puis gouverner sagement.

ALEX. — Je ne l'ai que trop cru comme toi. Éaque, Rhadamanthe et Minos m'en ont sévèrement repris, et ont condamné mes conquêtes. Je n'ai pourtant jamais cru, dans mes égarements, qu'il fallût mépriser la justice. Tu te trouves mal de l'avoir violée.

CÉS. — Les Romains ont beaucoup perdu en me tuant; j'avais fait des projets pour les rendre heureux.

ALEX. — Le meilleur projet eût été d'imiter Sylla, qui, ayant été tyran comme toi, leur rendit la liberté; tu aurais fini ta vie en paix comme lui. Mais tu ne peux me croire, et je t'attends devant les trois juges qui te vont juger.

XLV. — POMPÉE ET CÉSAR.

Rien n'est plus dangereux, dans un État libre, que la corruption des femmes et la prodigalité de ceux qui aspirent à la tyrannie.

POMP. — Je m'épuise en dépense pour plaire aux Romains, et j'ai bien de la peine à y parvenir. A l'âge de vingt-cinq ans, j'avais déjà triomphé. J'ai vaincu Sertorius, Mithridate, les pirates de Cilicie. Ces trois triomphes m'ont attiré mille envieux. Je fais sans cesse des largesses; je donne des spectacles; j'attire par mes bienfaits des clients innombrables: tout cela n'apaise point l'envie. Ce chagrin Caton refuse même mon

alliance. Mille autres me traversent dans mes desseins. Mon beau-père, que pensez-vous là-dessus? Vous ne dites rien.

CÉS. — Je pense que vous prenez de fort mauvais moyens pour gouverner la république.

POMP. — Comment donc? Que voulez-vous dire? En savez-vous de meilleurs que de donner à pleines mains aux particuliers pour enlever tous les suffrages, et que tenir tout le peuple par des gladiateurs, par des combats de bêtes farouches, par des mesures de blé et de vin, enfin d'avoir beaucoup de clients zélés par les sportules[1] que je donne? Marius, Cinna, Fimbria, Sylla, tous les autres les plus habiles, n'ont-ils pas pris ce chemin?

CÉS. — Tout cela ne va point au but, et vous n'y entendez rien. Catilina était de meilleur sens que tous ces gens-là.

POMP. — En quoi? Vous me surprenez; je crois que vous voulez rire.

CÉS. — Non, je ne ris point: je ne fus jamais si sérieux.

POMP. — Quel est donc votre secret pour apaiser l'envie, pour guérir les soupçons, pour charmer les patriciens et les plébéiens?

CÉS. — Le voulez-vous savoir? Faites comme moi: je ne vous conseille que ce que je pratique moi-même.

POMP. — Quoi! flatter le peuple sous une apparence de justice et de liberté? faire le tribun ardent et zélé, le Gracchus!

CÉS. — C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout; il y a quelque chose de bien plus sûr.

POMP. — Quoi donc? Est-ce quelque enchantement magique, quelque invocation de génie, quelque science des astres?

CÉS. — Bon! tout cela n'est rien; ce ne sont que contes de vieilles.

POMP. — Ho, ho! vous êtes bien méprisant. Vous avez

[1] On appelait ainsi, chez les Romains, des corbeilles pleines de viandes et de fruits, que les grands donnaient à ceux qui venaient le matin leur faire la cour; on faisait aussi ce présent en argent, et il conservait le même nom. (*Édit. de Vers.*)

donc quelque commerce avec les dieux, comme Numa, Scipion, et plusieurs autres?

CÉS. — Non, tous ces artifices-là sont usés.

POMP. — Quoi donc enfin? ne me tenez plus en suspens.

CÉS. — Voici les deux points fondamentaux de ma doctrine: premièrement, corrompre toutes les femmes pour entrer dans le secret le plus intime de toutes les familles; secondement, emprunter et dépenser toujours sans mesure, ne payer jamais rien. Chaque créancier est intéressé à avancer votre fortune, pour ne perdre point l'argent que vous lui devez. Ils vous donnent leurs suffrages; ils remuent ciel et terre pour vous procurer ceux de leurs amis. Plus vous avez de créanciers, plus votre brigue est forte. Pour me rendre maître de Rome, je travaille à être débiteur universel de toute la ville. Plus je suis ruiné, plus je suis puissant. Il n'y a qu'à dépenser, les richesses nous viennent comme un torrent.

XLVI. — CICÉRON ET AUGUSTE.

Obliger les ingrats, c'est se perdre soi-même.

AUG. — Bonjour, grand orateur. Je suis ravi de vous revoir; car je n'ai pas oublié toutes les obligations que je vous ai.

CIC. — Vous pouvez vous en souvenir ici-bas; mais vous ne vous en souveniez guère dans le monde.

AUG. — Après votre mort même, je trouvai un jour un de mes petits-fils qui lisait vos ouvrages : il craignit que je ne blâmasse cette lecture, et fut embarrassé; mais je le rassurai, en disant de vous : C'était un grand homme, et qui aimait bien sa patrie. Vous voyez que je n'ai pas attendu la fin de ma vie pour bien parler de vous.

CIC. — Belle récompense de tout ce que j'ai fait pour vous élever! Quand vous parûtes, jeune et sans autorité, après la mort de Jules, je vous donnai mes conseils, mes amis, mon crédit.

AUG. — Vous le faisiez moins pour l'amour de moi, que

pour contre-balancer l'autorité d'Antoine, dont vous craigniez la tyrannie.

Cic. Il est vrai, je craignis moins un enfant que cet homme puissant et emporté. En cela je me trompai; car vous étiez plus dangereux que lui. Mais enfin vous me devez votre fortune. Que ne disais-je point au sénat, pendant ce siége de Modène, où les deux consuls Hirtius et Pansa, victorieux, périrent? Leur victoire ne servit qu'à vous mettre à la tête de l'armée. C'était moi qui avais fait déclarer la république contre Antoine par mes harangues, qu'on a nommés Philippiques. Au lieu de combattre pour ceux qui vous avaient mis les armes à la main, vous vous unîtes lâchement avec votre ennemi Antoine, et avec Lépide, le dernier des hommes, pour mettre Rome dans les fers. Quand ce monstrueux triumvirat fut formé, vous vous demandâtes des têtes les uns aux autres. Chacun, pour obtenir des crimes de son compagnon, était obligé d'en commettre. Antoine fut contraint de sacrifier à votre vengeance L. César, son propre oncle, pour obtenir de vous ma tête : vous m'abandonnâtes indignement à sa fureur.

Aug. — Il est vrai, je ne pus résister à un homme dont j'avais besoin pour me rendre maître du monde. Cette tentation est violente, et il faut l'excuser.

Cic. — Il ne faut jamais excuser une si noire ingratitude. Sans moi, vous n'auriez jamais paru dans le gouvernement de la république. Oh! que j'ai de regret aux louanges que je vous ai données! Vous êtes devenu un tyran cruel; vous n'étiez qu'un ami trompeur et perfide.

Aug. — Voilà un torrent d'injures. Je crois que vous allez faire contre moi une Philippique plus véhémente que celles que vous avez faites contre Antoine.

Cic. — Non; j'ai laissé mon éloquence en passant les ondes du Styx. Mais la postérité saura que je vous ai fait tout ce que vous avez été, et que c'est vous qui m'avez fait mourir pour flatter la passion d'Antoine. Mais ce qui me fâche le plus est que votre lâcheté, en vous rendant odieux à tous les siècles, me rendra méprisable aux hommes critiques : ils diront

que j'ai été la dupe d'un jeune homme qui s'est servi de moi pour contenter son ambition. Obligez les hommes mal nés, il ne nous en revient que de la douleur et de la honte.

XLVII. — SERTORIUS ET MERCURE.

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule que la vérité et la vertu.

MERC. — Je suis bien pressé de m'en retourner vers l'Olympe; et j'en suis fort fâché, car je meurs d'envie de savoir par où tu as fini ta vie.

SERT. — En deux mots je vous l'apprendrai. Le jeune apprenti et la bonne vieille ne pouvaient me vaincre. Perpenna, le traître, me fit périr; sans lui, j'aurais fait voir bien du pays à mes ennemis.

MERC. — Qui appelles-tu le jeune apprenti et la bonne vieille?

SERT. — Eh! ne savez-vous pas? c'est Pompée et Métellus. Métellus était mou, appesanti, incertain, trop vieux et usé; il perdait les occasions décisives par sa lenteur. Pompée était au contraire sans expérience. Avec des barbares ramassés, je me jouais de ces deux capitaines et de leurs légions.

MERC. — Je ne m'en étonne pas. On dit que tu étais magicien, que tu avais une biche qui venait dans ton camp te dire tous les desseins de tes ennemis, et tout ce que tu pouvais entreprendre contre eux.

SERT. — Tandis que j'ai eu besoin de ma biche, je n'en ai découvert le secret à personne; mais maintenant, que je ne puis plus m'en servir, j'en dirai tout haut le mystère.

MERC. — Eh bien, était-ce quelque enchantement?

SERT. — Point du tout. C'était une sottise qui m'a plus servi que mon argent, que mes troupes, que les débris du parti de Marius contre Sylla, que j'avais recueillis dans un coin des montagnes d'Espagne et de Lusitanie. Une illusion faite bien à propos mène loin les peuples crédules.

MERC. — Mais cette illusion n'était-elle pas bien grossière?

SERT. — Sans doute; mais les peuples pour qui elle était préparée étaient encore plus grossiers.

MERC. — Quoi ! ces barbares croyaient tout ce que tu racontais de ta biche ?

SERT. — Tout; et il ne tenait qu'à moi d'en dire encore davantage; ils l'auraient cru. Avais-je découvert par des coureurs ou des espions la marche des ennemis; c'était la biche qui me l'avait dit à l'oreille. Avais-je été battu; la biche me parlait pour déclarer que les dieux allaient relever mon parti. La biche ordonnait aux habitants du pays de me donner toutes leurs forces, faute de quoi la peste et la famine devaient les désoler. Ma biche était-elle perdue depuis quelques jours, et ensuite retrouvée secrètement, je la faisais tenir bien cachée, et je déclarais par un pressentiment ou sur quelque présage qu'elle allait revenir; après quoi je la faisais rentrer dans le camp, où elle ne manquait pas de me rapporter des nouvelles de vous autres dieux. Enfin ma biche faisait tout, et elle seule réparait tous mes malheurs.

MERC. — Cet animal t'a bien servi. Mais tu nous servais mal; car de telles impostures décrient les immortels, et font grand tort à tous nos mystères. Franchement, tu étais un impie.

SERT. — Je ne l'étais pas plus que Numa avec sa nymphe Égérie, que Lycurgue et Solon avec leur commerce secret des dieux, que Socrate avec son esprit familier, enfin que Scipion avec sa façon mystérieuse d'aller au Capitole consulter Jupiter, qui lui inspirait toutes ses entreprises de guerre contre Carthage. Tous ces gens-là ont été aussi imposteurs que moi.

MERC. — Mais ils ne l'étaient que pour établir de bonnes lois, ou pour rendre la patrie victorieuse.

SERT. — Et moi pour me défendre contre le parti du tyran Sylla, qui avait opprimé Rome, et qui avait envoyé des citoyens changés en esclaves, pour me faire périr comme le dernier soutien de la liberté.

MERC. — Quoi donc ! la république entière, tu ne la regardes que comme le parti de Sylla? De bonne foi, tu étais de-

meuré seul contre tous les Romains. Mais enfin tu trompais ces pauvres barbares par des mystères de religion.

SERT. — Il est vrai ; mais comment faire autrement avec les sots ? Il faut bien les amuser par des sottises, et aller à son but. Si on ne leur disait que des vérités solides, ils ne les croiraient pas. Racontez des fables, flattez, amusez, grands et petits courent après vous.

XLVIII. — LE JEUNE POMPÉE ET MÉNAS,

AFFRANCHI DE SON PÈRE.

Caractère d'un homme qui, n'aimant pas la vertu pour elle-même, n'est ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour vouloir le commettre.

MÉN. — Voulez-vous que je fasse un beau coup?

POMP. — Quoi donc? parle. Te voilà tout troublé ; tu as l'air d'une Sibylle dans son antre, qui étouffe, qui écume, qui est forcenée.

MÉN. — C'est de joie. Oh ! l'heureuse occasion ! Si c'était mon affaire, tout serait déjà achevé. Le voulez-vous? un mot; oui ou non.

POMP. — Quoi? tu ne m'expliques rien, et tu demandes une réponse! Dis donc, si tu veux; parle clairement.

MÉN. — Vous avez là Octave et Antoine couchés à cette table dans votre vaisseau ; ils ne songent qu'à faire bonne chère.

POMP. — Crois-tu que je n'ai pas des yeux pour les voir?

MÉN. — Mais avez-vous des oreilles pour m'entendre? Le beau coup de filet !

POMP. — Quoi! voudrais-tu que je les trahisse? Moi, manquer à la foi donnée à mes ennemis! Le fils du grand Pompée agir en scélérat! Ah ! Ménas, tu me connais mal.

MÉN. Vous m'entendez encore plus mal; ce n'est pas vous qui devez faire ce coup. Voilà la main qui le prépare. Tenez votre parole en grand homme, et laissez faire Ménas, qui n'a rien promis.

POMP. — Mais tu veux que je te laisse faire, moi à qui on s'est confié? Tu veux que je le sache, et que je le souffre? Ah! Ménas, mon pauvre Ménas! pourquoi me l'as-tu dit? il fallait le faire sans me le dire.

MÉN. — Mais vous n'en saurez rien. Je couperai la corde des ancres; nous irons en pleine mer : les deux tyrans de Rome sont dans vos mains. Les mânes de votre père seront vengées des deux héritiers de César. Rome sera en liberté. Qu'un vain scrupule ne vous arrête pas; Ménas n'est pas Pompée. Pompée sera fidèle à sa parole, généreux, tout couvert de gloire; Ménas l'affranchi, Ménas fera le crime, et le vertueux Pompée en profitera.

POMP. — Mais Pompée ne peut savoir le crime et le permettre sans y participer. Ah! malheureux! tu as tout perdu en me parlant. Que je regrette ce que tu pouvais faire!

MÉN. — Si vous le regrettez, pourquoi ne le permettez-vous pas? Et si vous ne le pouvez permettre, pourquoi le regrettez-vous? Si la chose est bonne, il faut la vouloir hardiment, et n'en faire point de façon; si elle est mauvaise, pourquoi vouloir qu'elle fût faite, et ne vouloir pas qu'on la fasse? Vous êtes contraire à vous-même. Un fantôme de vertu vous rend ombrageux, et vous me faites bien sentir la vérité de ce qu'on dit, qu'il faut une âme forte pour oser faire les grands crimes.

POMP.—Il est vrai, Ménas, je ne suis ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour oser le commettre moi-même. Je me vois dans un entre-deux qui n'est ni vertu ni vice. Ce n'est pas le vrai honneur, c'est une mauvaise honte qui me retient. Je ne puis autoriser un traître; et je n'aurais point d'horreur de la trahison, si elle était faite pour me rendre maître du monde.

XLIX. — CALIGULA ET NÉRON.

Dangers du pouvoir absolu dans un souverain qui a la tête faible.

CAL. — Je suis ravi de te voir : tu es une rareté. On a voulu me donner de la jalousie contre toi, en m'assurant que tu m'as surpassé en prodiges; mais je n'en crois rien.

NÉR. — Belle comparaison! tu étais un fou. Pour moi, je me suis joué des hommes, et je leur ai fait voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues. J'ai fait périr ma mère, ma femme, mon gouverneur, mon précepteur; j'ai brûlé ma patrie. Voilà des coups d'un grand courage qui s'élève au-dessus de la faiblesse humaine. Le vulgaire appelle cela cruauté; moi je l'appelle mépris de la nature entière, et grandeur d'âme.

CAL. — Tu fais le fanfaron. As-tu étouffé comme moi ton père mourant? As-tu caressé comme moi ta femme, en lui disant : Jolie petite tête, que je ferai couper quand il me plaira!

NÉR. — Tout cela n'est que gentillesse : pour moi, je n'avance rien qui ne soit solide. Eh, vraiment! j'avais oublié un des beaux endroits de ma vie; c'est d'avoir fait mourir mon frère Britannicus.

CAL. — C'est quelque chose, je l'avoue. Sans doute, tu l'as fait pour imiter la vertu du grand fondateur de Rome, qui, pour le bien public, n'épargna pas même le sang de son frère. Mais tu n'étais qu'un musicien.

NÉR. — Pour toi, tu avais des prétentions plus hautes; tu voulais être dieu, et massacrer tous ceux qui en auraient douté.

CAL. — Pourquoi non? pouvait-on mieux employer la vie des hommes que de la sacrifier à ma divinité? C'étaient autant de victimes immolées sur mes autels.

NÉR. — Je ne donnais pas dans de telles visions; mais j'étais le plus grand musicien et le comédien le plus parfait de l'empire : j'étais même bon poëte.

CAL. — Du moins tu le croyais : mais les autres n'en croyaient rien; on se moquait de ta voix et de tes vers.

NÉR. — On ne s'en moquait pas impunément. Lucain se repentit d'avoir voulu me surpasser.

CAL. — Voilà un bel honneur pour un empereur romain, que de monter sur le théâtre comme un bouffon, d'être jaloux des poëtes, et de s'attirer la dérision publique!

NÉR. — C'est le voyage que je fis dans la Grèce qui m'échauffa la cervelle sur le théâtre et sur toutes les représentations.

CAL. — Tu devais demeurer en Grèce pour y gagner ta vie en comédien, et laisser faire un autre empereur à Rome, qui en soutînt mieux la majesté.

NÉR. — N'avais-je pas ma maison dorée, qui devait être plus grande que les plus grandes villes? Oui-dà, je m'entendais en magnificence.

CAL. — Si on l'eût achevée, cette maison, il aurait fallu que les Romains fussent allés loger hors de Rome. Cette maison était proportionnée au colosse qui te représentait, et non pas à toi, qui n'étais pas plus grand qu'un autre homme.

NÉR. — C'est que je visais au grand.

CAL. — Non; tu visais au gigantesque et au monstrueux. Mais tous ces beaux desseins furent renversés par Vindex.

NÉR. — Et les tiens par Chéréas, comme tu allais au théâtre.

CAL. — A n'en point mentir, nous fîmes tous deux une fin assez malheureuse, et dans la fleur de notre jeunesse.

NÉR. — Il faut dire la vérité; peu de gens étaient intéressés à faire des vœux pour nous et à nous souhaiter une longue vie. On passe mal son temps à se croire toujours entre des poignards.

CAL. — De la manière que tu en parles, tu ferais croire que si tu retournais au monde tu changerais de vie.

NÉR. — Point du tout, je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami (et tu l'as senti aussi bien que moi), c'est une étrange chose que de pouvoir tout. Quand on a la tête un peu faible, elle tourne bien vite dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage dans une condition

médiocre, qui devient fou quand il est le maître du monde.

CAL. — Cette folie serait bien jolie si elle n'avait rien à craindre; mais les conjurations, les troubles, les remords, les embarras d'un grand empire, gâtent le métier. D'ailleurs la comédie est courte; ou plutôt c'est une horrible tragédie qui finit tout à coup. Il faut venir compter ici avec ces trois vieillards chagrins et sévères, qui n'entendent point raillerie, et qui punissent comme des scélérats ceux qui se faisaient adorer sur la terre. Je vois venir Domitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, chargés de chaînes, qui vont passer leur temps aussi mal que nous.

L. — ANTONIN PIE ET MARC-AURÈLE.

M. AUR. — O mon père, j'ai grand besoin de venir me consoler avec toi. Je n'eusse jamais cru pouvoir sentir une si vive douleur, ayant été nourri dans la vertu insensible des stoïciens, et étant descendu dans ces demeures bienheureuses, où tout est si tranquille.

ANT. — Hélas! mon cher fils, quel malheur te jette dans ce trouble? Tes larmes sont bien indécentes pour un stoïcien. Qu'y a-t-il donc?

M. AUR. — Ah! c'est mon fils Commode que je viens de voir; il a déshonoré notre nom, si aimé du peuple. C'est une femme débauchée qui l'a fait massacrer, pour prévenir ce malheureux, parce qu'il l'avait mise dans une liste de gens qu'il prétendait faire mourir.

ANT. — J'ai su qu'il a mené une vie infâme. Mais pourquoi as-tu négligé son éducation? tu es cause de son malheur; il a bien plus à se plaindre de ta négligence qui l'a perdu, que tu n'as à te plaindre de ses désordres.

M. AUR. — Je n'avais pas le loisir de penser à un enfant : j'étais toujours accablé de la multitude des affaires d'un si grand empire, et des guerres étrangères; je n'ai pourtant pas laissé d'en prendre quelque soin. Hélas! si j'eusse été un simple particulier, j'aurais moi-même instruit et formé mon

fils ; je l'aurais laissé honnête homme : mais je lui ai laissé trop de puissance pour lui laisser de la modération et de la vertu.

ANT. — Si tu prévoyais que l'empire dût le gâter, il fallait s'abstenir de le faire empereur, et pour l'amour de l'empire qui avait besoin d'être bien gouverné, et pour l'amour de ton fils qui eût mieux valu dans une condition médiocre.

M. AUR. — Je n'ai jamais prévu qu'il se corromprait.

ANT. — Mais ne devais-tu pas le prévoir? N'est-ce point que la tendresse paternelle t'a aveuglé? Pour moi, je choisis en ta personne un étranger, foulant aux pieds tous les intérêts de famille. Si tu en avais fait autant, tu n'aurais pas tant de déplaisir : mais ton fils te fait autant de honte que tu m'as fait d'honneur. Mais dis-moi la vérité : ne voyais-tu rien de mauvais dans ce jeune homme?

M. AUR. — J'y voyais d'assez grands défauts; mais j'espérais qu'il se corrigerait.

ANT. — C'est-à-dire que tu en voulais faire l'expérience aux dépens de l'empire. Si tu avais sincèrement aimé la patrie plus que ta famille, tu n'aurais par voulu hasarder le bien public pour soutenir la grandeur particulière de ta maison.

M. AUR. — Pour te parler ingénument, je n'ai jamais eu d'autre intention que celle de préférer l'empire à mon fils ; mais l'amitié que j'avais pour mon fils m'a empêché de l'observer d'assez près. Dans le doute, je me suis flatté, et l'espérance a séduit mon cœur.

ANT.— Oh! quel malheur que les meilleurs hommes soient si imparfaits, et qu'ayant tant de peine à faire du bien, ils fassent souvent sans le vouloir des maux irréparables!

M. AUR. — Je le voyais bien fait, adroit à tous les exercices du corps, environné de sages conseillers qui avaient eu ma confiance, et qui pouvaient modérer sa jeunesse. Il est vrai que son naturel était léger, violent, adonné au plaisir.

ANT. — Ne connaissais-tu dans Rome aucun homme plus digne de l'empire du monde?

M. AUR. — J'avoue qu'il y en avait plusieurs, mais je

croyais pouvoir préférer mon fils, pourvu qu'il eût de bonnes qualités.

ANT. — Que signifiait donc ce langage de vertu, si héroïque, quand tu écrivais à Faustine que si Avidius Cassius était plus digne de l'empire que toi et ta famille, il fallait consentir qu'il prévalût, et que ta famille périt avec toi? Pourquoi ne suivre point ces grandes maximes, lorsqu'il s'agissait de te choisir un successeur? Ne devais-tu pas à la patrie de préférer le plus digne?

M. AUR. — J'avoue ma faute, mais la femme que tu m'avais donnée avec l'empire, et dont j'ai souffert les désordres par reconnaissance pour toi, ne m'a jamais permis de suivre la pureté de ces maximes. En me donnant cette femme avec l'empire, tu fis deux fautes. En me donnant ta fille, tu fis la première faute, dont la mienne a été la suite. Tu me fis deux présents, dont l'un gâtait l'autre, et m'a empêché d'en faire un bon usage. J'avais de la peine à m'excuser en te blâmant; mais enfin tu me presses trop. N'as-tu pas fait pour ta fille ce que tu me reproches d'avoir fait pour mon fils?

ANT. — En te reprochant ta faute, je n'ai garde de désavouer la mienne. Mais je t'avais donné une femme qui n'avait aucune autorité; elle n'avait que le nom d'impératrice : tu pouvais et tu devais la répudier, selon les lois, quand elle eut une mauvaise conduite. Enfin il fallait au moins t'élever au-dessus des importunités d'une femme. De plus, elle était morte, et tu étais libre quand tu laissas l'empire à ton fils. Tu as reconnu le naturel léger et emporté de ce fils; il n'a songé qu'à donner des spectacles, qu'à tirer de l'arc, qu'à percer des bêtes farouches, qu'à se rendre aussi farouche qu'elles, qu'à devenir un gladiateur, qu'à égarer son imagination, allant tout nu avec une peau de lion comme s'il eût été Hercule, qu'à se plonger dans des vices qui font horreur, et qu'à suivre tous ses soupçons avec une cruauté monstrueuse. O mon fils, cesse de t'excuser; un homme si insensé et si méchant ne pouvait tromper un homme aussi éclairé que toi, si la tendresse n'avait point affaibli ta prudence et ta vertu.

LI. — HORACE ET VIRGILE

Caractères de ces deux poëtes.

VIRG. — Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant!

HOR. — Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite : couronnés de laurier, ils entendent chanter leurs vers; mais ils n'en font plus.

VIRG. — J'apprends avec joie que les vôtres sont encore après tant de siècles les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos Odes, d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

HOR. — Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai; mais il faut vous aimer autant que je le fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

VIRG. — Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre; leurs genres sont si différents! Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété. Vos Odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos Satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel; on y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes, et qui les instruit en se jouant. Votre Art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

HOR. — C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos Églogues la tendresse naïve de Théocrite! Vos Géorgiques sont pleines des peintures les plus riantes; vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Énéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

VIRG. — Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

HOR. — Vous n'avez point suivi Homère quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Énée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'Odyssée.

VIRG. — Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

HOR. — Quel dommage si vous l'eussiez fait! C'était une délicatesse excessive; on voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Énéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude que l'essor du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini, mais moins simple, moins fort, moins sublime; car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

VIRG. — J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur pour ne songer qu'à peindre en tout la vraie nature. En cela je lui cède.

HOR. — Vous êtes toujours ce modeste Virgile, qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que je pense sur vos ouvrages; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc! me croyez-vous incapable de les reconnaître?

VIRG. — Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos Odes qui pourraient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore pas le transport que l'ode doit avoir; mais il y a des choses écartées qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés et merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire si-

gnifier un beau sens avec brièveté et délicatesse; les mots deviennent tout nouveaux par l'usage que vous en faites. Mais tout n'est pas également coulant; il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

HOR. — Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux.

VIRG. — L'ode demande une autre harmonie toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

HOR. — Enfin je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal; j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque.

VIRG. — En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop longtemps que nous nous donnons des louanges; pour d'honnêtes gens, j'en ai honte. Finissons.

LII. — PARRHASIUS ET POUSSIN.

Sur la peinture des anciens; et sur le tableau des funérailles de Phocion, par le Poussin.

PARR. — Il y a déjà assez longtemps qu'on nous faisait attendre votre venue; il faut que vous soyez mort assez vieux.

POUSS. — Oui, et j'ai travaillé jusque dans une vieillesse fort avancée.

PARR. — On vous a marqué ici un rang assez honorable à la tête des peintres français : si vous aviez été mis parmi les Italiens, vous seriez en meilleure compagnie. Mais ces peintres, que Vasari nous vante tous les jours, vous auraient fait bien des querelles. Il y a ces deux écoles lombarde et florentine, sans parler de celle qui se forma ensuite à Rome : tous ces gens-là nous rompent sans cesse la tête par leurs jalousies. Ils avaient pris pour juges de leurs différends Apelle, Zeuxis et moi : mais nous aurions plus d'affaires que Minos, Éaque et Rhadamanthe, si nous les voulions accorder. Ils

sont même jaloux des anciens, et osent se comparer à nous. Leur vanité est insupportable.

Pouss. — Il ne faut point faire de comparaison, car vos ouvrages ne restent point pour en juger; et je crois que vous n'en faites plus sur les bords du Styx. Il y fait un peu trop obscur pour y exceller dans le coloris, dans la perspective, et dans la dégradation de lumière. Un tableau fait ici-bas ne pourrait être qu'une nuit; tout y serait ombre. Pour revenir à vous autres anciens, je conviens que le préjugé général est en votre faveur. Il y a sujet de croire que votre art, qui est du même goût que la sculpture, avait été poussé jusqu'à la même perfection, et que vos tableaux égalaient les statues de Praxitèle, de Scopas et de Phidias; mais enfin il ne nous reste rien de vous, et la comparaison n'est plus possible; par là vous êtes hors de toute atteinte, et vous nous tenez en respect. Ce qui est vrai, c'est que nous autres peintres modernes, nous devons nos meilleurs ouvrages aux modèles antiques que nous avons étudiés dans les bas-reliefs. Ces bas-reliefs, quoiqu'ils appartiennent à la sculpture, font assez entendre avec quel goût on devait peindre dans ce temps-là. C'est une demi-peinture.

Parr. — Je suis ravi de trouver un peintre moderne si équitable et si modeste. Vous comprenez bien que quand Zeuxis fit des raisins qui trompaient les petits oiseaux, il fallait que la nature fût bien imitée pour tromper la nature même. Quand je fis ensuite un rideau qui trompa les yeux si habiles du grand Zeuxis, il se confessa vaincu. Voyez jusqu'où nous avions poussé cette belle erreur. Non, non, ce n'est pas pour rien que tous les siècles nous ont vantés. Mais dites-moi quelque chose de vos ouvrages. On a rapporté ici à Phocion que vous aviez fait de beaux tableaux où il est représenté. Cette nouvelle l'a réjoui. Est-elle véritable?

Pouss. — Sans doute; j'ai représenté son corps que deux esclaves emportent de la ville d'Athènes. Ils paraissent tous deux affligés, et ces deux douleurs ne se ressemblent en rien. Le premier de ces esclaves est vieux; il est enveloppé dans

une draperie négligée ; le nu des bras et des jambes montre un homme fort et nerveux, c'est une carnation qui marque un corps endurci au travail. L'autre est jeune, couvert d'une tunique qui fait des plis assez gracieux. Les deux attitudes sont différentes dans la même action, et les deux airs des têtes sont fort variés, quoiqu'ils soient tous deux serviles [1].

PARR. — Bon ! l'art n'imite bien la nature qu'autant qu'il attrape cette variété infinie dans ses ouvrages. Mais le mort...

POUSS. — Le mort est caché sous une draperie confuse qui l'enveloppe. Cette draperie est négligée et pauvre. Dans ce convoi tout est capable d'exciter la pitié et la douleur.

PARR. — On ne voit donc point le mort ?

POUSS. — On ne laisse pas de remarquer sous cette draperie confuse la forme de la tête et de tout le corps. Pour les jambes, elles sont découvertes : on y peut remarquer, non-seulement la couleur flétrie de la chair morte, mais encore la roideur et la pesanteur des membres affaissés. Ces deux esclaves, qui emportent ce corps le long d'un grand chemin, trouvent à côté du chemin de grandes pierres taillées en carré dont quelques-unes sont élevées en ordre au-dessus des autres, en sorte qu'on croit voir les ruines de quelque majestueux édifice. Le chemin paraît sablonneux et battu.

PARR. — Qu'avez-vous mis aux deux côtés de ce tableau, pour accompagner vos figures principales ?

POUSS. — Au côté droit sont deux ou trois arbres dont le tronc est d'une écorce âpre et noueuse. Ils ont peu de branches, dont le vert, qui est un peu faible, se perd insensiblement dans le sombre azur du ciel. Derrière ces longues tiges d'arbres, on voit la ville d'Athènes.

PARR. — Il faut un contraste bien marqué dans le côté gauche.

POUSS. — Le voici. C'est un terrain raboteux ; on y voit des creux qui sont dans une ombre très-forte, et des pointes de roches fort éclairées. Là se présentent aussi quelques

[1] On a gravé ce tableau, et celui que Fénelon décrit dans le dialogue suivant. Ils font partie des paysages du Poussin. (*Édit. de Vers.*)

buissons assez sauvages. Il y a un peu au-dessus un chemin qui mène à un bocage sombre et épais : un ciel extrêmement clair donne encore plus de force à cette verdure sombre.

PARR. — Bon! voilà qui est bien. Je vois que vous savez le grand art des couleurs, qui est de fortifier l'une par son opposition avec l'autre.

POUSS. — Au delà de ce terrain rude se présente un gazon frais et tendre. On y voit un berger appuyé sur sa houlette, et occupé à regarder ses moutons blancs comme la neige, qui errent en paissant dans une prairie. Le chien du berger est couché et dort derrière lui. Dans cette campagne, on voit un autre chemin où passe un chariot traîné par des bœufs. Vous remarquez d'abord la force et la pesanteur de ces animaux, dont le cou est penché vers la terre, et qui marchent à pas lents. Un homme d'un air rustique est devant le chariot; une femme marche derrière, et elle paraît la fidèle compagne de ce simple villageois. Deux autres femmes voilées sont sur le chariot.

PARR. — Rien ne fait un plus sensible plaisir que ces peintures champêtres. Nous les devons aux poëtes. Ils ont commencé à chanter dans leurs vers les grâces naïves de la nature simple et sans art; nous les avons suivis. Les ornements d'une campagne où la nature est belle font une image plus riante que toutes les magnificences que l'art a pu inventer.

POUSS. — On voit au côté droit, dans ce chemin, sur un cheval alezan, un cavalier enveloppé dans un manteau rouge. Le cavalier et le cheval sont penchés en avant; ils semblent s'élancer pour courir avec plus de vitesse. Les crins du cheval, les cheveux de l'homme, son manteau, tout est flottant, et repoussé par le vent en arrière.

PARR. — Ceux qui ne savent que représenter des figures gracieuses n'ont atteint que le genre médiocre. Il faut peindre l'action et le mouvement, animer les figures, et exprimer les passions de l'âme. Je vois que vous êtes bien entré dans le goût de l'antique.

POUSS. — Plus avant on trouve un gazon sous lequel paraît

un terrain de sable. Trois figures humaines sont sur cette herbe : il y en a une debout, couverte d'une robe blanche à grands plis flottants ; les deux autres sont assises auprès d'elle sur le bord de l'eau, et il y en a une qui joue de la lyre. Au bout de ce terrain couvert de gazon, on voit un bâtiment carré, orné de bas-reliefs et de festons, d'un bon goût d'architecture simple et noble. C'est sans doute un tombeau de quelque citoyen qui était mort peut-être avec moins de vertu, mais plus de fortune que Phocion.

PARR. — Je n'oublie pas que vous m'avez parlé du bord de l'eau. Est-ce la rivière d'Athènes nommée Ilissus?

POUSS. — Oui ; elle paraît en deux endroits aux côtés de ce tombeau. Cette eau est pure et claire : le ciel serein, qui est peint dans cette eau, sert à la rendre encore plus belle. Elle est bordée de saules naissants et d'autres arbrisseaux tendres dont la fraîcheur réjouit la vue.

PARR. — Jusque là il ne me reste rien à souhaiter. Mais vous avez encore un grand et difficile objet à me représenter ; c'est là que je vous attends.

POUSS. — Quoi?

PARR. — C'est la ville. C'est là qu'il faut montrer que vous savez l'histoire, le costume, l'architecture.

POUSS. — J'ai peint cette grande ville d'Athènes sur la pente d'un long coteau, pour la mieux faire voir. Les bâtiments y sont par degrés dans un amphithéâtre naturel. Cette ville ne paraît point grande du premier coup d'œil : on n'en voit près de soi qu'un morceau assez médiocre ; mais le derrière qui s'enfuit découvre une grande étendue d'édifices.

PARR. — Y avez-vous évité la confusion?

POUSS. — J'ai évité la confusion et la symétrie. J'ai fait beaucoup de bâtiments irréguliers ; mais ils ne laissent pas de faire un assemblage gracieux, où chaque chose a sa place la plus naturelle. Tout se démêle et se distingue sans peine ; tout s'unit et fait corps : ainsi il y a une confusion apparente, et un ordre véritable quand on l'observe de près.

PARR. — N'avez-vous pas mis sur le devant quelque principal édifice ?

POUSS. — J'y ai mis deux temples. Chacun a une grande enceinte comme il la doit avoir, où l'on distingue le corps du temple des autres bâtiments qui l'accompagnent. Le temple qui est à la main droite a un portail orné de quatre grandes colonnes de l'ordre corinthien, avec un fronton et des statues. Autour de ce temple on voit des festons pendants : c'est une fête que j'ai voulu représenter suivant la vérité de l'histoire. Pendant qu'on emporte Phocion hors de la ville vers le bûcher, tout le peuple en joie et en pompe fait une grande solennité autour du temple dont je vous parle. Quoique ce peuple paraisse assez loin, on ne laisse pas de remarquer sans peine une action de joie pour honorer les dieux. Derrière ce temple paraît une grosse tour très-haute, au sommet de laquelle est une statue de quelque divinité. Cette tour est comme une grosse colonne.

PARR. — Où est-ce que vous en avez pris l'idée?

POUSS.— Je ne m'en souviens plus : mais elle est sûrement prise dans l'antique, car jamais je n'ai pris la liberté de rien donner à l'antiquité qui ne fût tiré de ses monuments. On voit aussi auprès de cette tour un obélisque sacré.

PARR. — Et l'autre temple, n'en direz-vous rien ?

POUSS. — Cet autre temple est un édifice rond, soutenu de colonnes; l'architecture en paraît majestueuse et singulière. Dans l'enceinte on remarque divers grands bâtiments avec des frontons. Quelques arbres en dérobent une partie à la vue. J'ai voulu marquer un bois.

PARR. — Mais venons au corps de la ville.

POUSS. — J'ai cru y devoir marquer les divers temps de la république d'Athènes; sa première simplicité, à remonter jusque vers les temps héroïques; et sa magnificence dans les siècles suivants, où les arts y ont fleuri. Ainsi j'ai fait beaucoup d'édifices ou ronds ou carrés, avec une architecture régulière; et beaucoup d'autres qui sentent cette antiquité rustique et guerrière. Tout y est d'une figure bizarre : on ne voit

que tours, que créneaux, que hautes murailles, que petits bâtiments inégaux et simples. Une chose rend cette ville agréable, c'est que tout y est mêlé de grands édifices et de bocages. J'ai cru qu'il fallait mettre de la verdure partout, pour représenter les bois sacrés des temples, et les arbres qui étaient, soit dans les gymnases, ou dans les autres édifices publics. Partout j'ai tâché d'éviter de faire des bâtiments qui eussent rapport à ceux de mon temps et de mon pays, pour donner à l'antiquité un caractère facile à reconnaître.

PARR. — Tout cela est observé judicieusement. Mais je ne vois point l'Acropolis L'avez-vous oublié? ce serait dommage.

POUSS. — Je n'avais garde. Il est derrière toute la ville, sur le sommet de la montagne, laquelle domine tout le coteau en pente. On voit à ses pieds de grands bâtiments fortifiés par des tours. La montagne est couverte d'une agréable verdure. Pour la citadelle, il paraît une assez grande enceinte avec une vieille tour qui s'élève jusque dans la nue. Vous remarquerez que la ville, qui va toujours en baissant vers le côté gauche, s'éloigne insensiblement, et se perd entre un bocage fort sombre, dont je vous ai parlé, et un petit bouquet d'autres arbres d'un vert brun et enfoncé [1], qui est sur le bord de l'eau.

PARR. — Je ne suis pas encore content. Qu'avez-vous mis derrière toute cette ville?

POUSS. — C'est un lointain où l'on voit des montagnes escarpées et assez sauvages. Il y en a une, derrière ces beaux temples et cette pompe si riante dont je vous ai parlé, qui est un roc tout nu et affreux. Il m'a paru que je devais faire le tour de la ville cultivé et gracieux, comme celui des grandes villes l'est toujours. Mais j'ai donné une certaine beauté sauvage au lointain, pour me conformer à l'histoire, qui parle de l'Attique comme d'un pays rude et stérile.

PARR. — J'avoue que ma curiosité est bien satisfaite, et je

[1] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition originale. Dans celle de Didot, on a mis *foncé*, sans faire attention que Fénelon suit ici l'Académie, qui, dans toutes les éditions de son Dictionnaire, au mot *couleur*, donne cet exemple : *Couleur enfoncée.* (*Édit. de Vers.*)

serais jaloux pour la gloire de l'antiquité, si on pouvait l'être d'un homme qui l'a imitée si modestement.

POUSS. — Souvenez-vous au moins que si je vous ai longtemps entretenu de mon ouvrage, je l'ai fait pour ne vous rien refuser, et pour me soumettre à votre jugement.

PARR. — Après tant de siècles vous avez fait plus d'honneur à Phocion que sa patrie n'aurait pu lui en faire le jour de sa mort par de somptueuses funérailles. Mais allons dans ce bocage ici près, où il est avec Timoléon et Aristide, pour lui apprendre de si agréables nouvelles.

LIII. — LÉONARD DE VINCI ET POUSSIN.

Description d'un paysage peint par Poussin.

LÉON. — Votre conversation avec Parrhasius fait beaucoup de bruit en ce bas monde ; on assure qu'il est prévenu en votre faveur, et qu'il vous met au-dessus de tous les peintres italiens. Mais nous ne le souffrirons jamais...

POUSS. — Le croyez-vous si facile à prévenir ? Vous lui faites tort ; vous vous faites tort à vous-même, et vous me faites trop d'honneur.

LÉON. — Mais il m'a dit qu'il ne connaissait rien de si beau que le tableau que vous lui aviez représenté. A quel propos offenser tant de grands hommes pour en louer un seul, qui...

POUSS. — Mais pourquoi croyez-vous qu'on vous offense en louant les autres ? Parrhasius n'a point fait de comparaison. De quoi vous fâchez-vous ?

LÉON. — Oui, vraiment, un petit peintre français, qui fut contraint de quitter sa patrie pour aller gagner sa vie à Rome !

POUSS. — Oh ! puisque vous le prenez par là, vous n'aurez pas le dernier mot. Eh bien, je quittai la France, il est vrai, pour aller vivre à Rome, où j'avais étudié les modèles antiques, et où la peinture était plus en honneur qu'en mon pays : mais enfin, quoique étranger, j'étais admiré dans Rome. Et

vous, qui étiez Italien, ne fûtes-vous pas obligé d'abandonner votre pays, quoique la peinture y fût si honorée, pour aller mourir à la cour de François Ier?

LÉON. — Je voudrais bien examiner un peu quelqu'un de vos tableaux, sur les règles de peinture que j'ai expliquées dans mes livres. On verrait autant de fautes que de coups de pinceau.

POUSS. — J'y consens. Je veux croire que je ne suis pas aussi grand peintre que vous; mais je suis moins jaloux de mes ouvrages. Je vais vous mettre devant les yeux toute l'ordonnance d'un de mes tableaux : si vous y remarquez des défauts, je les avouerai franchement; si vous approuvez ce que j'ai fait, je vous contraindrai à m'estimer un peu plus que vous ne faites.

LÉON. — Eh bien, voyons donc. Mais je suis un sévère critique, souvenez-vous-en.

POUSS. — Tant mieux. Représentez-vous un rocher qui est dans le côté gauche du tableau. De ce rocher tombe une source d'eau pure et claire, qui, après avoir fait quelques petits bouillons dans sa chute, s'enfuit au travers de la campagne. Un homme qui était venu puiser de cette eau est saisi par un serpent monstrueux; le serpent se lie autour de son corps, et entrelace ses bras et ses jambes par plusieurs tours, le serre, l'empoisonne de son venin, et l'étouffe. Cet homme est déjà mort; il est étendu; on voit la pesanteur et la roideur de tous ses membres; sa chair est déjà livide : son visage affreux représente une mort cruelle.

LÉON. — Si vous ne nous présentez point d'autre objet, voilà un tableau bien triste.

POUSS. — Vous allez voir quelque chose qui augmente encore cette tristesse. C'est un autre homme qui s'avance vers la fontaine : il aperçoit le serpent autour de l'homme mort, il s'arrête soudainement; un de ses pieds demeure suspendu : il lève un bras en haut, l'autre tombe en bas; mais les deux mains s'ouvrent, elles marquent la surprise et l'horreur.

LÉON. — Ce second objet, quoique triste, ne laisse pas

d'animer le tableau, et de faire un certain plaisir semblable à ceux que goûtaient les spectateurs de ces anciennes tragédies où tout inspirait la terreur et la pitié ; mais nous verrons bientôt si vous avez...

Pouss. — Ah! ah! vous commencez à vous humaniser un peu : mais attendez la suite, s'il vous plaît; vous jugerez selon vos règles quand j'aurai tout dit. Là auprès est un grand chemin, sur le bord duquel paraît une femme qui voit l'homme effrayé, mais qui ne saurait voir l'homme mort, parce qu'elle est dans un enfoncement, et que le terrain fait une espèce de rideau entre elle et la fontaine. La vue de cet homme effrayé fait en elle un contre-coup de terreur. Ces deux frayeurs sont, comme on dit, ce que les douleurs doivent être : les grandes se taisent, les petites se plaignent. La frayeur de cet homme le rend immobile : celle de cette femme, qui est moindre, est plus marquée par la grimace de son visage; on voit en elle une peur de femme, qui ne peut rien retenir, qui exprime toute son alarme, qui se laisse aller à ce qu'elle sent; elle tombe assise, elle laisse tomber et oublie ce qu'elle porte; elle tend les bras et semble crier. N'est-il pas vrai que ces divers degrés de crainte et de surprise font une espèce de jeu qui touche et plaît?

Léon. — J'en conviens. Mais qu'est-ce que ce dessin? est-ce une histoire? je ne la connais pas. C'est plutôt un caprice.

Pouss. — C'est un caprice. Ce genre d'ouvrage nous sied fort bien, pourvu que le caprice soit réglé et qu'il ne s'écarte en rien de la vraie nature. On voit au côté gauche quelques grands arbres qui paraissent vieux, et tels que ces anciens chênes qui ont passé autrefois pour les divinités d'un pays. Leurs tiges vénérables ont une écorce rude et âpre, qui fait fuir un bocage tendre et naissant, placé derrière. Ce bocage a une fraîcheur délicieuse; on voudrait y être. On s'imagine un été brûlant, qui respecte ce bois sacré. Il est planté le long d'une eau claire, et semble se mirer dedans. On voit d'un côté un vert enfoncé; de l'autre, une eau pure, où l'on décou-

vre le sombre azur d'un ciel serein. Dans cette eau se présente divers objets qui amusent la vue, pour la délasser de tout ce qu'elle a vu d'affreux. Sur le devant du tableau, les figures sont toutes tragiques. Mais dans ce fond tout est paisible, doux et riant : ici on voit des jeunes gens qui se baignent et qui se jouent en nageant; là, des pêcheurs dans un bateau : l'un se penche en avant, et semble prêt à tomber, c'est qu'il tire un filet; deux autres, penchés en arrière, rament avec effort. D'autres sont sur le bord de l'eau, et jouent à la mourre[1] : il paraît dans les visages que l'un pense à un nombre pour surprendre son compagnon, qui paraît être attentif, de peur d'être surpris. D'autres se promènent au delà de cette eau sur un gazon frais et tendre. En les voyant dans un si beau lieu, peu s'en faut qu'on n'envie leur bonheur. On voit assez loin une femme qui va sur un âne à la ville voisine, et qui est suivie de deux hommes. Aussitôt on s'imagine voir ces bonnes gens qui, dans leur simplicité rustique, vont porter aux villes l'abondance des champs qu'ils ont cultivés. Dans le même coin gauche paraît au-dessus du bocage une montagne assez escarpée, sur laquelle est un château.

LÉON. — Le côté gauche de votre tableau me donne de la curiosité de voir le côté droit.

POUSS. — C'est un petit coteau qui vient en pente insensible jusqu'au bord de la rivière. Sur cette pente on voit en confusion des arbrisseaux et des buissons sur un terrain inculte. Au devant de ce coteau sont plantés de grands arbres, entre lesquels on aperçoit la campagne, l'eau et le ciel.

LÉON. — Mais ce ciel, comment l'avez-vous fait?

POUSS. — Il est d'un bel azur, mêlé de nuages clairs qui semblent être d'or et d'argent.

LÉON. — Vous l'avez fait ainsi, sans doute, pour avoir la liberté de disposer à votre gré de la lumière, et pour la répandre sur chaque objet selon vos desseins.

[1] Jeu fort commun en Italie, que deux personnes jouent ensemble, en se montrant les doigts en partie levés et en partie fermés, et devinant en même temps le nombre de ceux qui sont levés.

Pouss. — Je l'avoue; mais vous devez avouer aussi qu'il paraît par là que je n'ignore point vos règles que vous vantez tant.

Léon. — Qu'y a-t-il dans le milieu de ce tableau au delà de cette rivière?

Pouss. — Une ville dont j'ai déjà parlé. Elle est dans un enfoncement, où elle se perd; un coteau plein de verdure en dérobe une partie. On voit de vieilles tours, des créneaux, de grands édifices, et une confusion de maisons dans une ombre très-forte; ce qui relève certains endroits éclairés par une certaine lumière douce et vive qui vient d'en haut. Au-dessus de cette ville paraît ce que l'on voit presque toujours au-dessus des villes dans un beau temps : c'est une fumée qui s'élève, et qui fait fuir les montagnes qui font le lointain. Ces montagnes, de figure bizarre, varient l'horizon, en sorte que les yeux sont contents.

Léon. — Ce tableau, sur ce que vous m'en dites, me paraît moins savant que celui de Phocion.

Pouss. — Il y a moins de science d'architecture, il est vrai; d'ailleurs on n'y voit aucune connaissance de l'antiquité : mais en revanche la science d'exprimer les passions y est assez grande : de plus, tout ce paysage a des grâces et une tendresse que l'autre n'égale point.

Léon. — Vous seriez donc, à tout prendre, pour ce dernier tableau?

Pouss. — Sans hésiter, je le préfère; mais vous, qu'en pensez-vous sur ma relation?

Léon. — Je ne connais pas assez le tableau de Phocion pour le comparer. Je vois que vous avez assez étudié les bons modèles du siècle passé, et mes livres; mais vous louez trop vos ouvrages.

Pouss. — C'est vous qui m'avez contraint d'en parler : mais sachez que ce n'est ni dans vos livres ni dans les tableaux du siècle passé que je me suis instruit; c'est dans les bas-reliefs antiques, où vous avez étudié aussi bien que moi. Si je pouvais un jour retourner parmi les vivants, je peindrais

bien la jalousie ; car vous m'en donnez ici d'excellents modèles. Pour moi, je ne prétends vous rien ôter de votre science ni de votre gloire ; mais je vous céderais avec plus de plaisir, si vous étiez moins entêté de votre rang. Allons trouver Parrhasius : vous lui ferez votre critique, il décidera, s'il vous plaît ; car je ne vous cède, à vous autres messieurs les modernes, qu'à condition que vous céderez aux anciens. Après que Parrhasius aura prononcé, je serai prêt à retourner sur la terre pour corriger mon tableau.

LIV. — LÉGER ET ÉBROIN.

La vie simple et solitaire n'a point de charmes pour un ambitieux.

ÉBR. — Ma consolation dans mes malheurs est de vous trouver dans cette solitude.

LÉG. — Et moi je suis fâché de vous y voir ; car on y est sans fruit quand on y est malgré soi.

ÉBR. — Pourquoi désespérez-vous donc de ma conversion ? Peut-être que vos exemples et vos conseils me rendront meilleur que vous ne pensez. Vous qui êtes si charitable, vous devriez bien dans ce loisir prendre un peu soin de moi.

LÉG. — On ne m'a mis ici qu'afin que je ne me mêle de rien : je suis assez chargé d'avoir à me corriger moi-même.

ÉBR. — Quoi ! en entrant dans la solitude on renonce à la charité ?

LÉG. — Point du tout ; je prierai Dieu pour vous.

ÉBR. — Oh ! je le vois bien ; c'est que vous m'abandonnez comme un homme indigne de vos instructions. Mais vous en répondrez, et vous ne me faites pas justice. J'avoue que j'ai été fâché de venir ici ; mais maintenant je suis assez content d'y être. Voici le plus beau désert qu'on puisse voir. N'admirez-vous pas ces ruisseaux qui tombent des montagnes, ces rochers escarpés et en partie couverts de mousse, ces vieux arbres qui paraissent aussi anciens que la terre où ils sont plantés ? La nature a ici je ne sais quoi de brut et d'affreux qui plaît, et qui fait rêver agréablement.

LÉG. — Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, et qui n'est point désabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent et paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

ÉBR. — Mais j'étais las du monde et de ses embarras, quand on m'a mis ici.

LÉG. — Il paraît que vous en étiez fort las, puisque vous en êtes sorti par force.

ÉBR. — Je n'aurais pas eu le courage d'en sortir; mais j'en étais pourtant dégoûté.

LÉG. — Dégoûté comme un homme qui y retournerait encore avec joie, et qui ne cherche qu'une porte pour y rentrer. Je connais votre cœur; vous avez beau dissimuler : avouez votre inquiétude; soyez au moins de bonne foi.

ÉBR. — Mais, saint prélat, si nous rentrions vous et moi dans les affaires, nous y ferions des biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un et l'autre pour protéger la vertu; nous abattrions de concert tout ce qui s'opposerait à nous.

LÉG. — Confiez-vous à vous-même tant qu'il vous plaira, sur vos expériences passées; cherchez des prétextes pour flatter vos passions : pour moi, qui suis ici depuis plus de temps que vous, j'ai eu le loisir d'apprendre à me défier de moi et du monde. Il m'a trompé une fois ce monde ingrat; il ne me trompera plus. J'ai tâché de lui faire du bien; il ne m'a jamais rendu que du mal. J'ai voulu aider une reine bien intentionnée, on l'a décréditée, et réduite à se retirer. On m'a rendu ma liberté en croyant me mettre en prison : trop heureux de n'avoir plus d'autre affaire que celle de mourir en paix dans ce désert!

ÉBR. — Mais vous n'y songez pas; si nous voulons nous réunir, nous pouvons encore être les maîtres absolus.

LÉG. — Les maîtres de quoi? de la mer, des vents et des flots? Non, je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune; tourmentez-vous, soyez malheureux dès cette vie, hasardez tout, périssez à la fleur de votre âge, damnez-vous pour troubler le monde et pour

faire parler de vous; vous le méritez bien, puisque vous ne pouvez demeurer en repos.

ÉBR. — Mais quoi! est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune? l'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de votre cœur?

LÉG. — Me croiriez-vous si je vous le disais?

ÉBR. — En vérité, j'en doute fort. J'aurais bien de la peine; car enfin...

LÉG. — Je ne vous le dirai donc pas; il est inutile de vous parler non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie, n'ont pu vous corriger. Allez, retournez à la cour; gouvernez; faites le malheur du monde, et trouvez-y le vôtre.

LV. — LE PRINCE DE GALLES ET RICHARD SON FILS.

Caractère d'un prince faible.

LE PR. — Hélas! mon cher fils, je te revois avec douleur: j'espérais pour toi une vie plus longue, et un règne plus heureux. Qu'est-ce qui a rendu ta mort si prompte? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre les Français?

RICH. — Non, mon père, ma santé n'a point manqué, d'autres malheurs ont fini ma vie.

LE PR. — Quoi donc? quelque traître a-t-il trempé ses mains dans ton sang? Si cela est, l'Angleterre, qui ne m'a pas oublié, vengera ta mort.

RICH. — Hélas! mon père, toute l'Angleterre a été de concert pour me déshonorer, pour me dégrader, pour me faire périr.

LE PR. — O ciel! qui l'aurait pu croire? à qui se fier désormais? Mais qu'as-tu donc fait, mon fils? N'as-tu point de tort? Dis la vérité à ton père.

RICH. — A mon père? Ils disent que vous ne l'êtes pas, et que je suis fils d'un chanoine de Bordeaux.

Le Pr. — C'est de quoi personne ne peut répondre; mais je ne saurais le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mère qui leur donne leur pensée : mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours?

Rich. — Ils disent que je prie Dieu comme un chanoine, que je ne sais ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

Le Pr. — O mon enfant! tout cela est-il vrai? Il aurait mieux valu pour toi passer ta vie moine à Westminster, que d'être sur le trône avec tant de mépris.

Rich. — J'ai eu de bonnes intentions; j'ai donné de bons exemples; j'ai eu même quelquefois assez de vigueur. Par exemple, je fis enlever et exécuter le duc de Glocester mon oncle, qui ralliait tous les mécontents contre moi, et qui m'aurait détrôné si je ne l'eusse prévenu.

Le Pr. — Ce coup était hardi et peut-être nécessaire; car je connaissais bien mon frère, qui était dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une cabale dangereuse. Mais, mon fils, ne lui avais-tu donné aucune prise sur toi? D'ailleurs, ce coup était-il assez mesuré? l'as-tu bien soutenu?

Rich. — Le duc de Glocester m'accusait d'être trop uni avec les Français, anciens ennemis de notre nation : mon mariage avec la fille de Charles VI, roi de France, servit au duc à éloigner de moi les cœurs des Anglais.

Le Pr. — Quoi! mon fils, tu t'es rendu suspect aux tiens par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre! Et que t'ont-ils donné pour ce mariage? as-tu joint le Poitou et la Touraine à la Guienne, pour unir tous nos États de France jusqu'à la Normandie?

Rich. — Nullement; mais j'ai cru qu'il était bon d'avoir hors de l'Angleterre un appui contre les Anglais factieux.

Le Pr. — O malheur de l'État! ô déshonneur de la maison royale! tu vas mendier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance! Tu veux affermir ton règne en prenant des intérêts contraires à la gran-

deur de ta propre nation ! Tu ne te contentes pas d'être aimé de tes sujets comme leur père, tu veux être craint comme un ennemi qui s'entend avec les étrangers pour les opprimer ! Hélas ! que sont devenus ces beaux jours où je mis en fuite le roi de France dans les plaines de Créci, inondées du sang de trente mille Français, et où je pris un autre roi de cette nation aux portes de Poitiers? Oh ! que les temps sont changés ! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détrôné?

RICH. — Le comte d'Erby.

LE PR. — Comment ? a-t-il assemblé une armée ? a-t-il gagné une bataille?

RICH. — Rien de tout cela. Il était en France à cause d'une querelle avec le grand maréchal, pour laquelle je l'avais chassé : l'archevêque de Cantorbéry y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration. Il passa par la Bretagne, arriva à Londres pendant que je n'y étais pas, trouva le peuple prêt à se soulever. La plupart des mutins prirent les armes ; leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes ; tout m'abandonna. Le comte vint me trouver dans un château, où je me renfermai ; il eut l'audace d'y entrer presque seul : je pouvais alors le faire périr.

LE PR. — Pourquoi ne le fis-tu pas, malheureux ?

RICH — Les peuples, que je voyais en armes dans toute la campagne, m'auraient massacré.

LE PR. — Eh ! ne valait-il pas mieux mourir en homme de courage ?

RICH. — Il y eut d'ailleurs un présage qui me découragea.

LE PR. — Qu'était-ce?

RICO. — Ma chienne, qui n'avait jamais voulu caresser que moi seul, me quitta d'abord pour aller en ma présence caresser le comte ; je vis bien ce que cela signifiait, et je le dis au comte même.

LE PR. — Voilà une belle naïveté ! Un chien a donc décidé de ton autorité, de ton honneur, de ta vie, et du sort de toute l'Angleterre ! Alors que fis-tu ?

RICH. — Je priai le comte de me mettre en sûreté contre la fureur de ce peuple.

LE PR. — Hélas! il ne te manquait plus que de demander lâchement la vie à l'usurpateur. Te la donna-t-il au moins?

RICH. — Oui, d'abord. Il me renferma dans la Tour, où j'aurais vécu encore assez doucement : mais mes amis me firent plus de mal que mes ennemis; ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité et pour renverser l'usurpateur. Alors il se défit de moi malgré lui; car il n'avait pas envie de se rendre coupable de ma mort.

LE PR. — Voilà un malheur complet. Mon fils est faible et inégal; sa vertu mal soutenue le rend méprisable; il s'allie avec ses ennemis, et soulève ses sujets; il ne prévoit point l'orage; il se décourage dès qu'il éclate; il perd les occasions de punir l'usurpateur; il demande lâchement la vie, et il ne l'obtient pas. O ciel, vous vous jouez de la gloire des princes et de la prospérité des États! Voilà le petit-fils d'Édouard qui a vaincu Philippe et ravagé son royaume! Voilà mon fils, de moi qui ai pris Jean et fait trembler la France et l'Espagne!

LVI. — CHARLES VII ET JEAN DUC DE BOURGOGNE.

La cruauté et la perfidie augmentent les périls, loin de les diminuer.

LE DUC. — Maintenant que toutes nos affaires sont finies, et que nous n'avons plus d'intérêt parmi les vivants, parlons, je vous prie, sans passion. Pourquoi me faire assassiner? Un dauphin faire cette trahison à son propre sang, à son cousin, qui...

CHARL. — A son cousin, qui voulait tout brouiller, et qui pensa ruiner la France. Vous prétendiez me gouverner comme vous aviez gouverné les deux dauphins mes frères, qui étaient avant moi.

LE DUC. — Mais quoi ! assassiner ! cela est infâme.

CHARL. — Assassiner est le plus sûr.

LE DUC. — Quoi ! dans un lieu où vous m'aviez attiré par les promesses les plus solennelles ! J'entre dans la barrière (il me semble que j'y suis encore) avec Noailles, frère du captal de Buch : ce perfide Tanneguy du Châtel me massacre inhumainement avec ce pauvre Noailles.

CHARL. — Vous déclamerez tant qu'il vous plaira, mon cousin, je m'en tiens à ma première maxime : quand on a affaire à un homme aussi violent et aussi brouillon que vous l'étiez, assassiner est le plus sûr.

LE DUC. — Le plus sûr ! vous n'y songez pas.

CHARL. — J'y songe ; c'est le plus sûr, vous dis-je.

LE DUC. — Est-ce le plus sûr de se jeter dans tous les périls où vous vous êtes précipité en me faisant périr ? Vous vous êtes fait plus de mal en me faisant assassiner, que je n'aurais pu vous en faire.

CHARL. — Il y a bien à dire. Si vous ne fussiez mort, j'étais perdu, et la France avec moi.

LE DUC. — Avais-je intérêt de ruiner la France ? Je voulais la gouverner, et point la détruire ni l'abattre ; il aurait mieux valu souffrir quelque chose de ma jalousie et de mon ambition. Après tout, j'étais de votre sang, assez près de succéder à la couronne ; j'avais un très-grand intérêt d'en conserver la grandeur. Jamais je n'aurais pu me résoudre à me liguer contre la France avec les Anglais ses ennemis ; mais votre trahison et mon massacre mirent mon fils, quoiqu'il fût bon homme, dans une espèce de nécessité de venger ma mort, et de s'unir aux Anglais. Voilà le fruit de votre perfidie : c'était de former une ligue de la maison de Bourgogne avec la reine votre mère et avec les Anglais, pour renverser la monarchie française. La cruauté et la perfidie, bien loin de diminuer les périls, les augmentent sans mesure. Jugez-en par votre propre expérience : ma mort, en vous délivrant d'un ennemi, vous en fit de bien plus terribles, et mit la France dans un état cent fois plus déplorable. Toutes les provinces furent en feu ; toute

la campagne au pillage; et il a fallu des miracles pour vous tirer de l'abîme où cet exécrable assassinat vous avait jeté. Après cela, venez encore me dire d'un ton décisif : Assassiner est le plus sûr!

CHARL. — J'avoue que vous m'embarrassez par le raisonnement, et je vois que vous êtes bien subtil en politique; mais j'aurai ma revanche par les faits. Pourquoi croyez-vous qu'il n'est pas bon d'assassiner? n'avez-vous pas fait assassiner mon oncle le duc d'Orléans? Alors vous pensiez sans doute comme moi, et vous n'étiez pas encore si philosophe.

LE DUC. — Il est vrai, et je m'en suis mal trouvé, comme vous voyez. Une bonne preuve que l'assassinat est un mauvais expédient est de voir combien il m'a réussi mal. Si j'eusse laissé vivre le duc d'Orléans, vous n'auriez jamais songé à m'ôter la vie, et je m'en serais fort bien trouvé. Celui qui commence de telles affaires doit prévoir qu'elles finiront par lui; dès qu'il entreprend sur la vie des autres, la sienne n'a plus un quart d'heure d'assuré.

CHARL. — Eh bien, mon cousin, nous avons tous deux tort. Je n'ai pas été assassiné à mon tour comme vous, mais j'ai souffert d'étranges malheurs.

LVII. — LOUIS XI ET LE CARDINAL BESSARION.

Un savant qui n'est pas propre aux affaires vaut encore mieux qu'un esprit inquiet et artificieux qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi.

LOUIS. — Bonjour, monsieur le cardinal. Je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vîntes me voir de la part du pape. Le cérémonial ne peut plus nous brouiller; toutes les ombres sont ici pêle-mêle et *incognito;* les rangs sont confondus.

BESS. — J'avoue que je n'ai pas encore oublié votre insulte, quand vous me prîtes par la barbe dès le commencement de ma harangue.

LOUIS. — Cette barbe grecque me surprit, et je voulais

couper court pour la harangue, qui eût été longue et superflue.

BESS. — Pourquoi cela? Ma harangue était des plus belles : je l'avais composée sur le modèle d'Isocrate, de Lysias, d'Hypéride et de Périclès.

LOUIS. — Je ne connais point tous ces messieurs-là. Vous aviez été voir le duc de Bourgogne, mon vassal, avant que de venir chez moi; il aurait bien mieux valu ne lire pas tant vos vieux auteurs, et savoir mieux les règles du siècle présent : vous vous conduisîtes comme un pédant qui n'a aucune connaissance du monde.

BESS. — J'avais pourtant étudié à fond les lois de Dracon, celles de Lycurgue et de Solon, les *Lois* et la *République* de Platon, tout ce qui nous reste des anciens rhéteurs qui gouvernaient le peuple; enfin les meilleurs scholiastes d'Homère, qui ont parlé de la police d'une république.

LOUIS. — Et moi je n'ai jamais rien lu de tout cela; mais je sais bien qu'il ne fallait pas qu'un cardinal envoyé par le pape pour faire rentrer le duc de Bourgogne dans mes bonnes grâces, allât le voir avant que de venir chez moi.

BESS. — J'avais cru pouvoir suivre l'*usteron proteron* des Grecs; je savais même, par le philosophe, que *ce qui est le premier quant à l'intention est le dernier quant à l'exécution.*

LOUIS. — Oh! laissons là votre philosophe : venons au fait.

BESS. — Je vois en vous toute la barbarie des Latins, chez qui la Grèce désolée, après la prise de Constantinople, a essayé en vain de défricher l'esprit et les lettres.

LOUIS. — L'esprit ne consiste que dans le bon sens, et point dans le grec; la raison est de toutes les langues. Il fallait garder l'ordre, et mettre le seigneur devant son vassal. Les Grecs, que vous vantez tant, n'étaient que des sots, s'ils ne savaient pas ce que savent les hommes les plus grossiers. Mais je ne puis m'empêcher de rire quand je me souviens comment vous voulûtes négocier : dès que je ne convenais pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison

que des passages de Sophocle, de Lycophron et de Pindare. Je ne sais comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avais jamais ouï parler qu'à vous : mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il était question des places de la Somme, et vous me citiez un vers de Ménandre ou de Callimaque. Je voulais demeurer uni aux Suisses et au duc de Lorraine contre le duc de Bourgogne; vous me prouviez, par le Gorgias de Platon, que ce n'était pas mon véritable intérêt. Il s'agissait de savoir si le roi d'Angleterre serait pour ou contre moi, vous m'alléguiez l'exemple d'Épaminondas. Enfin vous me consolâtes de n'avoir jamais guère étudié. Je disais en moi-même : Heureux celui qui ne sait point tout ce que les autres ont dit, et qui sait un peu ce qu'il faut dire!

Bess. — Vous m'étonnez par votre mauvais goût. Je croyais que vous aviez assez bien étudié : on m'avait dit que le roi votre père vous avait donné un assez bon précepteur, et qu'ensuite vous aviez pris plaisir en Flandre, chez le duc de Bourgogne, à faire raisonner tous les jours des philosophes.

Louis. — J'étais encore bien jeune quand je quittai le roi mon père et mon précepteur : je passai à la cour de Bourgogne, où l'inquiétude et l'ennui me réduisirent à écouter un peu quelques savants. Mais j'en fus bientôt dégoûté; ils étaient pédants et imbéciles, comme vous; ils n'entendaient point les affaires; ils ne connaissaient point les divers caractères des hommes; ils ne savaient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres; ils étaient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre et de se contraindre. Je ne pus souffrir de tels animaux.

Bess. — Il est vrai que les savants ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des Muses; il est vrai aussi qu'ils ne savent guère se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossières

des hommes, et de la flatterie que les tyrans demandent.

LOUIS. — Allez, grande barbe, pédant hérissé de grec, vous perdez le respect qui m'est dû.

BESS. — Je ne vous en dois point. Le sage, suivant les stoïciens et toute la secte du Portique, est plus roi que vous. Vous ne l'avez jamais été que par le rang et par la puissance; vous ne le fûtes jamais, comme le sage, par un véritable empire sur vos passions. D'ailleurs vous n'avez plus qu'une ombre de royauté; d'ombre à ombre, je ne vous cède point.

LOUIS. — Voyez l'insolence de ce vieux pédant!

BESS. — J'aime encore mieux être pédant que fourbe, tyran, et ennemi du genre humain. Je n'ai pas fait mourir mon frère; je n'ai pas tenu en prison mon fils; je n'ai employé ni le poison ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis; je n'ai point eu une vieillesse affreuse, semblable à celle des tyrans que la Grèce a tant détestés. Mais il faut vous excuser : avec beaucoup de finesse et de vivacité, vous aviez beaucoup de choses d'une tête un peu démontée. Ce n'était pas pour rien que vous étiez fils d'un homme qui s'était laissé mourir de faim, et petit-fils d'un autre qui avait été renfermé tant d'années. Votre fils même n'a la cervelle guère assurée; et ce sera un grand bonheur pour la France si la couronne passe après lui dans une branche plus sensée.

LOUIS. — J'avoue que ma tête n'était pas tout à fait bien réglée; j'avais des faiblesses, des visions noires, des emportements furieux : mais j'avais de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talents pour gagner les hommes, et pour accroître mon autorité; je savais fort bien laisser à l'écart un pédant inutile à tout, et découvrir les qualités utiles dans les sujets les plus obscurs. Dans les langueurs mêmes de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien. Il attendait ma mort, et ne cherchait qu'à éluder la conclusion : par mes émissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui; je le réduisis à faire malgré lui un traité de paix avec moi, où il me donnait, pour mon fils, Marguerite sa

fille avec trois provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours où l'on me croyait fou. Allez, vieux pédant, allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais su autant de politique que moi : allez chercher vos savants, qui ne savent que lire et parler de leurs livres, qui ne savent ni agir ni vivre avec les hommes.

BESS. — J'aime encore mieux un savant qui n'est pas propre aux affaires, et qui ne sait que ce qu'il a lu, qu'un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi, et qui renverse tout le genre humain.

LVIII. — LOUIS XI ET LE CARDINAL BALUE.

Un prince fourbe et méchant rend ses sujets traîtres et infidèles.

LOUIS. — Comment osez-vous, scélérat, vous présenter encore devant moi après toutes vos trahisons?

BALUE. — Où voulez-vous donc que je m'aille cacher ? Ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres? Nous sommes tous égaux ici-bas.

LOUIS. — C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meunier de Verdun !

BAL. — Eh ! c'était un mérite auprès de vous que d'être de basse naissance : votre compère le prévôt Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier le Diable, étaient vos favoris et vos ministres. Janfredy, avant moi, avait obtenu la pourpre par votre faveur. Ma naissance valait à peu près celle de ces gens-là.

LOUIS. — Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que vous.

BAL. — Je n'en crois rien. S'ils n'avaient pas été de malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités ni employés.

LOUIS. — Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisis pour leur mérite?

BAL. — Parce que le mérite vous était toujours suspect et

odieux ; parce que la vertu vous faisait peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage ; parce que vous ne vouliez vous servir que d'âmes basses et vénales prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un homme honnête, qui aurait eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous aurait été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper et que nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhonnête homme ; mais c'était par là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse pour jouer les grands et les peuples ? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages ?

Louis. — Il est vrai, mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne fallait pas me tromper moi-même ; vous étiez d'intelligence avec le pape pour me faire abolir la Pragmatique, contre les véritables intérêts de la France.

Bal. — Eh ! vous êtes-vous jamais soucié ni de la France, ni de ses véritables intérêts ? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres. Vous vouliez tirer parti du pape, et lui sacrifier les canons pour votre intérêt : je n'ai fait que vous servir à votre mode.

Louis. — Mais vous m'aviez mis dans la tête toutes ces visions, contre l'intérêt véritable de ma couronne même, à laquelle était attachée ma véritable grandeur.

Bal. — Point : je voulais que vous vendissiez chèrement cette pancarte crasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin. Quand même je vous aurais trompé, qu'auriez-vous à me dire ?

Louis. — Comment ! à vous dire ? Je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivants, je vous remettrais bien en cage.

Bal. — Oh ! j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous bien que je ne crains guère les mauvaises humeurs d'une ombre de roi ? vous croyez être encore au Plessis lès Tours avec vos assassins ?

LOUIS. — Non; je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut. Mais enfin je veux bien vous entendre, pour la rareté du fait. Çà, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre maître.

BAL. — Ce paradoxe vous surprend; mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

LOUIS. — Voyons ce qu'il veut dire

BAL. — N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meunier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que celle de la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui y passaient pour les plus utiles et pour les meilleures, d'un commun consentement?

LOUIS. — Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

BAL. — Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher.

LOUIS. — Je n'ose nier une chose qui paraît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

BAL. — Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous aviez répandue dans toute votre cour, était de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang, ni la reine, que vous teniez captive et éloignée; ni le dauphin, que vous éleviez dans l'ignorance et en prison; ni le royaume, que vous désoliez par votre politique dure et cruelle, aux intérêts duquel vous préfériez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique : vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun; vous ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux que pour le besoin : vous cherchiez à les tromper à leur tour, comme le reste des hommes; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, ou pour la moindre utilité. On n'avait jamais un seul moment d'assuré avec vous; vous vous jouiez de la vie des hommes. Vous n'aimiez personne : qui vouliez-vous qui vous aimât? Vous vouliez tromper tout le monde : qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi et de bonne amitié, et sans intérêts? Cette fidélité désintéressée, où l'aurions-nous apprise? La méritiez-vous? l'espériez-vous?

la pouvait-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour? Aurait-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère? N'était-on pas forcé d'être un fripon dès qu'on vous approchait? n'était-on pas déclaré scélérat dès qu'on parvenait à votre faveur, puisqu'on n'y parvenait jamais que par la scélératesse? Ne deviez-vous pas vous le tenir pour dit? Si on avait voulu conserver quelque honneur et quelque conscience, on se serait bien gardé d'être jamais connu de vous : on serait allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une âme que vous avez gangrenée, et à qui vous n'avez inspiré que scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul? Étiez-vous assez dupe pour le penser? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seraient pour vous comme vous pour eux? Quand même on aurait été bon et sincère pour tous les autres hommes, on aurait été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant, je n'ai donc fait que suivre vos leçons, que marcher sur vos traces, que vous rendre ce que vous nous donniez tous les jours, que faire ce que vous attendiez de moi, que prendre pour principe de ma conduite le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous auriez méprisé un homme qui aurait connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris; et j'ai mieux aimé vous tromper, que d'être un sot selon vos principes.

LOUIS. — J'avoue que votre raisonnement me presse et m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne, mon plus cruel ennemi?

BAL. — C'est parce qu'ils étaient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portait à me perdre. Je savais que vous compteriez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimais mieux vous tra-

hir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étais bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affaires, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grâce dans un temps de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que soi.

LOUIS. — Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi : on ne le fait pas mourir quand il est cardinal; mais on le tient onze ans en prison, on le dépouille de ses grands trésors.

BAL. — J'avoue mon unique faute : elle fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi dans l'occasion; je vous tromperai encore selon vos mérites : mais je vous tromperai plus subtilement, de peur d'être découvert.

LIX. — LOUIS ET PHILIPPE DE COMMINES.

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauraient être cachés.

LOUIS. — On dit que vous avez écrit mon histoire.

COM. — Il est vrai, sire; et j'ai parlé en bon domestique.

LOUIS. — Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me passerais volontiers.

COM. — Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

LOUIS. — Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

COM. — C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans un historien; au contraire, c'est ce qui le rend suspect.

LOUIS. — Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

COM. — La vôtre était étrangement noircie; j'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses qu'on vous imputait sans preuves. Que pouvais-je faire de mieux?

LOUIS. — Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur; vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours; mon empressement à ramasser des reliques; à me faire frotter, depuis la tête jusqu'aux pieds, de l'huile de la sainte ampoule; et à faire des pèlerinages où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barrette chargée de petits saints, et de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lo, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

COM. — Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvais-je le taire?

LOUIS. — Vous pouviez n'en rien dire.

COM. — Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS. — Mais cela était fait, et il ne fallait pas le dire.

COM. — Mais cela était fait, et je ne pouvais le cacher à la postérité.

LOUIS. — Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

COM. — Eh! croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru : mais je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS. — Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

COM. — Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la

postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

LX. — LOUIS XI ET CHARLES, DUC DE BOURGOGNE.

Les méchants à force de tromper et de se défier des autres sont trompés eux-mêmes.

LOUIS. — Je suis fâché, mon cousin, des malheurs qui vous sont arrivés.

CHARLES. — C'est vous qui en êtes cause; vous m'avez trompé.

LOUIS. — C'est votre orgueil et votre emportement qui vous trompaient. Avez-vous oublié que je vous avertis qu'un homme m'avait offert de vous faire périr?

CH. — Je ne pus le croire: je m'imaginai que si la chose eût été vraie, vous n'auriez pas eu assez de probité pour m'en avertir, et que vous l'aviez inventée pour me faire peur, en me rendant suspects tous ceux dont je me servais: cette fourberie était assez de votre caractère, et je n'avais pas grand tort de vous l'attribuer. Qui n'eût pas été trompé comme moi dans une occasion où vous étiez bon et sincère?

LOUIS. — Je conviens qu'il n'était pas à propos de se fier souvent à ma sincérité; mais encore valait-il mieux se fier à moi qu'au traître Campobache, qui te vendit si cruellement.

CH. — Voulez-vous que je parle ici franchement, puisqu'il ne s'agit plus de politique chez Pluton? Nous étions tous deux dans d'étranges maximes; nous ne connaissions, ni vous ni moi, aucune vertu. En cet état, à force de se défier, on persécute souvent les gens de bien; puis on se livre par une espèce de nécessité au premier venu; et ce premier venu est d'ordinaire un scélérat qui s'insinue par la flatterie. Mais, dans le fond, mon naturel était meilleur que le vôtre; j'étais prompt, et d'une humeur un peu farouche; mais je n'étais ni trompeur ni cruel comme vous. Avez-vous oublié qu'à la con-

férence de Conflans vous m'avouâtes que j'étais un vrai gentilhomme, et que je vous avais bien tenu la parole que j'avais donnée à l'archevêque de Narbonne?

LOUIS. — Bon! c'étaient des paroles flatteuses que je vous dis alors pour vous amuser, et pour vous détacher des autres chefs de la *ligue du bien public*. Je savais bien qu'en vous louant je vous prendrais pour dupe.

LXI. — LOUIS XI ET LOUIS XII.

La générosité et la bonne foi sont de plus sûres maximes en politique que la cruauté et la finesse.

L. XI. — Voilà, si je ne me trompe, un de mes successeurs. Quoique les ombres n'aient plus ici-bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourrait bien être quelque roi de France; car je vois que ces autres ombres la respectent et lui parlent français. Qui es-tu? dis-le moi, je te prie.

L. XII. — Je suis le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII.

L. XI. — Comment as-tu gouverné mon royaume?

L. XII. — Tout autrement que toi. Tu te faisais craindre; je me suis fait aimer. Tu as commencé par charger les peuples; je les ai soulagés, et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

L. XI. — Tu savais donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une autorité sans bornes; c'est moi qui ai dissipé les ligues des princes et des seigneurs; c'est moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai découvert les secrets des autres; j'ai su cacher les miens. La finesse, la hauteur et la sévérité sont les vraies maximes du gouvernement. J'ai grand'peur que tu auras tout gâté, et que ta mollesse aura détruit tout mon ouvrage.

L. XII. — J'ai montré, par le succès de mes maximes, que les tiennes étaient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer; j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse,

la mienne est respectée. Pendant ma vie, on m'a été fidèle; après ma mort, on me pleure, et on craint de ne retrouver jamais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse.

L. XI. — Voilà une belle philosophie, que tu auras sans doute apprise dans cette longue prison où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône.

L. XII. — Cette prison a été moins honteuse que la tienne de Péronne. Voilà à quoi sert la finesse et la tromperie : on se fait prendre par son ennemi. La bonne foi n'exposerait pas à de si grands périls.

L. XI. — Mais j'ai su par adresse me tirer des mains du duc de Bourgogne.

L. XII. — Oui, à force d'argent, dont tu corrompis ses domestiques, et en le suivant honteusement à la ruine de tes alliés les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr.

L. XI. — As-tu étendu le royaume comme je l'ai fait? réuni à la couronne le duché de Bourgogne, le comté de Provence, et la Guienne même?

L. XII. — Je t'entends : tu savais l'art de te défaire d'un frère pour avoir son partage; tu as profité du malheur du duc de Bourgogne, qui courut à sa perte; tu gagnas le conseiller du comte de Provence pour attraper sa succession. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Bretagne par une alliance légitime avec l'héritière de cette maison, que j'aimais, et que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles et heureux ceux que j'avais déjà. J'ai éprouvé même, par les guerres de Naples et de Milan, combien les conquêtes éloignées nuisent à un État.

L. XI. — Je vois bien que tu manquais d'ambition et de génie.

L. XII. — Je manquais de ce génie faux et trompeur qui t'avait tant décrié, et de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité et la justice.

L. XI. — Tu parles trop.

L. XII. — C'est toi qui as souvent trop parlé. As-tu oublié le marchand de Bordeaux, établi en Angleterre; et le roi Édouard, que tu convias à venir à Paris? Adieu.

LXII. — LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

BOURB. — N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois, au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAY. — C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURB. — Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAY. — Eh! croyez-vous que je ne suis pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment, la mort va me délivrer de vos mains.

BOURB. — Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAY. — Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURB. — Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute; c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de

belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAY. — Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

BOURB. — Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAY. — Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

BOURB. — Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanez; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout: appelles-tu cela être à plaindre?

BAY. — Oui: on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir: il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

BOURB. — Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul: que voulais-tu que je fisse?

BAY. — Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

BOURB. — Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAY. — Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

BOURB. — Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAY. — Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

BOURB. — Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAY. — Je le sais bien, mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

LXIII. — HENRI VII ET HENRI VIII D'ANGLETERRE.

Funestes effets de la passion de l'amour dans un prince.

H. VII. — Eh bien mon fils, comment avez-vous régné après moi?

H. VIII. — Heureusement et avec gloire pendant trente-huit ans.

H. VII. — Cela est beau! Mais encore, les autres ont-ils été aussi contents de vous que vous le paraissez de vous-même?

H. VIII. — Je ne dis que la vérité. Il est vrai que c'est vous

qui êtes monté sur le trône par votre courage et par votre adresse; vous me l'avez laissé paisible : mais aussi que n'ai-je point fait! J'ai tenu l'équilibre entre les deux plus grandes puissances de l'Europe, François Ier et Charles-Quint. Voilà mon ouvrage au dehors. Pour le dedans, j'ai délivré l'Angleterre de la tyrannie papale, et j'ai changé la religion, sans que personne ait osé résister. Après avoir fait un tel renversement, mourir en paix dans son lit, c'est une belle et glorieuse fin.

H. VII. — Mais j'avais ouï dire que le pape vous avait donné le titre de défenseur de l'Église, à cause d'un livre que vous aviez fait contre les sentiments de Luther. D'où vient que vous avez ensuite changé?

H. VIII. — J'ai reconnu combien l'Église romaine était injuste et superstitieuse.

H. VII. — Vous a-t-elle traversé dans quelque dessein?

H. VIII. — Oui. Je voulais me démarier. Cette Aragonaise me déplaisait; je voulais épouser Anne de Boulen. Le pape Clément VII commit le cardinal Campége pour cette affaire. Mais, de peur de fâcher l'empereur, neveu de Catherine, il ne voulait que m'amuser; Campége demeura près d'un an à aller d'Italie en France.

H. VII. — Eh bien, que fîtes-vous?

H. VIII. — Je rompis avec Rome; je me moquai de ses censures; j'épousai Anne de Boulen; et je me fis chef de l'Église anglicane.

H. VII. Je ne m'étonne plus si j'ai vu tant de gens qui étaient sortis du monde fort mécontents de vous.

H. VIII. — On ne peut faire de si grands changements sans quelque rigueur.

H. VII. — J'entends dire de tous côtés que vous avez été léger, inconstant, lascif, cruel et sanguinaire.

H. VIII. — Ce sont les papistes qui m'ont décrié.

H. VII. — Laissons là les papistes; mais venons au fait. N'avez-vous pas eu six femmes, dont vous avez répudié la première sans fondement, fait mourir la seconde, fait ouvrir le ventre à la troisième pour sauver son enfant, fait mourir

la quatrième, répudié la cinquième, et choisi si mal la dernière, qu'elle se remaria avec l'amiral peu de jours après votre mort ?

H. VIII. - Tout cela est vrai; mais si vous saviez quelles étaient ces femmes, vous me plaindriez au lieu de me condamner : l'Aragonaise était laide, et ennuyeuse dans sa vertu ; Anne de Boulen était une coquette scandaleuse ; Jeanne Seymour ne valait guère mieux ; C. Howard était très-corrompue ; la princesse de Clèves était une statue sans agrément ; la dernière m'avait paru sage, mais elle a montré après ma mort que je m'étais trompé. J'avoue que j'ai été la dupe de ces femmes.

H. VII. — Si vous aviez gardé la vôtre, tous ces malheurs ne vous seraient jamais arrivés ; il est visible que Dieu vous a puni. Mais combien de sang avez-vous répandu ! on parle de plusieurs milliers de personnes que vous avez fait mourir pour la religion, parmi lesquelles on compte beaucoup de nobles prélats et de religieux.

H. VIII. — Il l'a bien fallu, pour secouer le joug de Rome.

H. VII.—Quoi ! pour soutenir la gageure, pour maintenir votre mariage avec cette Anne de Boulen que vous avez jugée vous-même digne du supplice !

H. VIII. — Mais j'avais pris le bien des églises, que je ne pouvais rendre.

H. VII. — Bon ! vous voilà bien justifié de votre schisme par vos mariages ridicules et par le pillage des églises !

H. VIII. — Puisque vous me pressez tant, je vous dirai tout. J'étais passionné pour les femmes, et volage dans mes amours ; j'étais aussi prompt à me dégoûter qu'à prendre une inclination. D'ailleurs j'étais né jaloux, soupçonneux, inconstant, âpre sur l'intérêt. Je trouvai que les chefs de l'Église anglicane flattaient mes passions, et autorisaient ce que je voulais faire : le cardinal de Wolsey, archevêque d'York, m'encouragea à répudier Catherine d'Aragon ; Cramer, archevêque de Cantorbéry, me fit faire tout ce que j'ai fait pour Anne de Boulen et contre l'Église romaine. Mettez-vous en la place

d'un pauvre prince violemment tenté par ses passions et flatté par les prélats.

H. VII. — Eh bien! ne saviez-vous pas qu'il n'y a rien de si lâche ni de si prostitué que les prélats ambitieux qui s'attachent à la cour? Il fallait les renvoyer dans leurs diocèses, et consulter des gens de bien. Les laïques sages et bons politiques ne vous auraient jamais conseillé, pour la sûreté même de votre royaume, de changer l'ancienne religion, et de diviser vos sujets en plusieurs communions opposées. N'est-il pas ridicule que vous vous plaigniez de la tyrannie du pape, et que vous vous fassiez pape en sa place; que vous vouliez réformer l'Église anglicane, et que cette réforme aboutisse à autoriser tous vos mariages monstrueux, et à piller tous les biens consacrés? Vous n'avez achevé cet horrible ouvrage qu'en trempant vos mains dans le sang des personnes les plus vertueuses. Vous avez rendu votre mémoire à jamais odieuse, et vous avez laissé dans l'État une source de division éternelle. Voilà ce que c'est que d'écouter de méchants prêtres. Je ne dis point ceci par dévotion, vous savez que ce n'est pas là mon caractère; je ne parle qu'en politique, comme si la religion était à compter pour rien. Mais, à ce que je vois, vous n'avez jamais fait que du mal.

H. VIII. — Je n'ai pu éviter d'en faire. Le cardinal Renauld de la Poule[1] fit contre moi, avec les papistes, une conspiration. Il fallut bien punir les conjurés pour la sûreté de ma vie.

H. VII. — Eh! voilà le malheur qu'il y a à entreprendre des choses injustes. Quand on les a commencées, on les veut soutenir. On passe pour tyran; on est exposé aux conjurations. On soupçonne des innocents qu'on fait périr; on trouve des coupables, et on les a faits tels : car le prince qui gouverne mal met ses sujets en tentation de lui manquer de fidélité. En cet état, un roi est malheureux et digne de l'être; il a tout à craindre; il n'a pas un moment de libre ni d'assuré : il faut qu'il répande du sang; plus il en répand, plus il est odieux

[1] Plus connu sous le nom du cardinal Polus.

et exposé aux conjurations. Mais enfin, voyons ce que vous avez fait de louable.

H. VIII. — J'ai tenu la balance égale entre François Ier et Charles-Quint.

H. VII. — Chose bien difficile! Encore n'avez-vous pas su faire ce personnage. Wolsey vous jouait pour plaire à Charles-Quint, dont il était la dupe, et qui lui promettait de le faire pape. Vous avez entrepris de faire des descentes en France, et n'avez eu aucune application pour y réussir. Vous n'avez suivi aucune négociation; vous n'avez su faire ni la paix ni la guerre. Il ne tenait qu'à vous d'être l'arbitre de l'Europe, et de vous faire donner des places des deux côtés; mais vous n'étiez capable ni de fatigue, ni de patience, ni de modération, ni de fermeté. Il ne vous fallait que vos maîtresses, des favoris, des divertissements; vous n'avez montré de vigueur que contre la religion, et en exerçant votre cruauté pour contenter votre passions honteuses. Hélas! mon fils, vous êtes une étrange leçon pour tous les rois qui viendront après vous!

LXIV. — LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier.

Il vaut mieux être père de la patrie en gouvernant paisiblement son royaume, que de l'agrandir par des conquêtes.

LOUIS. — Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants; j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume?

FRANÇ. — J'ai eu quelques malheurs; mais si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS. — Eh, mon Dieu! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu dès votre enfance d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇ. — C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs. Mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cerisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France, et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences; j'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres. J'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie : avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois. Enfin je me suis fait nommer le Père des lettres.

LOUIS. — Cela est beau, et je ne veux point en diminuer la gloire; mais j'aimerais encore mieux que vous eussiez été le père du peuple que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance?

FRANÇ. — Non; mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre, et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi; mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

LOUIS. — Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès. Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples?

FRANÇ. — Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

LOUIS. — Du moins vous avez conservé le Milanez?

FRANÇ. — Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

LOUIS. — Quoi donc? Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez :... vous n'osez tout dire.

FRANÇ. — J'y fus pris dans une bataille à Pavie.

LOUIS. — Comment! pris? Hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils! C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre! Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains! Je l'avais bien prévu. Eh bien! je vous en-

tends; il a fallu rendre des provinces entières et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice... comment va-t-elle?

FRANÇ. — Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de magistrature.

LOUIS. — Et les juges qui les ont achetées vendront à leur tour la justice! Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie?

FRANÇ. — Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

LOUIS. — Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers d'armée : si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

FRANÇ. — Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros. On m'appelle le grand roi François.

LOUIS. — C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

FRANÇ. — Non, les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

LOUIS. — Eh! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang, et par tant de sommes qui ruinent un royaume!

FRANÇ. — Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS. — Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance : le peuple n'a-

vait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison?

FRANÇ. — Oui, sans doute; et j'achetai la liberté bien chèrement.

LXV. — CHARLES-QUINT ET UN JEUNE MOINE DE SAINT-JUST.

On cherche souvent la retraite par inquiétude, plutôt que par un véritable esprit de religion.

CH. — Allons, mon frère, il est temps de se lever; vous dormez trop pour un jeune novice qui doit être fervent.

LE M. — Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CH. — Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

LE M. — Oui, quand on est à l'âge de votre majesté; mais au mien, on dort tout debout.

CH. — Eh bien! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE M. — Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire? Après avoir si longtemps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien?

CH. — Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

LE M. — Je vous entends, sacrée majesté : quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement; avouez-le sans façon. Vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, et qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

CH. — J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE M. — C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

CH. — J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau

vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

LE M. — Tout cela est beau; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

CH — J'ai cent mille écus de pension.

LE M. — Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

CH. — Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

LE M. — Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté votre couronne?

CH. — Je voyais bien que cela devait être ainsi.

LE M. — Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout; oubliez tout; ne désirez plus rien; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

CH. — Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais; voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal : il ne suit aucun de mes conseils; il ne me paye point ma pension; il méprise ma conduite, et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

LE M. — Quoi! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos conseils, et achèverait d'exécuter tous vos projets?

CH. — Non; mais je croyais qu'il ferait mieux.

LE M. — Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive; laissez faire le roi votre fils comme il voudra. Ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde; vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais, dites la vérité, vous ne con-

naissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée; c'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

CH. — Hélas! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai; et Dieu veuille que tu ne te sois point mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat!

LXVI. — CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier.

La justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage.

CH. — Maintenant que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

FRANÇ. — Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies; je ne vous ai jamais fait de mal que par les lois de la guerre : vous m'avez arraché, pendant que j'étais en prison, l'hommage du comté de Flandre; le vassal s'est prévalu de la force pour donner la loi à son souverain.

CH. — Vous étiez libre de ne renoncer pas.

FRANÇ. — Est-on libre en prison?

CH. — Les hommes faibles n'y sont pas libres; mais quand on a un vrai courage, on est libre partout. Si je vous eusse demandé votre couronne, l'ennui de votre prison vous aurait-il réduit à me la céder?

FRANÇ. — Non, sans doute; j'aurais mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté : pour la mouvance du comté de Flandre, je vous l'abandonnai par lassitude, par ennui, par crainte d'être empoisonné, par l'intérêt de retourner dans mon royaume, où tout avait besoin de ma présence; enfin, par l'état de langueur qui me menaçait d'une mort prochaine. Et, en effet, je crois que je serais mort, sans l'arrivée de ma sœur.

CH. — Non-seulement un grand roi, mais un vrai chevalier, aime mieux mourir que de donner une parole, à moins qu'il ne soit résolu de la tenir à quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage

pour souffrir, et qu'on s'est délivré en promettant de mauvaise foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous était pas permis de sacrifier la grandeur de votre État à la liberté de votre personne, il fallait savoir mourir en prison, mander à vos sujets de ne plus compter sur vous et de couronner votre fils : vous m'auriez bien embarrassé [1]. Un prisonnier qui a ce courage se met en liberté dans sa prison; il échappe à ceux qui le tiennent.

FRANÇ. — Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui était contre l'intérêt de mon État, et que je ne pouvais exécuter ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole? D'ailleurs, ma faiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir; mais un homme juste n'abuse point de la faiblesse d'un autre homme pour lui arracher, dans sa captivité, une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait si je vous eusse retenu en France quand vous y passâtes, quelque temps après ma prison, pour aller dans les Pays-Bas? J'aurais pu vous demander la cession du Milanez, que vous m'aviez usurpé.

CH. — Je passais librement en France sur votre parole : vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

FRANÇ. — Il est vrai; je conviens de cette différence : mais comme vous m'aviez fait une injustice en m'arrachant, dans

[1] Dans le temps où Fénelon composa ce dialogue, on ignorait que François Ier eût eu en effet recours à cet expédient, qui ne contribua pas peu à accélérer sa délivrance. Ce fait important a été publié pour la première fois en 1774, par l'abbé Garnier, continuateur de Velly, qui en fit la découverte dans les *Registres du Parlement de Paris*. (*Hist. de France*, t. XXIV, p. 195, etc.) Il est étonnant que le cardinal Maury, qui attribue comme nous cette découverte à l'abbé Garnier, en ait pris occasion de faire à l'archevêque de Cambrai le reproche si grave de *sacrifier quelquefois l'exactitude historique à la morale, dont il fait le principal objet de ses leçons*. (*Éloge de Fénelon*, note, vers la fin de la Ire partie.) Est-ce donc *sacrifier l'exactitude historique à la morale*, que de raisonner sur le récit unanime des historiens qui racontent un fait?

(*Édit. de Vers.*)

ma prison, un traité désavantageux, j'aurais pu réparer ce tort en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable; d'ailleurs, je pouvais vous arrêter chez moi jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui était le Milanez.

CH. — Attendez; vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid, et vous m'en auriez manqué à Paris si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être. C'était à vous à ne permettre le passage qu'en me demandant le préliminaire de la restitution : mais, comme vous ne l'avez point demandé, vous ne pouviez l'exiger en France sans violer votre promesse. D'ailleurs, croyez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude? Vous justifiez un malhonnête homme en l'imitant. Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes, et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne vous venger du trompeur qu'en repoussant toutes ses ruses sans le tromper.

FRANÇ. — Voilà une sublime philosophie; voilà Platon tout pur. Mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi; mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorency aida à me tromper : il me persuada qu'il fallait vous piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis dès lors de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils : après votre passage en France, vous réitérâtes encore cette promesse toutes les fois que vous crûtes avoir besoin de m'en amuser. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurais fait rendre le Milanez avant que de vous laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori! je le chassai de ma cour.

CH. — Plutôt que de rendre le Milanez, j'aurais traversé la mer.

FRANÇ. — Votre santé, la saison, et les périls de la navigation, vous ôtaient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me

jouer si indignement à la face de toute l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse?

CH. — Je voulais bien donner le duché de Milan à votre troisième fils; un duc de Milan de la maison de France ne m'aurait guère plus embarrassé que les autres princes d'Italie. Mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, était trop près de succéder à la couronne; il n'y avait entre vous et lui que le dauphin, qui mourut. Si j'avais donné l'investiture au second, il se serait bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan; par là, toute l'Italie aurait été à jamais dans la servitude. C'est ce que j'ai prévu, et c'est ce que j'ai dû éviter.

FRANÇ. — Servitude pour servitude, ne valait-il pas mieux rendre le Milanez à son maître légitime, qui était moi, que de le retenir dans vos mains sans aucune apparence de droit? Les Français, qui n'avaient plus un pouce de terre en Italie, étaient moins à craindre dans le Milanez pour la liberté publique, que la maison d'Autriche, revêtue du royaume de Naples et des droits de l'Empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux procédés. Vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté, et pour me tromper dans le fond : j'avais tout au contraire assez d'honneur pour aller droit dans le fond; mais, par faiblesse, par impatience ou par légèreté, je ne prenais pas assez de précautions, et les formes étaient contre moi; aussi je n'étais trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi, j'ai été assez puni de mes fautes dans le temps où je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie : vous êtes mort dégradé et malheureux, vous qui aviez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achèvera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance tyrannique abattra toute vertu et toute émulation chez les Espagnols; le mérite,

devenu suspect et odieux, n'osera paraître ; l'Espagne n'aura plus ni grand capitaine ni génie élevé dans les négociations, ni discipline militaire, ni bonne police dans les peuples. Ce roi, toujours caché et toujours impraticable, comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et soulèvera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même, et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un État réuni et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, bien cultivé pour les arts e pour les sciences utiles ; quand il est d'ailleurs gouverné selon ses lois, avec modération, par un prince qui rend lui-même la justice et qui va lui-même à la guerre, promet quelque chose de plus heureux qu'une vaste monarchie, qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas m'en croire, attendez un peu ; nos arrière-neveux vous en diront des nouvelles.

CH. — Hélas ! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de ces malheurs, qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé, et m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troublait mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

LXVII. — HENRI III ET LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

Caractère faible et dissimulé de Henri : sa dévotion bizarre.

HENR. — Bonjour, ma cousine. Ne sommes-nous pas raccommodés au moins après notre mort?

LA D. — Moins que jamais. Je ne saurais vous pardonner tous vos massacres, et surtout le sang de ma famille, cruellement répandu.

HENR. — Vous m'avez fait plus de mal dans Paris avec votre Ligue, que je ne vous en ai fait par les choses que vous me reprochez. Faisons compensation, et soyons bons amis.

LA D. — Non, je ne serai jamais amie d'un homme qui a conseillé l'horrible massacre de Blois.

HENR. — Mais le duc de Guise m'avait poussé à bout. Avez-vous oublié la journée des barricades, où il vint faire le roi de Paris, et me chasser du Louvre ? Je fus contraint de me sauver par les Tuileries et par les Feuillants.

LA D. — Mais il s'était réconcilié avec vous par la médiation de la reine-mère. On dit que vous aviez communié avec lui en rompant tous une même hostie, et que vous aviez juré sa conservation.

HENR. — Mes ennemis ont dit bien des choses sans preuves pour donner plus de crédit à la Ligue. Mais enfin je ne pouvais plus être roi si votre frère n'eût été abattu.

LA D. — Quoi ! vous ne pouviez plus être roi sans tromper et sans faire assassiner ? Quels moyens de maintenir votre autorité ! Pourquoi signer l'union ? pourquoi la faire signer à tout le monde aux états de Blois ? Il fallait résister courageusement ; c'était la vraie manière d'être roi. La royauté bien entendue consiste à demeurer ferme dans la raison, et à se faire obéir.

HENR. — Mais je ne pouvais m'empêcher de suppléer à la force par l'adresse et par la politique.

LA D. — Vous vouliez ménager les huguenots et les catholiques, et vous vous rendiez méprisable aux uns et aux autres.

HENR. — Non, je ne ménageais point les huguenots.

LA D. — Les conférences de la reine avec eux, et les soins que vous preniez de les flatter toutes les fois que vous vouliez contre-balancer le parti de l'union, vous rendaient suspect à tous les catholiques.

HENR. — Mais d'ailleurs ne faisais-je pas tout ce qui dépendait de moi pour témoigner mon zèle sur la religion ?

LA D. — Oui, mille grimaces ridicules, et qui étaient démenties par d'autres actions scandaleuses. Aller en masque le mardi-gras, et le jour des cendres à la procession en sac de pénitent avec un grand fouet ; porter à votre ceinture un grand chapelet long d'une aune avec des grains qui étaient de petites têtes de mort, et porter en même temps à votre cou un panier

pendu à un ruban, qui était plein de petits épagneuls, dont vous faisiez tous les ans une dépense de cent mille écus ; faire des confréries, des vœux, des pèlerinages, des oratoires ; passer sa vie avec des feuillants, des minimes, de hiéronymitains, qu'on fait venir d'Espagne ; et de l'autre, passer sa vie avec ces infâmes mignons ; découper, coller des images, et se jeter en même temps dans les curiosités de la magie, dans l'impiété et dans la politique de Machiavel ; enfin courir la bague en femme, faire des repas avec vos mignons, où vous étiez servi par des femmes nues et déchevelées ; puis faire le dévot, et chercher partout des ermitages : quelle disproportion ! Aussi dit-on que votre médecin Miron assurait que cette humeur noire qui causait tant de bizarreries, ou vous ferait mourir bientôt, ou vous ferait tomber dans la folie.

HENR. — Tout cela était nécessaire pour ménager les esprits ; je donnais des plaisirs aux gens débauchés, et de la dévotion aux dévots, pour les tenir tous.

LA D. — Vous les avez fort bien tenus. C'est ce qui a fait dire que vous n'étiez bon qu'à tondre et à faire moine.

HENR. — Je n'ai pas oublié ces ciseaux que vous montriez à tout le monde, disant que vous les portiez pour me tondre.

LA D. — Vous m'aviez assez outragée pour mériter cette insulte.

HENR. — Mais enfin que pouvais-je faire ? il fallait ménager tous les partis.

LA D. — Ce n'est point les ménager, que de montrer de la faiblesse, de la dissimulation et de l'hypocrisie de tous les côtés.

HENR. — Chacun parle bien à son aise : mais on a besoin de bien des gens quand on trouve tant de gens prêts à se révolter.

LA D. — Voyez le roi de Navarre, votre cousin. Vous avez trouvé tout votre royaume soumis ; et vous l'avez laissé tout en feu par une cruelle guerre civile : lui, sans dissimulation, massacre ni hypocrisie, a conquis le royaume entier, qui refusait de le reconnaître ; il a tenu dans ses intérêts les hu-

guenots en quittant leur religion ; il a attiré tous les catholiques, et dissipé la Ligue si puissante. Ne cherchez point à vous excuser ; les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

LXVIII. — HENRI III ET HENRI IV.

Différence entre un roi qui se fait craindre et haïr par la cruauté et la finesse, et un roi qui se fait aimer par la sincérité et le désintéressement de son caractère.

H. III. — Eh ! mon pauvre cousin, vous voilà tombé dans le même malheur que moi.

H. IV. — Ma mort a été violente comme la vôtre ; mais personne ne vous a regretté que vos mignons, à cause des biens immenses que vous répandiez sur eux avec profusion : pour moi, toute la France m'a pleuré comme le père de toutes les familles. On me proposera, dans la suite des siècles, comme le modèle d'un bon et sage roi. Je commençais à mettre le royaume dans le calme, dans l'abondance et dans le bon ordre.

H. III. — Quand je fus tué à Saint-Cloud, j'avais déjà abattu la Ligue ; Paris était prêt à se rendre : j'aurais bientôt rétabli mon autorité.

H. IV. — Mais quel moyen de rétablir votre réputation si noircie? Vous passiez pour un fourbe, un hypocrite, un impie, un homme efféminé et dissolu. Quand on a une fois perdu la réputation de probité et de bonne foi, on n'a jamais une autorité tranquille et assurée. Vous vous étiez défait des deux Guise à Blois ; mais vous ne pouviez jamais vous défaire de tous ceux qui avaient horreur de vos fourberies.

H. III. — Eh ! ne savez-vous pas que l'art de dissimuler est l'art de régner ?

H. IV. — Voilà les belles maximes que du Guast et quelques autres vous avaient inspirées. L'abbé d'Elbène et les autres Italiens vous avaient mis dans la tête la politique de Machiavel. La reine votre mère vous avait nourri dans ces sentiments. Mais elle eut bien sujet de s'en repentir ; elle eut

ce qu'elle méritait : elle vous avait appris à être dénaturé ; vous le fûtes contre elle.

H. III. — Mais quel moyen d'agir sincèrement et de se confier aux hommes ? Ils sont tous déguisés et corrompus.

H. IV. — Vous le croyez, parce que vous n'avez jamais vu d'honnêtes gens, et vous ne croyez pas qu'il y en puisse avoir au monde. Mais vous n'en cherchiez pas : au contraire, vous les fuyiez, et ils vous fuyaient ; ils vous étaient suspects et incommodes. Il vous fallait des scélérats qui vous inventassent de nouveaux plaisirs, qui fussent capables des crimes les plus noirs, et devant lesquels rien ne vous fît souvenir ni de la religion, ni de la pudeur violée. Avec de telles mœurs, on n'a garde de trouver des gens de bien. Pour moi, j'en ai trouvé ; j'ai su m'en servir dans mon conseil, dans les négociations étrangères, dans plusieurs charges ; par exemple, Sully, Jeannin, d'Ossat, etc.

H. III. — A vous entendre parler, on vous prendrait pour un Caton ; votre jeunesse a été aussi déréglée que la mienne.

H. IV. — Il est vrai ; j'ai été inexcusable dans ma passion honteuse pour les femmes : mais, dans mes désordres, je n'ai jamais été ni trompeur, ni méchant, ni impie, je n'ai été que faible. Le malheur m'a beaucoup servi ; car j'étais naturellement paresseux, et trop adonné aux plaisirs. Si je fusse né roi, je me serais peut-être déshonoré : mais la mauvaise fortune à vaincre, et mon royaume à conquérir, m'ont mis dans la nécessité de m'élever au-dessus de moi-même.

H. III. — Combien avez-vous perdu de belles occasions de vaincre vos ennemis, pendant que vous vous amusiez sur les bords de la Garonne à soupirer pour la comtesse de Guiche ! Vous étiez comme Hercule filant auprès d'Omphale.

H. IV. — Je ne puis le désavouer ; mais Coutras, Ivry, Arques, Fontaine-Française, réparent un peu. ..

H. III. — N'ai-je pas gagné les batailles de Jarnac et de Moncontour ?

H. IV. — Oui ; mais le roi Henri III soutint mal les espé-

rances qu'on avait conçues du duc d'Anjou. Henri IV, au contraire, a mieux valu que le roi de Navarre.

H. III. — Vous croyez donc que je n'ai point ouï parler de la duchesse de Beaufort, de la marquise de Verneuil, de la...? Mais je ne puis les compter toutes, tant il y en a eu.

H. IV. — Je n'en désavoue aucune, et je passe condamnation. Mais je me suis fait aimer et craindre : j'ai détesté cette politique cruelle et trompeuse dont vous étiez si empoisonné, et qui a causé tous vos malheurs; j'ai fait la guerre avec vigueur; j'ai conclu au dehors une solide paix; au dedans j'ai policé l'État, et je l'ai rendu florissant; j'ai rangé les grands à leur devoir, et même les plus insolents favoris; tout cela sans tromper, sans assassiner, sans faire d'injustice, me fiant aux gens de bien, et mettant toute ma gloire à soulager les peuples

---

LXIX. — HENRI IV ET LE DUC DE MAYENNE.

Les malheurs font les héros et les bons rois.

Henr. — Mon cousin, j'ai oublié tout le passé, et je suis bien aise de vous voir.

Le D. — Vous êtes trop bon, Sire, d'oublier mes fautes; il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en effacer le souvenir.

Henr. — Promenons-nous dans cette allée entre ces deux canaux; et, en nous promenant, nous parlerons d'affaires.

Le D. — Je suivrai avec joie Votre Majesté.

Henr. — Eh bien, mon cousin, je ne suis plus ce pauvre Béarnais qu'on voulait chasser du royaume. Vous souvenez-vous du temps que nous étions à Arques, et que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bord de la mer, et qu'il faudrait que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver ?

Le D. — Il est vrai; mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de céder à la mauvaise fortune, et que vous auriez

pris le parti de vous retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

HENR. — Vous parlez franchement, mon cousin, et je ne le trouve point mauvais. Allez, ne craignez rien, et dites tout ce que vous aurez sur le cœur.

LE D. — Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit, les rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leurs noms. Ils sont accoutumés à la flatterie; ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse; ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer et les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes; il faut dire qu'ils sont toujours et partout les héros.

HENR. — Vous en parlez si savamment, qu'il paraît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flatté et encensé pendant que vous étiez le roi de Paris.

LE D. — Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flatteries, qu'ils m'ont donné de fausses espérances, et fait faire de grandes fautes.

HENR. — Pour moi, j'ai été instruit par mon malheur. De telles leçons sont rudes; mais elles sont bonnes, et il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers qu'un autre mes vérités. Dites-les-moi donc, mon cher cousin, si vous m'aimez.

LE D. — Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçue de vous dans votre jeunesse. Nous savions que les femmes vous amusaient partout; que la comtesse de Guiche vous avait fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras; que vous aviez été jaloux de votre cousin le prince de Condé, qui paraissait plus ferme, plus sérieux et plus appliqué que vous aux grandes affaires, et qui avait avec un bon esprit une grande vertu. Nous vous regardions comme un homme mou et efféminé, que la reine-mère avait trompé par mille intrigues d'amourettes; qui avait fait tout ce qu'on avait voulu dans le temps de la Saint-Barthélemy pour changer de religion, qui s'était encore soumis, après la

conjuration de la Mole, à tout ce que la cour voulut. Enfin nous espérions avoir bon marché de vous. Mais en vérité, Sire, je n'en puis plus; me voilà tout en sueur et hors d'haleine. Votre Majesté est aussi maigre et aussi légère que je suis gros et pesant : je ne puis plus la suivre.

HENR. — Il est vrai, mon cousin, que j'ai pris plaisir à vous lasser; mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

LE D. — Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vu, à cheval nuit et jour, faire des actions d'une vigueur et d'une diligence incroyable, à Cahors, à Eause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Ivry, devant Paris, à Arnay-le-Duc, et à Fontaine-Française. Vous avez su gagner la confiance des catholiques sans perdre les huguenots; vous avez choisi des gens capables et dignes de votre confiance pour les affaires; vous les avez consultés sans jalousie, et avez su profiter de leurs bons avis sans vous laisser gouverner; vous nous avez prévenus partout; vous êtes devenu un autre homme, ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

HENR. — Je vois bien que ces vérités si hardies que vous me deviez dire se tournent en louanges; mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le trône, environné de pompe, de délices et de flatteries, je me serais endormi dans les plaisirs. Mon naturel penchait à la mollesse; mais j'ai senti la contradiction des hommes, et le tort que mes défauts me pouvaient faire : il a fallu m'en corriger, m'assujettir, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer dans toutes les affaires; voilà ce qui redresse et forme les hommes.

LXX. — SIXTE-QUINT ET HENRI IV.

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts.

SIXT. — Il y a longtemps que j'étais curieux de vous voir. Pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'était

guère possible ; la mode des conférences entre les papes et les rois était déjà passée en notre temps. Cela était bon pour Léon X et François Ier, qui se virent à Bologne, et pour Clément VII avec le même roi à Marseille, pour le mariage de Catherine de Médicis. J'aurais été ravi d'avoir de même avec vous une conférence ; mais je n'étais pas libre, et votre religion ne me le permettait pas.

HENR. — Vous voilà bien radouci ; la mort, je le vois bien, vous a mis à la raison. Dites la vérité ; vous n'étiez pas de même du temps que je n'étais encore que ce pauvre Béarnais excommunié.

SIXT. — Voulez-vous que je vous parle sans déguisement ? D'abord je crus qu'il n'y avait qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avais par là bien embarrassé votre prédécesseur ; aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un cardinal de la sainte Église. S'il n'eût fait tuer que le duc de Guise, il en eût eu meilleur marché : mais attaquer la sacrée pourpre, c'était un crime irrémissible ; je n'avais garde de tolérer un attentat d'une si dangereuse conséquence. Il me parut capital, après la mort de votre cousin, d'user contre vous de rigueur comme contre lui, d'animer la Ligue, et de ne laisser point monter sur le trône de France un hérétique. Mais bientôt j'aperçus que vous prévaudriez sur la Ligue, et votre courage me donna bonne opinion de vous. Il y avait deux personnes dont je ne pouvais avec aucune bienséance être ami, et que j'aimais naturellement.

HENR. — Qui étaient donc ces deux personnes qui avaient su vous plaire ?

SIXT. — C'était vous et la reine Élisabeth d'Angleterre.

HENR. — Pour elle, je ne m'étonne pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement, elle était pape aussi bien que vous, étant chef de l'Église anglicane : et c'était un pape aussi fier que vous ; elle savait se faire craindre et faire voler les têtes. Voilà sans doute ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes grâces.

SIXT. — Cela n'y a pas nui ; j'aime les gens vigoureux, et

qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la Ligue, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les huguenots. Un homme qui sait faire tout cela est un homme, et je ne le méprise point comme son prédécesseur, qui perdait tout par sa mollesse, et qui ne se relevait que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurais reçu à l'abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne de roi très-chrétien de la libéralité du saint-siége.

HENR. — C'est ce que je n'eusse jamais accepté; j'aurais plutôt recommencé la guerre.

SIXT. — J'aime à vous voir cette fierté. Mais, faute d'être assez appuyé de mes successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

HENR. — Il est vrai; mais vous, avez-vous été épargné? La cabale espagnole ne vous a pas mieux traité que moi; le fer ou le poison, cela est bien égal. Mais allons voir cette bonne reine que vous aimez tant; elle a su régner tranquillement, et plus longtemps que vous et moi.

LXXI. — LES CARDINAUX XIMÉNÈS ET DE RICHELIEU.

La vertu vaut mieux que la naissance.

XIM. — Maintenant que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter.

RICH. — Point. J'étais trop jaloux de la bonne gloire, pour vouloir être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi et original.

XIM. — J'avais ouï dire que vous aviez pris La Rochelle, comme moi Oran; abattu les huguenots, comme je renversai les Maures de Grenade pour les convertir; protégé les lettres, abaissé l'orgueil des grands, relevé l'autorité royale, établi la Sorbonne comme mon université d'Alcala de Hénarès, et

même profité de la faveur de la reine Marie de Médicis, comme je fus élevé par celle d'Isabelle de Castille.

RICH. — Il est vrai qu'il y a entre nous certaines ressemblances que le hasard a faites : mais je n'ai envisagé aucun modèle; je me suis contenté de faire les choses que le temps et les affaires m'ont offertes pour la gloire de la France. D'ailleurs nos conditions étaient bien différentes. J'étais né à la cour; j'y avais été nourri : dès ma plus grande jeunesse, j'étais évêque de Luçon et secrétaire d'État, attaché à la reine et au maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un moine obscur et sans appui, qui n'entre dans le monde et dans les affaires qu'à soixante ans.

XIM. — Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu de vues d'ambition, ni d'empressement; je comptais d'achever dans le cloître ma vie déjà bien avancée. Le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, me fit confesseur de la reine; la reine, prévenue pour moi, me fit successeur de ce cardinal pour l'archevêché de Tolède, contre le désir du roi, qui voulait y mettre son bâtard; ensuite je devins le principal conseil de la reine dans ses peines à l'égard du roi. J'entrepris la conversion de Grenade, après que Ferdinand en eut fait la conquête. La reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand et son gendre Philippe d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippe. Je procurai l'autorité au beau-père. J'administrai les affaires, malgré les grands, avec vigueur. Je fis ma conquête d'Oran, où j'étais en personne, conduisant tout, et n'ayant point là de roi qui eût part à cette action, comme vous à La Rochelle et au Pas de Suse. Après la mort de Ferdinand, je fus régent, dans l'absence du jeune prince Charles. C'est moi qui empêchai les communautés d'Espagne de commencer la révolte, qui arriva après ma mort : je fis changer le gouvernement et les officiers du second infant Ferdinand, qui voulaient le faire roi, au préjudice de son frère aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flamands, qui avaient prévenu le roi Charles contre moi. En tout cela je

n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune; les affaires me sont venues trouver, et je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable que d'être né à la cour, fils d'un grand prévôt, chevalier de l'Ordre.

RICH. — La naissance ne diminue jamais le mérite des grandes actions.

XIM. — Non; mais puisque vous me poussez, je vous dirai que le désintéressement et la modération valent mieux qu'un peu de naissance.

RICH. — Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien? Avez-vous changé le système du gouvernement de toute l'Europe? J'ai abattu cette maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un roi de Suède victorieux, révolté la Catalogne, relevé le royaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la chrétienté de mes négociations.

XIM. — J'avoue que je ne dois point comparer mes négociations aux vôtres; mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans intérêt, sans vanité, sans faiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

LXXII. — LA REINE MARIE DE MÉDICIS ET LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Vanité de l'astrologie.

RICH. — Ne puis-je pas espérer, madame, de vous apaiser en me justifiant au moins après ma mort?

MAR. — Otez-vous de devant moi, ingrat, perfide, scélérat, qui m'avez brouillée avec mon fils, et qui m'avez fait finir une vie misérable hors du royaume. Jamais domestique n'a dû tant de bienfaits à sa maîtresse, et ne l'a traitée si indignement.

RICH. — Je n'aurais jamais perdu votre confiance, si vous n'aviez pas écouté des brouillons. Bérulle, la du Fargis, les Marillac, ont commencé. Ensuite vous vous êtes livrée au père Chanteloube, à Saint-Germain de Mourgues, et à Fabroni,

qui étaient des têtes mal faites et dangereuses. Avec de telles gens, vous n'aviez pas moins de peine à bien vivre avec Monsieur à Bruxelles, qu'avec le roi à Paris. Vous ne pouviez plus supporter ces beaux conseillers, et vous n'aviez pas le courage de vous en défaire.

MAR. — Je les aurais chassés pour me raccommoder avec le roi mon fils. Mais il fallait faire des bassesses, revenir sans autorité, et subir votre joug tyrannique : j'aimais mieux mourir.

RICH. — Ce qui était le plus bas et le moins digne de vous, c'était de vous unir à la maison d'Autriche, dans des négociations publiques, contre l'intérêt de la France. Il aurait mieux valu vous soumettre au roi votre fils ; mais Fabroni vous en détournait toujours par des prédictions.

MAR. — Il est vrai qu'il m'assurait toujours que la vie du roi ne serait pas longue.

RICH. — C'était une prédiction bien facile à faire : la santé du roi était très-mauvaise, et il la gouvernait très-mal. Mais votre astrologue aurait dû vous prédire que vous vivriez encore moins que le roi. Les astrologues ne disent jamais tout, et leurs prédictions ne font jamais prendre des mesures justes.

MAR. — Vous vous moquez de Fabroni, comme un homme qui n'aurait jamais été crédule sur l'astrologie judiciaire. N'aviez-vous pas de votre côté le P. Campanelle, qui vous flattait par ses horoscopes ?

RICH. — Au moins le père Campanelle disait la vérité ; car il me promettait que Monsieur ne régnerait jamais, et que le roi aurait un fils qui lui succéderait. Le fait est arrivé, et Fabroni vous a trompée.

MAR. — Vous justifiez par ce discours l'astrologie judiciaire et ceux qui y ajoutent foi ; car vous reconnaissez la vérité des prédictions du père Campanelle. Si un homme instruit comme vous, et qui se piquait d'être un si fort génie, a été si crédule sur les horoscopes, faut-il s'étonner qu'une femme l'ait été aussi ? Ce qu'il y a de vrai et de plaisant, c'est que, dans l'affaire la plus sérieuse et la plus importante de toute l'Europe, nous nous déterminions de part et d'autre, non sur les vraies

raisons de l'affaire, mais sur les promesses de nos astrologues. Je ne voulais point revenir, parce qu'on me faisait toujours attendre la mort du roi; et vous, de votre côté, vous ne craigniez point de tomber dans mes mains ou dans celles de Monsieur à la mort du roi, parce que vous comptiez sur l'horoscope qui vous répondait de la naissance d'un dauphin. Quand on veut faire le grand homme, on affecte de mépriser l'astrologie; mais, quoiqu'on fasse en public l'esprit fort, on est curieux et crédule en secret.

RICH. — C'est une faiblesse indigne d'une bonne tête. L'astrologie est la cause de tous vos malheurs, et a empêché votre réconciliation avec le roi. Elle a fait autant de mal à la France qu'à vous; c'est une peste dans toutes les cours. Les biens qu'elle promet ne servent qu'à enivrer les hommes, et qu'à les endormir par de vaines espérances : les maux dont elle menace ne peuvent point être évités par la prédiction, et rendent par avance une personne malheureuse. Il vaut donc mieux ignorer l'avenir, quand même on pourrait en découvrir quelque chose par l'astrologie.

MAR. — J'étais née Italienne, et au milieu des horoscopes. J'avais vu en France des prédictions véritables de la mort du roi mon mari.

RICH. — Il était aisé d'en faire. Les restes d'un dangereux parti songeaient à le faire périr. Plusieurs parricides avaient déjà manqué leur coup. Le danger de la vie du roi était manifeste. Peut-être que les gens qui abusaient de votre confiance n'en savaient que trop de nouvelles. D'ailleurs, les prédictions viennent après coup, et on n'en examine guère la date. Chacun est ravi de favoriser ce qui est extraordinaire.

MAR. — J'aperçois, en passant, que votre ingratitude s'étend jusque sur le pauvre maréchal d'Ancre, qui vous avait élevé à la cour. Mais venons au fait. Vous croyez donc que l'astrologie n'a point de fondement? Le père Campanelle n'a-t-il pas dit la vérité? ne l'a-t-il pas dite contre la vraisemblance? Quelle apparence que le roi eût un fils après vingt-un ans de mariage sans en avoir? Répondez.

RICH. — Je réponds que le roi et la reine étaient encore jeunes et que les médecins, plus dignes d'être crus que les astrologues, comptaient qu'ils pourraient avoir des enfants. De plus, examinez les circonstances. Fabroni, pour vous flatter, assurait que le roi mourrait bientôt sans enfants. Il avait d'abord bien pris ses avantages; il prédisait ce qui était le plus vraisemblable. Que restait-il à faire pour le père Campanelle? Il fallait qu'il me donnât de son côté de grandes espérances, sans cela il n'y a pas de l'eau à boire dans ce métier. C'était à dire le contraire de Fabroni, et à soutenir la gageure. Pour moi, je voulais être sa dupe; et dans l'incertitude de l'événement, l'opinion populaire, qui faisait espérer un dauphin contre la cabale de Monsieur, n'était pas inutile pour soutenir mon autorité. Enfin il n'est pas étonnant que, parmi tant de prédictions frivoles dont on ne remarque point la fausseté, il s'en trouve une dans tout un siècle qui réussisse par un jeu du hasard. Mais remarquez le bonheur de l'astrologie : il fallait que Fabroni ou Campanelle fût confondu, du moins il aurait fallu donner d'étranges contorsions à leurs horoscopes pour les concilier, quoique le public soit si indulgent pour se payer des plus grossières équivoques sur l'accomplissement des prédictions. Mais enfin, en quelque péril que fût la réputation des deux astrologues, la gloire de l'astrologie était en pleine sûreté : il fallait que l'un des deux eût raison; c'était une nécessité, que le roi eût des enfants ou qu'il n'en eût pas. Lequel des deux qui pût arriver, l'astrologie triomphait. Vous voyez par là qu'elle triomphe à bon marché. On ne manque pas de dire maintenant que les principes sont certains, mais que Campanelle avait mieux pris le moment de la nativité du roi que Fabroni.

MAR. — Mais j'ai toujours ouï dire qu'il y a des règles infaillibles pour connaître l'avenir par les astres.

RICH. — Vous l'avez ouï dire comme une infinité d'autres choses que la vanité de l'esprit humain a autorisées. Mais il est certain que cet art n'a rien que de faux et de ridicule.

MAR. — Quoi! vous doutez que le cours des astres et leurs

influences ne fassent les biens et les maux des hommes!

RICH. — Non, je n'en doute point; car je suis convaincu que l'influence des astres n'est qu'une chimère. Le soleil influe sur nous par la chaleur de ses rayons; mais tous les autres astres, par leur distance, ne sont à notre égard que comme une étincelle de feu. Une bougie, bien allumée, a bien plus de vertu, d'un bout de chambre à l'autre, pour agir sur nos corps, que Jupiter et Saturne n'en ont pour agir sur le globe de la terre. Les étoiles fixes, qui sont infiniment plus éloignées que les planètes, sont encore bien plus hors de portée de nous faire du bien ou du mal. D'ailleurs, les principaux événements de la vie roulent sur nos volontés libres; les astres ne pourraient agir par leurs influences que sur nos corps, et indirectement sur nos âmes, qui seraient toujours libres de résister à leurs impressions, et de rendre les prédictions fausses.

MAR. — Je ne suis pas assez savante, et je ne sais si vous l'êtes assez vous-même, pour décider cette question de philosophie; car on a toujours dit que vous étiez plus politique que savant. Mais je voudrais que vous eussiez entendu parler Fabroni sur les rapports qu'il y a entre les noms des astres et leurs propriétés.

RICH. — C'est précisément le faible de l'astrologie. Les noms des astres et des constellations leur ont été donnés sur les métamorphoses et sur les fables les plus puériles des poëtes. Pour les constellations, elles ne ressemblent par leur figure à aucune des choses dont on leur a imposé le nom. Par exemple, la Balance ne ressemble pas plus à une balance qu'à un moulin à vent. Le Bélier, le Scorpion, le Sagittaire, les deux Ourses, n'ont aucun rapport raisonnable à ces noms. Les astrologues ont raisonné vainement sur ces noms imposés au hasard, par rapport aux fables des poëtes. Jugez s'il n'est pas ridicule de prétendre sérieusement fonder toute une science de l'avenir sur des noms appliqués au hasard, sans aucun rapport naturel à ces fables, dont on ne peut qu'endormir les enfants. Voilà le fond de l'astrologie.

MAR. — Il faut ou que vous soyez devenu bien plus sage que

vous ne l'étiez, ou que vous soyez encore un grand fourbe, de parler ainsi contre vos sentiments ; car personne n'a jamais été plus passionné que vous pour les prédictions. Vous en cherchiez partout, pour flatter votre ambition sans bornes. Peut-être que vous avez changé d'avis depuis que vous n'avez plus rien à espérer du côté des astres. Mais enfin vous avez un grand désavantage pour me persuader, qui est d'avoir en cela, comme tout le reste, toujours démenti vos paroles par votre conduite.

RICH. — Je vois bien, madame, que vous avez oublié mes services d'Angoulême et de Tours, pour ne vous souvenir que de la journée des dupes et du voyage de Compiègne. Pour moi, je ne veux point oublier le respect que je vous dois, et je me retire. Aussi bien ai-je aperçu l'ombre pâle et bilieuse de M. d'Épernon, qui s'approche avec toute sa fierté gasconne. Je serais mal entre vous deux, et je vais chercher son fils le cardinal, qui était mon bon ami.

LXXIII. — LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LE CHANCELIER OXENSTIERN.

Différence entre un ministre qui agit par vanité et par hauteur, et celui qui agit pour l'amour de la patrie.

RICH. — Depuis ma mort, on n'a point vu, dans l'Europe, de ministre qui m'ait ressemblé.

OX. — Non, aucun n'a eu tant d'autorité.

RICH. — Ce n'est pas ce que je dis : je parle du génie pour le gouvernement ; et je puis sans vanité dire de moi, comme je le dirais d'un autre qui serait en ma place, que je n'ai rien laissé qui ait pu m'égaler.

OX. — Quand vous parlez ainsi, songez-vous que je n'étais ni marchand ni laboureur, et que je me suis mêlé de politique autant que personne?

RICH. — Vous! il est vrai que vous avez donné quelques conseils à votre roi ; mais il n'a rien entrepris que sur les traités qu'il a faits avec la France, c'est-à-dire avec moi.

Ox. — Il est vrai ; mais c'est moi qui l'ai engagé à faire ces traités.

Rich. — J'ai été instruit des faits par le père Joseph ; puis j'ai pris mes mesures sur les choses que Charnacé avait vues de près.

Ox. — Votre père Joseph était un moine visionnaire. Pour Charnacé, il était bon négociateur ; mais sans moi on n'eût jamais rien fait. Le grand Gustave, qui manquait de tout, eut dans les commencements, il est vrai, besoin de l'argent de la France : mais dans la suite il battit les Bavarois et les Impériaux ; il releva le parti protestant dans toute l'Allemagne. S'il eût vécu après la victoire de Lutzen, il aurait bien embarrassé la France même, alarmée de ses progrès, et aurait été la principale puissance de l'Europe. Vous vous repentiez déjà, mais trop tard, de l'avoir aidé ; on vous soupçonna même d'être coupable de sa mort.

Rich. — J'en étais aussi innocent que vous.

Ox. — Je le veux croire : mais il est bien fâcheux pour vous que personne ne mourût à propos pour vos intérêts, qu'aussitôt on ne crût que vous étiez auteur de sa mort. Ce soupçon ne vient que de l'idée que vous aviez donnée de vous par le fond de votre conduite, dans laquelle vous avez sacrifié sans scrupule la vie des hommes à votre propre grandeur.

Rich. — Cette politique est nécessaire en certains cas.

Ox. — C'est de quoi les honnêtes gens douteront toujours.

Rich. — C'est de quoi vous n'avez jamais douté non plus que moi. Mais enfin qu'avez-vous tant fait dans l'Europe, vous qui vous vantez jusques à comparer votre ministère au mien ? Vous avez été le conseiller d'un petit roi barbare, d'un Goth chef de bandits, et aux gages du roi de France, dont j'étais le ministre.

Ox. — Mon roi n'avait point une couronne égale à celle de votre maître ; mais c'est ce qui fait la gloire de Gustave et la mienne. Nous sommes sortis d'un pays sauvage et stérile, sans troupes, sans argent : nous avons discipliné nos soldats, formé des officiers, vaincu les armées triomphantes des Im-

périaux, changé la face de l'Europe, et laissé des généraux qui ont appris la guerre après nous à tout ce qu'il y a eu de grands hommes.

RICH. — Il y a quelque chose de vrai à tout ce que vous dites; mais, à vous entendre, on croirait que vous étiez aussi grand capitaine que Gustave.

OX. — Je ne l'étais pas autant que lui; mais j'entendais la guerre, et je l'ai fait assez voir après la mort de mon maître.

RICH. — N'aviez-vous pas Tortenson, Bannier, et le duc Weimar, sur qui tout roulait?

OX. — Je n'étais pas seulement occupé des négociations pour maintenir la ligue, j'entrais encore dans tous les conseils de guerre; et ces grands hommes vous diront que j'ai eu la principale part à toutes les belles campagnes.

RICH.—Apparemment vous étiez du conseil quand on perdit la bataille de Nordlingue, qui abattit la ligue.

OX. — J'étais dans les conseils; mais c'est au duc de Weimar à vous répondre sur cette bataille qu'il perdit. Quand elle fut perdue, je soutins le parti découragé. L'armée suédoise demeura étrangère dans un pays où elle subsistait par mes ressources. C'est moi qui ai fait par mes soins un petit État conquis, que le duc de Weimar aurait conservé s'il eût vécu, et que vous avez usurpé indignement après sa mort. Vous m'avez vu en France chercher du secours pour ma nation, sans me mettre en peine de votre hauteur, qui aurait nui aux intérêts de votre maître, si je n'eusse été plus modéré et plus zélé pour ma patrie que vous pour la vôtre. Vous vous êtes rendu odieux à votre nation; j'ai fait les délices et la gloire de la mienne. Je suis retourné dans les rochers sauvages d'où j'étais sorti; j'y suis mort en paix; et toute l'Europe est pleine de mon nom aussi bien que du vôtre. Je n'ai eu ni vos dignités, ni vos richesses, ni votre autorité; ni vos poëtes ni vos orateurs pour me flatter. Je n'ai pour moi que la bonne opinion des Suédois, et celle de tous les habiles gens qui lisent les histoires et les négociations. J'ai agi suivant ma religion contre les Impériaux catholiques, qui, depuis

la bataille de Prague, tyrannisaient toute l'Allemagne : vous avez, en mauvais prêtre, relevé par nous les protestants et abattu les catholiques en Allemagne. Il est aisé de juger entre vous et moi.

RICH. — Je ne pouvais éviter cet inconvénient sans laisser l'Europe entière dans les fers de la maison d'Autriche, qui visait à la monarchie universelle Mais enfin je ne puis m'empêcher de rire de voir un chancelier qui se donne pour un grand capitaine.

OX. — Je ne me donne pas pour un grand capitaine, mais pour un homme qui a servi utilement les généraux dans les conseils de guerre. Je vous laisse la gloire d'avoir paru à cheval avec des armes et un habit de cavalier au Pas-de-Suse. On dit même que vous vous êtes fait peindre à Richelieu à cheval avec un buffle, une écharpe, des plumes, et un bâton de commandement.

RICH. — Je ne puis plus souffrir votre insolence.

LXXIV. — LES CARDINAUX DE RICHELIEU ET MAZARIN.

Caractères de ces deux ministres.
Différence entre la vraie et la fausse politique.

RICH. — Eh! vous voilà, seigneur Jules! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche? Avez-vous renversé le parti huguenot, que j'avais affaibli? Enfin avez-vous achevé d'abaisser les grands?

MAZ. — Vous aviez commencé tout cela : mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler; il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

RICH. — Un roi inappliqué, et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la faiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvait plus facilement mener les affaires, que sous un roi épineux qui était

toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui; et on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été malheureuse par celui de qui je tenais toute mon autorité. Vous savez que de tous les rois qui traversèrent le siége de La Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna le plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avait tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusque dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne; le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols; la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance; tous nos alliés du Nord, de l'Empire et de l'Italie, attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer; enfin au dedans de l'État les grands rangés à leur devoir. Je les avais trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le roi confiait son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même qu'autant qu'il les y engageait en flattant leur ambition, et en leur donnant dans leurs gouvernements un pouvoir sans bornes.

MAZ. — Pour moi, j'étais un étranger; tout était contre moi; je n'avais de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine; j'ai su écarter les gens qui avaient sa confiance; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux, et jaloux de ma fortune; enfin contre un prince qui se couvrait tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employait la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité : j'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'était moi qui gouvernais l'État. J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandre; enfin j'ai conclu une paix

glorieuse, et j'ai laissé en mourant un jeune roi en état de donner la loi à toute l'Europe. Tout cela s'est fait par mon génie fertile en expédients, par la souplesse de mes négociations, et par l'art que j'avais de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle espérance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

RICH. — Vous n'aviez garde d'en répandre; vous étiez trop faible et trop timide.

MAZ. — Timide! eh! n'ai-je pas fait mettre les trois princes à Vincennes? Monsieur le Prince eut tout le temps de s'ennuyer dans sa prison.

RICH. — Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison ni le délivrer, et que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi, j'ai répandu du sang; il l'a fallu pour abaisser l'orgueil des grands, toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les courtisans et tous les officiers d'armée reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir personne dans un gouvernement si faible.

MAZ. — Un gouvernement n'est point faible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il vaut mieux être renard que lion ou tigre.

RICH. — Ce n'est point cruauté que de punir des coupables dont le mauvais exemple en produirait d'autres. L'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle eût anéanti l'autorité du roi, eût ruiné l'État, et eût coûté le sang de je ne sais combien de milliers d'hommes; au lieu que j'ai rétabli la paix et l'autorité en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables : d'ailleurs, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État.

MAZ. — Mais vous pensiez être l'État en personne. Vous supposiez qu'on ne pouvait être bon Français sans être à vos gages.

RICH. — Avez-vous épargné le premier prince du sang, quand vous l'avez cru contraire à vos intérêts? Pour être bien à la cour, ne fallait-il pas être mazarin? Je n'ai jamais poussé

plus loin que vous les soupçons et la défiance. Nous servions tous deux l'État; en le servant, nous voulions l'un et l'autre tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse et par un lâche artifice: pour moi, j'ai abattu les miens à force ouverte, et j'ai cru de bonne foi qu'ils ne cherchaient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités et dans la confusion d'où je venais de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole, j'ai été ami et ennemi de bonne foi; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout d'être comblés de grâces; j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux; j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu: je voulais seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyais nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talents, sur mes ordres, ils eussent été mes amis.

MAZ. — Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets; des valets bien payés à la vérité: mais il fallait s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui blessait sa jalousie.

RICH. — Eh bien! quand j'aurais été trop jaloux et trop impérieux, c'est un grand défaut, il est vrai; mais combien avais-je de qualités qui marquent un génie étendu et une âme élevée? Pour vous, seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux Français que de répandre leur sang: vous avez corrompu le fond de leurs mœurs; vous avez rendu la probité gauloise et ridicule. Je n'avais que réprimé l'insolence des grands; vous avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les grâces vénales. Vous craigniez le mérite; on ne s'insinuait auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple et capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connaissance des hommes; vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'était pour vous qu'une belle fable: il ne vous fallait que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui

vous aviez besoin de négocier, ou des trafiquants qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili et odieux; au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation française.

MAZ. — Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté; mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers, comme une vanité ridicule: toujours des poëtes, des orateurs, des comédiens! Vous étiez vous-même orateur, poëte, rival de Corneille; vous faisiez des livres de dévotion sans être dévot: vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous avaliez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de vitres, où vous n'ayez fait mettre vos armes?

RICH. — Votre satire est assez piquante, mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devrait faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche; et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimais les lettres; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'Église, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'État et tous les honnêtes gens contre un étranger?

MAZ. — Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique: mais, pour bien gouverner un État, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur; il est question d'un esprit fécond en expédients, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions, mais tout à l'intérêt, qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés.

RICH. — La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par faiblesse, et faute de connaître le droit chemin, qu'on prend des sentiers détournés et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédients, mais à choisir d'abord, par une vue nette

et précise, celui qui est le meilleur en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédients vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre qu'à la longue, la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons : mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchants même se fient à vous, vos ennemis vous craignent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

MAZ. — Vous parlez de moi comme si j'avais été un homme sans cœur ; j'ai montré en Espagne, pendant que j'y portais les armes, que je ne craignais point la mort. On l'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

RICH. — Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira : pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre ; mais vous manquiez de courage, de fermeté et de grandeur d'âme dans les affaires. Vous n'étiez souple que par faiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face ; c'est ce qui vous faisait promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étaient pourtant grossières et inutiles ; elles ne vous mettaient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité ; et un honnête homme aurait mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : J'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis, que d'ajouter au manquement de parole des pantalona-

des pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est faible dans une conversation. Beaucoup de princes, capables de mourir avec gloire, se sont déshonorés comme les derniers des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

MAZ. — Il est bien aisé de parler ainsi; mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut. On n'a pas assez de grâces pour en donner à tous; chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

RICH. — Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens. Ce n'est pas les tromper; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au delà de ce qu'on aurait cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez; ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner dans la chambre des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi, j'ai soutenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant; et vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.

LXXV. — LOUIS XI ET L'EMPEREUR MAXIMILIEN.

Malheurs où tombe un prince ombrageux et soupçonneux.

MAX. — Serons-nous encore après notre mort aussi jaloux l'un de l'autre qu'après la bataille de Guinegate?

LOUIS. — Non ; il n'est plus question de rien ; il n'y a plus ici ni conquête ni mariage qui puisse nous inquiéter. Il est vrai que j'ai craint le progrès de votre maison : vous aviez déjà l'empire; c'était bien assez pour des comtes de Hapsbourg en Suisse. Je n'ai pu voir joindre à vos États d'Allemagne la comté de Bourgogne, avec tous les Pays-Bas réunis sur la

tête de ma cousine que vous avez épousée, sans craindre cet excès de puissance. Cela n'est-il pas naturel?

MAX. — Sans doute; mais si vous craigniez tant cette puissance, pourquoi ne l'avez-vous pas prévenue? Il ne tenait qu'à vous de marier avec votre dauphin la princesse que j'ai épousée : elle le souhaitait ardemment : ses sujets le souhaitaient comme elle; il vous était capital d'unir à votre monarchie une puissance qui avait pensé lui être fatale : vous ne deviez point perdre l'occasion d'agrandir vos États du côté où la frontière était trop voisine de Paris, centre de votre royaume. Vous coupiez la racine de toutes les guerres, et vous ne laissiez dans l'Europe aucune puissance qui pût faire le contre-poids de la vôtre.

LOUIS. — Il est vrai, et j'ai vu tout cela aussi clairement que vous pouvez le voir.

MAX. — Eh! qu'est-ce donc qui vous a arrêté? Étiez-vous ensorcelé? Y avait-il quelque enchantement qui empêchât, malgré toute votre politique raffinée, de faire ce que le génie le plus borné aurait fait? Je vous remercie de cette faute; car elle a fait toute la grandeur de notre maison.

LOUIS. — L'extrême disproportion d'âge m'empêcha de marier mon fils avec ma cousine : elle avait neuf ou dix ans plus que lui; mon fils était malsain, bossu, et si petit, que c'eût été le perdre.

MAX. — Il n'y avait qu'à les marier, pour mettre les choses en sûreté; vous les eussiez tenus séparés jusqu'à ce que le dauphin fût devenu plus grand et plus robuste : cependant vous auriez été en possession de tout. Avouez-le de bonne foi; vous ne me dites pas vos véritables raisons, et vous usez encore de dissimulation après votre mort.

LOUIS. — Oh bien, puisque vous me pressez tant, et que nous sommes ici hors de toute intrigue, je vais vous découvrir tout mon mystère. Je craignais fort un étranger qui épouserait cette grande héritière, et qui ferait sortir tant de beaux États de la maison de France; mais, à parler franchement, je craignais encore davantage un prince de mon sang,

sur l'expérience des derniers ducs de Bourgogne. De là vient que je ne voulus écouter aucune proposition sur aucun des princes de la maison royale. Pour mon fils, je le craignais plus qu'aucun autre prince ; je n'avais pas oublié toutes les peines dans lesquelles j'avais fait mourir mon père, quoique je n'eusse aucun pays dont je fusse le maître. Je disais en moi-même : Mon fils pourrait me faire bien pis, s'il était souverain des deux Bourgognes et des dix-sept provinces des Pays-Bas : il serait bien plus redoutable pour moi dans ma vieillesse, que le duc Charles de Bourgogne, qui avait pensé me détrôner : tous mes sujets, qui me haïssaient, se seraient attachés à lui. Il était doux, commode, propre à se faire aimer, facile pour écouter toutes sortes de conseils : s'il eût été si puissant, c'était fait de moi.

MAX. — Je vois bien maintenant ce qui vous a arrêté sur ce mariage ; vous avez préféré votre sûreté à l'accroissement de votre monarchie. Mais pourquoi refusâtes-vous encore Jeanne, héritière de Castille, et fille du roi Henri IV ? Son droit était incontestable, et sa tante Isabelle, qui avait épousé le prince Ferdinand d'Aragon, ne pouvait lui disputer la couronne. Henri, en mourant, avait déclaré qu'elle était sa fille, et qu'il n'avait jamais abandonné la reine sa femme à Bertrand de la Cueva. Les lois décidaient clairement pour Jeanne ; le roi de Portugal son oncle la soutenait ; la plupart des Castillans étaient pour le bon parti : on vous offrait cette princesse pour votre dauphin ; si vous l'eussiez acceptée, Ferdinand et Isabelle n'auraient osé prétendre la succession ; la Castille était acquise à la France ; c'était une occupation éloignée pour votre dauphin ; il eût régné loin de vous, et sans impatience de vous succéder. La Castille ne devait pas vous donner les mêmes inquiétudes que la Flandre et la Bourgogne, qui sont des pairies de votre couronne, et aux portes de Paris. Que ne faisiez-vous ce mariage ? Pour ne l'avoir pas fait, vous avez achevé de mettre au comble la grandeur de ma maison ; car mon fils a épousé la fille unique de Ferdinand et d'Isabelle ; par là, il a uni l'Espagne avec tous nos États d'Alle-

magne, et avec tous ceux de la maison de Bourgogne; ce qui met notre puissance fort au-dessus de celle de votre maison.

LOUIS. — Je n'avais pas prévu le mariage de votre fils, qui est encore plus redoutable que le vôtre pour la liberté de l'Europe. Mais je vous ai dit ce qui m'a déterminé pour tous ces mariages : ce n'est point le ressentiment que j'avais contre la mémoire du duc de Bourgogne qui m'a éloigné d'accepter sa fille; ce n'est point le désir de réunir par un mariage la Bretagne à la France qui m'a fait penser à Anne de Bretagne : je n'ai pas même songé à marier mon fils pendant ma vie; je n'ai pensé qu'à me défier de lui, qu'à l'élever dans l'ignorance et dans la timidité, qu'à le tenir renfermé à Amboise, le plus longtemps que je pourrais. La couronne de Castille, qu'il aurait eue sans peine, lui aurait donné trop d'autorité en France, où j'étais universellement haï. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un père vieux, soupçonneux, jaloux de son autorité, qui a donné à son fils un mauvais exemple contre son père; son ombre lui fait peur.

MAX. — Je vous entends. Vous étiez bien malheureux dans vos larmes. Quand on a abandonné le chemin de la probité, on ne marche plus qu'entre des précipices dans sa propre famille : on est misérable, et on le mérite.

LXXVI. — FRANÇOIS Ier ET LE CONNÉTABLE DE BOURBON.

Toutes les passions doivent céder à l'amour de la patrie.

FR. — Bonjour, mon cousin; eh bien, sommes-nous raccommodés à présent?

BOURB. — Oui, je n'ai point porté mon inimitié jusqu'ici.

FR. — J'avoue que j'ai eu tort, en faisant gagner à ma mère un méchant procès contre vous, et que vous êtes sorti de France par ma faute.

BOURB. — Cette sincérité me fait oublier davantage tous nos anciens démêlés, et je voudrais être encore en vie, pour pou-

voir vous en demander le pardon que je n'avais pas pourtant mérité.

FR. — Je vous l'aurais facilement accordé, et j'allais tâcher de vous regagner par toutes sortes de moyens; mais votre mort me prévint.

BOURB. — Pour moi, j'avoue de bonne foi que je n'avais pas les mêmes sentiments, et que j'aurais voulu devenir prince souverain en Italie; je me mis pour cela au service de Charles-Quint.

FR. — Quoi! ne regrettiez-vous point votre patrie, et n'aviez-vous point envie de la revoir?

BOURB. — L'ambition était chez moi la passion dominante, et je voulais m'enrichir : de plus, j'appréhendais que vous ne tinssiez encore pour votre mère, qui avait été la cause de ma disgrâce.

FR. — Mais il valait mieux aller dans vos terres, et demeurer premier prince du sang; éloigné de la cour, que de commander les armées de l'ennemi capital du chef de votre famille.

BOURB. — Je reconnais à présent ma faute, et j'en suis touché sincèrement.

FR. — Mais qu'est-ce qui vous fit entreprendre le pillage de Rome?

BOURB. — Il faut vous découvrir ici tout le mystère. Lorsque je fus entré au service de Charles-Quint, François Sforce était duc de Milan; l'empereur voulait s'emparer de ce duché. Le duc n'était pas assez fort pour lui résister : il n'y avait que son chancelier, nommé Monron, homme expérimenté, homme qui découvrait tout, et empêchait le duc de tomber dans les panneaux qu'on lui tendait. L'empereur, croyant qu'on ne pourrait exécuter son entreprise tant que cet homme serait auprès du duc, le fit prendre, et lui fit faire son procès sur de fausses accusations, par lequel il fut condamné à mort. Comme on le menait au supplice, il me fit promettre une grande somme d'argent, et me fit dire qu'il me découvrirait des choses importantes si je lui sauvais la vie. Je fus

ébloui par ses promesses, et fis retarder l'exécution. Je le fis venir pour me découvrir ces choses d'importance : il me dit que je devais débaucher l'armée de l'empereur, et ensuite aller piller Florence ou Rome; ce qui me serait aisé, parce qu'elle était toute composée de luthériens. Mon ambition me fit trouver ses conseils excellents : je gagnai l'armée, et marchai à Rome, où je fus tué au commencement de l'attaque. Vous savez le reste.

FR.— Vous étiez donc en même temps orgueilleux et avare? Voilà de belles passions!

BOURB. — Vous étiez livré à vos passions aussi bien que moi; car vous aviez des maîtresses; vous désiriez être empereur, et l'on prétend que vous ne haïssiez pas l'argent. En cette occasion, c'est la pelle qui se moque du fourgon.

FR. — Nous nous disons l'un à l'autre nos vérités sans rien craindre; mais nous ne nous en fâchons point.

BOURB. — Pendant que nous vivions, nous ne les aurions pas supportées si facilement; mais la mort ôte une grande partie des défauts.

FR. — Mais avouez à présent que vous étiez beaucoup mieux connétable et premier prince du sang, que général des armées de Charles-Quint?

BOURB. — Il est vrai que j'y ai eu de grands dégoûts; mais pourquoi n'avez-vous pas voulu que je vous aie fait la révérence, après que vous fûtes pris à Pavie?

FR. — Je voulus soutenir la grandeur royale, même dans ma disgrâce; et j'aurais plutôt souffert la mort, que la vue d'un sujet rebelle : mais ici-bas il n'y a plus ni sujets ni princes, ni sujets rebelles ni soumis, ni jeunes ni vieux, ni sains ni malades.

LXXVII. PHILIPPE II ET PHILIPPE III.

Rien de si pernicieux aux rois que de se laisser entraîner par l'ambition et et la flatterie.

PH. II. — Eh bien? mon fils, avez-vous gouverné l'Espagne selon mes maximes,... Vous n'osez répondre; quoi donc! est-

il arrivé quelque grand malheur? Les Maures sont-ils rentrés une seconde fois en Espagne?...

PH. III. — Non; l'Espagne est tout entière.

PH. II. — Quoi donc! les Indes se sont-elles révoltées? Parlez.

PH. III. Non.

PH. II. — Henri IV a-t-il pris le royaume de Naples? J'appréhendais fort ce prince pendant ma vie.

PH. III. — Point du tout.

PH. II. — Je ne saurais comprendre ce qui sst arrivé; éclaircissez-moi.

PH. III. — Je suis obligé d'avouer moi-même mon imbécillité; car en suivant vos maximes j'ai ruiné l'Espagne. En voulant abaisser les grands, je leur ai donné de la jalousie, en sorte qu'ils se sont ligués et se sont élevés au-dessus de moi. Cela a fait que je suis tombé dans une si grande faiblesse, que je n'avais presque plus d'autorité. Pendant ce temps-là, le prince Maurice a réduit sous sa puissance la meilleure partie des Pays-Bas, et j'ai été obligé de conclure avec lui un traité honteux, par lequel je lui laissais une partie de la Gueldre, la Hollande, la Zélande, Zutphen, Utrecht, West-Frise, Groningue et Over-Issel, etc.

PH. II. — Hélas! dans quels malheurs avez-vous jeté l'Espagne?

PH. III. — J'avoue qu'ils sont grands; mais ils ne sont arrivés qu'en suivant votre politique. En voulant rabaisser l'orgueil des grands, je l'ai élevé; vous avez vous-même donné commencement à la puissance des Hollandais par le commerce...

PH. II. — Comment?

PH. III. — Lorsque vous conquîtes le Portugal, les Portugais faisaient tout le commerce des Indes : quelque temps après, les Hollandais s'étant révoltés, vous voulûtes les empêcher de venir à Lisbonne. Ne sachant donc que devenir, ils allèrent prendre les marchandises à la source, et enfin ruinèrent le commerce des Portugais.

PH. II. — Pendant ma vie, mes courtisans m'élevaient cela jusqu'aux cieux : je reconnais à présent mes fausses maximes et ma fausse politique, et qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux rois que de se laisser entraîner par l'ambition et par la flatterie.

LXXVIII. — ARISTOTE ET DESCARTES.

Sur la philosophie cartésienne,
et en particulier sur le système des bêtes machines.

ARIST. — J'avais entendu parler ici de votre nouvelle métaphysique, et je suis bien aise de m'en éclaircir avec vous.

DESC. — J'ai avancé de nouveaux principes, je l'avoue; mais je n'ai rien avancé que de vrai, à ce qu'il me semble.

ARIST. — Expliquez-moi un peu ici ces nouveaux principes.

DESC. — J'ai découvert aux hommes la chose la plus importante qu'on ait découverte et qu'on découvrira : c'est que les animaux ne sont que de simples machines, et de purs ressorts qui sont montés pour toutes les actions qu'on leur voit faire.

ARIST. — Oui; mais nous leur en voyons faire plusieurs qui me paraissent difficiles à expliquer par la machine. Par exemple, lorsqu'un chien suit un lièvre, direz-vous que la machine est ainsi montée?

DESC. —Auparavant que d'en venir à cette question, il faut convenir qu'il y a un Être infini.

ARIST. — Voyons un peu comment vous le pourrez prouver.

DESC. — N'est-il pas vrai que le corps n'est qu'une simple matière?

ARIST. — Oui.

DESC. — De même l'âme n'est qu'une substance qui pense.

ARIST. — Non.

DESC. — Pour joindre donc cette matière et cette substance immatérielle, il est nécessaire d'un lien : or, ce lien ne peut

point être matériel; donc il est nécessaire qu'il y aît un Être tout-puissant et infini, qui lie cette matière et cette substance immatérielle.

ARIST. — Pendant ma vie, je voyais bien qu'il fallait qu'il y eût quelque chose comme cela; mais cette connaissance n'était pas si distincte que vous me la rendez à présent.

DESC. — Pour revenir à notre chien, cet Être infini et tout-puissant ne peut-il pas avoir fait des ressorts si délicats, que, touchés par les corpuscules qui sortent incessamment de ce lièvre, ils fassent agir les ressorts, en sorte que cela les tire vers le lièvre?

ARIST. — Mais, quand ce chien est en défaut, et que ces corpuscules ne viennent plus lui frapper le nez, qu'est-ce qui fait que ce chien cherche de tous côtés, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la voie?

DESC. — Vous entrez dans de trop petits détails, que l'on n'a pas fort approfondis.

ARIST. — Cette question vous a embarrassé, je le vois bien.

DESC. — Mon principe fondamental est que nous ne voyons faire aux bêtes que des mouvements où l'on n'a besoin que de la machine.

ARIST. — Quoi! quand un chien a perdu son maître, et qu'il est dans un carrefour où il y a trois chemins, après avoir senti les deux premiers inutilement, il prend le troisième sans hésiter; en vérité, je ne vois pas que la simple machine puisse faire cela.

DESC. — Je vous ai dit que ces détails étaient de si petite conséquence, qu'on ne se donne point la peine de les approfondir. Mais venons aux principes : les animaux sont de simples machines, ou bien ils ont une âme matérielle, ou une spirituelle.

ARIST. — Pour la machine et l'âme spirituelle, je le nie.

DESC. — Vous revenez donc à l'âme matérielle?

ARIST. — Elle est bien plus probable que la simple machine; et pour l'âme spirituelle, je crois qu'elle n'a été accordée qu'aux seuls hommes.

DESC. — J'ai gagné un grand point : n'est-il pas vrai que la matière ne pense pas?

ARIST. — Non.

DESC. — Puisque la matière ne pense point, comment voulez-vous donc qu'elle soit une âme, qui n'est faite que pour penser ?

ARIST. — Eh bien, ôtons-en la matière.

DESC. — La voilà devenue âme spirituelle.

ARIST. — J'avoue que cette forme matérielle n'est qu'un pur galimatias, et que je ne l'ai voulu soutenir que parce que mes écoliers l'enseignent ainsi : mais en revenant à votre Être infini et tout-puissant, nous devons conclure qu'il a pu donner aux animaux une âme spirituelle, et les a pu faire aussi de simples machines; mais que, comme l'esprit des hommes est borné, il ne peut pas pénétrer jusqu'à cette science.

DESC. — Vous voilà tombé dans la possibilité, et c'est une carrière où il est facile de s'étendre. Dans cette possibilité vous trouverez les choses de raison, les hircocerfs, les hippocentaures, et mille autres figures bizarres.

ARIST. — Vous voudriez bien m'éloigner de la métaphysique, et me faire tomber sur les êtres de raison, qui font partie de la logique.

DESC. — Vous tâchez de m'éblouir par vos vaines raisons.

ARIST. — Avouez, mon pauvre Descartes, que nous n'entendons guère tous deux ce que nous disons, et que nous plaidons une cause bien embrouillée.

DESC. — Embrouillée! je prétends qu'il n'y a rien de plus clair que la mienne.

ARIST. — Croyez-moi, ne disputons pas davantage; nous y perdrions tous deux notre latin.

LXXIX. — HARPAGON ET DORANTE.

Contre l'avarice, qui fait négliger à un père de famille l'éducation et l'honneur de ses enfants.

DOR. — Non, je ne puis goûter vos raisons; ce ne sont que

de vains prétextes par lesquels vous voulez m'éblouir, et vous délivrer de mes remontrances. Votre manière de vivre n'est pas soutenable.

HARP. — Vous en parlez bien à votre aise, vous qui ne vous êtes point marié, et qui êtes sans suite : j'ai des enfants, je veux me faire aimer d'eux en leur amassant du bien, et leur donnant moyen de mener une vie heureuse.

DOR. — Vous voulez, dites-vous, vous faire aimer de vos enfants?

HARP. — Oui, sans doute; et je leur en donne un sujet bien fort en me refusant pour eux les choses les plus nécessaires.

DOR. — Si vous avez envie de vous faire haïr d'eux, vous ne pouvez pas prendre une plus sûre voie.

HARP. — Ah! il faudrait qu'ils fussent les plus dénaturés des hommes : un père qui n'envisage qu'eux, qui se compte pour rien, qui renonce à toutes les commodités, à toutes les douceurs de la vie!

DOR. — Seigneur Harpagon, j'ai une autre chose à vous dire; mais je crains de vous fâcher.

HARP. — Non, non; je ne veux pas qu'on me dissimule rien.

DOR. — Vous n'aimez que vos enfants, dites-vous?

HARP. — Je vous en fais vous-même le juge; voyez ce que je fais pour eux.

DOR. — C'est vous qui m'obligez de parler : vous ne les aimez point, seigneur Harpagon; et vous, vous croyez ne vous point aimer?

HARP. — Moi! Eh! de quelle manière est-ce que je me traite?

DOR. — Vous n'aimez que vous.

HARP. — O ciel! pouvais-je attendre cette injustice de mon meilleur ami?

DOR. — Doucement; mon but est de vous détromper par une persuasion qui vous soit utile, et non de vous aigrir. Vous aimez, dites-vous, vos enfants?

HARP. — Si je les aime!

DOR. — Avez-vous eu soin de leur éducation?

HARP. — Hélas! je n'étais pas en état de cela; les maîtres étaient d'une cherté épouvantable : à quoi leur aurait servi la science, si je les avais laissés sans pain?

DOR. — C'est-à-dire (car il faut convenir de bonne foi de la vérité) que vous les avez laissés dans une grossière ignorance, indigne de gens qui ont une naissance honnête. Vous n'avez eu nul soin de cultiver en eux la vertu; vous n'avez jamais étudié leurs inclinations : s'ils ont de la probité, vous n'y avez aucune part, et c'est un bonheur que vous ne méritez pas.

HARP. — Mais on ne peut leur procurer tous les avantages.

DOR. — Mais on doit au moins songer au plus important de tous, à celui dont rien ne dédommage, à celui qui peut suppléer à tout ce qui manque; cet avantage, c'est la vertu.

HARP. — Il faut être honnête homme, mais il faut avoir de quoi vivre, et rien n'est plus méprisable qu'un homme dans la pauvreté.

DOR. — Un malhonnête homme l'est bien davantage, eût-il toutes les richesses de Crésus.

HARP. — Eh bien! j'ai trop tourné ma tendresse pour mes enfants du côté du bien : prouverez-vous par là que je ne les ai point aimés?

DOR. — Oui, seigneur Harpagon, vous ne les aimez pas; et ce n'est point de les rendre riches que vous êtes occupé.

HARP. — Comment? Je leur conserve tout mon bien, et je n'y ose toucher : tout n'ira-t-il pas à eux après ma mort?

DOR. — Ce n'est pas à eux que vous conservez votre bien, c'est à votre passion : il y a deux plaisirs, celui de dépenser et celui d'amasser; vous n'êtes touché que du second; vous vous y abandonnez sans réserve, et vous ne faites que suivre votre goût.

HARP. — Mais encore, s'il vous plaît, à qui ira ma succession?

DOR. — A vos enfants, sans doute; mais lorsque vous ne pourrez plus jouir de vos richesses, lorsque vous en serez sé-

paré par la dure nécessité de la mort, votre volonté n'aura nulle part alors au profit que feront vos enfants. Vous leur avez refusé tout ce qui dépendait de vous, et ils ne seront riches alors que parce que vous ne serez plus le maître de l'empêcher.

HARP. — Et sans mon économie, ce temps-là arriverait-il jamais pour eux?

DOR. — C'est-à-dire qu'ils se trouveront bien de ce que la passion d'amasser vous a tyrannisé, pourvu que vous ne les ruiniez pas auparavant; car c'est ce que j'appréhende : et c'est ce qui montre encore que vous ne les aimez pas.

HARP. — Jamais homme n'a dit tant de choses aussi peu vraisemblables que vous.

DOR. — Elles n'en sont pas moins vraies; et la preuve en est bien aisée. Y a-t-il rien de plus ruineux que d'emprunter à grosses usures? Vous savez ce que font vos enfants, vous savez ce qui vous est arrivé à vous-même : ils ne le font que parce que vous leur refusez les secours les plus nécessaires; s'ils continuent, ils se trouveront, à votre mort, accablés de dettes. Il ne tient qu'à vous de l'empêcher, et vous n'en faites rien. Et vous venez parler de l'amitié que vous avez pour eux, et de l'envie que vous avez de les rendre heureux! Ah! vous n'aimez que votre argent; vous vivez de la vue de vos coffres-forts; vous préférez ce plaisir à tous les autres, dont vous êtes moins touché. Vous paraissez vous épargner tout, et vous ne vous refusez rien; car vous ne vous demandez à vous-même que d'augmenter toujours vos trésors, et c'est ce que vous faites nuit et jour. Allez, vous n'aimez pas plus vos enfants et leurs intérêts que votre réputation, que vous sacrifiez à l'avarice. Ai-je tort de dire que vous n'aimez que vous?

OPUSCULES DIVERS,

COMPOSÉS POUR L'ÉDUCATION

DE Mgr LE DUC DE BOURGOGNE.

I. — LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait : tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin, on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait; ce silence affecté le choque. On parle tout bas; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste; cette tristesse lui

paraît un reproche de ses fautes. On rit; il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup : il est comme on dépeint les possédés, sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire: Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage et vous donner adroitement le change; il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable par le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues; mais ce rien, qu'est-il devenu? il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus

question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non; sa bizarrerie ne connaît personne; elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve ; le premier venu lui est bon pour se décharger ; tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche; il dirait des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde ; il aime, on l'aime aussi ; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir ; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

II. — LA MÉDAILLE [1].

Je crois, monsieur, que je ne dois point perdre de temps pour vous informer d'une chose très-curieuse, et sur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un savant nommé M. Vanden, qui a de grandes correspondances avec les antiquaires d'Italie. Il prétend avoir reçu par eux une médaille antique, que je n'ai pu voir jusqu'ici,

[1] Cette lettre prétendue de Bayle à Fénelon n'est qu'une fiction imaginée par celui-ci, et dont le but est de prouver qu'avec les plus belles qualités l'homme le plus parfait a son mauvais côté ; d'où il suit que personne ne doit compter sur ses talents, mais que chacun doit travailler sans relâche à combattre ses défauts.

mais dont il a fait frapper des copies qui sont très-bien faites, et qui se répandront bientôt, selon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'espère que dans peu de jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte description que je pourrai.

D'un côté, cette médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle et très-noble; on voit Pallas qui le couvre de son égide; en même temps les trois Grâces sèment son chemin de fleurs; Apollon, suivi des Muses, lui offre sa lyre: Vénus paraît en l'air dans son char attelé de colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture; la Victoire lui montre d'une main un char de triomphe, et de l'autre lui présente une couronne. Les paroles sont prises d'Horace: *Non sine dis animosus infans.* Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant; car on reconnaît d'abord le même air de tête; mais il n'a autour de lui que des masques grotesques et hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères et des serpents, des insectes, des hiboux, enfin des harpies sales, qui répandent de l'ordure de tous côtés, et qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de Satyres impudents et moqueurs, qui font les postures les plus bizarres, qui rient, et qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux, par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas on lit ces paroles, qui, comme vous savez, sont aussi d'Horace: *Turpiter atrum desinit in piscem.*

Les savants se donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occasion cette médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns soutiennent qu'elle représente Caligula, qui, étant fils de Germanicus, avait donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'empire, mais qui dans la suite devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron, dont les commencements furent si heureux, et la fin si horrible. Les uns et les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune prince éblouissant, qui promettait beaucoup, et dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres, plus défiants, qui ne croient point

que cette médaille soit antique. Le mystère que fait M. Vanden pour cacher l'original donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre temps figuré dans cette médaille; peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs : il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune prince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs, M. Vanden n'est pas seulement curieux; il est encore politique, fort attaché au prince d'Orange, et on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette médaille dans toutes les cours de l'Europe. Vous jugerez bien mieux que moi, monsieur, ce qu'il en faut croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres; et de vous assurer que je suis toujours votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 mai 1691.

III. — VOYAGE SUPPOSÉ,

En 1690.

Il y a quelques années que nous fîmes un beau voyage, dont vous serez bien aise que je vous raconte le détail. Nous partîmes de Marseille pour la Sicile, et nous résolûmes d'aller visiter l'Égypte.

Nous arrivâmes à Damiette, nous passâmes au grand Caire.

Après avoir vu les bords du Nil, en remontant vers le sud, nous nous engageâmes insensiblement à aller voir la mer Rouge. Nous trouvâmes sur cette côte un vaisseau qui s'en allait dans certaines îles qu'on assurait être encore plus délicieuses que les îles Fortunées. La curiosité de voir ces merveilles nous fit embarquer; nous voguâmes pendant trente jours : enfin nous aperçûmes la terre de loin. A mesure que

nous approchions, on sentait les parfums que ces îles répandaient dans toute la mer.

Quand nous abordâmes, nous reconnûmes que tous les arbres de ces îles étaient d'un bois odoriférant comme le cèdre. Ils étaient chargés en même temps de fruits délicieux, et de fleurs d'une odeur exquise. La terre même, qui était noire, avait un goût de chocolat, et on en faisait des pastilles. Toutes les fontaines étaient de liqueurs glacées ; là, de l'eau de groseille ; ici, de l'eau de fleur d'orange; ailleurs, des vins de toutes les façons. Il n'y avait aucune maison dans toutes ces îles, parce que l'air n'y était jamais ni froid ni chaud. Il y avait partout, sous les arbres, des lits de fleurs, où l'on se couchait mollement pour dormir; pendant le sommeil, on avait toujours des songes de nouveaux plaisirs; il sortait de la terre des vapeurs douces qui représentaient à l'imagination des objets encore plus enchantés que ceux qu'on voyait en veillant : ainsi on dormait moins pour le besoin que pour le plaisir. Tous les oiseaux de la campagne savaient la musique, et faisaient entre eux des concerts.

Les zéphyrs n'agitaient les feuilles des arbres qu'avec règle, pour faire une douce harmonie. Il y avait dans tout le pays beaucoup de cascades naturelles : toutes ces eaux, en tombant sur des rochers creux, faisaient un son d'une mélodie semblable à celle des meilleurs instruments de musique. Il n'y avait aucun peintre dans tout le pays : mais quand on voulait avoir le portrait d'un ami, un beau paysage, ou un tableau qui représentât quelque autre objet, on mettait de l'eau dans de grands bassins d'or ou d'argent; puis on opposait cette eau à l'objet qu'on voulait peindre. Bientôt l'eau, se congelant, devenait comme une glace de miroir, où l'image de cet objet demeurait ineffaçable. On l'emportait où l'on voulait, et c'était un tableau aussi fidèle que les plus polies glaces de miroir. Quoiqu'on n'eût aucun besoin de bâtiments on ne laissait pas d'en faire, mais sans peine. Il y avait des montagnes dont la superficie était couverte de gazons toujours fleuris. Le dessous était d'un marbre plus solide que le nôtre, mais

si tendre et si léger, qu'on le coupait comme du beurre, et qu'on le transportait cent fois plus facilement que du liége : ainsi on n'avait qu'à tailler avec un ciseau, dans les montagnes, des palais ou des temples de la plus magnifique architecture; puis deux enfants emportaient sans peine le palais dans la place où l'on voulait le mettre.

Les hommes un peu sobres ne se nourrissaient que d'odeurs exquises. Ceux qui voulaient une plus forte nourriture mangeaient de cette terre mise en pastilles de chocolat, et buvaient de ces liqueurs glacées qui coulaient des fontaines. Ceux qui commençaient à vieillir allaient se renfermer pendant huit jours dans une profonde caverne, où ils dormaient tout ce temps-là avec des songes agréables : il ne leur était permis d'apporter en ce lieu ténébreux aucune lumière. Au bout de huit jours, ils s'éveillaient avec une nouvelle vigueur; leurs cheveux redevenaient blonds; leurs rides étaient effacées; ils n'avaient plus de barbe; toutes les grâces de la plus tendre jeunesse revenaient en eux. En ce pays tous les hommes avaient de l'esprit: mais ils n'en faisaient aucun bon usage. Ils faisaient venir des esclaves des pays étrangers, et les faisaient penser pour eux; car ils ne croyaient pas qu'il fût digne d'eux de prendre jamais la peine de penser eux-mêmes. Chacun voulait avoir des penseurs à gages, comme on a ici des porteurs de chaise pour s'épargner la peine de marcher.

Ces hommes, qui vivaient avec tant de délices et de magnificence, étaient fort sales : il n'y avait dans tout le pays rien de puant ni de malpropre que l'ordure de leur nez, et ils n'avaient point d'horreur de la manger. On ne trouvait ni politesse ni civilité parmi eux. Ils aimaient à être seuls; ils avaient un air sauvage et farouche; ils chantaient des chansons barbares qui n'avaient aucun sens. Ouvraient-ils la bouche, c'était pour dire non à tout ce qu'on leur proposait. Au lieu qu'en écrivant nous faisons nos lignes droites, ils faisaient les leurs en demi-cercle. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils dansaient les pieds en dedans; ils tiraient la langue; ils faisaient des grimaces qu'on ne voit jamais en

Europe, ni en Asie, ni même en Afrique, où il y a tant de monstres. Ils étaient froids, timides et honteux devant les étrangers; hardis, emportés contre ceux qui étaient dans leur familiarité.

Quoique le climat soit très-doux et le ciel très-constant en ce pays-là, l'humeur des hommes y est inconstante et rude. Voici un remède dont on se sert pour les adoucir. Il y a dans ces îles certains arbres qui portent un grand fruit d'une forme longue, qui pend du haut des branches. Quand ce fruit est cueilli, on en ôte tout ce qui est bon à manger, et qui est délicieux : il reste une écorce dure, qui forme un grand creux, à peu près de la figure d'un luth. Cette écorce a de longs filaments durs et fermes, comme des cordes, qui vont d'un bout à l'autre. Ces espèces de cordes, dès qu'on les touche un peu, rendent d'elles-mêmes tous les sons qu'on veut. On n'a qu'à prononcer le nom de l'air qu'on demande, ce nom, soufflé sur les cordes, leur imprime aussitôt cet air. Par cette harmonie, on adoucit un peu les esprits farouches et violents. Mais, malgré les charmes de la musique, ils retombent toujours dans leur humeur sombre et incompatible.

Nous demandâmes soigneusement s'il n'y avait point dans le pays des lions, des ours, des tigres, des panthères; et je compris qu'il n'y avait dans ces charmantes îles rien de féroce que les hommes. Nous aurions passé volontiers notre vie dans une si heureuse terre; mais l'humeur insupportable de ses habitants nous fit renoncer à tant de délices. Il fallut, pour se délivrer d'eux, se rembarquer, et retourner par la mer Rouge en Égypte, d'où nous retournâmes en Sicile en fort peu de jours; puis nous vînmes de Palerme à Marseille avec un vent très-favorable.

Je ne vous raconte point ici beaucoup d'autres circonstances merveilleuses de la nature de ce pays, et des mœurs de ses habitants. Si vous en êtes curieux, il me sera facile de satisfaire votre curiosité.

Mais qu'en conclurez-vous? que ce n'est pas un beau ciel, une terre fertile et riante, ce qui amuse, ce qui flatte les

sens, qui nous rendent bons et heureux. N'est-ce pas là au contraire ce qui nous amollit, ce qui nous dégrade, ce qui nous fait oublier que nous avons une âme raisonnable, et négliger le soin et la nécessité de vaincre nos inclinations perverses, et de travailler à devenir vertueux?

IV. — DIALOGUE ENTRE CHROMIS ET MNASILE.

Jugement sur différentes statues.

CHR. — Ce bocage a une fraîcheur délicieuse; les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres; on n'y entend d'autre bruit que celui des rossignols qui chantent leurs amours.

MNAS. — Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CHR. — Quoi donc? veux-tu parler de ces statues? je ne les trouve guère jolies. En voilà une qui a l'air bien grossier.

MNAS. — Elle représente un Faune. Mais n'en parlons pas; car tu connais un de nos bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

CHR. — Quoi donc? est-ce cet autre qui est penché au-dessus de la fontaine?

MNAS.— Non, je n'en parle point, le berger Lycidas l'a chanté sur sa flûte, et je n'ai garde d'entreprendre de louer après lui.

CHR. — Quoi donc? cette statue qui représente une jeune femme?...

MNAS. Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres: aussi est-ce une plus grande divinité; c'est Pomone, ou au moins une Nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance, pleine de tous les doux fruits de l'automne; de l'autre elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnaie : ainsi, elle tient en même temps les fruits de la terre, qui sont les richesses de la simple nature, et les trésors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

CHR. — Elle a la tête un peu penchée ; pourquoi cela?

MNAS. — Il est vrai : c'est que toutes figures faites pour être posées en des lieux élevés, et pour être vues d'en bas, sont mieux au point de vue quand elles sont un peu penchées vers les spectateurs.

CHR. — Mais quelle est donc cette coiffure? elle est inconnue à nos bergères.

MNAS. — Elle est pourtant très-négligée, et elle n'en est pas moins gracieuse. Ce sont des cheveux bien partagés sur le front, qui pendent un peu sur les côtés avec une frisure naturelle, et qui se nouent par derrière.

CHR. — Et cet habit? pourquoi tant de plis ?

MNAS. — C'est un habit qui a le même air de négligence : il est attaché par une ceinture, afin que la Nymphe puisse aller plus commodément dans ses bois. Ces plis flottants font une draperie plus agréable que des habits étroits et façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats; vous voyez même le nu sous cette draperie. Ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair avec la vérité des plis de la draperie.

CHR. — Oh! oh! te voilà bien savant! Mais puisque tu sais tout, dis-moi : cette corne d'abondance, est-ce celle du fleuve Achéloüs, arrachée par Hercule, ou bien celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter sur le mont Ida?

MNAS. — Cette question est encore à décider : cependant je cours à mon troupeau. Bonjour.

V. — JUGEMENT SUR DIFFÉRENTS TABLEAUX.

Le premier tableau que j'ai vu à Chantilly est une tête de saint Jean-Baptiste, qu'on donne au Titien, et qui est assez petite. L'air de tête est noble et touchant; l'expression est heureuse. Il paraît que c'est un homme qui a expiré dans la paix et dans la joie du Saint-Esprit; mais je ne sais si cette tête est assez morte.

Les amours des dieux me parurent d'abord du Titien, tant

c'est sa manière; mais on me dit que ce tableau était du Poussin, dans ces temps où, n'ayant pas encore pris un caractère original, il imitait le Titien. Cet ouvrage ne m'a guère touché.

Il y a une autre pièce du même peintre qui me plaît infiniment davantage. C'est un paysage d'une fraîcheur délicieuse sur le devant, et les lointains s'enfuient avec une variété très-agréable. On voit par là combien un horizon de montagnes bizarres est plus beau que les coteaux les plus riches quand ils sont unis. Il y a sur le devant une île, dans une eau claire qui fait plusieurs tours et retours dans des prairies et dans des bocages où on voudrait être, tant ces lieux paraissent aimables. Personne, ce me semble, ne fait des arbres comme le Poussin, quoique son vert soit un peu gris. Je parle en ignorant, et j'avoue que ces paysages me plaisent beaucoup plus que ceux du Titien.

Il y a un Christ avec deux apôtres, d'Antonio Moro. C'est un ouvrage médiocre; les airs de tête n'ont rien de noble, et sont sans expression : mais cela est bien peint, c'est une vraie chair.

Le portrait de Moro, fait par lui-même, est bien meilleur. C'est une grosse tête avec une barbe horrible, une physionomie fantasque, et un habillement qui l'est encore plus. Il est enveloppé d'une robe de chambre noire, qui est ample, et avec tant de gros plis, qu'on croit le voir suer sous tant d'étoffe.

Il y a une assomption de la Vierge de Van-Dyck, qui ne sert qu'à montrer qu'il n'aurait jamais dû travailler qu'en portraits.

On voit deux tableaux faits avec émulation pour feu monsieur le Prince; l'un est Andromède, par Mignard; l'autre est de M. le Brun, et représente Vénus avec Vulcain, qui lui donne des armes pour Achille. Le premier me paraît faible; l'autre est plus fort, et il a même un plus beau coloris que la plupart des ouvrages de M. le Brun. Mais ce tableau me paraît peu touchant; la Vénus même n'est point assez Vénus.

Il y a une Andromède de Jacomo Palme, qui efface bien celle de M. Mignard. Elle est effrayée, et son visage montre tout ce qu'elle doit sentir à la vue du monstre.

Il y a une Vénus de Van-Dyck, bien meilleure que celle de M. le Brun. Mars lui dit adieu, elle s'attendrit. Mars est trop grossier, et elle est trop maniérée.

VI. — ÉLOGE DE FABRICIUS,

Par Pyrrhus son ennemi.

Un an après que les Romains eurent vaincu et repoussé Pyrrhus jusqu'à Tarente, on envoya Fabricius pour continuer cette guerre. Celui-ci, ayant été auparavant chez Pyrrhus avec d'autres ambassadeurs, avait rejeté l'offre que ce prince lui fit de la quatrième partie de son royaume, pour le corrompre. Pendant que les deux armées campaient en présence l'une de l'autre, le médecin de Pyrrhus vint la nuit trouver Fabricius, lui promettant d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui donnât une récompense. Fabricius le renvoya enchaîné à son maître, et fit dire à Pyrrhus ce que son médecin avait offert contre sa vie. On dit que le roi répondit avec admiration : C'est ce Fabricius qui est plus difficile à détourner de la vertu, que le soleil de sa course.

VII. — EXPÉDITION DE FLAMINIUS CONTRE PHILIPPE, ROI DE MACÉDOINE.

Titus Quintius Flaminius fut envoyé par le peuple romain contre Philippe, roi de Macédoine, qui, dans la chute de la ligue des Achéens, était devenu le tyran de toute la Grèce. Flaminius, qui voulait rendre Philippe odieux et faire aimer le nom romain, passa par la Thessalie avec toute sorte de précautions, pour empêcher ses troupes de faire aucune violence ni aucun dégât. Cette modération toucha tellement toutes les villes de Thessalie, qu'elles lui ouvrirent leurs portes comme à leur allié, qui venait pour les secourir. Plusieurs villes grecques, voyant avec quelle humanité et quelle douceur il avait traite les Thessaliens, imitèrent leur exemple, et se mirent entre

ses mains. Ils le louaient déjà comme le libérateur de toute la Grèce. Mais sa réputation et l'amour des peuples augmentèrent beaucoup quand on le vit offrir la paix à Philippe, à condition que ce roi demeurerait borné à ses États, et qu'il rendrait la liberté à toutes les villes grecques. Philippe refusa ces offres; il fallut décider par les armes. Flaminius donna une bataille, où Philippe fut contraint de s'enfuir. Huit mille Macédoniens furent tués, et les Romains en prirent cinq mille. Après cette victoire, Flaminius ne fut pas moins modéré qu'auparavant. Il accorda la paix à Philippe, à condition que le roi abandonnerait toute la Grèce; qu'il payerait la somme de... talents pour les frais de la guerre; qu'il n'aurait plus désormais en mer que dix vaisseaux, et qu'il donnerait aux Romains en otage, pour assurance du traité de paix, le jeune Démétrius son fils aîné, qu'on aurait soin d'élever à Rome selon sa naissance. Les Grecs, si heureusement délivrés de la guerre par le secours de Flaminius, ne songèrent plus qu'à goûter les doux fruits de la paix. Ils s'assemblèrent de toutes les extrémités de la Grèce pour célébrer les jeux Isthmiques. Flaminius y envoya un héraut pour publier, au milieu de cette grande assemblée, que le sénat et le consul Flaminius affranchissaient la Grèce de toute sorte de tributs. Le héraut ne put être entendu la première fois, à cause de la grande multitude, qui faisait un bruit confus.

Le héraut éleva davantage sa voix, et recommença la proclamation. Aussitôt le peuple jeta de grands cris de joie. Les jeux furent abandonnés; tous accoururent en foule pour embrasser Flaminius. Ils l'appelaient le bienfaiteur, le protecteur et le libérateur de la Grèce. Il partit ensuite pour aller de ville en ville réformer les abus, rétablir la justice et les bonnes lois, rappeler les bannis et les fugitifs, terminer tous les différends, réunir les concitoyens, et réconcilier les villes entre elles; enfin, travailler en père commun à leur faire goûter les fruits de la liberté et de la paix. Une conduite si douce gagna tous les cœurs; ils reçurent avec joie les gouverneurs envoyés par Flaminius, ils allèrent au-devant d'eux pour se soumet-

tre. Les rois et les princes opprimés par les Macédoniens, ou par quelque autre puissance voisine, eurent recours à eux avec confiance.

Flaminius, suivant son dessein de protéger les faibles accablés, déclara la guerre à Nabis, tyran des Lacédémoniens : c'était faire plaisir à toute la Grèce. Mais, dans une occasion où il pouvait prendre le tyran, il le laissa échapper, apparemment pour être plus longtemps nécessaire aux Grecs, et pour mieux affermir par la durée des troubles l'autorité romaine. Il fit même peu de temps après la paix avec Nabis, et lui abandonna la ville de Sparte; ce qui surprit étrangement les Grecs.

VIII. — HISTOIRE D'UN PETIT ACCIDENT ARRIVÉ AU DUC DE BOURGOGNE DANS UNE PROMENADE A TRIANON.

Pendant qu'un jeune prince, d'une course rapide et d'un pied léger, parcourt les sentiers hérissés de buissons, une épine aiguë se fiche dans son pied. Aussitôt le soulier mince est percé, la peau tendre est déchirée, le sang coule : mais à peine le prince sentit la blessure; il voulait continuer sa course et ses jeux. Mais le sage modérateur a soin de le ramener; il est porté en carrosse; les chirurgiens accourent en foule; ils délibèrent, ils examinent la plaie, ils ne trouvent en aucun endroit la pointe de l'épine fatale : nulle douleur ne retarde la démarche du blessé; il rit, il est gai. Le lendemain, il se promène, il court çà et là; il saute comme un faon. Tout à l'heure il part; il verra les bords de la Seine, puis il entrera dans la vaste forêt où Diane sans cesse perce les daims de ses traits.

IX. — HISTOIRE NATURELLE DU VER A SOIE.

Les habits *étaient d'abord de* feuilles, *puis de* peaux d'animaux morts sans violence, *de* fils tirés des plantes, et d'écorces; *puis de* laine : par là on apprit à filer.

Les vers à soie *furent longtemps* libres aux Indes ; puis employés par *les* filles de l'île de Coos ; mais *la* soie *était encore* très-chère sous Aurélien. Sous Justinien, *les* œufs de ces vers *furent* transportés des Indes à Constantinople.

L'œuf de ver à soie produit *un* ver au printemps *qui* est éclos en trois jours par chaleur humaine. *Il est* d'abord violet, puis bleu, ensuite couleur de soufre, enfin de cendre. Le ver est enfermé dans *une* écorce transparente comme *une* perle. Ce ver affamé a percé son œuf : il est sorti montrant tête et queue. La tête est grosse à proportion du reste, et par *le* microscope ressemble à celle d'un corbeau. *Ses* côtés ont des bosses dont *les* extrémités ont *des* poils longs et rouges. Dès qu'il vit, il mange *de* tendres feuilles de mûrier, y fait *de* petits trous, fait déjà *des* pelotons de soie de fibres de feuilles rongées : il s'y suspend [1].

Il est composé d'anneaux : au premier, *il* est blanc ; *cette* couleur se communique insensiblement aux anneaux voisins. Le bas, vers *les* cuisses, a *quelques* taches rouges : puis *la* couleur *est* cendrée, avec *des* taches rouges et verdâtres des feuilles, etc. Tout ceci en dix jours jusqu'au premier sommeil.

Après *ce* premier sommeil, *il* quitte *sa* vieille peau ; *il en paraît une* autre blanche ; sa tête croît triplement ; *il* mange trois fois le jour.

Le mûrier blanc *a les* feuilles plus longues et plus délicates. *Cet* arbre *était* inconnu autrefois en Italie. En Sicile, *les* feuilles de mûrier noir font *une* soie plus ferme. Si *vous* donnez *aux vers à soie* laurier, vigne, orme, myrte sauvage, ils meurent. Quelques-uns les ont nourris de laitues.

La partie supérieure devient argentée, le reste de taches fuligineuses et spirales, qui s'étendent le long des anneaux. Son crâne prend la couleur d'agate. Il croît, a des taches rouges, devient transparent : on voit *les* feuilles à travers *son corps*. — Changement de peau blanche en pourprée : *sa* vieille

[1] Histoire du mûrier. Pyrame et Thisbé. (Ov. *Metam.*, lib. III.)

peau se déchire : alors il se resserre, pousse entrailles en haut, *sa* vieille peau se ride, et passe d'anneau en anneau : cependant léthargie.

Après *ce* sommeil *paraissent de* nouvelles dents : alternativement *il* dort et mange. *La* dernière fois, *il* se tourmente trois jours pour changer de peau. Alors *il* allonge : *il a* treize anneaux. *Le* corps du ver *est* appuyé sur beaucoup de cuisses : au milieu, quatre paires de cuisses. *Il a* des ongles aux pieds comme *des* os : quarante à chaque pied.

Le vent du midi les rend hydropiques et de couleur de safran. *Le* froid les affaibit, et retarde *leur* ouvrage.

Le ver commence à tirer de soi comme de l'ambre (comme *un* fil pendu à *une* quenouille), l'attache à quelque petit morceau de bois qui accroche le fil, puis s'en retire, et conduit ainsi *un* fil gluant qui s'épaissit à l'air. C'est un rets assez lâche. — Petite trompe d'où sort la soie. Quelquefois deux vers filent ensemble *la* même soie.

La peau *du ver* tombe en une minute. Il maigrit. Déjà *les* ailes du papillon sont cachées. *Le* papillon engendre en vieillesse : œufs, environ quatre cents. *Le* papillon, en canicule, vit douze jours : en hiver, un mois. *La* femelle meurt *la* première : *les* poils *ou* plumes tombent : *le corps devient* de couleur de citron.

Les œufs du papillon s'attachent à un linge. *On les conserve* en été dans une cave; en hiver, sous des lits, de peur qu'ils ne se gèlent. Au printemps, on les arrose de vin et d'eau tiède : ils sont couvés sous les aisselles des femmes.

La partie de la soie la plus voisine du ver est la plus délicate; *elle* est trop fine, et ne sert *pas*. Elle ne peut se démêler. Mais ce qui est retors est de cent six pieds. Par-dessus, un quart en coton.

ABRÉGÉ DES VIES

DES

ANCIENS PHILOSOPHES.

THALÈS.

Né la première année de la 35e olympiade, mort à la 58e, âgé de quatre-vingt-douze ans.

Thalès, Milésien, originaire de Phénicie, descendait de Cadmus, fils d'Agénor. L'indignation que ses parents avaient contre les tyrans qui opprimaient les gens de bien les obligea de quitter leur pays; ils vinrent s'établir à Milet, ville d'Ionie, où Thalès naquit la première année de la trente-cinquième olympiade. C'est lui qui a mérité le premier le glorieux titre de *sage*, et qui a été l'auteur de la philosophie qu'on a appelée ionique, du nom du pays où il avait pris naissance

Il passa quelque temps dans la magistrature, et, après en avoir exercé avec éclat les principaux emplois, le désir de connaître les secrets de la nature lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Égypte, où les sciences florissaient pour lors. Il employa plusieurs années à converser avec les prêtres, qui étaient les docteurs du pays; il s'instruisit des mystères de leur religion, et s'appliqua particulièrement à la géométrie et à l'astronomie. Il ne s'attacha jamais à aucun maître; et, hors le commerce qu'il eut avec les prêtres égyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses expériences et à ses profondes méditations les belles connaissances dont il a enrichi la philosophie.

Thalès avait l'esprit élevé, parlait peu et réfléchissait beaucoup; il négligeait son intérêt particulier, et était fort zélé pour celui de la république.

Juvénal, parlant des gens qui croyaient que la vengeance

était un bien plus désirable que la vie même, dit que ces sentiments-là sont fort éloignés de ceux de Chrysipe et de la douceur de Thalès.

> At vindicta bonum vita jucundius ipsa :
> Chrysippus non dicet idem, nec mite Thaletis
> Ingenium[1]....

Quand Thalès fut de retour à Milet, il vécut dans une grande solitude, et ne songea plus qu'à contempler les choses célestes. L'amour de la sagesse lui fit préférer la douceur du célibat aux soins qui accompagnent le mariage. Il n'était encore âgé que de vingt-trois ans lorsque Cléobuline sa mère le pressa d'accepter un parti avantageux qui se présentait. Quand on est jeune, dit Thalès, il n'est pas temps de se marier ; quand on est vieux, il est trop tard ; et un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir assez de loisir pour se choisir une femme. Quelques-uns disent qu'il épousa, sur la fin de sa vie, une Égyptienne qui a fait plusieurs beaux ouvrages.

Un jour, des étrangers de Milet, passant par l'île de Cos, achetèrent de quelques pêcheurs ce qu'ils allaient tirer du coup de filet qu'ils venaient de jeter dans la mer. Ces pêcheurs tirèrent un trépied d'or massif, qu'on dit qu'Hélène revenant de Troie avait jeté autrefois dans cet endroit, à cause d'un ancien oracle dont elle s'était souvenue. Cela fit d'abord de la contestation entre les pêcheurs et les étrangers, à qui aurait le trépied. Ensuite les villes s'y intéressèrent, et prirent parti chacune pour ses gens. On était prêt à passer à une guerre ouverte, lorsqu'on s'accorda de part et d'autre de s'en tenir aux décisions de l'oracle. On envoya à Delphes ; l'oracle fit réponse qu'il fallait donner le trépied au premier des sages. On alla aussitôt le porter à Thalès, qui le renvoya à Bias. Bias, par modestie, le remit à un autre, et cet autre à quelque autre qui le renvoya à Solon. Solon dit qu'il n'y avait rien de plus sage qu'un dieu ; il fit porter le trépied à Delphes, et le consacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprochèrent un jour à Thalès

[1] Juv. *Sat.* XIII, v. 183 et seq.

que sa science était fort stérile, puisqu'elle le laissait dans l'indigence. Thalès voulut leur faire connaître que si les sages n'amassaient pas de grands biens, c'était par un pur mépris pour les richesses, et qu'il leur était facile d'acquérir les choses dont ils ne faisaient aucun cas.

Il prévit, à ce qu'on dit, par ses observations astronomiques, que l'année serait très-fertile; il acheta avant la saison tous les fruits des oliviers qui étaient autour de Milet. La récolte fut fort abondante; Thalès en tira un profit considérable : mais comme il était tout à fait désintéressé, il fit assembler les marchands de Milet, et leur distribua tout ce qu'il avait gagné.

Thalès avait accoutumé de remercier les dieux de trois choses : d'être né raisonnable plutôt que bête, homme plutôt que femme, Grec plutôt que barbare.

Il croyait que le monde avait été disposé de la manière que nous le voyons par une intelligence qui n'avait point de commencement, et qui n'aurait jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les âmes étaient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander si nous pouvions cacher nos actions aux dieux. Nos pensées même les plus secrètes, répondit-il, ne sauraient jamais leur être inconnues.

Il disait que la chose du monde la plus grande était le lieu, parce qu'il renfermait tous les êtres; que la plus forte était la nécessité, parce qu'elle venait à bout de tout; que la plus prompte était l'esprit, puisque en un instant il parcourait tout l'univers; que la plus sage était le temps, puisqu'il découvrait les choses les plus cachées : mais que la plus douce et la plus aimable était de faire sa volonté.

Il répétait souvent que de parler beaucoup n'était pas une marque d'esprit;

Qu'on devait se souvenir également de ses amis présents ou absents;

Qu'il fallait assister son père et sa mère, pour mériter d'être assisté de ses enfants;

Qu'il n'y avait rien de si rude que de voir vieillir un tyran;

Que ce qui nous peut consoler dans notre mauvaise fortune, c'est d'apprendre que ceux qui nous tourmentent sont aussi malheureux que nous;

Qu'il ne fallait point faire ce qu'on reprenait dans les autres;

Que le véritable bonheur consistait à jouir d'une santé parfaite, à avoir un bien raisonnable, et à ne pas passer sa vie dans la mollesse et dans l'ignorance.

Il croyait qu'il n'y avait rien de si difficile que de se connaître soi-même; c'est ce qui lui fit inventer cette belle maxime, qui fut depuis gravée sur une lame d'or, et consacrée dans le temple d'Apollon : CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

Il tenait que la vie et la mort ne différaient en rien; et quand on lui demandait pourquoi il ne se faisait pas mourir : C'est, répondait-il, parce que vivre ou être mort étant la même chose, rien ne peut déterminer à prendre un parti plutôt que l'autre.

Il se divertissait quelquefois à la poésie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexamètres

Un homme justement accusé d'adultère vint un jour lui demander s'il lui était permis de se justifier par serment. Thalès lui répondit en se moquant : Le parjure est-il un crime moins grand que l'adultère?

Mandrète de Pryène, qui avait été son disciple, le vint voir à Milet, et lui dit : Quelle récompense voulez-vous que je vous donne, ô Thalès, pour vous témoigner combien j'ai de reconnaissance de tous les beaux préceptes dont je vous suis redevable? Quand l'occasion vous donnera lieu d'enseigner les autres, répondit Thalès, faites-leur connaître que c'est moi qui suis l'auteur de cette doctrine. Ce sera pour vous une modestie louable, et pour moi une récompense très-précieuse.

Thalès a été le premier de tous les Grecs qui se soit appliqué à la physique et à l'astronomie. Il croyait que l'eau était le premier principe de toutes choses : que la terre n'était qu'une eau condensée, l'air une eau raréfiée : que toutes choses se

changeaient perpétuellement les unes dans les autres; mais qu'en dernier lieu tout se résolvait en eau : que l'univers était animé, et rempli d'êtres invisibles qui voltigeaient sans cesse de côté et d'autre : que la terre était au milieu du monde; qu'elle se mouvait autour de son propre centre, qui était le même que celui de l'univers, et que les eaux de la mer, sur quoi elle était posée, lui donnaient un certain branle qui était la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aimant et de l'ambre, et la sympathie entre les choses de même nature, lui ont fait croire qu'il n'y avait rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyait que la cause de l'inondation du Nil venait de ce que les vents étésiens, qui soufflaient du septentrion au midi, retardaient les eaux du fleuve, qui coulent du midi vers le septentrion, et les contraignaient à se déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil et de la lune, et qui a fait des observations sur les différents mouvements de ces deux astres. Il croyait que le soleil était un corps lumineux de lui-même, dont la masse était cent vingt fois plus considérable que celle de la lune; que la lune était un corps opaque, qui n'était capable de réfléchir la lumière du soleil que par une seule moitié de sa surface : et sur cette supposition il rendait raison des différentes figures sous lesquelles la lune nous paraît.

C'est lui qui a recherché le premier l'origine des vents, la matière des foudres, la cause des éclairs et du tonnerre.

Personne avant lui n'avait connu la manière de mesurer les hauteurs des tours et des pyramides par leur ombre méridionale, lorsque le soleil est dans l'équinoxe.

Il fixa l'année à trois cent soixante-cinq jours; il régla l'ordre des saisons, et borna chaque mois à trente jours : à la fin de chaque douzaine de mois, il ajouta cinq jours pour achever le cours de l'année : c'était une méthode qu'il avait prise des Égyptiens.

C'est lui qui a donné la connaissance de la petite Ourse,

dont les Phéniciens se servaient pour régler leur navigation.

Un jour, comme il sortait de son logis pour aller contempler les astres, il se laissa tomber dans un fossé ; une vieille servante de sa maison courut aussitôt à lui, et après l'avoir retiré, lui dit en se moquant : Quoi ! Thalès, vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les cieux, et vous ne voyez pas seulement ce qui est à vos pieds ?

Thalès fut pendant toute sa vie dans une considération très-distinguée; on le consultait sur les affaires les plus importantes. Crésus, après avoir entrepris la guerre contre les Perses, s'avança à la tête d'une grosse armée jusque sur les bords du fleuve Halys; il se trouva fort embarrassé pour passer; il n'avait ni pont ni bateaux, et le fleuve n'était point guéable. Thalès, qui se rencontra pour lors dans son camp, lui assura qu'il lui donnerait le moyen de faire traverser ce fleuve à son armée sans pont et sans bateaux. Il fit aussitôt travailler à un grand fossé en forme de croissant, qui commençait à une des extrémités du camp et finissait à l'autre; ce fleuve se divisa par ce moyen en deux bras qui étaient guéables l'un et l'autre, et toute l'armée passa sans difficulté. Thalès ne voulut jamais souffrir que, dans cette occasion, les Milésiens fissent alliance avec Crésus, qui les recherchait avec beaucoup d'empressement. Cette prudence fut cause de la conservation de sa patrie; car Cyrus, victorieux des Lydiens, saccagea toutes les villes qui étaient entrées en confédération avec eux; et épargna ceux de Milet, qui n'avaient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalès, étant fort vieux, se fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'amphithéâtre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardait les combats. C'était dans la cinquante-huitième olympiade, et la quatre-vingt-douzième année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funérailles.

SOLON.

Il naquit la troisième année de la 35e olympiade; fut préteur à Athènes la troisième année de la 45e, et mourut au commencement de la 55e, âgé de soixante-dix-huit ans.

Solon, originaire d'Athènes, naquit à Salamine en la trente-cinquième olympiade. Excestide, son père, descendait du roi Codrus, et sa mère était cousine germaine de la mère de Pisistrate. Il employa une partie de sa jeunesse à voyager en Égypte, qui était pour lors le théâtre de tous les gens savants. Après s'être instruit de la forme du gouvernement, et de tout ce qui regardait les lois et les coutumes du pays, il s'en revint à Athènes, où son rare mérite et sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon était un homme d'une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté et de sincérité. Il était excellent orateur, poëte, législateur, et bon homme de guerre. Il fut pendant toute sa vie fort zélé pour la liberté de sa patrie, grand ennemi des tyrans, et peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, non plus que Thalès. Il négligea la connaissance des causes de la nature, pour s'appliquer entièrement à la morale et à la politique. C'est lui qui est l'auteur de cette belle maxime : *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon était à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avait obligé de faire un voyage. Après s'être entretenu quelque temps avec ce philosophe, il lui dit : Je m'étonne, ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous marier; vous auriez des enfants que vous prendriez plaisir à élever. Thalès ne répondit rien sur-le-champ. Quelques jours après il aposta un certain homme qui feignit d'être étranger, et qui vint leur rendre visite; cet homme dit qu'il arrivait d'Athènes tout nouvellement. Eh bien! lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau? Rien que je sache, répondit l'étranger, sinon qu'on portait en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnait la pompe funèbre, parce

qu'il était d'une condition distinguée, et fils d'un homme fort estimé de tout le peuple : cet homme-là, ajouta l'étranger, est hors d'Athènes, il y a quelque temps; ses amis ont résolu de lui ménager cette nouvelle, pour empêcher que le chagrin ne le fasse mourir. O pauvre père malheureux ! s'écria Solon; et comment l'appelait-on ? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas; je sais bien que tout le monde disait que c'était un homme d'une grande sagesse. Solon, dont l'inquiétude augmentait à tous moments, parut tout troublé; il ne put s'empêcher de demander si ce n'était point Solon. L'étranger répondit brusquement : Oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif et si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, à s'arracher les cheveux et à se battre la tête; enfin il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire et de dire tous ceux qui sont outrés de douleur. Pourquoi tant pleurer et se tourmenter, lui dit Thalès, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde ? Ah! répondit Solon, c'est cela même qui me fait pleurer; je plains un mal qui n'a point de remède. A la fin, Thalès se prit à rire de toutes les différentes postures que faisait Solon. O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage; j'en redoutais le joug, et je connais, par la douleur du plus sage des hommes, que le cœur le plus ferme ne peut soutenir les afflictions qui naissent de l'amour et du soin des enfants; ne t'inquiète pas davantage : tout ce que l'on vient de te dire n'est qu'une fable faite à plaisir.

Il y avait eu pendant longtemps une cruelle guerre entre les Athéniens et les Mégariens, au sujet de l'île de Salamine. Enfin, après plusieurs carnages de part et d'autre, les Athéniens, qui avaient eu du désavantage, las de répandre tant de sang, ordonnèrent une punition de mort contre le premier qui serait assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine, dont ceux de Mégare étaient en possession. Solon craignit que s'il parlait, il ne se fît tort à lui-même, ou que s'il se taisait, son silence ne fût désavantageux à sa patrie. Il prit

le parti de contrefaire le fou, afin que sous ce prétexte il lui fût premis de dire et de faire impunément tout ce qu'il voudrait. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avait perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élégiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré, une corde à son cou, un vieux bonnet crasseux sur sa tête : tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avait coutume de faire les proclamations publiques, et récita des vers contre sa coutume : Plût aux dieux, s'écria-t-il, que jamais Athènes n'eût été ma patrie! ah! je voudrais être né à Pholegandes ou à Syène, ou dans quelque lieu encore plus affreux et plus barbare; au moins je n'aurais pas le chagrin de me voir montrer au doigt, et d'entendre dire : Voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine. Vengeons promptement l'affront que nous avons reçu, et reprenons un séjour si agréable, que nos ennemis nous retiennent si injustement. Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens, qu'ils révoquèrent aussitôt l'édit qu'ils avaient fait; ils prirent les armes, et résolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes; il s'embarqua avec ses gens sur plusieus bateaux de pêcheurs. Il était suivi d'une galère à trente-six rames, et il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étaient dans la ville s'aperçurent de quelque chose, et coururent aux armes tout en désordre. Ils détachèrent un de leurs vaisseaux, qu'ils envoyèrent pour découvrir ce que c'était. Ce vaisseau s'approcha de trop près; il fut pris par Solon, qui fit aussitôt lier tous les Mégariens qui étaient dedans; il fit embarquer à leur place les plus braves d'entre les Athéniens, et leur commanda de faire voile vers Salamine, en se cachant le plus qu'ils pourraient. Solon prit avec lui le reste de ses gens, et descendit à terre par un autre endroit; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étaient mis en campagne; et pendant qu'il leur donna bataille, ceux qu'il avait envoyés dans le vaisseau arrivèrent, et se rendirent maîtres de la ville. Solon, après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les prisonniers qui avaient

été faits dans le combat, et érigea un temple à l'honneur du dieu Mars dans le propre lieu où il avait remporté la victoire. Quelque temps après, ceux de Mégare s'opiniâtrèrent inutilement à vouloir recouvrer Salamine : enfin on convint de part et d'autre qu'on prendrait les Lacédémoniens pour arbitres. Solon prouva, devant les députés de Sparte, que Philus et Eurifacès, enfants d'Ajax, roi de Salamine, étaient venus demeurer à Athènes, et qu'ils donnèrent cette île aux Athéniens, à condition qu'on les ferait citoyens d'Athènes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux, et fit voir que ceux de Salamine tournaient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athènes, au lieu que les Mégariens les tournaient du côté opposé ; qu'enfin ils faisaient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort, ce qui était particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tardèrent pas longtemps à avoir leur revanche; car les différends qui régnaient depuis longtemps entre les descendants de Cylon et ceux de Mégaclès s'augmentèrent jusqu'à un tel point, qu'ils pensèrent faire périr entièrement la ville. Cylon avait eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athènes; sa conspiration fut découverte, il fut massacré avec plusieurs de ses complices. Tous ceux qui purent échapper se sauvèrent dans le temple de Minerve. Mégaclès, qui était pour lors magistrat, fit tant par ses belles paroles, qu'il leur persuada de venir se présenter devant les juges, en tenant un filet attaché par un de ses bouts à la statue de la déesse, afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendaient du temple, le filet se rompit. Mégaclès dit que c'était une marque évidente que la déesse leur refusait sa protection; il en arrêta plusieurs, qui furent aussitôt lapidés par le peuple; ceux qui recoururent aux autels y furent presque tous massacrés, sans aucun respect. Il ne s'en sauva que quelques-uns, pour qui les femmes des magistrats s'employèrent, et les firent remettre en liberté.

Une action si noire rendit odieux les magistrats et leurs descendants, qui furent depuis ce temps-là très-haïs du peuple. Plusieurs années après, les descendants de Cylon de-

vinrent très-puissants; la haine qui était entre les deux partis s'allumait tous les jours de plus en plus. Solon, pour lors magistrat, craignit que leurs divisions n'entraînassent la perte de toute la ville; il les fit consentir les uns et les autres à prendre des juges pour terminer leurs différends : les juges décidèrent en faveur des Cyloniens. Tous les descendants de Mégaclès furent bannis, et les os de ceux qui étaient morts furent déterrés, et jetés hors du territoire d'Athènes. Les Mégariens profitèrent de cette occasion favorable pour eux; ils prirent les armes pendant que les divisions étaient dans leur plus grande chaleur, et recouvrèrent Salamine.

A peine cette sédition était apaisée, qu'il en survint une autre dont les suites ne devaient pas être moins dangereuses. Les pauvres étaient si endettés, qu'on les adjugeait tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisaient travailler ou les vendaient, à leur fantaisie. Quantité de gens du menu peuple s'attroupèrent, résolus de se choisir un chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, faute d'avoir payé ses dettes au jour nommé, et pour obliger les magistrats à partager tous les biens également, comme Lycurgue avait fait à Sparte. Les troubles étaient si grands, et les séditieux tellement animés, qu'on ne connaissait aucun remède pour les apaiser. Solon fut élu, du consentement des deux partis, pour terminer toutes choses à l'amiable. Il fit beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre. Tout le monde lui avait entendu dire autrefois que l'égalité empêchait toutes les contestations; chacun interprétait cette sentence en sa faveur : les pauvres croyaient qu'il voulait rendre tous les hommes égaux, les riches, au contraire, s'imaginaient qu'il avait dessein de mesurer toutes choses selon la naissance et la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns et aux autres, qu'ils le pressèrent d'accepter la souveraineté. Les gens mêmes qui n'étaient point intéressés dans ces brouilleries, ne connaissant point de meilleur remède pour apaiser les divi-

sions, consentaient volontiers d'avoir pour maître celui qui passait pour le plus homme de bien et le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort, et déclara hautement qu'il n'y consentirait jamais. Ses meilleurs amis ne pouvaient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien simple, lui disaient-ils : quoi! sous prétexte d'un vain nom de tyran, vous refusez une monarchie qui vous sera par la suite très-légitimement acquise! Timondas ne s'est-il pas fait autrefois déclarer roi d'Eubée? et Pittaque ne règne-t-il pas aujourd'hui à Mytilène? Solon fut inflexible à tous ces discours. La principauté légitime et la tyrannie, répondit-il, sont à la vérité de très-belles places, un très-bel endroit; mais on est environné de précipices de tous côtés, et il n'y a point de chemin pour en sortir, lorsqu'on y est une fois entré. Jamais on ne le put résoudre à accepter ce parti avantageux qu'on lui présentait. Tous ses amis le traitaient de fou et d'insensé. Solon s'appliqua sérieusement à apaiser les troubles qui étaient à Athènes. Il commença par ordonner que toutes les dettes passées seraient entièrement abolies, sans que jamais personne en pût rien demander à ses débiteurs : et, pour donner exemple à tout le monde, il remit sept talents qui lui devaient revenir de la succession de son père. Il déclara nulles les dettes qui se feraient dans la suite sous obligation du corps, afin d'empêcher à l'avenir l'inconvénient qui avait été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontents de ce jugement; les riches étaient fâchés de ce qu'on leur avait fait perdre ce qui leur appartenait; et les pauvres ne l'étaient pas moins de ce qu'on n'avait pas partagé les biens également. Mais les uns et les autres furent tellement convaincus par la suite de l'utilité des règlements de Solon, qu'ils le choisirent tout de nouveau pour apaiser les troubles causés par trois différentes factions qui partageaient la ville d'Athènes, et lui donnèrent pouvoir de réformer les lois à sa fantaisie, et d'établir tel gouvernement qu'il lui plairait.

Les gens de la montagne voulaient que le peuple fût entièrement le maître des affaires; ceux de la plaine prétendaient

qu'il n'y eût qu'un certain nombre de citoyens des plus considérables ; et les gens de la marine voulaient que les magistrats fussent tirés de l'une et de l'autre condition. Solon, qu'on avait choisi pour souverain arbitre, commença par casser toutes les lois de Dracon son prédécesseur, à cause qu'elles étaient trop sévères. Les fautes les plus légères étaient punies de mort, comme les plus énormes crimes ; et il n'était pas moins dangereux d'être convaincu d'oisiveté, de voler des fruits ou des herbes, que de commettre des sacriléges, des meurtres, et tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'est ce qui avait donné lieu de dire qu'elles étaient écrites avec du sang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avait ordonné des peines de mort pour toutes sortes de crimes indifféremment : C'est parce, répondit-il, que les moindres méritent ce châtiment, et que je n'en connais point de plus rigoureux pour les crimes plus énormes.

Solon divisa les citoyens en trois différents ordres, selon les biens dont chaque particulier se trouva alors en possession. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple, excepté aux artisans qui ne vivaient que de leur travail. Ceux-là étaient exclus des charges, et ne jouissaient pas des mêmes priviléges que les autres.

Il ordonna que les principaux magistrats seraient perpétuellement choisis entre les citoyens du premier ordre;

Que dans une sédition celui qui n'aurait pris aucun parti serait noté d'infamie;

Que si un homme qui avait épousé une riche héritière se trouvait impuissant, sa femme pourrait avoir commerce avec celui qu'elle voudrait des plus proches parents de son mari;

Que les femmes n'apporteraient pour dot à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur;

Qu'on pourrait tuer impunément un adultère, lorsqu'on le surprendrait sur le fait.

Il modéra les dépenses des dames, et abolit plusieurs cérémonies qu'elles avaient coutume d'observer.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettait aux gens qui n'avaient point d'enfants d'instituer héritiers tous ceux qu'ils voudraient, pourvu qu'ils fussent dans leur bon sens lors de leur testament.

Que celui qui aurait dissipé son bien serait noté d'infamie, et déchu de tous ses priviléges, de même que celui qui ne nourrirait pas son père et sa mère dans leur vieillesse. Le fils n'était pas tenu de nourrir son père, s'il ne lui avait fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvait être fait citoyen d'Athènes, s'il n'avait été banni à perpétuité de son pays, ou s'il ne venait s'y établir avec toute sa famille pour y exercer quelque vocation.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnait autrefois aux athlètes.

Il ordonna que le public élèverait les enfants de ceux qui seraient morts en combattant pour la patrie;

Qu'un tuteur ne pourrait demeurer avec la mère de ses mineurs, et que le plus proche héritier ne pourrait jamais être élu tuteur;

Que tout vol serait puni de mort, et que celui qui aurait crevé un œil à quelqu'un serait condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les lois de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés firent serment qu'ils les observeraient et les feraient observer exactement. Ceux mêmes à qui on en avait confié le soin jurèrent solennellement que si quelqu'un d'eux y manquait, il serait obligé de faire présent au temple d'Apollon d'une statue d'or aussi pesante que lui. Il y avait des juges établis pour interpréter les lois, lorsque quelques différends naissaient entre le peuple sur ce sujet.

Un jour comme Solon composait ses lois, Anacharsis se moqua de son entreprise. Quoi! dit-il, vous prétendez avec quelques écritures réprimer l'injustice et les passions des hommes? Telles ordonnances, ajouta-t-il, ressemblent proprement aux toiles d'araignées, qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont conve-

nus ensemble, répondit Solon. Je ferai mes lois de telle manière, que tous les citoyens connaîtront qu'il leur est plus utile d'y obéir que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avait fait aucune contre les parricides : C'est parce, répondit-il, que je n'ai pas cru qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur père ou leur mère.

Il disait ordinairement à ses amis qu'un homme de soixante-dix ans ne devait plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie ;

Que tous les gens de cour ressemblaient aux jetons dont on se sert pour compter, qu'ils représentaient plus ou moins, selon la fantaisie du prince ;

Que ceux qui approchaient des princes ne devaient pas leur conseiller ce qui était de plus agréable, mais ce qui était de plus avantageux ;

Que nous n'avions point de meilleur guide, pour nous conduire, que notre raison ; et qu'il ne fallait jamais rien dire ni rien faire sans l'avoir consultée ;

Qu'on devait faire beaucoup plus de fond sur la probité d'un homme que sur son serment ;

Qu'il ne fallait pas se faire des amis si légèrement, mais qu'il était très-dangereux de rompre lorsque l'amitié était une fois liée ;

Que le moyen le plus sûr et prompt pour repousser l'injure était de l'oublier ;

Qu'il ne fallait jamais s'ingérer de commander sans avoir appris à obéir ;

Que le mensonge devait être en horreur à tout le monde ;

Qu'enfin il fallait honorer les dieux, respecter ses parents, et n'avoir jamais aucun commerce avec les méchants.

Solon s'aperçut que Pisistrate se faisait un gros parti à Athènes, et qu'il prenait les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain ; il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins : il assembla le peuple au milieu de la place publique, où il parut tout armé, et découvrit l'entreprise de Pisistrate.

O Athéniens! s'écria-t-il, je suis plus sage que ceux qui ne connaissent point les mauvais desseins de Pisistrate, et plus courageux que ceux qui les connaissent, et que la crainte ou le peu de courage empêche de s'y opposer; je suis prêt à me mettre à votre tête, et à combattre généreusement pour la défense de la liberté. Le peuple, qui favorisait Pisistrate, traita Solon de fou. Pisistrate, quelques jours après, se blessa lui-même, et se fit porter tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, et dit que ses ennemis l'étaient venu prendre en trahison, et l'avaient mis dans l'état pitoyable où on le voyait. La populace s'émut aussitôt, et fut près de prendre les armes en faveur de Pisistrate. O fils d'Ipocrase! lui dit Solon, tu joues mal le personnage d'Ulysse: Ulysse s'égratigna pour tromper ses ennemis, et toi tu te blesses pour tromper tes propres citoyens. Le peuple s'assembla: Pisistrate fit demander cinquante gardes. Solon remontra fortement devant tout le monde les dangereuses suites d'une telle innovation; mais il ne put rien gagner sur la populace émue, qui permit à Pisistrate d'en prendre quatre cents, et de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse. Les principaux de la ville furent fort étonnés, chacun songea à se retirer de côté et d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux citoyens leur bêtise et leur lâcheté: Auparavant, leur dit-il, il vous était plus facile d'empêcher que cette tyrannie ne se formât; mais à présent qu'elle est établie, ce vous sera une plus grande gloire de l'abolir, et de l'exterminer entièrement. Quand il vit que tous ses discours ne pouvaient faire revenir les citoyens de la grande consternation où ils étaient, il s'en alla à sa maison, et prit ses armes, qu'il alla poser devant la porte du sénat, en s'écriant: O ma chère patrie! je t'ai secourue autant que j'ai pu par mes paroles, et d'effet: j'atteste les dieux que je n'ai rien oublié pour la défense des lois et la liberté de mon pays. O ma chère patrie! je pars, et te quitte pour jamais, puisque je suis le seul qui me déclare ennemi du tyran, et que tous les autres sont disposés à le recevoir pour maître.

Solon ne put jamais se résoudre d'obéir à Pisistrate ; et comme il craignait d'ailleurs que les Athéniens ne l'obligeassent à reformer ses lois, qu'ils avaient fait serment d'observer, il aima mieux s'exiler volontairement, et avoir le plaisir de voyager pour connaître le monde, que de vivre désagréablement à Athènes. Il passa en Égypte, où il demeura quelque temps à la cour d'Amasis. Pisistrate, qui estimait infiniment Solon, fut fort touché de sa retraite; il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir :

« Je ne suis pas le seul parmi les Grecs qui me suis emparé « de la souveraineté de mon pays ; je ne commets rien contre « les lois ni contre les dieux, puisque je tire mon origine de « Codrus, et que les Athéniens ont juré qu'ils conserveraient « le royaume à ses descendants. J'ai grand soin de faire obser- « ver vos ordonnances, avec beaucoup plus d'exactitude que « si l'État était gouverné par la populace. Je me contente des « tributs que j'ai trouvés établis ; et hors certains honneurs « qui sont dus à ma dignité, je n'ai rien qui me distingue du « moindre des citoyens. Je n'ai aucun ressentiment contre « vous de ce que vous avez découvert mes desseins ; je suis « persuadé que c'était plutôt par amour pour la patrie que par « haine contre moi, parce que vous ne saviez pas de quelle « manière je me devais comporter ; et si vous l'eussiez su, peut- « être n'auriez-vous pas désapprouvé mon entreprise. Reve- « nez donc avec assurance, et croyez sur ma parole que Solon « ne doit rien craindre de Pisistrate, puisque même je n'ai pas « voulu faire de mal à ceux qui de tout temps avaient été mes « ennemis. Je vous considérerai comme mon meilleur ami, « et vous aurez toutes sortes d'agréments auprès de moi, parce « que je ne vous connais pas capable d'aucune infidélité. Si « vous avez des raisons qui vous empêchent de revenir à « Athènes, vous demeurerez partout où vous voudrez ; je serai « content, pourvu que ce ne soit pas moi qui sois la cause de « votre exil. »

Solon lui fit cette réponse :

« Je crois bien que vous ne me feriez aucun mal, car j'étais

« de vos amis avant que vous fussiez tyran ; et je ne dois pas « vous être plus odieux que tout autre qui hait la tyrannie. Je « laisse la liberté à un chacun de juger, selon sa pensée, s'il « est plus utile aux Athéniens d'être gouvernés par un maître « absolu que par plusieurs magistrats. J'avoue que vous êtes « le meilleur des tyrans ; mais je ne crois pas devoir retour- « ner à Athènes : car après y avoir établi un gouvernement li- « bre, et refusé la principauté qu'on m'avait offerte, on aurait « raison de me blâmer, et de croire que j'approuverais votre « entreprise, si on m'y voyait revenir. »

Solon écrivit une autre lettre à Épiménide en ces termes :

« Comme mes lois ne doivent pas apporter un grand profit, « aussi en les cassant n'a-t-on pas causé une grande utilité à « la ville. Les dieux ni les législateurs ne peuvent servir de « rien aux villes, mais bien à ceux qui mènent le peuple comme « ils veulent, lorsqu'ils sont bien intentionnés. Mes lois n'ont « point été utiles ; mais ceux qui les ont violés ont entièrement « renversé la république, en n'empêchant pas Pisistrate d'en- « vahir la souveraineté. J'ai prédit tout ce qui devait arriver ; « on ne m'a point cru. Pisistrate, qui flattait les Athéniens, « leur paraissait plus fidèle que moi qui leur disais la vérité. « J'ai offert de me mettre à la tête des citoyens, pour prévenir « les malheurs qui sont arrivés ; on m'a traité de fou ; on a ac- « cordé des gardes à Pisistrate, qui s'en est servi pour réduire « toute la ville en esclavage ; et moi j'ai pris le parti de me « retirer. »

Crésus, roi des Lydiens, se rendit tributaire tous les Grecs de l'Asie. Quantité des plus habiles gens de ce siècle quittèrent la Grèce pour différents sujets, et se retirèrent à Sardis, capitale de l'empire de Crésus. Cette ville était pour lors très-florissante en honneurs et en richesses. Chacun y parlait si avantageusement de Solon, que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir : il l'envoya prier de venir s'établir chez lui : Solon lui fit cette réponse :

« J'estime infiniment l'amitié que vous me témoignez, et je « prends les dieux à témoins que si je n'avais pas résolu, dès

« il y a longtemps, de demeurer dans un État libre, j'aime-
« rais mieux vivre dans votre royaume qu'à Athènes même,
« pendant que Pisistrate y exercera une puissance tyrannique :
« mais je suis avec plus de douceur, selon le genre de vie
« que j'ai embrassé, dans un lieu où tout est égal. J'irai pour-
« tant vous voir, pour avoir le plaisir de demeurer quelque
« temps avec vous. »

Solon s'en alla à Sardis, à la sollicitation de Crésus, qui témoignait un empressement extraordinaire pour le voir. En traversant la Lydie, il rencontrait quantité de grands seigneurs avec de gros cortéges et des trains magnifiques : il croyait à tout moment que ce fût le roi. Enfin on le présenta devant Crésus, qui l'attendait assis sur son trône, et qui s'était exprès revêtu de ce qu'il avait de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit : Mon hôte, je connais ta sagesse par réputation ; je sais que tu as beaucoup voyagé ; mais as-tu vu personne vêtu si magnifiquement que moi ? Oui, répondit Solon ; les faisans, les coqs et les paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus ; il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors, et qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avait de meubles précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vu, lui dit-il, un homme plus heureux que moi ? Oui, répondit Solon ; c'est Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien policée : il a laissé deux enfants fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister ; et enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour sa patrie ; les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avait perdu la vie, et lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon était un insensé. Eh bien, continua-t-il, quel est le plus heureux des hommes après Tellus ? Il y a eu autrefois

deux frères, répondit-il, dont l'un s'appelait Cléobis, et l'autre Byton : ils étaient si robustes, qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats; ils s'aimaient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête, la prêtresse de Junon, leur mère, pour qui ils avaient beaucoup de tendresse, devait aller nécessairement faire un sacrifice au temple : on tardait trop à amener ses bœufs; Cléobis et Byton s'attelèrent à son char, et la traînèrent jusqu'au lieu où elle voulait aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Leur mère, ravie de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui leur était plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, et qu'ils eurent fait très-bonne chère, ils allèrent se coucher, et moururent tous deux cette même nuit. Crésus ne put s'empêcher de faire paraître sa colère. Comment, repliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? O roi des Lydiens, répondit Solon, vous possédez de grandes richesses et vous êtes maître de quantité de peuples; mais la vie est sujette à de si grands changements, qu'on ne saurait décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carrière. Le temps fait tous les jours naître de nouveaux accidents, dont même on n'aurait jamais pu se douter; on ne doit point s'assurer de la victoire lorsque le combat n'est point encore fini. Crésus fut fort mécontent : il renvoya Solon, et ne demanda plus à le voir.

Ésope, qui était pour lors à Sardis, où on l'avait fait venir pour divertir Crésus, fut fâché de la mauvaise réception que le roi avait faite à un homme d'un mérite si distingué. O Solon, lui dit-il, il ne faut point approcher les princes, ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. Au contraire, répondit Solon, il ne faut jamais s'en approcher, ou bien il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut, et ne leur dire jamais que la vérité.

Cyrus tenait prisonnier Astyage, son grand-père maternel, et l'avait dépouillé de tous ses États; Crésus s'en offensa; il prit parti pour Astyage, et fit la guerre aux Perses. Comme il avait des richesses immenses, et qu'il se voyait à la tête d'une nation qui passait pour la plus belliqueuse de tout le

monde, il croyait que rien ne lui était impossible ; il fut malheureusement défait, et se retira à Sardis, où il fut assiégé et fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus, qui le fit charger de chaînes. On le monta aussitôt au haut d'un bûcher, où on l'attacha au milieu de quatorze enfants lydiens, pour y être brûlé à la vue de Cyrus et de tous les Perses. Comme on mettait le feu au bûcher, Crésus, dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avait autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant : O Solon! Solon! Solon! Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'était quelque dieu qu'il invoquait dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien. Enfin, quand on l'eut contraint de parler, il dit, tout accablé de tristesse : Ah! je viens de nommer un homme que les rois devraient toujours avoir auprès d'eux, et dont ils devraient plus estimer la conversation que tous les trésors et leur magnificence. On le pressa d'en dire davantage. C'est un sage de la Grèce, continua-t-il, que j'ai autrefois envoyé quérir exprès pour lui faire admirer ma grande prospérité. Il me dit froidement, comme s'il m'eût voulu faire connaître que cela n'était qu'une sotte vanité, que j'attendisse la fin de ma vie, et qu'il ne fallait point trop présumer d'une félicité qui était sujette à une infinité de calamités. Je reconnais à présent la vérité de toutes les choses qu'il m'a prédites. Pendant que Crésus parlait, le feu s'était déjà allumé au bas du bûcher, et allait gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état déplorable d'un prince qui avait été si puissant le fit rentrer en lui-même; il craignit que quelque disgrâce pareille ne lui arrivât dans la suite : il commanda aussitôt que l'on éteignît le feu; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il était chargé; il lui rendit tous les honneurs possibles, et se servit de son conseil dans ses affaires les plus importantes.

Solon, après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie, où il bâtit une ville de son nom, qu'il appela Solos. On lui apprit que Pisistrate se maintenait toujours dans la tyrannie, et que les Athéniens se repentaient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur écrivit en ces termes :

« Vous avez très-grand tort d'accuser les dieux de votre mau-
« vaise fortune. Si vous souffrez maintenant, vous ne devez
« vous en prendre qu'à votre légèreté et à votre folie, de n'a-
« voir pas voulu croire les gens bien intentionnés pour la pa-
« trie, et de vous être laissé surprendre aux belles paroles et
« aux ruses d'un homme qui ne cherchait qu'à vous tromper.
« Vous lui avez permis de lever des gardes, qui serviront à
« vous tenir en esclavage le reste de votre vie. »

Périandre, tyran de Corinthe, fit savoir à Solon l'état de ses affaires, et le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

« Vous m'écrivez que quantité de gens conspirent contre
« vous. Quand vous vous délivreriez de tous vos ennemis en
« les faisant mourir, vous n'avanceriez pas beaucoup vos af-
« faires. Ceux dont vous ne vous doutez point vous dresseront
« des embûches. Ce sera quelqu'un qui craindra pour lui, ou
« quelque autre qui ne pourra approuver vos manières défian-
« tes, ou enfin quelque autre qui croira rendre un bon service
« à sa patrie. Le meilleur parti que vous puissiez prendre
« est de renoncer entièrement à la tyrannie. Si vous ne pou-
« vez pas vous y résoudre, faites venir des troupes étrangères
« suffisamment pour tenir le pays en bride, afin que vous
« n'ayez plus lieu de rien craindre, et que vous ne soyez plus
« obligé à exiler personne. »

Solon passa en Chypre : il fit amitié avec Philocypre, prince d'OEpie. Cette ville était bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Philocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choisit une belle plaine très-fertile, conduisit lui-même toute cette entreprise, qui réussit très-bien. Phylocypre, par reconnaissance, voulut que cette ville s'appelât Solès.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le temps qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chère, la musique, et tout ce qui peut contribuer à la vie délicieuse. Il haïssait les représentations où on ne disait jamais que des choses inventées à plaisir. Il croyait que cela était pernicieux à la république, et que de là pouvaient naître une infinité de séditions. Du temps

qu'il était en grand crédit à Athènes, Thespis commença lui-même à jouer des tragédies qu'il avait composées. Cela plaisait merveilleusement au peuple, à cause de la nouveauté. Solon, qui aimait son divertissement, s'y trouva un jour. Quand tout fut fini, il appela Thespis. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir devant tant de monde? Il n'y a point de mal, répondit Thespis, car ce n'est que pour rire. Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenait dans sa main. Oui, répliqua-t-il; mais si on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guère à les trouver dans nos actes publics, et dans les affaires les plus sérieuses. C'est ce qui fit que, lorsque Pisistrate se fut fait porter tout sanglant au milieu de la place publique, Solon, parlant de ces représentations, s'écria : Voilà la malheureuse source d'où naissent toutes ces fourberies.

Quelques-uns attribuent à Solon l'établissement de l'aréopage : c'était un conseil composé de ceux qui avaient passé par toutes les charges à Athènes. On demanda un jour à Solon quel État était le mieux policé. C'est celui, répondit-il, où les gens qui n'ont point été outragés poursuivent avec autant de chaleur la réparation de l'injure faite à autrui, que s'ils l'avaient reçue eux-mêmes. Sur la fin de ses jours, il avait commencé un poëme sur le rapport qu'on lui avait fait en Égypte d'une île Atlantide, qu'on plaçait au delà de l'Océan connu. La mort le surprit en Chypre, avant que son ouvrage fût achevé. C'était dans la cinquante-cinquième olympiade, environ la quatre-vingtième année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brûlât, et qu'on en jetât les cendres par toute la campagne. Les Athéniens, après sa mort, lui dressèrent une statue de bronze, qui le représentait, son livre des lois à la main, avec les habits de prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dressèrent une autre, qui le représentait en orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.

PITTACUS.

Il florissait dans la 43e olympiade, et mourut la troisième année de la 52e, âgé de soixante-dix ans.

Pittacus, fils d'Hirradius, originaire de Thrace, naquit à Mytilène, petite ville de l'île de Lesbos, environ la vingt-neuvième olympiade. Il fut pendant sa jeunesse fort entreprenant, brave soldat, grand capitaine, toujours bon citoyen. Il tenait pour maxime qu'il fallait s'accommoder au temps, et se servir de l'occasion.

Pour sa première entreprise, il se ligua avec le frère d'Alcée contre le tyran Mélanchre, qui avait usurpé la souveraineté de l'île de Lesbos, et le mit en déroute. Cette action lui donna une grande réputation de bravoure. Il y avait depuis longtemps une cruelle guerre entre les Mytiléniens et les Athéniens, au sujet de la possession d'un territoire nommé Achillitide. Les Mytiléniens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en présence, et prêtes à donner bataille, Pittacus proposa de décider le différend par un combat particulier ; il appela en duel Phrynon, général des Athéniens, qui était toujours sorti victorieux de toutes sortes de combats, et qui avait été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demeurerait sans contredit conquérant du territoire en question. Ces deux généraux s'avancèrent seuls au milieu des deux armées. Pittacus avait caché un filet sous son bouclier : il prit son temps si adroitement, qu'il enveloppa Phrynon lorsqu'il ne se doutait de rien, et s'écria : Je n'ai pas pris un homme, c'est un poisson. Pittacus le tua à la vue des deux armées, et demeura maître du territoire. C'est de là qu'est venue l'origine des filets qu'on représentait depuis sur le théâtre pour divertir le peuple.

L'âge modéra fort la grande ardeur de Pittacus ; il commença peu à peu à goûter la douceur de la philosophie. Ceux de Mytilène, qui avaient un respect particulier pour lui, lui donnèrent la principauté de leur ville. Une longue et pénible ex-

périence lui fit regarder avec un courage élevé les différentes faces de la fortune. Après avoir établi un très-bon ordre dans la république, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenait depuis douze ans, et se retira tout à fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune, après les avoir fort souhaités. Les Mytiléniens, en considération des grands services qu'il leur avait rendus, lui offrirent un lieu fort agréable, arrosé de ruisseaux et environné de bois et de vignes, avec plusieurs métairies dont les revenus étaient suffisants pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard, qu'il lança de toutes ses forces, et se contenta de l'espace en carré qu'il avait pu atteindre avec le dard qu'il avait lancé. Les magistrats, surpris de sa retenue, le prièrent de leur en dire la raison. Il leur répondit, sans s'expliquer davantage, qu'une partie était plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivit un jour pour le prier de venir voir ses richesses. Pittacus lui fit cette réponse :

« Vous voulez m'attirer en Lydie pour voir vos trésors : « sans les avoir vus je ne doute point que le fils d'Haliattes ne « soit le plus puissant des rois; mais quand j'aurais tout ce que « vous possédez, je n'en serais pas plus riche. Je n'ai aucun « besoin de bien; je me contente du peu qui est nécessaire « pour me faire vivre, moi et quelques amis. J'irai pourtant « vous voir pour vous contenter. »

Crésus, après avoir subjugué les Grecs d'Asie, résolut de faire équiper des vaisseaux pour se rendre maître des îles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau dans la Grèce. Prince, lui dit Pittacus, les insulaires ont acheté dix mille chevaux; ils ont résolu de vous faire la guerre, et de venir attaquer Sardis. Crésus prit cela fort sérieusement. Plût aux dieux, dit-il, d'inspirer aux insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la cavalerie! Il semble, répliqua Pittacus, que vous souhaitez voir les insulaires à cheval et en terre ferme; vous avez raison : mais ne pensez-

vous pas aussi que les insulaires riront bien quand ils sauront que vous voulez mener une armée navale contre eux? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer, vous et les Lydiens, pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits en servitude. Crésus crut que Pittacus était instruit de ce qu'il méditait; il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux, et fit alliance avec les Grecs des îles.

Pittacus était d'une figure assez difforme; il avait toujours mal aux yeux; il était fort gras et fort négligé, et marchait désagréablement, à cause de quelques infirmités qu'il avait aux pieds. Il avait épousé la fille du législateur Dracon; c'était une femme d'une insolence insupportable, qui n'avait rien qu'un très-grand mépris pour son mari, à cause qu'il était mal fait, et qu'elle croyait être d'une naissance distinguée. Un jour, Pittacus avait invité à dîner plusieurs philosophes de ses amis : quand tout fut préparé, sa femme, qui était toujours de mauvaise humeur, alla renverser la table, et toutes les viandes qui étaient dessus. Pittacus, sans s'émouvoir, se contenta de dire aux conviés : C'est une folle, il faut excuser sa faiblesse. Cette grande mésintelligence, qui avait toujours été entre lui et sa femme, lui avait donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Un jour un homme vint le trouver pour savoir de lui quelle femme il devait prendre de deux qui étaient à son choix, dont l'une était à peu près de même conditon que lui, et l'autre beaucoup plus considérable par ses biens et par sa naissance. Pittacus leva le bâton sur lequel il était appuyé : Va-t'en, lui dit-il, dans ce carrefour où les petits enfants s'assemblent pour jouer; suis l'avis qu'ils te donneront là-dessus. Le jeune homme y alla. Ces petits enfants se divertissaient de tout leur cœur, et se disaient : Choisis ton égal. Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui était beaucoup plus considérable que lui, et à prendre son égale. Pittacus était si sobre qu'il ne buvait presque jamais que de l'eau de fontaine, quoique les vins les plus délicats fussent en abondance à Mytilène.

Il conseilla secrètement à Périandre de s'abstenir de l'usage

du vin, s'il voulait réussir dans le dessein qu'il avait de se rendre maître de Corinthe, et s'il voulait se conserver dans la tyrannie.

Il ordonna qu'un homme qui aurait commis quelque faute étant ivre serait puni doublement.

Il disait ordinairement que la nécessité était quelque chose de si fort que les dieux mêmes étaient obligés d'obéir à ses lois;

Que c'était dans le gouvernement de la république qu'un homme faisait connaître l'étendue de son esprit;

Que les sages devaient prévoir les malheurs qui leur pouvaient arriver, afin de les pouvoir détourner, et que les gens de cœur les devaient supporter généreusement lorsqu'ils étaient arrivés;

Qu'il était très-difficile d'être homme de bien;

Qu'il n'y avait rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment;

Que pour réussir, il fallait méditer à loisir, et exécuter promptement les choses qu'on avait projetées;

Que les victoires les plus estimables étaient celles qu'on remportait sans effusion de sang, et qu'afin qu'un empire fût bien gouverné, il fallait que le roi, et tous ceux qui étaient en autorité, obéissent aux lois comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque chose, disait-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais; car si par malheur vous ne pouviez venir à bout de votre entreprise, on se moquerait de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune, de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne, non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis, et vivez avec eux avec autant de retenue que s'ils devaient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté, la frugalité et la vérité.

Respectez les dieux.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous aura confié, et ne révélez jamais le secret.

Il avait fait certains vers où il disait qu'il fallait prendre son arc et ses flèches, et aller tuer un méchant homme partout où on le rencontrait; parce que, comme son cœur était toujours double, sa bouche ne disait jamais rien sur quoi on pût se fier.

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement : Je suis plus riche de la moitié que je ne voudrais; car mon frère est mort sans enfants, et sa succession me revient.

Pittacus avait les reparties promptes et vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé, quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle était la chose la plus changeante? Le cours des eaux, répondit-il, et l'humeur d'une femme.

Quelle était la chose qu'on ne devait faire que le plus tard qu'on pouvait? Emprunter de l'argent de son ami.

Quelle était la chose qu'on devait faire en tout lieu et en tout temps? Profiter du bien et du mal qui arrivent.

Ce qu'il y avait de plus agréable? le temps : de plus caché? l'avenir : de plus fidèle? la terre : de plus infidèle? la mer.

Phocaicus lui dit un jour, qu'il voulait s'adresser à un homme pour quelque chose qu'il avait dans l'esprit : Vous avez beau chercher, répondit Pittacus, vous n'en trouverez jamais.

Tyrrée, fils de Pittacus, était un jour à Cumes dans la boutique d'un barbier, où les jeunes gens s'assemblaient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passait; un ouvrier par mégarde jeta une coignée, qui tomba sur la tête de Tyrrée et la lui fendit en deux. Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier, et l'amenèrent devant le père du mort. Pittacus, après s'être exactement informé de toutes les circonstances de l'action, trouva qu'il n'y avait point de la faute de celui qui avait fait le

coup. Il le renvoya libre, parce, dit-il, qu'une faute commise sans volonté mérite pardon ; et que celui qui se venge devient coupable par l'injuste punition d'un innocent.

Pittacus se divertissait quelquefois à la poésie. Il a écrit ses lois et quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire était de tourner une meule pour moudre le blé. C'est lui qui a été le maître de Phérécide, que plusieurs ont mis entre les sages de la Grèce, et dont la fin est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour, lorsque la guerre était plus allumée que jamais entre les Éphésiens et les Magnésiens, Phérécide, qui était fort porté pour les Éphésiens, rencontra un homme sur son chemin : il lui demanda de quel pays il était. Dès qu'il eut appris qu'il était d'Éphèse : Prends-moi par les jambes, lui dit-il, traîne-moi dans le pays des Magnésiens, et va promptement dire aux Éphésiens la manière dont Phérécide a voulu que tu le traitasses : avertis-les bien qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès qu'ils auront remporté la victoire. Cet homme traîna Phérécide, et alla aussitôt conter à Éphèse l'aventure qu'il avait eue. Les Éphésiens furent remplis d'espérance. Ils donnèrent bataille dès le lendemain, et remportèrent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allèrent promptement à l'endroit où on leur avait dit qu'était Phérécide. Ils le trouvèrent mort sur la place : ils l'emportèrent, et lui firent de magnifiques funérailles.

Pittacus mourut dans l'île de Lesbos, âgé de plus de soixante-dix ans ; c'était dans la cinquante-deuxième olympiade.

BIAS,

Contemporain de Pittacus, florissait du temps qu'Haliattes et ensuite Crésus régnaient en Lydie.

Bias de Priène, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grèce sous le règne d'Haliattes et de Crésus, rois de Lydie, depuis la quatrième olympiade jusqu'à sa mort. C'était

un excellent citoyen, fort désintéressé, fin politique, honnête homme. Il vivait simplement, quoiqu'il fût né très-riche; il dépensait tout son bien à secourir ceux qui en avaient besoin. Il passait pour le plus éloquent orateur de son temps; il employait son talent à défendre les pauvres et tous ceux qui étaient dans l'affliction, sans vouloir tirer d'autre utilité que la gloire de servir sa patrie. Jamais il n'entreprenait aucune cause qu'il ne crût très-juste : cela avait passé en proverbe par tout le pays : quand on voulait marquer qu'une cause était excellente, on disait : C'est une cause dont Bias se chargerait; et lorsqu'on voulait louer extrêmement un orateur : Il réussit encore mieux que Bias.

Des pirates firent un jour une course proche Messène dans le Péloponèse, et enlevèrent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priène. Bias les acheta; il les retira chez lui, et les nourrit comme ses propres enfants; il leur fit des présents à toutes, et les renvoya à leurs parents; cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que quantité de gens ne l'appelaient que le prince des sages.

Quelque temps après, les pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étaient gravés : AU PLUS SAGE. Le sénat de Messène s'assembla, pour délibérer à qui on le devait donner; les filles que Bias avait traitées si humainement se présentèrent à l'assemblée avec leurs parents, et ils crièrent tous ensemble qu'il n'y avait personne plus sage que Bias. Le sénat de Messène lui envoya ce vase. Bias le considéra, et, après avoir lu l'inscription qui était autour, il refusa de l'accepter, et dit que ce titre n'appartenait qu'à Apollon.

Quelques-uns croient que ce vase est la même chose que le trépied dont il est parlé dans la vie de Thalès, et que cette histoire n'a point d'autre fondement que parce que le trépied fut renvoyé à Bias. D'autres même disent que ce fut lui à qui on l'apporta le premier.

Haliattes, roi de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grèce asiatique, vint mettre le siége devant Priène. Bias

était pour lors le premier magistrat de la ville; il fit une vigoureuse résistance pendant très-longtemps. Mais comme Haliattes paraissait s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, et que d'ailleurs la ville était réduite dans une grande misère, à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux mulets, qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils s'étaient échappés d'eux-mêmes. Haliattes fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine. Il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville; il lui donna ordre secrètement de remarquer en quel état étaient les assiégés. Bias se douta bien du dessein d'Haliattes; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment, et fit en sorte que le député d'Haliattes vît toute cette grande abondance, sans que cela parût affecté. Haliattes, trompé par cette ruse, résolut aussitôt de lever le siége; il laissa les Priénéens en paix et fit alliance avec eux. Il eut la curiosité de voir Bias; il lui envoya dire de lui venir rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députés : Dites au roi que je demeure ici, et que je lui commande de manger des oignons, et de pleurer le reste de ses jours.

Bias aimait fort la poésie : il a fait plus de deux mille vers, où il donnait des préceptes pour enseigner à tout le monde la manière dont chacun pouvait vivre heureux, et pour bien gouverner la république en paix et en guerre.

Il disait ordinairement : Tâchez de plaire à tout le monde : si vous réussissez, vous trouverez mille agréments dans le cours de la vie; le faste et le mépris qu'on fait paraître pour les autres n'a jamais rien produit de bon.

Aimez vos amis avec discrétion; songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec modération; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis; ayez pour eux une même tendresse, mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, et soyez persuadé que la vertu de vos amis ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler; c'est une marque de folie.

Tâchez, pendant que vous êtes jeunes, d'acquérir la sagesse; ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition; c'est la seule chose dont la possession soit certaine, et qu'on ne pourra vous ravir.

La colère et la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très-rares; les méchants et les fous sont en nombre infini.

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous aurez promis.

Parlez des dieux d'une manière convenable à leur grandeur, et rendez-leur grâces de toutes les bonnes actions que vous ferez.

Ne soyez pas importun : il vaut beaucoup mieux qu'on vous oblige à recevoir, que d'obliger les autres à vous donner.

N'entreprenez rien témérairement; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-le avec vigueur.

Gardez-vous bien de louer un homme à cause de ses richesses, s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, et comme si vous deviez rester longtemps sur la terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature; les richesses, ordinairement, sont un effet du hasard; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle était la chose qui flattait davantage les hommes? C'est l'espérance, répondit-il. Quelle était celle qui leur plaisait davantage? Le gain. Quelle était la plus difficile à supporter? Le renversement de la fortune.

Il disait qu un homme était bien malheureux, lorsqu'il ne savait pas souffrir les disgrâces qui lui arrivaient.

Il était un jour dans un vaisseau, avec quelques impies : il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse, que le vaisseau était à tout moment près de périr. Ces impies, effrayés de la crainte de la mort, invoquaient les dieux. Taisez-vous, leur dit Bias, de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici ; car nous serions tous perdus.

Une autre fois, un impie lui demanda quel était le culte qu'on devait rendre aux dieux? Bias ne répondit rien. L'impie le pressa de lui dire la raison de son silence : C'est parce, répondit Bias, que tu me demandes des choses qui ne te regardent pas.

Il disait qu'il aimait beaucoup mieux juger un différend entre deux de ses ennemis qu'entre deux de ses amis, parce qu'on ne manquait presque jamais à se brouiller avec celui de ses amis qu'on avait condamné, et qu'il se pouvait faire qu'on se raccommoderait avec celui de ses ennemis en faveur de qui on aurait décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devait être puni de mort. Avant que de prononcer l'arrêt, il se mit à pleurer en plein sénat : Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un, puisqu'il ne tient qu'à vous de condamner ou d'absoudre un criminel? Je pleure, répondit Bias, parce que la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux, et que la loi m'ordonne de n'avoir point d'égard au mouvement de la nature.

Bias n'a jamais compté au rang des véritables biens aucune des choses qui dépendent de la fortune : il croyait que les richesses étaient des amusements dont on pouvait se passer aisément, et qu'elles ne servaient souvent qu'à détourner les hommes du chemin de la vertu.

Il se rencontra par hasard à Priène, lieu de sa naissance, lors de la prise et du sac de cette malheureuse ville : tous les citoyens emportaient tout ce qu'ils pouvaient, et s'enfuyaient dans les lieux où ils croyaient pouvoir se mettre en sûreté;

le seul Bias demeurait tranquille au milieu d'une si grande désolation, sans se remuer non plus que s'il eût été tout à fait insensible aux malheurs de sa patrie. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne songeait pas à sauver quelque chose comme les autres : Je le fais aussi, répondit Bias; car je porte tout mon bien avec moi.

L'action qui termina les jours de Bias n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'était fait porter dans le sénat, où il défendit l'intérêt d'un de ses amis avec beaucoup de zèle : comme il était déjà fort vieux, il se trouva fatigué; il appuya sa tête contre la poitrine d'un fils de sa fille qui l'avait accompagné. Quand l'orateur de son adversaire eut fini son discours, les juges prononcèrent en faveur de Bias, qui expira aussitôt entre les bras de son petit-fils.

Toute la ville lui fit de magnifiques funérailles, et témoigna un regret extraordinaire de sa mort; on lui érigea un superbe tombeau, sur lequel on fit graver ces paroles.

« Priène a été la patrie de Bias, qui fut autrefois l'orne-
« ment de toute l'Ionie, et qui a eu des pensées plus relevées
« que le reste des philosophes. »

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où ceux de Priène lui rendaient des honneurs extraordinaires.

PÉRIANDRE,

Tyran de Corinthe, contemporain des philosophes précédents; on ne sait pas précisément l'année de sa naissance, ni celle de sa mort.

Il est assez extraordinaire que les Grecs aient donné le titre de sage à un homme aussi fou que Périandre. Ils se sont laissé surprendre à l'éclat de ses illustres maximes, sans avoir aucun égard à la vie déréglée qu'il a menée pendant qu'il a été sur la terre. Il a toujours parlé comme un véritable sage, et a perpétuellement vécu comme un enragé. Il eut pendant longtemps un commerce infâme avec Cratée, sa propre mère, sans avoir honte de se déshonorer. Un jour il fit vœu que,

s'il remportait le prix aux jeux olympiques, il ferait ériger une statue d'or en l'honneur de Jupiter : il fut victorieux dans les premiers jeux qu'on célébra; mais comme il n'avait point d'argent pour satisfaire à sa promesse, il fit arracher les ornements à toutes les dames qui s'étaient parées magnifiquement pour assister à une fête, et trouva par ce moyen de quoi accomplir son vœu.

Périandre était fils de Cypsèle, de la famille des Héraclides, et exerçait la tyrannie à Corinthe, ville de sa naissance, sous le règne d'Haliattes, roi de Lydie. Il avait épousé Lysis, fille de Proclée, prince d'Épidaure. Il témoigna toujours beaucoup de passion pour elle, et changea son nom de Lysis en celui de Mélisse. Il eut deux fils de ce mariage. Cypsèle, l'aîné, avait l'esprit pesant, et paraissait presque hébété; mais Lycophroon, le cadet, avait un génie élevé, et était très-propre à gouverner un royaume.

Quelques concubines tâchèrent de donner ombrage à Périandre de la conduite de Mélisse sa femme, qui était grosse pour lors, et lui firent quelques rapports dont il conçut une jalousie furieuse. Il la rencontra sur-le-champ comme elle montait un escalier; il lui donna un si grand coup de pied dans le ventre, qu'il la jeta du haut en bas, et tua la mère et l'enfant qu'elle portait. Il s'en repentit aussitôt; et comme il était éperdument amoureux, il se jeta sur le corps mort, où la passion et le désespoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions. Il fit éclater sa colère sur les femmes qui lui avaient mis ces soupçons dans l'esprit; il les fit prendre, et commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée eut appris le cruel traitement qu'on avait fait à sa chère fille, il envoya quérir ses deux petits-fils, pour qui il avait toute la tendresse possible : il les garda quelque temps avec lui pour se consoler; et, lorsqu'il les renvoya, il leur dit en les embrassant : Mes enfants, vous connaissez le meurtrier de votre mère. L'aîné ne prit point garde à ce que cela voulait dire; mais le cadet en fut touché si sensiblement, que, quand il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais

parler à son père, ni répondre à ce qu'il lui demandait. Périandre, indigné de la mauvaise humeur de son fils, le chassa de sa maison. Il fit plusieurs questions à Cypsèle son aîné, pour savoir ce que leur avait dit Proclée. Cypsèle, qui avait tout oublié, lui conta seulement le bon traitement qu'ils en avaient reçu. Cela ne contenta pas Périandre, qui se douta bien qu'il fallait qu'il y eût autre chose. Il le pressa tant, qu'à la fin Cypsèle se ressouvint des dernières paroles que Proclée leur avait dites en partant, et en fit le récit à son père. Périandre comprit aussitôt ce qu'on avait voulu dire à ses enfants; il tâcha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui : il défendit à ceux qui le logeaient de le garder davantage dans leur maison. Lycophroon, chassé de son asile, se présenta pour entrer dans plusieurs autres maisons; mais on le rebutait partout, parce qu'on craignait les menaces de son père. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort, et qui le reçurent chez eux, au hasard de désobéir au roi. Périandre fit publier que quiconque le recevrait, ou lui parlerait seulement, serait puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouvanta tous les Corinthiens; personne n'osait plus avoir de relation avec lui. Lycophroon passait toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyait comme une bête farouche. Quatre jours après, Périandre, qui le vit presque mort de faim et de misère, fut touché de compassion; il alla à lui : O Lycophroon, lui dit-il, quel sort est le plus souhaitable, de mener une vie malheureuse comme tu fais, ou de disposer de ma puissance, et d'être entièrement le maître de tous les trésors que je possède ? Tu es mon fils, et prince de la florissante ville de Corinthe. S'il est arrivé quelque accident, j'en ai des ressentiments d'autant plus vifs que j'en suis moi-même la cause; pour toi, tu t'es attiré toutes ces disgrâces en irritant celui que tu devais respecter : mais à présent que tu connais ce que c'est que de s'opiniâtrer contre son père, je te permets de revenir dans ma maison. Lycophroon, insensible comme un rocher aux discours de Périandre. lui répondit froidement :

Vous méritez vous-même la peine dont vous avez menacé les autres, puisque vous m'avez parlé. Quand Périandre vit qu'il était entièrement impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de ses yeux; il le relégua à Corcyre, qui était un pays de son obéissance.

Périandre était fort irrité contre Proclée, qu'il croyait auteur de la mésintelligence qui était entre lui et son fils : il leva des troupes, il se mit à la tête, et alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Épidaure, il le fit prisonnier, et le garda sans lui ôter la vie.

Quelque temps après, Périandre, qui commençait déjà à devenir vieux, envoya à Corcyre quérir Lycophroon, pour se démettre en sa faveur de la puissance souveraine, au préjudice de son aîné, qui était peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophroon ne voulut seulement répondre un mot à celui que Périandre avait envoyé pour lui porter cette nouvelle. Périandre, qui aimait tendrement son fils, ne se rebuta point; il donna ordre à sa fille d'aller à Corcyre, croyant, qu'elle aurait plus de crédit sur l'esprit de son frère que toutes les finesses dont il s'était servi jusqu'alors pour le gagner. Dès que cette jeune princesse fut arrivée, elle conjura son frère, par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher davantage, de vaincre son opiniâtreté. Aimez-vous mieux, lui dit-elle, que le royaume tombe à un étranger qu'à vous? La puissance est une maîtresse inconstante qui a quantité d'amants : notre père est vieux, et près de la mort : si vous ne venez promptement, notre maison va périr : songez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent, et qui vous appartiennent légitimement. Lycophroon lui assura qu'il ne retournerait jamais à Corinthe tant que son père y serait. Quand la princesse fut de retour, et qu'elle eut raconté au roi son père la résolution de Lycophroon, Périandre renvoya pour la troisième fois à Corcyre, pour faire savoir à son fils qu'il pouvait venir quand il voudrait, se mettre en possession du royaume de Corinthe, et que pour lui il était résolu

d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophroon y consentit; ils se disposèrent l'un et l'autre à changer de pays. Les Corcyriens en furent avertis; ils en eurent tant de peur, qu'ils massacrèrent Lycophroon, de crainte que Périandre ne vînt demeurer chez eux. Périandre fut au désespoir de la mort de son fils. Il fit aussitôt prendre trois cents enfants des meilleures familles de Corcyre, et les envoya à Haliattes pour en faire des eunuques. Le vaisseau dans lequel ils étaient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menait ces jeunes malheureux à Sardis, ils en eurent compassion. Ils leur conseillèrent secrètement de se jeter dans le temple de Diane : dès qu'ils y furent entrés, ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, et leur dirent qu'ils étaient sous la protection de la déesse. Ils trouvèrent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Périandre : ils envoyaient tous les soirs tous les jeunes gens de Samos, garçons et filles, danser autour du temple; ils leur donnaient des gâteaux faits avec du miel, que ces jeunes gens jetaient dans le temple en dansant. Les enfants de Corcyre les ramassaient, et en vivaient. Comme ces danses recommençaient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyèrent, et s'en retournèrent chez eux. Périandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils comme il le voulait, qu'il résolut de ne pas vivre davantage : mais comme il ne voulait point que personne sût le lieu où serait son corps, il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons, à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y promener la nuit suivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreraient, et d'enterrer sur-le-champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là, et en fit revenir quatre autres, à qui il commanda de se promener par ce même chemin, et de ne pas manquer à tuer et à enterrer aussitôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreraient ensemble. Quand il eut renvoyé ceux-là, il en fit revenir un plus grand nombre, à qui il commanda pareillement de massacrer ces quatre-là, et de les enterrer dans le lieu où ils auraient fait le coup. Après qu'il eut

ainsi disposé toutes choses comme il le souhaitait, il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il fallait dans le chemin détourné, où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrèrent. Les Corinthiens lui firent une représentation de tombeau, où ils gravèrent une épitaphe pour honorer sa mémoire.

Périandre a été le premier qui s'est fait accompagner de gardes, et qui changea son nom de magistrat en celui de tyran. Il ne permettait pas à tout le monde indifféremment de demeurer dans les villes. Thrasibule, de qui il suivait fort les avis, lui écrivit un jour cette lettre :

« Je n'ai rien caché à l'homme que vous m'avez envoyé; je « l'ai mené dans un blé, j'ai abattu en sa présence tous les épis « qui s'élevaient au-dessus des autres. Suivez mon exemple, « si vous désirez vous conserver dans votre domination : fai- « tes périr les principaux de la ville, amis ou ennemis, car « un usurpateur doit se défier même de ceux qui paraissent « ses plus grands amis. »

Périandre disait qu'à force de rêver et de travailler, il n'y avait rien dont on ne vint à bout, puisqu'on avait trouvé le moyen de rompre un isthme;

Qu'on ne devrait jamais se proposer ni l'or ni l'argent pour récompense de ses actions;

Que les grands ne pouvaient avoir de garde plus sûre que l'affection de leurs sujets;

Que rien n'était plus estimable que le repos;

Que le gouvernement populaire était meilleur que d'être soumis à une seule personne.

Et quand on lui demandait pourquoi il se maintenait toujours dans la tyrannie de Corinthe qu'il avait usurpée : C'est parce, disait-il, que quand on s'en est emparé une fois, il y a autant de danger à la quitter volontairement que par force.

Il croyait qu'on n'était pas seulement obligé de punir ceux qui faisaient du mal, mais encore ceux qu'on savait avoir dessein d'en faire.

Les plaisirs sont passagers, disait-il, mais la gloire est éternelle.

Il faut être modéré dans son bonheur, et prudent dans l'adversité;

Ne révéler jamais le secret qui nous a été confié;

Ne point regarder si nos amis sont dans la prospérité, ou dans la disgrâce; et avoir toujours les mêmes égards pour eux dans l'une et dans l'autre fortune.

Périandre aimait les gens savants. Il écrivait aux autres sages de Grèce pour les inviter à venir passer quelque temps à Corinthe, comme il avait fait à Sardis. Il les reçut agréablement, et fit tout son possible pour les bien contenter.

Il régna quarante ans, et mourut vers la quarante-huitième olympiade.

Quelques-uns croient qu'il y a eu deux Périandre, et qu'on a attribué à un seul les paroles et les actions de tous les deux.

CHILON.

Il était vieux à la 52e olympiade; ainsi on peut le regarder à peu près du même âge que Pittacus.

Chilon florissait à Lacédémone vers la cinquante-deuxième olympiade. C'était un homme d'un esprit ferme et résolu, qui restait toujours tranquille et égal dans l'adversité comme dans la prospérité. Il vivait retiré chez lui sans ambition, et croyait que le temps le plus mal employé était celui qu'on passait dans de longs voyages. Sa vie était un modèle d'une vertu parfaite. Il pratiquait sincèrement tout ce qu'il disait. Son silence et sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il réglait sa vie sur cette maxime dont il est l'auteur : *Qu'en toutes choses il fallait courir lentement.* Environ la cinquante-cinquième olympiade, il fut fait éphore : c'était une dignité, à Lacédémone, qui contre-balançait l'autorité des rois. Son frère, qui y prétendait, en fut jaloux; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : On m'a choisi, parce qu'on me croyait plus propre que vous à souffrir le tort qu'on me fait de me tirer de mon repos, pour m'embarrasser dans les affaires et me rendre esclave.

Il croyait qu'on ne devait pas entièrement rejeter l'art de

deviner, et qu'un homme, par la force de son esprit, pouvait connaître plusieurs choses futures.

Un jour Hippocrate avait sacrifié pendant les jeux olympiques : dès qu'on eut mis la chair des victimes dans des chaudières pleines d'eau froide, l'eau s'échauffa tout d'un coup, et commença à bouillir de telle sorte, qu'elle se répandait pardessus les bords sans qu'il y eût de feu sous les chaudières. Chilon, qui était présent, considéra attentivement ce prodige; il conseilla à Hipprocrate de ne se marier jamais; et que si par malheur il l'était déjà, il ne différât point à répudier sa femme, et à tuer tous les enfants qu'il avait d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis; cela ne l'empêcha point de se marier, et il eut de sa femme le tyran Pisistrate, qui usurpa la souveraineté d'Athènes sa patrie.

Chilon, une autre fois, après avoir exactement remarqué la qualité du terroir et la situation de l'île de Cythère, s'écria devant tout le monde : Ah! plût aux dieux que cette île n'eût jamais été, ou que la mer l'eût submergée dès qu'elle a commencé à paraître! car je prévois qu'elle sera la ruine du peuple de Lacédémone. Chilon ne fut pas trompé. Cette île fut prise quelque temps après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le pays.

Il disait ordinairement qu'il y avait trois choses difficiles : garder le secret, souffrir les injures, et bien employer son temps.

Chilon était court et fort serré dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proverbe.

Il disait qu'il ne fallait jamais menacer personne, parce que c'était une faiblesse de femme;

Que la plus grande sagesse était de savoir retenir sa langue, et principalement dans un festin;

Qu'on ne devait jamais mal parler de personne; qu'autrement on était perpétuellement exposé à se faire des ennemis et à entendre des choses fâcheuses;

Qu'il fallait plutôt visiter ses amis lorsqu'ils étaient dans la disgrâce que dans la faveur;

Qu'il valait mieux perdre que de faire un gain injuste et malhonnête;

Qu'il ne fallait jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune;

Qu'un homme courageux devait toujours être doux, et se faire plutôt respecter que craindre;

Que la meilleure politique dans un État était d'enseigner aux citoyens à bien conduire leur famille particulière;

Qu'il fallait épouser une femme simple, et ne se pas ruiner à célébrer ses noces;

Qu'on éprouvait l'or et l'argent avec une pierre de touche; mais que c'était par le moyen de l'or et de l'argent qu'on éprouvait le cœur des hommes;

Qu'il fallait user de toute chose avec modération, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour et la haine, disait-il, ne durent pas éternellement : n'aimez jamais que comme si vous deviez haïr un jour, et ne haïssez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or dans le temple d'Apollon à Delphes : Qu'il ne fallait point souhaiter les choses qui étaient trop au-dessus de nous; et que celui qui répondait pour un autre ne manquait jamais de perdre.

Périandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe, afin de se servir de son conseil pour pouvoir se maintenir dans la tyrannie qu'il avait usurpée. Chilon lui répondit : Vous voulez m'engager dans des troubles de guerres, et m'exiler loin de mon pays comme si cela devait vous faire vivre en sûreté; sachez qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des rois, et que le plus heureux de tous les tyrans est celui qui a le bonheur de mourir dans son lit.

Chilon, se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblés autour de lui : Mes amis, leur dit-il, vous savez que j'ai fait et dit quantité de choses depuis si longtemps que je suis au monde; j'ai tout repassé à mon loisir dans mon esprit, et je ne trouve pas que j'aie jamais fait aucune action dont je me repente, si ce n'est par hasard dans ce cas que je

soumets à votre décision, pour savoir si j'ai bien ou mal fait : Je me suis rencontré un jour, moi troisième, pour être juge d'un de mes bons amis qui devait être puni de mort suivant les lois; j'étais fort embarrassé : il fallait de nécessité violer la loi, ou faire mourir mon ami : après y avoir bien rêvé, je trouvai cet expédient. Je mis au jour avec tant d'adresse toutes les meilleures raisons de l'accusé, que mes deux collègues ne firent aucune difficulté de l'absoudre; et moi je l'avais condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné. J'ai satisfait au devoir d'ami et de juge; cependant je sens je ne sais quoi dans ma conscience qui me fait douter si mon conseil n'était point criminel.

Chilon, accablé de vieillesse, mourut à Pise d'un excès de joie, en embrassant son fils qui venait d'être couronné aux jeux olympiques.

Les Lacédémoniens lui érigèrent une statue après sa mort.

CLÉOBULE,

Contemporain et à peu près de même âge que Solon, c'est-à-dire qu'il a vécu entre le 35e et la 55e olympiade.

Cléobule a été un des moins considérables entre les sages, mais il a été un des plus heureux. Il était fils d'Évagoras, issu d'Hercule, et naquit à Linde, ville maritime de l'île de Rhodes, où il florissait sous le règne de Crésus roi de Lydie. Il fit paraître une grande sagesse dès son enfance. Il était très-beau de visage, d'une taille avantageuse et d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Égypte pour y apprendre la philosophie, selon la coutume de ces temps-là. A son retour, il se maria à une femme très-vertueuse, et vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célèbre Cléobuline, qui devint si savante, par son application et les bonnes instructions de son père, qu'elle embarrassait tous les plus habiles philosophes de son temps, principalement par des questions énigmatiques. Elle était d'ailleurs si honnête et si bienfaisante, qu'elle prenait soin

elle-même de laver les pieds aux amis et aux étrangers qui étaient à quelque festin chez son père.

Cléobule fut choisi pour gouverner le petit État des Lindiens. Il s'en acquitta avec autant de facilité que s'il n'avait eu qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvait attirer la guerre, et entretint toujours une bonne intelligence, tant entre les citoyens qu'avec les étrangers. Son plus grand mérite dans les lettres était d'expliquer et de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux dans la Grèce cet usage des énigmes, qu'il avait appris des Égyptiens. Il est l'auteur de celle-ci :

« Je suis un père qui a douze fils, dont chacun a trente « filles, mais de beauté bien différente. Les unes ont le visage « blanc, les autres l'ont fort noir. Elles sont toutes immortel- « les, et si elles meurent tous les jours. »

Cette énigme signifie l'année.

C'est aussi lui qui a fait l'épitaphe qui est sur le tombeau de Midas, où il loue extraordinairement ce roi. Quelques-uns l'avaient mal à propos attribuée à Homère, qui est beaucoup antérieur de Midas.

Cléobule faisait principalement consister la vertu dans la fuite de l'injustice et des autres vices. C'est dans ce sentiment qu'Horace a dit :

> Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
> Stultitia caruisse[1]. . . . . .

Il disait ordinairement qu'il fallait garder l'ordre, le temps et la mesure en toutes choses ;

Que pour bannir la grande folie qui régnait dans tous les États, il fallait obliger chaque citoyen à vivre selon sa condition ;

Qu'il n'y avait rien de si commun dans le monde que l'ignorance et les grands parleurs.

Tâchez, disait-il, d'avoir toujours des sentiments relevés, et ne soyez ni ingrat ni infidèle. Faites du bien à vos amis et

[1] *Epist.* lib. I, *ep.* I, v. 41, 42.

à vos ennemis; vous conserverez les uns, et peut-être gagnerez-vous les autres.

Avant que de sortir de votre logis, songez toujours à ce que vous allez faire; et dès que vous serez rentré, examinez-vous et repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu, et écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de personne.

Conseillez toujours ce que vous croirez de plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Accommodez-vous avec vos ennemis, si vous en avez.

Ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfants.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous enorgueillissez point : mais aussi ne vous laissez point accabler lorsqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours selon votre condition : car, si vous épousez une femme d'une naisssance plus relevée que vous, vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parents.

Il disait qu'on devait avoir un soin particulier des filles, et qu'il ne les fallait jamais marier que lorsqu'elles étaient filles d'âge, mais femmes par la conduite et par la raison;

Qu'un homme ne devait jamais caresser sa femme ni la quereller devant les étrangers; car dans l'un il y avait de la faiblesse, et dans l'autre de la folie.

Lorsque Cléobule sut que Solon avait entièrement abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre :

« Vous avez une grande quantité d'amis qui ont tous des « maisons à votre service : je crois pourtant que vous ne pou- « vez être mieux qu'à Linde. C'est une ville maritime entière- « ment libre : vous n'aurez rien à craindre de Pisistrate, et « tous vos amis pourront vous venir voir en sûreté. »

Cléobule sut ménager heureusement toutes sortes d'avanta-

ges dans une condition médiocre, et dans une ville dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux père, heureux mari, heureux citoyen, heureux philosophe, et mourut enfin âgé de plus de soixante-dix ans, après avoir été fort honoré pendant toute sa vie. Les Lindiens témoignèrent un regret très-sensible de l'avoir perdu. Ils lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel ils firent graver une épitaphe pour honorer sa mémoire.

ÉPIMÉNIDE.

Vint à Athènes dans la 45e olympiade. On a prétendu qu'il avait été endormi cinquante-sept ans dans une caverne; qu'il en avait vécu cent cinquante-quatre, d'autres disent cent cinquante-sept, et d'autres deux cent quatre-vingt-dix-huit.

Épiménide, de Gnosse, florissait dans l'île de Crète vers le temps que Solon était en grand crédit à Athènes. C'était un saint homme, qui vivait fort religieusement. On le croyait fils de la nymphe Balte. Tous les Grecs étaient persuadés qu'il était inspiré de quelque esprit céleste, et qu'il avait souvent des révélations divines. Il s'appliquait entièrement à la poésie et à tout ce qui regardait le culte divin; c'est lui qui a commencé à consacrer les temples, et à purifier les campagnes, les villes et même les maisons particulières. Il n'avait pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays. Saint Paul, dans l'Épître à Tite, a cité un de ses vers où il disait, en parlant des peuples de Crète, que c'étaient de grands menteurs, des paresseux, et de méchantes bêtes.

Son père l'envoya un jour quérir une brebis à la campagne: Épiménide, en revenant, se détourna un peu du grand chemin, et entra vers le midi dans une caverne pour se reposer quelque temps, en attendant que la chaleur fût passée; il y demeura endormi pendant cinquante-sept ans. Quand il fut éveillé, comme il croyait n'avoir pas fait un long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis; il ne l'aperçut point : il sortit de sa caverne, et fut fort surpris de voir la

face de la terre changée entièrement. Il courut fort étonné au lieu où il avait pris la brebis; il trouva que la maison avait changé de maître, et que personne ne savait ce qu'il voulait dire. Il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse : il rencontrait partout des visages inconnus, sa surprise augmentait à tous moments. Comme il entrait dans la maison de son père, on lui demanda qui il était, et ce qu'il voulait; à la fin il se fit reconnaître avec bien de la peine par son jeune frère, qui n'était qu'un enfant lors de son départ, et qu'il trouva déjà cassé de vieillesse à son retour. Une aventure si extraordinaire fit beaucoup de bruit par tout le pays; chacun regarda aussitôt Épiménide comme le favori des dieux. Ceux qui ne sauraient s'imaginer qu'Épiménide ait pu dormir si longtemps croient qu'il employa ces cinquante-sept ans à voyager inconnu dans les pays étrangers, et qu'il s'appliquait à connaître les simples.

Après que Mégaclès eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon jusqu'au pied des autels, les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troublait tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désolait tout le pays, ils croyaient qu'il revenait des esprits par toute la ville. On consulta les devins, qui connurent par leurs sacrifices qu'on avait commis quelque abomination dont toute la ville avait été souillée. On envoya aussitôt Nicias en Crète : on lui donna un vaisseau pour amener Épiménide, dont la réputation s'était déjà étendue dans toute la Grèce. Dès qu'Épiménide fut arrivé à Athènes, il prit des brebis noires et des blanches, qu'il mena dans l'aréopage, d'où il les laissa aller partout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, et commanda à ceux qu'il avait choisis pour cela de les immoler chacune en l'honneur de quelque dieu particulier, dans le propre lieu où elles se seraient reposées. C'est de là qu'on voyait encore autour d'Athènes, du temps de Laërce, plusieurs autels consacrés à des dieux dont on ne savait point le nom. Tout cela fut exécuté fidèlement. La peste cessa aussitôt, et les fantômes ne troublèrent plus personne.

Épiménide, en arrivant à Athènes, fit grande amitié avec Solon, et contribua beaucoup à l'établissement de ses lois. Il fit connaître à tout le monde l'inutilité des cérémonies barbares que les femmes observaient dans les funérailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athènes à s'adonner à la prière et à faire des sacrifices, et le disposa par ce moyen à vivre selon l'équité, et à ne se point révolter contre les magistrats.

Un jour, après avoir considéré le port de Munichie, il dit à ceux qui étaient autour de lui : Les hommes vivent dans des ténèbres bien épaisses touchant les choses futures. Hélas! si les Athéniens savaient combien ce port doit causer de malheurs à leur pays, ils le mangeraient tout à l'heure à belles dents.

Quand Épiménide eut demeuré quelque temps à Athènes, il se disposa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau et lui présentèrent un talent pour sa peine. Épiménide les remercia fort honnêtement, et ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, et d'établir une liaison très-étroite entre les Athéniens et les Gnossiens. Avant que de partir, il fit construire un beau temple à Athènes en l'honneur des Furies.

Épiménide tâchait de persuader au peuple qu'il était Éacus, et qu'il ressuscitait souvent. On ne l'a jamais vu manger. On dit que les Nymphes le nourrissaient, et qu'il gardait dans l'ongle d'un bœuf la manne qu'elles lui apportaient; que cette manne se convertissait toute en sa substance, sans que jamais aucun excrément sortît de son corps.

Il prédit aux Lacédémoniens la dure servitude que les Arcadiens leur feraient souffrir.

Un jour, comme il bâtissait un temple qu'il avait résolu de consacrer aux Nymphes, on entendit une voix du ciel qui lui cria : O Épiménide, ne dédie point ce temple aux Nymphes, mais à Jupiter même!

Quand il eut appris que Solon s'était retiré d'Athènes, il lui écrivit cette lettre pour le consoler, et tâcher de l'attirer dans l'île de Crète :

« Ayez bon courage, mon cher ami. Si Pisistrate avait ré-
« duit des gens accoutumés à la servitude ou qui n'eussent
« jamais vécu sous de bonnes lois, peut-être que sa domina-
« tion pourrait durer longtemps; mais il a affaire à des hom-
« mes libres, qui ne manquent pas de courage. Ils ne tarderont
« guère à se ressouvenir des préceptes de Solon. Ils auront
« honte de leurs chaînes, et ne pourront pas souffrir qu'un
« tyran les tienne plus longtemps en esclavage. Enfin, quand
« Pisistrate resterait le maître pendant toute sa vie, son royaume
« ne passera jamais à ses enfants; car il est impossible que
« des gens accoutumés à vivre librement sous de bonnes lois
« puissent jamais se résoudre à rester éternellement dans la
« servitude. Pour ce qui est de vous, je vous prie de ne point
« demeurer toujours errant de côté et d'autre : dépêchez vous
« de nous venir trouver en Crète, où il n'y a aucun tyran qui
« tourmente personne. Car je crains fort que si les amis de
« Pisistrate vous rencontraient dans leur chemin, comme cela
« peut arriver, ils ne vous fissent un mauvais parti. »

Épiménide passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes. Comme il aimait fort la poésie, il écrivit plusieurs ouvrages en vers. Il fit entre autres un poëme de la génération des Curètes et des Corybantes, et un autre de l'expédition de Colchos. Il composa aussi un traité en prose des sacrifices et de la république de Crète, et un ouvrage dont le sujet était Minos et Rhadamanthe. Il mourut âgé de cent cinquante-sept ans; d'autres disent de deux cent quatre-vingt-dix-huit. Comme toute la vie d'Épiménide fut mystérieuse, quelques-uns rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avait dormi d'années. Ceux de Crète lui firent des sacrifices comme à un dieu, et ne l'appelaient ordinairement que le Curète. Les Lacédémoniens gardèrent son corps très-précieusement chez eux, à cause d'un ancien oracle qui les avertit de le faire.

ANACHARSIS.

Il vint à Athènes dans la 47e olympiade, et fut tué peu de temps après qu'il fut retourné dans son pays; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plupart des précédents.

Anacharsis, Scythe de nation, a tenu un rang considérable entre les sages. Il était frère de Caduidas, roi de Scythie, et fils de Gnurus et d'une femme grecque; c'était ce qui lui avait donné le moyen de bien apprendre les deux langues. Il avait beaucoup de vivacité et d'éloquence; il était hardi et constant dans tout ce qu'il entreprenait. Il s'habillait en tout temps d'une grosse robe double, et ne vivait jamais que de lait et de fromage. Ses harangues étaient d'un style serré et pressant; et comme il ne se rebutait point, il ne manquait jamais à venir à bout des choses dont il se mêlait. Sa manière de parler, hardie et éloquente, avait passé en proverbe; quand quelqu'un l'imitait, on disait de lui qu'il faisait des discours à la scythe.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athènes : dès qu'il y fut arrivé, il alla frapper à la porte de Solon, et dit à celui qui lui vint ouvrir d'aller avertir Solon qu'il était à sa porte, et qu'il venait exprès pour le voir et pour demeurer chez lui quelque temps. Solon lui fit cette réponse : Qu'on ne devait faire des hôtes que dans son propre pays, ou dans des endroits qui y avaient quelque relation. Anacharsis entra là-dessus. Eh bien! dit-il à Solon, puisque tu es maintenant dans ton pays et dans ta propre maison, c'est à toi à faire des hôtes : commence donc à faire amitié avec moi. Solon s'étonna de la vivacité de cette repartie; il consentit avec plaisir de devenir l'hôte d'Anacharsis, et lia avec lui une amitié très-étroite, qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimait fort la poésie; il écrivit en vers les lois des Scythes, avec un traité de la guerre.

Il disait ordinairement que la vigne portait trois sortes de raisins : le plaisir, l'ivrognerie et le repentir.

Il s'étonnait de ce que, dans toutes les assemblées publi-

ques qui se tenaient à Athènes, les sages se contentaient de proposer les matières, et que les fous décidaient. Mais il ne pouvait comprendre pourquoi on punissait ceux qui disaient des injures, et qu'on donnait de grandes récompenses aux athlètes et aux joueurs qui se frappaient rudement les uns les autres.

Il n'était pas moins surpris de ce que les Grecs, au commencement de leur repas, se servaient de verres médiocres, et qu'ils en prenaient de grands sur la fin, quand ils commençaient à être soûls.

Il ne pouvait souffrir les libertés que chacun se donnait dans les festins.

Un jour on lui demanda ce qu'il fallait faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin. Il n'y a point de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme ivre devant les yeux, afin qu'il le considère à loisir.

On voulait savoir de lui s'il y avait des instruments de musique en Scythie ; il répondit qu'il n'y avait pas même de vignes.

Il appelait l'huile dont se frottaient les athlètes avant de se battre, la préparation à une folie enragée.

Un jour, après avoir considéré l'épaisseur des planches d'un vaisseau : Hélas ! s'écria-t-il, ceux qui voyagent sur mer ne sont éloignés de la mort que de quatre doigts.

On lui demanda quel était le navire le plus sûr : C'est, répondit-il, celui qui est arrivé au port.

Il répétait souvent que tout homme devait s'appliquer entièrement à se rendre le maître de sa langue et de son ventre.

Il avait toujours en dormant sa main droite sur sa bouche, pour marquer qu'il n'y avait rien à quoi nous dussions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un athénien lui faisait un jour des reproches de ce qu'il était Scythe : Mon pays me déshonore, répondit-il ; mais toi, tu déshonores le tien.

On lui demanda ce que les hommes avaient de meilleur et de plus méchant : C'est la langue, répondit-il.

Il vaut beaucoup mieux, disait-il, n'avoir qu'un ami, pourvu

qu'il soit vrai, que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandait s'il y avait plus de vivants que de morts : Ceux qui sont sur la mer, répondait-il, en quel rang les mettez-vous ?

Il disait que les marchés étaient des lieux que les hommes avaient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour, comme il passait dans une rue, un jeune étourdi lui fit quelque outrage; Anacharsis le regarda, et lui dit froidement : Jeune homme, si tu ne peux pas porter le vin dans ta jeunesse, tu auras tout le temps de bien porter l'eau quand tu seras vieux.

Il comparait ordinairement les lois aux toiles d'araignées, et se moquait de Solon, qui prétendait, avec quelques écritures, empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Un jour Anacharsis alla consulter la prêtresse d'Apollon, pour savoir s'il y avait quelqu'un plus sage que lui : Oui, répondit l'oracle, c'est un certain Mison, de Chênes. Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler : il l'alla chercher dans un village où il s'était retiré. Il le trouva qui raccommodait sa charrue. O Mison, lui cria-t-il, il n'est plus temps maintenant de labourer la terre ! Au contraire, répondit Mison, il est même temps de raccommoder sa charrue quand il y a quelque chose de rompu. Ce Mison a été mis par Platon au nombre des sages : il s'était retiré dans la solitude, où il passa toute sa vie sans avoir de commerce avec personne, parce qu'il haïssait naturellement tous les hommes. On l'aperçut un jour dans un petit coin fort retiré, où il riait de toutes ses forces : quelqu'un s'approcha de lui, et lui demanda pourquoi il riait si fort, puisqu'il n'y avait personne avec lui. Il répondit que c'était cela même qui le faisait rire.

Crésus, qui avait fort entendu parler de la réputation d'Anacharsis, lui envoya offrir de l'argent, et le prier de le venir voir à Sardis. Anacharsis lui fit cette réponse :

« Je suis venu en Grèce, ô roi des Lydiens, pour y appren-

« dre les langues, les mœurs et les lois du pays. Je n'ai point « besoin d'or ni d'argent, et je serai très-content si je m'en re- « tourne en Scythie plus habile que je n'étais lorsque j'en suis « sorti : j'irai pourtant vous voir, car j'ai beaucoup d'envie « d'être au nombre de vos amis. »

Après qu'Anacharsis eut demeuré longtemps en Grèce, il se disposa à s'en retourner. En passant par Cyzique, il trouva les Cyzicéniens qui célébraient avec de grandes solennités la fête de la mère des dieux. Anacharsis fit vœu à cette déesse de lui faire les mêmes sacrifices, et d'établir la même fête en son honneur dans son pays, en cas qu'il y retournât sans péril. Quand il fut arrivé dans la Scythie, il voulut changer les anciennes coutumes du pays, et y établir les lois des Grecs. Cela déplut fort aux Scythes.

Un jour Anacharsis entra secrètement dans une épaisse forêt du pays d'Hylée, afin de pouvoir accomplir sans être aperçu le vœu qu'il avait fait à Cybèle; il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une représentation de la déesse à la grecque. Il fut découvert par un Scythe, qui en alla avertir le roi. Le roi vint aussitôt dans la forêt; il surprit sur le fait son frère Anacharsis. Il lui tira une flèche, dont il le perça. Anacharsis expira aussitôt en s'écriant : On m'a laissé en repos dans la Grèce, ou j'étais allé pour m'instruire de la langue et des mœurs du pays, et l'envie m'a fait périr dans le propre pays de ma naissance. On lui érigea plusieurs statues après sa mort.

PYTHAGORE

Florissait dès la 60e olympiade, vint en Italie dans la 52e, mourut la quatrième année de la 70e, âgé de quatre-vingts ans, ou, comme d'autres disent, de quatre-vingt-dix.

Il y a une célèbre division de la philosophie, en ionique et en italique. Thalès, de Milet, a été chef de la secte ionique. et Pythagore de la secte italique.

Aristippe le Cyrénaïque rapporte que ce philosophe fut nommé Pythagore, parce qu'il ne prononçait jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Apollon Pythien. C'est lui qui a refusé le premier, par modestie, le titre de sage, et qui s'est contenté de celui de philosophe.

La plus commune opinion est que Pythagore était de Samos, et fils de Mnésarque, sculpteur; quoique d'autres assurent qu'il était Toscan, et naquit dans une de ces petites îles dont les Athéniens s'emparèrent le long de la mer de Tyrrhène.

Pythagore savait la même profession de son père. Il avait autrefois fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent, dont il fit présent à trois prêtres égyptiens. Il fut d'abord disciple du sage Phérécide, auquel il s'attacha particulièrement. Phérécide, de son côté, aimait fort Pythagore. Un jour même Phérécide était fort en danger de mourir : Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portait; mais Phérécide, qui craignait que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte, et fourra ses doigts au travers d'une fente. Regarde, lui dit-il, et juge de l'état où je suis par mes doigts que tu vois tout décharnés.

Après la mort de Phérécide, Pythagore étudia quelque temps à Samos sous Hermodamante; ensuite, comme il avait un désir extraordinaire de s'instruire et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie et tout ce qu'il avait, pour voyager. Il demeura un temps assez considérable en Égypte, pour converser avec les prêtres, et pour pénétrer dans les choses les plus secrètes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Égypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connaître la science des mages. Enfin, après avoir voyagé par curiosité dans divers endroits de l'Orient, il vint en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Épiménide. De là, il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée sous la tyrannie de Polycrate lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, et s'établit à Crotone, dans la mai-

son de Milon, où il enseigna la philosophie. C'est de là que la secte dont il est l'auteur a été appelée italique.

La réputation de Pythagore ne tarda guère à se répandre par toute l'Italie. Plus de trois cents disciples s'attachèrent à lui, et composèrent une petite république très-bien réglée. Plusieurs ont écrit que Numa était de ce nombre, et qu'il demeurait actuellement à Crotone chez Pythagore, lorsqu'il fut élu roi de Rome; mais les bons chronologistes prétendent que cela n'a été avancé sans autre fondement que parce que Pythagore avait des sentiments conformes à ceux de Numa, qui vivait longtemps auparavant.

Pythagore disait qu'entre amis toutes choses étaient communes, et que l'amitié rendait les gens égaux. Ses disciples ne possédaient rien en particulier : ils mêlaient tout leur bien ensemble, et ne faisaient qu'une même bourse. Ils passaient les cinq premières années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais ouvrir la bouche pour dire seulement un mot. Après cette longue et rigoureuse épreuve, il leur était permis de parler, de venir voir Pythagore, et de converser avec lui.

Pythagore avait un air fort majestueux. Il était d'une taille avantageuse, bien fait, et très-beau de visage. Il s'habillait en tout temps d'une belle robe de laine blanche, toujours extrêmement propre. Il n'était sujet à aucune passion. Il gardait perpétuellement un grand secret.

Jamais on ne l'a vu rire, ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne voulait châtier personne quand il était en colère, non pas même seulement donner un coup à un esclave. Ses disciples le prenaient pour Apollon. On venait en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, et de le considérer au milieu de ses disciples. Plus de six cents personnes de différents pays arrivaient toutes les années à Crotone; c'était une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvait avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des lois à plusieurs peuples qui l'en avaient prié. Il était tellement admiré de tout le monde, que

l'on ne faisait aucune différence entre ses paroles et les oracles de Delphes. Il défendait expressément de jurer, et de prendre les dieux à témoin. Il disait que chacun devait s'efforcer d'être tellement honnête homme, que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenait que le monde était animé et intelligent; que l'âme de cette grosse machine est *l'éther*, d'où sont tirées toutes les âmes particulières, tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les âmes étaient immortelles; mais il croyait qu'elles erraient de côté et d'autre dans l'air, et qu'elles s'emparaient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontraient: qu'une âme, par exemple, sortant du corps d'un homme, entrait dans le corps d'un cheval, d'un loup, d'un âne, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson ou de quelque autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune différence; même qu'une âme, sortant du corps de n'importe quel animal, entrait indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendait expressément de manger des animaux. Il croyait qu'on ne faisait pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron ou quelque autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'était les mêmes âmes pour toutes les choses vivantes.

Pythagore, pour persuader tout le monde de sa doctrine de la métempsycose, disait qu'il avait été autrefois Æthalide, et qu'il avait passé pour le fils de Mercure; que c'était pour lors que Mercure lui avait dit de lui demander tout ce qu'il lui plairait, hors l'immortalité, et que ses souhaits seraient accomplis. (Pythagore lui demanda la grâce de se souvenir également bien de toutes les choses qui se passeraient dans le monde, soit pendant sa vie ou pendant sa mort;) et que, depuis ce temps-là, il savait très-exactement tout ce qui était arrivé. Que quelque temps après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe; qu'il se trouva au siége de Troie, où il fut dangereusement blessé par Ménélas. Qu'ensuite son âme passa dans Hermotimus; et que dans ce temps-là, pour convaincre tout

le monde du don que Mercure lui avait fait, il s'en alla dans le pays des Branchides; il entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avait consacré à ce dieu, pour marque de sa victoire. Après Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrhus, et ensuite le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait encore été auparavant le coq de Mycile, et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que, dans les voyages qu'il avait faits aux enfers, il avait remarqué l'âme du poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort. Que pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux; et que les âmes des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois, Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence; il s'enferma dans sa caverne, et après y avoir demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre, et hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple, et dit qu'il revenait des enfers; et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence; le peuple fut fort touché. On s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans Pythagore; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris: les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes; c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des jeux publics; il fit venir à lui par de certains cris un aigle qu'il avait apprivoisé sans qu'on en sût rien; tout le peuple fut fort étonné. Pythagore, pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Pythagore ne sacrifiait jamais que des pains, des gâteaux, et d'autres choses semblables. Il disait que les dieux avaient horreur des victimes sanglantes, et que cela était capable d'attirer

leur indignation sur ceux qui prétendaient les honorer par de tels sacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore, par toutes ces maximes, voulait détourner les hommes de la bonne chère, et les accoutumer à vivre simplement, parce qu'on s'en porte beaucoup mieux, que l'esprit est libre, et en état de faire ses fonctions; et pour donner l'exemple, il ne buvait presque jamais que de l'eau, et ne vivait en tout temps que de pain, de miel, de fruits et de légumes, excepté les fèves, sans qu'on sache aucune bonne raison qui pût l'obliger à respecter cette plante.

Pythagore disait que la vie était semblable à une foire; car comme dans une foire les uns viennent pour s'exercer aux combats, d'autres pour négocier, et d'autres simplement pour regarder; ainsi, dans la vie, les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, et les autres ne cherchent simplement qu'à connaître la vérité.

Il ne voulait pas que personne demandât jamais rien pour soi, parce que chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Il distinguait l'âge de l'homme en quatre parties égales; il disait qu'on était enfant jusqu'à vingt ans, jeune homme jusqu'à quarante, homme jusqu'à soixante, et vieux jusqu'à quatre-vingts; passé cela, il ne comptait plus personne au nombre des vivants.

Il aimait fort la géométrie et l'astronomie; c'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin et l'étoile du soir n'étaient qu'un même astre, et qui a démontré qu'en tout triangle rectangle le carré de l'hypoténuse est égal au carré des deux autres jambes. On dit que Pythagore fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux théorème, que, s'en croyant redevable à l'inspiration des dieux, il voulut en faire éclater sa reconnaissance par une hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent bœufs. Cela est rapporté dans plusieurs endroits, quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore; mais il se pouvait faire que c'était des bœufs faits avec du miel et de la farine, comme en immolaient les pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en était

mort de joie : mais il ne paraît pas, par ce qu'en écrit Laerce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avait grand soin d'entretenir l'amitié et la bonne intelligence entre ses disciples ; souvent, en les instruisant, il leur parlait par certaines paraboles. Il leur disait, par exemple, qu'il ne fallait jamais sauter par-dessus une balance, pour leur faire connaître qu'ils ne devaient jamais s'écarter de la justice : qu'il ne fallait point s'asseoir sur la provision du jour, pour leur marquer qu'on ne devait pas tellement s'arrêter sur le présent, qu'on n'eût aussi quelque soin de l'avenir.

Il les avertissait de passer tous les jours quelque temps en particulier, et de se dire à eux-mêmes : A quoi as-tu employé la journée ? Où as-tu été ? Qu'as-tu fait à propos ? Qu'as-tu fait à contre-temps ?

Il leur recommandait de garder toujours un extérieur modeste et composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvements de joie ou de tristesse ; d'avoir de la tendresse pour leurs parents, de respecter les vieillards ; de prendre de l'exercice, de crainte de devenir trop gras ; de ne point passer toute leur vie dans les voyages ; d'avoir un soin très-particulier d'honorer les dieux, et de leur rendre le culte qui leur est dû.

Le Scythe Zamolxis, esclave de Pythagore, sut si bien profiter des préceptes de son maître, que quand il s'en fut retourné dans son pays, les Scythes lui firent des sacrifices, et le mirent au nombre des dieux.

Pythagore croyait que le premier principe de toutes choses était l'unité ; que de là venaient les nombres, les points ; des points, les lignes ; des lignes, les superficies ; des superficies, les solides ; et des solides, les quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre, dont tout le monde était composé ; et que ces éléments se changeaient perpétuellement les uns dans les autres : mais que rien ne périssait jamais dans l'univers, et que tout ce qui arrivait n'était que des changements.

Il disait que la terre était ronde, et placée au milieu du monde ; qu'elle était habitée en tout sens, et par conséquent

qu'il y avait des antipodes qui marchaient les pieds opposés aux nôtres ; que l'air qui l'environnait était grossier et presque immobile, et que c'était pour cela que tous les animaux qui habitaient la terre étaient mortels, et sujets à la corruption ; qu'au contraire, l'air du haut des cieux était très-subtil et dans une agitation perpétuelle, ce qui faisait que tous les animaux qui le remplissaient étaient immortels, et par conséquent divins ; et qu'ainsi le soleil, la lune et tous les autres astres étaient placés au milieu de cet air subtil et de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce philosophe. Quelques-uns disent que certains disciples, qu'il n'avait pas voulu recevoir, furent tellement indignés de ce refus, qu'ils mirent le feu à la maison de Milon, où était Pythagore. D'autres assurent que c'étaient les Crotoniates qui firent le coup, parce qu'ils craignaient que Pythagore ne voulût se rendre souverain dans leur pays. Quoi qu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout était en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois des Muses à Métaponte, où il se laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il rencontra dans son chemin un champ de fèves qu'il fallait traverser ; que jamais Pythagore ne put s'y résoudre. Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves. Il attendit tranquillement les Crotoniates, qui le massacrèrent avec la plupart de ses disciples. D'autres enfin rapportent que ce n'était pas les Crotoniates, mais qu'après que la guerre fut déclarée entre les Agrigentins et les Syracusains, Pythagore alla au secours des Agrigentins ses alliés ; que les Agrigentins furent mis en fuite, et que c'était là que Pythagore, en se retirant, trouva effectivement un champ de fèves qu'il ne voulut pas traverser, et qu'il aima mieux tendre la gorge aux Syracusains, qui le percèrent de plusieurs coups. La plupart des disciples qui l'accompagnaient furent aussi massacrés ; il ne s'en sauva que très-peu, du nombre desquels fut Architas, de Tarente, qui passa pour le plus grand géomètre de son temps,

HERACLITE.

Florissait dans la 69e olympiade.

Héraclite, d'Éphèse, fils de Blyson, florissait vers la soixante-neuvième olympiade. On l'appelait ordinairement le philosophe ténébreux, parce qu'il ne parlait jamais que par énigmes. Laërce rapporte que c'était un homme plein de lui-même, et qui méprisait presque tout le monde.

Il disait qu'Homère et Archilocus devaient être chassés partout à coups de poing.

Il ne pouvait pardonner aux Éphésiens, qui avaient exilé son ami Hermodorus. Il publiait hautement que tous les hommes de cette ville méritaient la mort, et les enfants, d'être tous bannis, pour expier le crime qu'ils avaient commis en reléguant honteusement leur meilleur citoyen, et le plus grand homme de toute la république.

Héraclite n'avait jamais eu de maître. C'était par ses profondes méditations qu'il devint si habile. Il avait du mépris pour ce que faisaient tous les hommes, et était sensiblement touché de leur aveuglement : cela l'avait rendu si chagrin, qu'il pleurait toujours. Juvénal oppose ce philosophe à Démocrite, qui riait perpétuellement. Il dit que chacun peut aisément censurer, par des ris sévères, les vices et les folies du siècle; mais qu'il s'étonne quelle source pouvait fournir une assez grande quantité d'eau pour suffire aux larmes qui coulaient continuellement des yeux d'Héraclite.

Héraclite n'avait pas toujours été dans les mêmes sentiments. Lorsqu'il était jeune, il disait qu'il ne savait rien; et quand il fut plus avancé en âge, il assurait qu'il savait tout, et que rien ne lui était inconnu. Tous les hommes lui déplaisaient; il fuyait leur compagnie, et allait jouer aux osselets et à d'autres jeux innocents devant le temple de Diane, avec tous les petits enfants de la ville. Les Éphésiens s'assemblaient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disait Héraclite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces

petits enfants? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la république?

Les Éphésiens le prièrent un jour de leur donner des lois, Héraclite ne le voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étaient déjà trop corrompues, et qu'il ne voyait aucun moyen de leur faire changer de vie.

Il disait que les peuples devaient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs lois, que pour la défense de leurs murailles; qu'il fallait être plus prompt à apaiser un ressentiment qu'à éteindre un incendie, parce que les suites de l'un étaient infiniment plus dangereuses que les suites de l'autre : qu'un incendie ne se terminait jamais qu'à l'embrasement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment pouvait causer de cruelles guerres; d'où s'ensuivait la ruine et quelquefois la destruction totale des peuples.

Il s'émut un jour une sédition dans la ville d'Éphèse : quelques-uns prièrent Héraclite de dire devant tout le peuple la manière dont il fallait empêcher les séditions. Héraclite monta dans une chaire élevée; il demanda un verre, qu'il remplit d'eau froide; il y mêla un peu de légumes sauvages; et après avoir avalé cette composition, il se retira sans rien dire. Il voulait faire connaître par là que, pour prévenir les séditions, il fallait bannir le luxe et les délices hors de la république, et accoutumer les citoyens de se contenter de peu.

Héraclite composa un livre *de la Nature*, qu'il fit mettre dans le temple de Diane; il était écrit d'une manière très-obscure, afin qu'il n'y eût que les habiles gens qui le lussent, de peur que, si le peuple y trouvait goût, il ne devînt trop commun, et que cela ne le fît mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire, parce, dit Lucrèce, que personne n'entendait ce qu'il voulait dire. Darius, roi de Perse, en ayant entendu parler, écrivit à l'auteur, pour l'engager à venir demeurer en Perse, et le lui expliquer, lui offrant une récompense considérable, et un logement dans son palais; mais Héraclite le refusa.

Ce philosophe ne parlait presque jamais; et quand quelqu'un lui demandait la raison de son silence, il répondait d'un air chagrin : C'est pour te faire parler. Il méprisait les Athéniens, qui avaient un respect extraordinaire pour lui, et voulait demeurer à Éphèse, où il était méprisé de tout le monde.

Il ne pouvait regarder personne sans pleurer des faiblesses humaines, et du dépit qu'il avait que rien n'était jamais à son gré. La haine qu'il portait à tout le monde fit qu'il résolut de s'en séparer tout à fait; il se retira dans des montagnes affreuses, où il ne voyait personne; il passait sa vie à gémir, et ne mangeait que des herbes et des légumes.

Héraclite croyait que le feu était le premier principe de toutes choses.

Il tenait que ce premier élément, en se condensant, se changeait en air; que l'air, se condensant aussi, devenait eau; qu'enfin l'eau, de la même manière, devenait terre; et qu'en rétrogradant par les mêmes degrés, la terre, en se raréfiant, se changeait en eau, d'eau en air, et d'air en feu, qui était le premier principe de toutes choses.

Que l'univers était fini : qu'il n'y avait qu'un monde; que ce monde était composé de feu, et qu'à la fin il périra par le feu;

Que l'univers était rempli d'esprits et de génies;

Que les dieux n'ont point de providence, et que tout ce qui arrive dans l'univers doit être rapporté au destin;

Que le soleil n'est pas plus grand qu'il nous paraît; qu'il y avait au-dessus de l'air des espèces de barques, dont la partie concave était tournée vers nous; que c'était là où montaient toutes les vapeurs qui s'élèvent de la terre; et que tout ce que nous appelons des astres n'était autre chose que ces petites barques remplies de vapeurs enflammées, qui brillaient de la manière que nous le voyons. Que les éclipses du soleil et de la lune arrivaient lorsque ces petites barques tournaient leur côté concave vers la partie opposée à la terre, et que la raison des différentes phases de la lune était parce que sa barque ne se tournait que peu à peu.

Pour ce qui est de la nature de l'âme, il disait que c'était absolument perdre son temps que de s'amuser à la chercher, puisqu'il était entièrement impossible de la pouvoir jamais trouver, tant elle était cachée.

La vie dure que menait Héraclite lui causa une grande maladie ; il devint hydropique. Il retourna à Éphèse pour se faire traiter ; il alla trouver des médecins ; et comme il ne parlait jamais que par énigme, il leur dit, faisant allusion à sa maladie : Pourrez-vous bien convertir la pluie en un temps sec et serein ? Comme ces médecins n'entendaient pas ce qu'il voulait dire, Héraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs ; il s'enterra dans le fumier, afin de faire évacuer les eaux qui étaient cause de sa maladie ; il s'y enfonça si avant, qu'il ne put jamais s'en retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangèrent dans ce fumier ; et d'autres, qu'il y mourut faute d'avoir pu se débarrasser. Il était pour lors âgé de soixante-cinq ans.

ANAXAGORAS.

Né la 70e olympiade, mort la 88e, âgé de soixante-douze ans.

Anaxagoras, fils d'Hégésibule, connut la physique d'une manière plus étendue que tous les autres philosophes qui l'avaient précédé. Il était de Clazomène, ville d'Ionie, d'une famille fort illustre, tant par son origine que par les grands biens qu'elle possédait ; il florissait vers la soixante-seizième olympiade.

Il fut disciple d'Anaximènes, qui l'avait été d'Anaximander ; et celui-ci de Thalès, que les Grecs reconnaissent pour le premier de leurs sages. Anaxagoras se plaisait tellement à la philosophie, qu'il renonça à toutes sortes d'affaires publiques et particulières pour s'y attacher entièrement. Il abandonna tout ce qu'il avait, de crainte que le soin de ses propres intérêts ne le détournât de l'étude. Ses parents lui remontrèrent qu'il allait laisser périr son bien par sa négligence : cela ne put jamais faire aucune impression sur son esprit. Il se retira

de son pays, et ne songea plus qu'à la recherche de la vérité. Quelqu'un lui reprocha l'indifférence qu'il avait pour sa patrie; il répondit, en montrant le ciel du bout de son doigt : Au contraire, je l'estime infiniment. Il vint demeurer à Athènes, où il transféra l'école ionique, qui avait toujours été établie à Milet depuis le temps de Thalès, auteur de cette secte. Dès l'âge de vingt ans, il commença à y enseigner la philosophie, et continua cet exercice pendant trente ans.

On mena un jour au logis de Périclès un mouton qui avait une corne au milieu du front. Le devin Lampon publia aussitôt que cela signifiait que les deux factions qui partageaient la ville d'Athènes se joindraient, et ne composeraient pl us qu'une même puissance. Anaxagoras dit que c'était parce que le cerveau ne remplissait pas le crâne, qui était ovale, et qui finissait en une espèce de pointe à l'endroit de la tête où commençaient les racines de cette corne. Il fit la dissection de la tête du mouton devant tout le monde; il se trouva que la chose était comme il l'avait dit. Cela fit beaucoup d'honneur à Anaxagoras : mais cela n'en fit pas moins au devin Lampon; car quelque temps après la faction de Thucydide fut abattue, et toutes les affaires de l'État tombèrent entre les mains de Périclès.

On tient qu'Anaxagoras est le premier de tous les Grecs qui a donné au public un système de philosophie. Il a admis pour premier principe l'infini, et une intelligence pour arranger la matière, et en composer tous les êtres qui sont dans le monde. Ce fut le sujet pour lequel les philosophes de son temps l'appelèrent *esprit*. Il n'a pas cru que cette intelligence eût fait la matière de rien, mais seulement qu'elle l'avait arrangée. Dans le commencement, dit-il, toutes choses étaient mêlées ensemble, et ont toujours demeuré dans cette confusion, jusqu'à ce qu'une intelligence les ait séparées, et ait disposé chaque chose dans l'ordre que nous voyons. Ovide a très-bien exprimé ce sentiment au commencement de ses Métamorphoses.

Au reste, Anaxagoras ne reconnaissait point d'autre divi-

nité que cette intelligence qui avait fait le monde; et il était tellement désabusé des faux dieux adorés par toute l'antiquité profane, que Lucien a feint que Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, à cause du mépris qu'il faisait paraître pour lui et pour toutes les autres divinités.

Il tenait qu'il n'y avait aucun vide dans la nature; que tout était plein; et que chaque corps, quelque petit qu'il fût, était divisible à l'infini; en sorte qu'un agent qui serait assez subtil pour diviser suffisamment le pied d'un ciron pourrait en tirer des parties pour couvrir entièrement cent mille millions de cieux, sans qu'il pût jamais épuiser les parties qui resteraient à diviser, vu qu'il en resterait toujours une infinité.

Il croyait que chaque corps était composé de petites particules homogènes; que le sang, par exemple, se formait de petites particules de sang; les eaux, de petites particules d'eau; et ainsi des autres choses. C'était cette similitude de parties qu'il nommait *homœomeria*. Voilà de quelle manière Laërce expose son système.

Sur ce qu'on objectait à Anaxagoras qu'il fallait nécessairement que les corps fussent composés de parties hétérogènes, puisque les os des animaux grossissaient sans que les animaux mangeassent des os; que leurs nerfs croissaient sans qu'ils mangeassent des nerfs; que la masse du sang croissait sans qu'ils bussent du sang : il répondait qu'à la vérité il n'y avait point de corps dans le monde qui fût entièrement composé de parties homogènes; que dans l'herbe, par exemple, il y avait de la chair, du sang, des os et des nerfs, puisque nous voyons que les animaux s'en nourrissent; mais que chaque corps prenait son nom de la matière qui dominait dans sa composition : que, par exemple, afin que certain corps fût appelé du bois ou de l'herbe, il suffisait qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbes, que de toute autre chose, et que les petites particules de bois ou d'herbes fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyait que le soleil n'était autre chose qu'un fer chaud,

dont la masse était plus grosse que tout le Péloponese; que la lune était un corps opaque; qu'elle était habitable, et qu'il y avait des montagnes et des vallées, de même que dans ce monde-ci; que les comètes étaient un amas de plusieurs étoiles errantes, qui se rencontraient par hasard, et qui se séparaient au bout de certains temps; que le vent se formait, lorsque la chaleur du soleil raréfiait l'air; que le tonnerre venait du choc des nuées, et les éclairs, lorsque les nuées ne faisaient seulement que s'entre-frotter; que les tremblements de terre étaient causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines; et que le débordement du Nil n'avait point d'autres causes que les neiges d'Éthiopie qui se fondaient dans de certains temps, et qui formaient des ravines d'eau qui venaient se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagoras a cru que c'était l'air qui était la cause du mouvement des astres; et sur l'objection qu'on lui faisait à l'égard de l'allée et du retour des astres entre les deux tropiques, il répondait que cela se faisait par la pression de l'air, qui poussait et repoussait les astres comme un ressort, lorsqu'ils étaient venus jusqu'à un certain point.

Il tenait que la terre était plate, et que, comme elle était le plus pesant de tous les éléments, elle occupait la partie la plus basse du monde : que les eaux qui coulaient sur sa superficie étaient raréfiées par la chaleur du soleil, qui les changeait en vapeurs, et les élevait jusque dans la moyenne région de l'air, d'où elles retombaient en pluies.

Pendant la nuit, lorsque le temps est serein, on voit dans le ciel une certaine blancheur disposée en cercle, qu'on appelle la Voie lactée. Quelques anciens ont imaginé que c'était un chemin que tenaient les moindres divinités pour aller au conseil du grand Jupiter; d'autres, que c'était le lieu où les âmes des héros s'envolaient après la dissolution de leurs corps. Anaxagoras s'y est trompé, aussi bien que tous les anciens philosophes : il a cru que ce n'était rien qu'une réflexion de la lumière du soleil, qui nous paraissait ainsi, parce qu'il n'y avait entre la voie lactée et la terre aucun astre qui nous pût éclipser cette lumière réfléchie.

Il tenait que les premiers animaux avaient été produits par la chaleur et l'humidité, et qu'ensuite ils avaient conservé leur espèce par la génération.

Une pierre tomba du ciel ; Anaxagoras conclut aussitôt qu'il fallait que les cieux fussent faits de pierres, que la rapidité de la voûte céleste tenait toujours en état ; mais que, si ce mouvement violent venait à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde serait bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberait une pierre du soleil ; cela arriva comme il l'avait prédit : la pierre tomba auprès du fleuve Égos.

Anaxagoras a cru que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre temps serait pleine mer ; et que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre temps serait terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passerait quelque jour sur les montagnes de Lampsaque : Oui répondit-il, à moins que le temps ne manque.

Il faisait consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que, quand on lui demandait le sujet pour lequel il était venu dans ce monde, il répondait que c'était pour contempler le ciel, le soleil, la lune et les autres merveilles.

Quelqu'un lui demanda quel était le plus heureux homme du monde : Ce n'est pas aucun de ceux que tu crois l'être, répondit-il ; et on ne le trouvera jamais que dans le rang de ceux que tu considères comme des malheureux.

Il entendit un jour un homme qui se plaignait de mourir dans un pays étranger : Qu'importe ? lui dit Anaxagoras : il n'y a point d'endroit dans le monde, d'où il n'y ait quelque chemin pour descendre aux enfers.

On lui vint dire un jour que son fils était mort ; il reçut cette nouvelle fort froidement : Je savais bien, dit-il, que je n'avais engendré qu'un mortel. Il alla aussitôt l'ensevelir lui-même.

La considération qu'Anaxagoras avait à Athènes ne dura qu'un temps. Les Athéniens le dénoncèrent devant les magistrats, et l'accusèrent publiquement. Les causes de son accu-

sation sont rapportées diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété, pour avoir osé soutenir que le soleil, qu'on adorait comme un dieu, n'était qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impiété, il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avaient condamné à mort, il n'en parut point plus ému. Il y a longtemps, dit-il, que la nature a prononcé un pareil arrêt contre eux.

Périclès, qui avait été son disciple, prit son parti avec tant de chaleur, qu'il fit modérer sa sentence. On le condamna simplement à cinq talents d'amende, et on l'envoya en exil. Anaxagoras souffrit la disgrâce avec beaucoup de fermeté. Il employa le temps de son bannissement à voyager en Égypte et dans d'autres endroits, pour converser avec les habiles gens, et pour connaître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité, il s'en revint à Clazomène, lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étaient incultes et entièrement abandonnés. Si tout cela n'était péri, dit-il, je serais péri moi-même.

Anaxagoras avait pris un soin particulier de bien instruire Périclès, et lui avait beaucoup servi dans l'administration des affaires. Périclès n'en eut pas toute la reconnaissance possible, et fut accusé d'avoir un peu négligé son maître sur la fin.

Anaxagoras se voyant vieux, pauvre et abandonné, s'enveloppa dans son manteau, et résolut de se laisser mourir de faim. Périclès en fut averti, et il en parut extrêmement affligé; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras; il le pria instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'État, qui allait perdre un si grand homme, et le sien en particulier, parce qu'il allait être privé d'un conseiller si fidèle. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant : O Périclès, lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile!

Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque, et que quand il fut près d'expirer, les principaux de la ville lui demandèrent s'il ne leur voulait rien ordonner. Il leur com-

manda de donner tous les ans congé aux enfants, et de leur permettre de jouer à pareil jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très-longtemps depuis. Anaxagoras était âgé de plus de soixante-douze ans quand il mourut; c'était dans la quatre-vingt-huitième olympiade.

DÉMOCRITE.

Né la troisième année de la 77e olympiade, mort la quatrième année de la 103e, ayant vécu cent neuf ans.

La plus commune opinion est que le philosophe Démocrite était d'Abdère, quoique d'autres assurent qu'il était de Milet, et qu'il ne fut nommé Abdéritain que parce qu'il se retira à Abdère. Il avait d'abord étudié sous des mages et des Chaldéens que le roi Xerxès avait laissés à son père, chez qui il avait logé lorsqu'il vint faire la guerre aux Grecs. Ce fut de ces gens-là que Démocrite apprit la théologie et l'astronomie. Il s'attacha ensuite au philosophe Leucippe, qui lui enseigna la physique. Il avait tant de passion pour l'étude, qu'il passait les jours entiers enfermé lui seul dans une petite cabane au milieu d'un jardin. Un jour son père lui amena un bœuf pour l'immoler, et l'attacha dans un coin de sa cabane; la grande application de Démocrite fit qu'il n'entendit pas ce que son père lui disait, et qu'il ne s'aperçut pas même qu'on eût attaché un bœuf à côté de lui, jusqu'à ce que son père fût revenu une seconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il était, et lui montrer qu'il y avait à côté de lui un bœuf qu'il fallait sacrifier.

Démocrite, après avoir demeuré longtemps sous la discipline de Leucippe, résolut d'aller dans les pays étrangers pour converser avec les habiles gens, et pour tâcher à se remplir l'esprit de toutes sortes de belles connaissances. Il partagea la succession de son père avec ses frères, et prit pour sa part tout ce qu'il y avait d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion : mais cela lui était plus commode par rapport aux dépenses qu'il avait à faire pour ses expériences

philosophiques et pour ses voyages. Il s'en alla en Égypte, où il apprit la géométrie. De là il alla dans l'Éthiopie, dans la Perse, dans la Chaldée. Enfin, la curiosité le porta à pénétrer jusque dans les Indes, pour s'instruire de la science des gymnosophistes. Il aimait à connaître les habiles gens, mais il ne voulait être connu de personne. On dit qu'il avait demeuré quelques jours à Athènes, où il avait vu Socrate, sans s'être fait connaître à lui. C'était son inclination que de vivre caché : quelquefois même il allait loger dans des cavernes et des sépulcres, afin que personne ne pût déterrer l'endroit où il serait. Il se manifesta cependant à la cour du roi Darius; et un jour que ce prince était fort affligé de la mort de celle qu'il aimait le mieux de toutes ses femmes, Démocrite, pour le consoler, lui promit de la faire revivre, en cas que Darius lui pût fournir dans l'étendue de ses États trois personnes à qui il ne fût jamais arrivé rien de désagréable, afin de graver leurs noms sur le tombeau de la reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeait Démocrite. Le philosophe prit sujet de là de faire connaître à Darius qu'il avait grand tort de s'abandonner à la tristesse, puisqu'il n'y avait aucun homme dans tout le monde qui fût exempt de chagrin.

Quand Démocrite fut de retour à Abdère, il vécut fort retiré et très-pauvrement, à cause qu'il avait dépensé tout son bien dans ses expériences et dans ses voyages. Damascus son frère était obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avait une loi qui défendait que ceux qui avaient dissipé leur bien fussent inhumés dans le tombeau de leurs pères. Démocrite, qui était dans le cas, et qui ne voulait pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant tout le peuple un de ses ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet ouvrage si beau, que Démocrite fut aussitôt exempté des rigueurs de la loi. On lui fit présent de cinq cents talents, et on lui érigea des statues dans les places publiques.

Démocrite riait perpétuellement. Ces ris continuels étaient

fondés sur une profonde méditation de la faiblesse et de la vanité humaine, qui nous font concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyait que tout dépendait du hasard et de la rencontre des atomes. Juvénal, faisant allusion à la ville d'Abdère, dont l'air est fort épais et les hommes très-stupides, dit que la sagesse de ce philosophe fait connaître qu'il peut naître de grands personnages dans les lieux mêmes où les peuples sont les plus grossiers. Le même poëte dit que Démocrite riait également de la tristesse comme de la joie des hommes, et il représente ce philosophe comme un esprit ferme que rien ne pouvait ébranler, et comme un homme qui tenait la fortune enchaînée sous ses pieds.

Les Abdéritains, qui le voyaient toujours rire, crurent qu'il était fou. Ils envoyèrent prier Hippocrate de le venir traiter. Hippocrate vint à Abdère avec des remèdes. Il présenta d'abord du lait à Démocrite. Démocrite regarde ce lait, et dit : Voilà du lait de chèvre noire qui n'a encore porté qu'une fois. Cela était effectivement comme il le disait. Hippocrate admira comment il avait pu connaître cela. Il s'entretint quelque temps avec lui. Il fut fort surpris de la grande sagesse et de la science extraordinaire de Démocrite. Il dit que c'étaient les Abdéritains qui avaient besoin d'ellébore, et non pas le philosophe à qui ils en voulaient faire prendre. Hippocrate s'en retourna avec beaucoup d'étonnement.

Démocrite, après son maître Leucippe, croyait que les premiers principes étaient les atomes et le vide ;

Que rien ne se faisait de rien, et qu'aucune chose ne pouvait jamais être réduite à rien ;

Que les atomes n'étaient sujets ni à la corruption ni à aucun autre changement, à cause que leur dureté invincible les mettait à couvert de toute sorte d'altération.

Il prétendait que de ces atomes il s'était formé une infinité de mondes, dont chacun périssait au bout d'un certain temps, mais que de ses débris il s'en composait un autre ;

Que l'âme de l'homme, qu'il croyait être la même chose que l'esprit, était aussi composée du concours de ses ato-

mes, de même que le soleil, la lune et tous les autres astres; que ces atomes avaient un mouvement tournoyant qui était la cause de la génération de tous les êtres; et comme ce mouvement tournoyant était toujours uniforme, c'était le sujet pour lequel Démocrite admettait le destin, et qu'il croyait que toutes choses se faisaient par nécessité.

Épicure, qui a bâti sur les mêmes fondements que Démocrite, et qui ne voulait point admettre cette nécessité-là, a été obligé d'inventer ce mouvement de déclinaison dont il est parlé en sa vie.

Démocrite tenait que l'âme était répandue dans toutes les parties du corps, et que le sujet pour lequel nous avions du sentiment dans toutes ces parties, c'était parce que chaque atome de l'âme correspondait à chaque atome du corps.

Pour ce qui est des astres, Démocrite a cru qu'ils se mouvaient dans des espaces entièrement libres, et qu'il n'y avait point par conséquent de sphères solides auxquelles ils fussent attachés; qu'ils n'avaient qu'un seul et simple mouvement vers l'occident; qu'ils étaient tous emportés par la rapidité d'un tourbillon de matière fluide dont la terre était le centre, et que chaque astre se mouvait d'autant plus doucement, qu'il était plus proche de la terre, à cause que la violence du mouvement de la circonférence s'affaiblissait peu à peu vers le centre; qu'ainsi ceux-là paraissaient se mouvoir vers l'orient, lesquels se meuvent plus lentement vers l'occident; et que comme les étoiles fixes, se mouvant plus rapidement que tous les autres astres, achèvent leur circuit en vingt-quatre heures, le soleil, qui se meut plus lentement, ne l'achève qu'en vingt-quatre heures quelques minutes; et la lune, qui se meut plus lentement que tous les astres, ne l'achève qu'en près de vingt-cinq heures; de sorte qu'elle ne se meut pas, disait-il, de son propre mouvement vers les étoiles plus orientales; mais elle est laissée par les étoiles plus occidentales, qui la viennent rejoindre trente jours après.

On dit que la grande passion que Démocrite avait pour l'é-

tude fit enfin qu'il s'aveugla lui-même, pour se mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain qui renvoyait vers ses yeux les rayons du soleil, dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vue.

Comme Démocrite se sentait accablé de vieillesse et prêt à mourir, il s'aperçut que sa sœur était fort chagrine, parce qu'elle craignait qu'il ne mourût avant les fêtes de Cérès, et que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies de la déesse. Démocrite se fit apporter des pains chauds dont l'odeur lui faisait du bien, et entretenait sa chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passés, Démocrite fit retirer ces pains, et expira aussitôt. Il avait pour lors cent neuf ans, selon la plus commune opinion.

EMPÉDOCLE.

Florissait environ la 84e olympiade.

Empédocle, selon la plus commune opinion, avait été disciple de Pythagore; il naquit à Agrigente, dans la Sicile, où sa famille était l'une des plus considérables de tout le pays. Il avait des connaissances très-singulières dans la médecine. Outre qu'il était bon orateur, il s'appliquait fort à la poésie, et à toutes les choses qui regardaient la religion et le culte des dieux. Les Agrigentins avaient un respect extraordinaire pour lui, et le considéraient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrèce, après avoir rapporté les merveilles qu'on voyait dans la Sicile, dit que les gens du pays publiaient que rien n'était si glorieux pour leur île que d'avoir produit un si grand homme, et qu'ils regardaient ses poésies comme des oracles.

Ce n'était pas sans raison. Plusieurs événements de sa vie avaient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus rapporte que Gorgias Léontin, l'un des principaux disciples de ce philo-

sophe, disait ordinairement qu'il lui avait aidé plusieurs fois à exercer cet art, et il semble qu'Empédocle même ait voulu marquer dans cette poésie qu'il avait quelques connaissances secrètes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes sortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, apaiser les tempêtes, faire venir la pluie et la chaleur, et enfin redonner la vie aux morts et les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents étésiens soufflaient avec tant de violence, que tous les fruits de la terre allaient être perdus sans ressource. Empédocle fit écorcher des ânes, il fit des outres de leurs peaux, et plaça les outres sur le sommet des montagnes et des plus hautes collines. On dit que les vents cessèrent aussitôt, et que toutes choses demeurèrent tranquilles.

Empédocle était fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître; et comme les pythagoriciens avaient horreur des victimes sanglantes, Empédocle, voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec du miel et de la farine, et l'immola aux dieux.

Agrigente, du temps d'Empédocle, était une ville très-considérable; on y comptait huit cent mille habitants; on ne l'appelait simplement que la grande ville par excellence; le luxe et les délices y étaient montés à un très-haut point. Empédocle, parlant des Agrigentins, disait qu'ils se réjouissaient comme s'ils eussent dû mourir le lendemain, et qu'ils bâtissaient de superbes palais comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il était fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter: il préféra toujours une vie particulière à la grandeur du monde et à l'embarras des affaires. Il était fort zélé pour la liberté et pour le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avait invité; quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empédocle voyait qu'on n'apportait point le souper et que personne ne s'en plaignait: cela le chagrina; il voulut faire servir promptement. Celui qui

l'avait invité lui dit : Patience pour un petit moment, j'attends le principal ministre du sénat, qui doit être de notre festin. Dès que ce magistrat fut arrivé, le maître du logis et tous les conviés se retirèrent, pour lui faire place à l'endroit le plus honorable. Il fut aussitôt choisi pour être le roi du festin. Cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur impérieuse et de son esprit tyrannique; il commanda à tous les conviés de boire leur vin tout pur, et ordonna qu'on jetât un plein verre dans le nez de tous ceux qui refuseraient de boire ainsi. Empédocle ne dit rien sur-le-champ : le lendemain, il fit assembler le peuple; il accusa hautement et celui qui avait invité, et celui qui avait été si impérieux dans le festin; il fit connaître à tout le monde que c'était là un commencement de tyrannie, et qu'une telle violence était contraire aux lois et à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un et l'autre, il les tua tous les deux sur-le-champ. Il eut le crédit de faire casser le conseil des mille; et comme il favorisait le peuple, il fit ordonner que les magistrats seraient changés tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le médecin Acron demanda au sénat un lieu pour ériger un monument en l'honneur de son père, qui avait excellé dans sa profession, et qui avait été le plus habile médecin de son temps. Empédocle se leva au milieu de l'assemblée, et détourna le peuple d'accorder ce qu'on lui demandait, parce qu'il croyait que cela était contraire à l'égalité, qu'il voulait qu'on observât exactement, afin d'empêcher que personne ne s'élevât au-dessus des autres; ce qui était, à son avis, le fondement de la liberté publique.

La peste pendant un certain temps désola Selinunte. Tout le monde y languissait : les femmes même y accouchaient avant leur terme. Empédocle connut que cette maladie ne venait que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux, qu'il fit décharger dans la rivière de Selinunte. Cela empêcha la corruption des eaux; la peste cessa aussitôt. Les gens de Selinunte en firent de grands festins de réjouissance. Empé-

docle parut en ce temps-là à Selinunte ; tout le monde s'assembla, on lui fit des sacrifices, et on lui rendit des honneurs divins, auxquels il était fort sensible.

Empédocle admettait pour premier principe les quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu.

Il tient qu'il y a entre ces éléments une liaison qui les unit, et une discorde qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans une perpétuelle vicissitude, mais que rien ne périssait ; que cet ordre avait été de toute éternité, et qu'il durerait toujours ;

Que le soleil était une grosse masse de feu, que la lune était plate et de figure d'un disque ;

Que le ciel était fait d'une matière semblable à du cristal.

Quant à l'âme, il croyait qu'elle passait indifféremment dans toutes sortes de corps ; et il assurait qu'il se souvenait clairement d'avoir été petite fille, ensuite poisson, après oiseau ; et même il avait aussi été plante.

La mort de ce philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que, comme il avait une envie extraordinaire de se faire passer pour un dieu, et qu'il voyait quantité de gens assez disposés à le croire, il résolut de soutenir cette grande opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que, quand il commença à se sentir incommodé de la vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose qui parût miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente, nommée Pantée, qui était abandonnée de tous les médecins et prête à expirer, il prépara un sacrifice solennel, où il invita plus de quatre-vingts personnes ; et pour leur faire croire à tous qu'il était disparu, dès que le festin fut fini, et que chacun fut allé se reposer les uns sous des arbres et les autres ailleurs, Empédocle monta sans rien dire au haut du mont Etna, et se jeta au milieu des flammes. Horace, parlant de cette fin, dit :

> Deus immortalis haberi
> Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ethnam
> Insiluit[1].

Empédocle était un homme fort sérieux ; il portait toujours

[1] *De Art. poet.*, v. 463.

une longue chevelure, avec une couronne de laurier sur sa tête. Il ne marchait jamais dans les rues sans se faire accompagner de beaucoup de personnes. Il imprimait du respect à tous ceux qu'il rencontrait. Chacun se trouvait heureux de le pouvoir rencontrer sur son chemin. Il avait en tout temps des sandales d'airain dans ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejeta une de ses sandales, qui fut retrouvée par la suite, et qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empédocle, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un dieu, fit connaître qu'il n'était qu'un charlatan.

Entre autres bonnes qualités, il était excellent citoyen, et fort désintéressé. Après la mort de Meton son père, quelqu'un voulut usurper la tyrannie à Agrigente. Empédocle fit promptement assembler le peuple, apaisa la sédition, et empêcha que l'affaire n'allât plus loin; et pour marquer combien il avait de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien avec ceux qui en avaient moins que lui.

Ce philosophe florissait vers la quatre-vingt-quatrième olympiade. Les Agrigentins lui érigèrent une statue, et ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieux, mais on ne sait pas précisément à quel âge.

SOCRATE.

Né la quatrième année de la 77e olympiade, mort la première année de la 95e, après avoir vécu soixante-dix ans.

Socrate, qui, de l'aveu de toute l'antiquité, a passé pour le plus vertueux et le plus éclairé des philosophes du paganisme, fut citoyen d'Athènes, du bourg d'Alopèce. Il naquit la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade, et eut pour père Sophronisque, qui était sculpteur en pierre, et pour mère Phanarète, qui était accoucheuse. Il étudia la philosophie d'abord sous Anaxagoras, et ensuite sous Archélaüs le physicien. Mais considérant que toutes ces vaines spéculations sur les choses de la nature ne menaient à rien d'utile,

et ne contribuaient point à rendre le philosophe plus homme de bien, il s'attacha à étudier ce qui regardait les mœurs, et fut, pour ainsi dire, le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs, comme le remarque Cicéron au troisième livre des Questions Tusculanes.

Il en avait parlé encore plus expressément, et d'une manière plus étendue, dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : « Il me paraît, et c'est une opinion sur laquelle tout « le monde convient assez, que Socrate est le premier qui, re- « tirant la philosophie de la recherche des secrets cachés de la « nature, à quoi tout ce qu'il y avait eu de philosophes avant « lui s'étaient uniquement attachés, l'avait ramenée et appli- « quée à ce qui touche les devoirs de la vie commune; de « sorte qu'il ne s'occupait qu'à examiner les vertus et les vices, « et en quoi consistait le bien ou le mal; disant que ce qui « regardait les astres était fort au-dessus de nos lumières, et « que, quand nous serions plus à portée que nous ne sommes « de ces connaissances, elles ne pouvaient contribuer en rien « à régler notre conduite. »

Il fit donc son unique étude de cette partie de la philosophie qui concerne les mœurs, et qui s'étend à tous les âges et à toutes les conditions de la vie; et cette nouvelle manière de philosopher fut d'autant mieux reçue, que celui qui en était l'inventeur prêchait lui-même d'exemple, s'appliquant à remplir, le plus régulièrement qu'il lui était possible, tous les devoirs d'un bon citoyen, soit en paix, soit en guerre.

De tous les philosophes qui ont eu de la réputation, il est le seul, comme l'a remarqué Lucien, dans son dialogue du Parasite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux campagnes, et dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il paya de sa personne, et se montra homme de courage. Dans l'une il sauva la vie à Xénophon, qui, étant tombé de cheval en faisant la retraite, aurait été tué par les ennemis, si Socrate, le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée, et porté durant plusieurs stades, jusqu'à ce que le cheval, qui s'était échappé, eût été repris. C'est Strabon qui

rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entièrement défaits et mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, et montra si bonne contenance, que ceux qui poursuivaient les fuyards, le voyant prêt à tout moment à tourner face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rend Athénée.

A ces deux expéditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athènes, en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres philosophes, qui tous avaient employé une partie de leur vie à voyager, pour acquérir de nouvelles connaissances en conférant avec les savants de tous les pays. Mais comme le genre de philosophie auquel Socrate s'était borné portait l'homme plutôt à travailler à se connaître lui-même, qu'à se charger l'esprit de connaissances fort inutiles pour le réglement des mœurs, il se crut dispensé de tous ces grands voyages, où il n'aurait rien appris de plus que ce qu'il pouvait apprendre à Athènes au milieu de ses compatriotes, à la réforme desquels il croyait d'ailleurs qu'il était plus juste qu'il travaillât, qu'à celle des étrangers. Et comme la philosophie morale est une science qui s'enseigne plus par exemples que par discours, il se fit une loi de suivre dans la pratique tout ce que la droite raison et la vertu la plus rigide exigerait de lui. Ce fut suivant cette maxime qu'ayant été mis au nombre des sénateurs de la ville, et ayant prêté le serment de dire son avis selon les lois, il refusa constamment de souscrire à l'arrêt par lequel le peuple avait, au préjudice des lois, condamné à mort neuf capitaines; et quoique le peuple s'en formalisât, et que plusieurs même des plus puissants lui fissent de grandes menaces, il persista toujours dans son sentiment, ne croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment, pour complaire au peuple.

Nous ne savons point qu'il ait été en charge hors cette unique fois; mais, tout particulier qu'il était, il s'attira tant de considération à Athènes par sa probité et par ses vertus, qu'il y était plus respecté que les magistrats mêmes. Quant à ce qui regardait sa personne, il en était assez soigneux, et blâmait

ceux qui ne tenaient compte d'eux-mêmes, ou qui affectaient de la négligence à cet égard. Il était propre sur lui, toujours mis d'une manière convenable et décente; tenant un juste milieu entre ce qui pouvait passer pour grossièreté et rusticité, et ce qui pouvait sentir le faste ou la mollesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune, il se tint toujours dans les termes d'un désintéressement parfait, ne prenant rien de ceux qui venaient l'entendre; en quoi sa conduite faisait la condamnation des autres philosophes, qui étaient dans l'usage de vendre leurs leçons, et de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas prix, selon qu'ils étaient plus ou moins en réputation. Aussi Socrate avait-il coutume de dire, comme le rapporte Xénophon, qu'il ne concevait pas comment un homme qui faisait profession d'enseigner la vertu pouvait songer à en tirer quelque profit : comme si de s'acquérir un honnête homme, et de se faire un bon ami de son disciple, n'était pas le plus riche avantage et le profit le plus solide qu'on pût retirer de ses soins.

Ce fut au sujet de ce désintéressement de Socrate, qu'un certain sophiste, nommé Antiphon, qui voulait décrier une morale qu'il n'avait pas envie de pratiquer, lui dit un jour qu'il avait raison de ne prendre rien de ceux qu'il instruisait, et qu'en cela il faisait voir qu'il était véritablement honnête homme. Car, disait le sophiste, s'il était question de vendre votre maison, vos habits ou quelques-uns de vos meubles, bien loin de les donner pour rien ou pour peu de chose, vous tâcheriez de les vendre leur juste valeur, et vous ne les donneriez pas pour un denier moins. Mais parce que vous êtes convaincu vous-même que vous ne savez rien, et que par conséquent vous êtes hors d'état d'instruire les autres, vous vous feriez conscience de vous faire payer de ce que vous ne pouvez leur apprendre, ce qui fait plutôt l'éloge de votre probité que de votre désintéressement.

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre, en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées d'une manière ou honnête ou non honnête, et que faire présent de quel-

ques fruits de son jardin à un ami, ou les lui vendre, sont deux choses fort différentes. Au reste, il ne faut point s'imaginer que Socrate tint classe à la manière des autres philosophes, qui avaient un lieu fixe et marqué où ils assemblaient leurs disciples, et où ils leur donnaient des leçons à certaines heures. La manière de philosopher de Socrate ne consistait qu'en conversation avec ceux qui se trouvaient avec lui, en quelque temps et en quelque lieu que ce fût.

Un des principaux chefs dont Mélitus accusa Socrate fut de ce qu'au lieu de reconnaître pour dieux ceux qui étaient tenus pour tels à Athènes, il y introduisait de nouvelles divinités; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse et moins fondée, puisque la règle que Socrate s'était prescrite sur cela à lui-même, et qu'il donnait à ceux qui le consultaient, était de se conformer à l'oracle d'Apollon de Delphes, lequel, consulté sur la manière dont on devait honorer les dieux, répondit que chacun devait le faire à la manière et selon les cérémonies qu'on pratiquait dans son pays. C'est ce que faisait Socrate, offrant et sacrifiant aux dieux du peu qu'il avait; et quoique ce qu'il leur présentait fût peu de chose, il prétendait mériter autant auprès d'eux que ceux qui leur faisaient les plus riches offrandes, parce qu'il faisait cela selon son pouvoir, et qu'il ne pouvait se persuader que les dieux eussent plus d'égards aux grands qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisait. Il croyait au contraire que les dieux n'avaient rien de plus agréable que d'être honorés par les gens de bien.

Rien n'est plus simple ni en même temps plus religieux que la prière dont il usait envers les dieux, ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeraient eux-mêmes lui être bon et utile; car disait-il, de leur demander des richesses et des honneurs, c'est comme si on leur demandait la grâce de donner bataille, ou de jouer aux dés, sans savoir quelle pourrait être l'issue du jeu ou de la bataille.

Bien loin de détourner du culte des dieux ceux qui le fréquentaient, il se faisait au contraire un devoir d'y ramener

ceux qui manquaient de religion. Xénophon rapporte sur cela la manière dont il s'y prit pour inspirer de la piété envers les dieux à un certain Aristodemus, qui faisait profession de ne leur rendre aucun honneur, et qui se moquait même de ceux qui leur sacrifiaient. Quand on lit dans Xénophon tout ce que Socrate dit en cette occasion sur la providence des dieux à l'égard des hommes, on est surpris qu'un philosophe qui a toujours vécu au milieu du paganisme ait pu avoir des pensées si saines et si justes sur ce qui regarde la divinité.

Il était pauvre, mais si content dans sa pauvreté, que, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présents que ses amis et ses disciples voulaient le forcer de recevoir, il les renvoya toujours, au grand déplaisir de sa femme, qui ne goûtait point du tout cette philosophie. Sa manière de vivre, pour la nourriture et pour les habits, était si dure, que le sophiste Antiphon, dont nous avons déjà parlé, lui reprochait quelquefois qu'il n'y avait point d'esclave si misérable qui pût s'en contenter et y tenir : car, disait-il, votre nourriture est la plus chétive du monde; d'ailleurs, non-seulement vous êtes toujours très-pauvrement vêtu, mais vous n'avez jamais qu'une même robe hiver et été, et rien par-dessus cette robe; avec cela vous allez toujours nu-pieds. Mais Socrate lui fit voir qu'il se trompait, s'il croyait que la félicité ne se trouvait que dans l'abondance et les délices; et que, tout pauvre qu'il lui paraissait, il était plus heureux que lui. J'estime, disait-il, que comme n'avoir besoin de rien est une prérogative qui n'appartient qu'aux dieux, aussi moins on a de besoins, et plus on approche de la condition des dieux.

Il n'était pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, surtout dans une ville comme Athènes, où cet exemple devait paraître fort extraordinaire; car ceux mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu ne sauraient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui mérita bientôt l'estime universelle de ses concitoyens, et attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préféraient le plaisir de l'entendre et de

converser avec lui, aux amusements les plus agréables. L'attrait était d'autant plus grand du côté de Socrate, qu'il joignait à une austérité très-rigide pour lui-même, toute la douceur et la complaisance possible pour les autres. La première chose qu'il tâchait d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutaient était la piété et le respect pour les dieux; ensuite il les portait autant qu'il pouvait à la tempérance et à l'éloignement des voluptés, leur représentant comment elles privaient l'homme du plus riche trésor dont il fût maître, c'est-à-dire de la liberté. Sa manière de traiter la morale était d'autant plus séduisante, que le tout se faisait par manière de conversation et sans aucun dessein formé; car, sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachait au premier qui se présentait, et que le hasard fournissait. Il faisait d'abord une question, comme un homme qui cherche à s'instruire, et ensuite, profitant de ce qu'on lui accordait dans les questions qu'il faisait, il amenait les gens à la proposition contradictoire de celle qu'il avait établie au commencement de la dispute. Il passait une partie de la journée à ces sortes de conférences de morale, où tout le monde était bien venu, et dont jamais personne ne partit, selon le témoignage de Xénophon, sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, cependant il est aisé de juger et du fond de sa morale et de la manière dont il la traitait, par ce qui s'en trouve dans Platon et dans Xénophon. La conformité qui se remarque, surtout pour la manière de disputer, dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate, est une preuve certaine de la méthode qu'il suivait. On ne peut pas dire la même chose pour le fond, surtout à l'égard de Platon, qui lui en prêtait quelquefois, comme Socrate le dit un jour, après avoir lu son dialogue de Lysis; mais il y a lieu de juger que Xénophon était plus fidèle; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversation et de dispute entre Socrate et un autre interlocuteur, il déclare qu'il le fait comme historien, qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui por-

tait tout le monde à honorer les dieux, et qui prêchait pour ainsi dire aux jeunes gens l'éloignement de tout vice, a pu être condamné à mort comme impie envers les dieux reconnus à Athènes, et comme corrupteur de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un temps de désordre, et sous le gouvernement séditieux des trente tyrans; et voici ce qui y donna occasion.

Critias, le plus puissant de ces trente tyrans, avait été autrefois disciple de Socrate aussi bien qu'Alcibiade; mais s'étant tous deux lassés d'une philosophie dont les maximes ne cadraient pas avec leur ambition et leur intempérance, il l'abandonnèrent enfin. Pour Critias, de disciple qu'il avait été de Socrate, il devint son plus grand ennemi, à cause de la fermeté avec laquelle Socrate lui reprochait une passion honteuse, et des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa; de sorte que Critias, devenu l'un des trente tyrans, n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate, qui d'ailleurs, ne pouvant souffrir leur tyrannie, parlait contre eux avec beaucoup de liberté. Car, voyant qu'ils faisaient mourir tous les jours beaucoup de citoyens et des principaux, il ne put s'empêcher de dire, dans une compagnie, que si celui à qui on aurait donné des vaches à garder les ramenait tous les jours plus maigres et en plus petit nombre, on trouverait étrange s'il n'avouait pas lui-même qu'il était très-mauvais vacher. Critias et Chariclès, deux des principaux des trente tyrans, qui sentirent bien que la comparaison tombait sur eux, firent d'abord une loi par laquelle il était défendu d'enseigner dans Athènes l'art de discourir; et, quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art, cependant on voyait bien que c'était à lui qu'on en voulait, et qu'on prétendait par là lui ôter la liberté de conférer sur des points de morale, selon sa coutume, avec ceux qui le fréquentaient.

Il alla trouver lui-même les deux auteurs de la loi, pour la leur faire expliquer; mais comme il les embarrassait par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendaient d'entrer en conversation avec les jeunes

gens; et sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendaient l'âge des jeunes gens, ils déclarèrent qu'ils comprenaient sous ce nom tous ceux qui étaient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hasard me demande où est Chariclès? où est Critias? Oui, dit Chariclès; mais, ajouta Critias, on te défend surtout un tas d'artisans, qui ont les oreilles fatiguées de tes discours. Mais, reprit Socrate, si ceux qui me suivront me demandent ce que c'est que pitié et justice? Oui, répondit Chariclès; et les vachers aussi, te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en fallut pas davantage à Socrate pour connaître ce qu'il devait craindre de la part de ces deux tyrans, et que sa comparaison des vaches les avait irrités au dernier point.

Mais parce que, dans la réputation de vertu où était Socrate, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer et l'appeler en jugement, on crut qu'il fallait commencer par le décréditer dans le public; et c'est ce qu'on opéra par la comédie d'Aristophane, intitulée *les Nuées*, où l'on fait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paraître juste ce qui est injuste. La comédie ayant eu son effet par le ridicule qu'elle jeta sur Socrate, Mélitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxait, 1° de ne point reconnaître les dieux qu'on honorait à Athènes, et d'en introduire de nouveaux; 2° de corrompre la jeunesse, c'est-à-dire de lui enseigner à ne point respecter leurs parents ni les magistrats. L'accusateur requérait que pour ces deux crimes il fût condamné à mort.

Quelque animés que fussent contre Socrate les trente tyrans, et surtout Critias et Chariclès, il est certain qu'ils auraient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même; mais l'intrépidité et la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende, parce que ç'aurait été s'avouer coupable en quelque sorte, et surtout la fermeté avec laquelle il parla aux juges, lorsque, interpellé par eux de dire lui-même

à quelle peine il reconnaissait devoir être condamné, il leur dit hautement qu'il croyait mériter d'être nourri le reste de sa vie aux dépens du public dans l'hôtel de ville; tout cela aigrit de nouveau les esprits des trente tyrans, qui le firent condamner à mort: Un philosophe très-éloquent, nommé Lysias, lui avait composé une apologie, afin qu'il s'en servît et la prononçât quand il paraîtrait devant les juges. Socrate, après l'avoir entendue, avoua qu'elle était fort bonne; mais il la lui remit, disant qu'elle ne lui convenait pas. Mais pourquoi, reprit Lysias, ne vous conviendrait-elle pas, puisque vous la trouvez bonne? Eh! mon ami, répondit-il, des habits et des souliers ne peuvent-ils pas être très-bons, et cependant n'être pas bons pour moi? C'est qu'en effet, quoique l'apologie fût très-belle et très-forte, elle était tournée d'une manière qui ne convenait point à la droiture et à la candeur de Socrate. Socrate, ayant été condamné à mort, fut mené en prison, où quelques jours après il mourut, ayant avalé de la ciguë : c'était la manière dont on faisait mourir pour lors ceux qui étaient condamnés à la mort chez les Athéniens.

Diogène Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois; mais, des deux femmes qu'il lui donne, on ne connaît guère que la fameuse Xantippe, de laquelle il eut un fils nommé Tamproclès, et qui s'est rendue célèbre par sa mauvaise humeur, et par l'exercice qu'elle donna à la patience de Socrate. Il disait qu'il l'avait prise pour femme, parce qu'il était persuadé que, s'il pouvait parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouverait plus rien qui lui fût insupportable.

Socrate prétendait avoir un génie qui le dirigeait par des inspirations secrètes en certaines occasions. Platon, Xénophon et d'autres anciens auteurs en font mention. Plutarque, Apulée et Maxime de Tyr, ont fait chacun un livre exprès sur ce génie ou démon de Socrate. Il mourut la première année de la quatre-vingt-quinzième olympiade, à l'âge de soixante-dix ans.

PLATON.

Né la première année de la 88e olympiade, mort la première de la 108e, âgé de quatre-vingt et un ans.

Platon, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le divin, était d'une des plus illustres familles d'Athènes, où il naquit dans la quatre-vingt-huitième olympiade. Il descendait de Codrus par son père, qui se nommait Ariston, et de Solon par sa mère, qui s'appelait Perictione. Pour lui, on le nomma d'abord Aristoclès; mais depuis, parce qu'il était de haute taille et assez replet, et surtout qu'il avait un grand front et les épaules larges, il fut nommé Platon, et ce surnom lui demeura.

On raconte que, durant qu'il était encore au berceau, des abeilles répandirent du miel sur ses lèves; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse par laquelle il se distingua au dessus de tous les Grecs. Il s'appliqua à la poésie durant sa jeunesse, et fit quelques élégies et deux tragédies; mais il jeta tout cela au feu, dès qu'il eut pris la résolution de se donner à la philosophie. Il avait vingt ans lorsque son père le présenta à Socrate pour le former. Socrate avait eu la nuit d'auparavant un songe, où il lui avait paru qu'il tenait dans son sein un jeune cygne, qui, après que les plumes lui furent venues, avait déployé ses ailes, et d'un vol hardi s'était élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Ce philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon, à qui il en fit l'application, et que ce ne fût un présage de l'étendue de la réputation que son élève devait avoir un jour. Il demeura fidèlement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut; mais, après sa mort, il s'attacha à Cratyle, qui suivait les sentiments d'Héraclite, et à Hermogènes, qui suivait ceux de Parménide. A l'âge de vingt-huit ans il alla à Mégare, pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De là, étant allé à Cyrène, il y étudia les mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie

pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là, qui étaient Philsolaüs, Architas de Tarente, et Eurytus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avait pu apprendre de ces grands maîtres ; il alla encore en Égypte, pour s'instruire auprès des docteurs et des prêtres du pays ; et il avait même le dessein de passer aux Indes, et de consulter les mages, si les guerres qu'il y avait alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Étant revenu à Athènes après toutes ces courses, il établit sa demeure dans un canton appelé l'Académie, lieu malsain, et qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint et de santé. Le remède opéra en effet ; car il y eut d'abord une fièvre quarte qui lui dura un an et demi ; mais il fit si bien, par sa sobriété et son régime, qu'il surmonta cette fièvre, et que sa santé en fut ensuite plus forte et plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre : la première à Tanagre, la seconde à Corinthe, et la troisième à Délos ; et dans cette dernière guerre son parti eut la victoire. Il fut aussi trois fois en Sicile : la première par curiosité et en partie pour y voir par lui-même les embrasements du mont Etna : il avait quarante ans pour lors ; et il alla à la cour du vieux Denys le tyran, qui avait souhaité de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla sur sa tyrannie pensa lui coûter la vie, qu'il lui aurait fait perdre, si Dion et Aristomène n'eussent demandé grâce pour lui. Mais il le mit du moins entre les mains de Polydès, ambassadeur des Lacédémoniens auprès de lui, et qu'il chargea de le vendre comme un esclave. Cet ambassadeur le mena à Égine, où il le vendit. Ceux d'Égine avaient fait une loi par laquelle il était défendu, sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans leur île. Ce fut sous prétexte de cette loi qu'un certain Charmander l'accusa comme coupable de mort ; mais quelques-uns ayant allégué que la loi avait été faite contre des hommes, et non pas contre des philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction, et l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui, Anniceris,

de Cyrène, s'étant trouvé pour lors dans le pays, il l'acheta au prix de vingt mines, et le renvoya à Athènes pour le rendre à ses amis. Pour Polydès, le Lacédémonien, qui l'avait vendu le premier, il fut défait par Chabrias, et périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avait fait souffrir au philosophe Platon, comme on prétend qu'un démon le lui déclara à lui-même. Le vieux Denys, sachant qu'il était retourné à Athènes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui en le décriant; il lui en écrivit même pour lui demander grâce en quelque sorte. Platon lui répondit qu'il pouvait se tenir tranquille là-dessus, et que la philosophie lui donnait trop d'occupation pour lui laisser le temps de penser à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avait été abandonné par Denys le tyran: Ce n'est point Denys, dit-il, qui a abandonné Platon; c'est Platon qui a abandonné Denys.

Il passa une seconde fois en Sicile durant le règne de Denys le jeune, espérant de réduire ce tyran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur; mais après y avoir fait un séjour de quatre mois, comme il vit que ce tyran, loin de profiter de ses leçons, avait exilé Dion, et continuait à exercer sa tyrannie sur le même pied que son père, il retourna à Athènes, malgré les instances du tyran, qui avait toutes sortes d'égards pour lui, et qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisième fois, pour demander au tyran le retour de Dion, et l'engager à se dépouiller de la puissance souveraine; mais comme Denys, après lui avoir promis de le faire, n'en venait point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, et l'irrita tellement, qu'il courut risque de sa vie; et peut-être l'aurait-il perdue, si Architas de Tarente n'eût envoyé un ambassadeur exprès pour le redemander au tyran, avec un vaisseau pour le ramener. Denys, à la prière d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer, mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira alors à Athènes, pour n'en plus sortir : il y fut reçu avec des distinctions extraordinaires; mais,

quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le gouvernement, il le refusa, ne croyant point qu'il y eût rien de bon à y faire au milieu du déréglement des mœurs qui avait prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il était dans toute la Grèce, que ce qui lui arriva aux jeux olympiques. Il y fut reçu comme un dieu descendu du ciel; et tous ces différents peuples de la Grèce, toujours si avides de spectacles, et que la magnificence des jeux olympiques y avait attirés de tous côtés, abandonnèrent et les courses de chariots, et les combats des athlètes, pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avaient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le célibat, et se tint toujours dans les règles de la continence et de la sobriété la plus exacte. Il était si retenu, même dès sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire que fort modérément; et il fut toujours si maître de ses passions, qu'on ne le vit jamais en colère. Sur quoi on raconte qu'un jeune homme qui avait été élevé près de lui, étant ensuite retourné chez ses parents, fut si surpris un jour de voir son père en colère, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais rien vu de semblable chez Platon. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu ému contre un de ses esclaves qui avait fait une faute considérable. Il le fait châtier par un autre; en disant que, comme il était un peu en colère, il n'était pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique et d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, il avait cependant de la douceur et une sorte d'enjouement, et se plaisait à faire de petites railleries innocentes. Il conseillait quelquefois à Xénocrate et à Dion, dont le caractère lui paraissait trop sévère, de sacrifier aux Grâces, pour devenir d'une humeur plus douce et plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe, son neveu du côté de Potone, sa sœur, qui avait épousé Eurimédon; Xénocrate Chalcédonien, et le célèbre Aristote. On prétend que Téophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthène le regarda toujours comme son maître. En effet, ce dernier s'étant retiré dans un asile,

pour se sauver des mains d'Antipater; comme Archias, qu'Antipater avait envoyé pour le prendre, lui promettait la vie pour l'engager à sortir de son asile : A Dieu ne plaise, dit-il, qu'après avoir entendu Xénocrate et Platon sur l'immortalité de l'âme, je puisse préférer une vie honteuse à une mort honnête! On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples : l'une fut Lasthénie de Mantinée, et l'autre Axiothée de Phyasie, qui toutes deux avaient coutume de porter des habits d'homme, comme plus convenables à la philosophie, dont elles faisaient profession. Il faisait tant de cas de la géométrie, et la croyait si nécessaire à un philosophe, qu'il avait fait mettre cette inscription au-dessus du vestibule de l'Académie : *Que personne n'entre ici, s'il n'est versé dans la géométrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres, qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. On peut diviser ces dialogues en trois espèces : dans les uns, il réfute les sophistes; dans d'autres, il cherche à instruire la jeunesse; et la troisième espèce est de ceux qui sont propres aux personnes déjà mûres. Il y a encore une autre distinction à faire entre ces dialogues; car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses lettres, dans ses livres des Lois, et dans son *Epinomis*, il le donne comme sa véritable et propre doctrine; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntés, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parménide ou de Zénon, il ne le donne que comme probable, et sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans ses dialogues soit tout à fait dans le goût et selon la méthode que suivait Socrate en disputant, il ne faut pas croire pourtant que ce soient toujours les véritables sentiments de Socrate, puisque ce philosophe, ayant lu le dialogue intitulé *Lysis, de l'Amitié*, que Platon avait composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inscrire en faux sur ce dialogue, en disant : « Dieux immortels! que ce jeune « homme m'en fait dire à quoi je n'ai jamais pensé! »

Le style de Platon, selon le témoignage d'Aristote, son disciple, tenait pour ainsi dire le milieu entre l'élévation de la

poésie et la simplicité de la prose. Cicéron le trouvait si noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que si Jupiter avait voulu parler le langage des hommes, il ne se serait pas exprimé autrement que Platon. Panætius avait coutume de l'appeler l'Homère des philosophes; ce qui revient assez au jugement qu'en porta depuis Quintilien, qui, en parlant de son éloquence, la traite de divine et d'homérique.

Il se fit un système de doctrine composé des opinions de trois philosophes. Il donna dans les sentiments d'Héraclite pour ce qui regarde la physique et les choses qui tombent sous les sens; il suivit Pythagore dans la métaphysique, et ce qui ne tombe que sous l'intelligence. Pour ce qui touche la politique et la morale, il mettait Socrate au-dessus de tout, et s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon, selon ce que rapporte Plutarque au premier livre des Opinions des Philosophes, chap. III, admettait trois principes, Dieu, la matière et l'idée: Dieu, comme l'intelligence universelle; la matière, comme le premier suppôt de la génération et de la corruption; l'idée, comme une substance incorporelle, et résidente dans l'entendement de Dieu. Il reconnaissait à la vérité que le monde était l'ouvrage d'un Dieu créateur; mais il n'entendait pas, par le nom de création, une création proprement dite : car il supposait que Dieu n'avait fait que former et bâtir pour ainsi dire le monde d'une manière préexistante, et qui était de toute éternité, de sorte que ce Dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le chaos, et en donnant une forme à une matière brute, que ce que sont un architecte et des maçons qui, en taillant et en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maison.

On a toujours cru que Platon avait eu connaissance du vrai Dieu, soit par les lumières de son esprit, soit par celles qu'il avait pu tirer des livres des Hébreux; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ces philosophes dont parle saint Paul, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans la vanité de leurs sentiments.

En effet, il établit dans son *Epinomis* trois sortes de dieux, des dieux supérieurs, des dieux inférieurs, et des dieux mitoyens. Les supérieurs, selon lui, habitent le ciel, et sont si élevés au-dessus des hommes, et par l'excellence de leur nature et par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des dieux mitoyens, qui habitent l'air et qu'il appelle démons. Ceux-ci sont comme les ministres des dieux supérieurs à l'égard des hommes; ils portent aux hommes les ordres des dieux, et portent aux dieux les offrandes des hommes; ils gouvernent le monde, chacun dans son département, président aux oracles et aux divinations, et sont les auteurs de tous les miracles qui se font et des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence que Platon n'a imaginé cette seconde espèce de dieux que sur ce qui est dit des anges de l'Écriture, dont il avait eu quelque connaissance. Il admet encore une troisième espèce de dieux, mais inférieurs aux seconds; il les place dans les rivières; il se contente de les qualifier de demi-dieux, et leur donne le pouvoir d'envoyer des songes, et de faire d'autres merveilles comme les dieux mitoyens. Il prétend même que tous les éléments et toutes les parties de l'univers sont remplis de ces demi-dieux, qui, selon lui, se font voir quelquefois, et se dérobent ensuite à notre vue. Voilà vraisemblablement sur quoi sont fondés les sylphes, les salamandres, les ondins et les gnomes de la cabale.

Platon enseignait aussi la métempsycose, qu'il avait prise de Pythagore, et ensuite tournée à sa manière, comme on peut le voir dans ses dialogues intitulés *Phèdre, Phœdon*, *Timée* et autres. Quoique Platon ait fait un fort beau dialogue sur l'immortalité de l'âme, cependant il est tombé sur cette matière dans de grandes erreurs, soit par rapport à la substance de l'âme, qu'il croyait composée de deux parties, l'une spirituelle et l'autre corporelle; soit par rapport à son origine, prétendant que les âmes étaient préexistantes aux corps, et que, tirées du ciel pour animer successivement différents corps, elles retournaient au ciel après avoir été purifiées; d'où,

au bout d'un certain nombre d'années, elles étaient encore employées à animer successivement différents corps; de sorte que ce n'était qu'un cercle continuel de souillures et de purifications, de retours au ciel et de retours sur la terre dans les corps qu'elles animaient. Comme il croyait que ces âmes n'oubliaient pas entièrement ce qu'elles avaient éprouvé dans les différents corps qu'elles avaient animés, il prétendait que les connaissances qu'elles acquéraient étaient moins de nouvelles connaissances, que des réminiscences de ce qu'elles avaient su autrefois; et il fondait sur ces réminiscences prétendues son dogme de la préexistence des âmes.

Mais sans nous étendre davantage sur les opinions de ce philosophe, qu'il ne nous a exposées que d'une manière fort enveloppée, il suffit de dire que sa doctrine sur bien des points parut si neuve et si relevée, qu'elle lui mérita de son temps le nom de divin, et le fit regarder presque comme un dieu après sa mort. Il mourut la première année de la cent-huitième olympiade, à l'âge de quatre-vingt et un ans, et le même jour qu'il était né.

ANTISTHÈNE.

Il fut disciple de Socrate, contemporain de Platon et des autres disciples de Socrate.

Les disciples de Socrate, après la mort de leur maître, se divisèrent en trois sectes différentes qu'on nomma cyniques, académiques et cyrénaïques.

Antisthène fut chef des cyniques. On rapporte différents sujets pourquoi ces philosophes furent appelés cyniques : les uns disent que c'était parce qu'ils vivaient comme des chiens; et d'autres, parce que le lieu où Antisthène enseignait n'était pas fort éloigné d'une des portes d'Athènes qu'on appelait des Cynosarges.

Antisthène était fils d'un Athénien de même nom, et d'une esclave. Quand on lui reprochait que sa mère était de Phrygie :

Qu'importe? disait-il; Cybèle, la mère des dieux, n'était-elle pas aussi de ce pays-là?

Il fut d'abord disciple de l'orateur Gorgias. Ensuite il enseigna quelque temps en particulier; et comme il parlait fort éloquemment, on accourait de plusieurs endroits pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna envie de l'aller entendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui mena tous ses disciples. Il les pria de vouloir être ses camarades dans l'école de Socrate, et résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeurait au port de Pirée, et faisait tous les jours quarante stades pour avoir le plaisir de voir et d'entendre Socrate.

Antisthène était un homme austère, qui vivait d'une manière très-dure. Il priait les dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitait sévèrement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandait la raison : Les médecins, disait-il, ne font-ils pas la même chose à l'égard des malades?

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau double, une besace et un bâton, qui furent depuis tout le meuble des cyniques, et les seules richesses qu'ils souhaitaient pour disputer de la félicité avec Jupiter même.

Il laissait croître sa barbe sans y toucher jamais, et était toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachait qu'à la morale, et disait que toutes les autres sciences étaient entièrement inutiles.

Il faisait consister le souverain bien à suivre la vertu et à mépriser le faste.

Tous les cyniques vivaient très-durement. Ils ne mangeaient ordinairement que des fruits et des légumes. Ils ne buvaient que de l'eau, et ne s'embarrassaient pas de coucher sur la terre. Ils disaient que le propre des dieux était de n'avoir besoin de rien, et que les gens qui avaient le moins de besoins étaient ceux qui approchaient le plus près de la divinité. Ils faisaient gloire tous de mépriser les richesses, la noblesse, et tous les autres avantages de la nature ou de la fortune. Au reste, c'é-

tait des gens effrontés, qui n'avaient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes. Ils ne connaissaient aucune bienséance, et n'avaient aucun égard pour personne.

Antisthène avait l'esprit subtil, et était si agréable en compagnie, qu'il tournait toute l'assemblée comme il lui plaisait.

Il signala son courage dans la bataille de Tanagra, où il se distingua fort. Socrate en eut beaucoup de joie, et quelque temps après on lui vint dire, comme une espèce de reproche, que la mère d'Antisthène était Phrygienne. Comment, répondit-il, croiriez-vous qu'un si grand homme pût naître du mariage d'un Athénien avec une Athénienne? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher son orgueil par la suite.

Il l'aperçut un jour qu'il tournait son manteau afin d'en montrer à tout le monde un côté qui était déchiré. O Antisthène, s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau!

Quand Antisthène entendait que les Athéniens se vantaient d'être originaires du pays qu'ils habitaient, il leur disait en se moquant d'eux : Cela vous est commun avec toutes les tortues et les limaçons, car ils demeurent perpétuellement dans les lieux où ils naissent.

Antisthène disait que la science la plus nécessaire était de désapprendre le mal.

Un homme vint un jour lui présenter son fils pour être son disciple, et lui dit : De quelle chose mon fils a-t-il besoin présentement? C'est, répondit Antisthène, d'un livre neuf, d'une plume neuve et de tablettes neuves; pour lui faire connaître que l'esprit de son fils devait être comme une cire nouvelle, qui n'aurait encore reçu aucune impression.

On lui demanda une fois ce qui était le plus à souhaiter au monde. C'est, répondit-il, de mourir heureux.

Il était irrité contre les envieux, qui sont continuellement rongés par leur propre humeur, comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyait que si on était obligé de choisir, il vaudrait beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux, parce

que les corbeaux ne déchirent que les morts, au lieu que les envieux déchirent les vivants.

Quelqu'un lui dit un jour que la guerre emportait bien des malheureux. Cela est vrai, répondit Antisthène; mais elle en fait beaucoup plus qu'elle n'en emporte.

Quand on le priait de donner une idée de la divinité, il répondait qu'il n'y avait aucun être qui lui ressemblât, et qu'ainsi c'était une folie de s'attacher à la vouloir connaître par quelque représentation sensible.

Il voulait que chacun respectât ses ennemis, parce que ce sont eux qui s'aperçoivent les premiers de nos défauts, et qui les publient; et qu'en ce cas-là ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis, parce qu'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disait qu'il fallait beaucoup plus estimer un ami honnête homme qu'un parent, parce que les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang : qu'il était bien plus à propos d'être d'un petit nombre de sages contre une grande multitude de fous, que d'être joint avec une grande multitude de fous contre un petit nombre de sages.

Il entendit un jour que certains malhonnêtes gens le louaient : Bons dieux ! dit-il, qu'ai-je fait de mal ?

Il croyait que le sage n'était pas obligé de vivre selon les lois, mais selon les règles de la vertu ; que rien ne lui devait être nouveau ni fâcheux, parce qu'il devait prévoir longtemps auparavant tout ce qui pouvait arriver, et être prêt à tout événement.

Il disait que la noblesse et la sagesse étaient la même chose, et que par conséquent il n'y avait point d'autre noble que le sage; que la prudence était un mur très-fort qu'on ne pouvait ni rompre ni surprendre; que le moyen le plus sûr pour s'immortaliser était de vivre saintement; et que pour être content dans le monde, on n'avait besoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme s'avisa de lui demander quelle sorte de femme il devait prendre. Si tu en prends une laide, lui dit-il,

elle ne tardera guère à te déplaire; et si tu en prends une belle, elle sera commune.

Il vit un jour un adultère qui s'enfuyait : Malheureux, s'écria Antisthène, combien aurais-tu évité de dangers avec une obole !

Il exhortait ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avait un ennemi, il lui souhaitait toutes sortes de biens, excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parlait de la vie délicieuse : Bons dieux ! disait-il, que ce ne soit que pour les enfants de nos ennemis!

Dès qu'il voyait une femme bien parée, il s'en allait aussitôt dans sa maison, il priait son mari de lui montrer ses armes et son cheval : s'il trouvait tout en bon état, il permettait à la femme de faire tout ce qu'elle voudrait, parce qu'elle avait un mari en état de la défendre; s'il ne trouvait pas un bon équipage, il conseillait à la femme d'ôter tous ses ornements, de crainte de devenir la proie du premier qui voudrait lui faire violence.

Il avertit un jour les Athéniens d'atteler indifféremment à la charrue des ânes et des chevaux, sans aucune distinction. Cela ne serait pas bien, lui dit-on, car les ânes ne sont pas propres à labourer la terre. Qu'importe? répondit Antisthène; quand vous élisez des magistrats, regardez-vous s'ils sont propres à gouverner ou s'ils ne le sont pas? Il suffit que vous les choisissiez.

On lui dit un jour que Platon parlait mal de lui. Cela m'est commun avec les rois, répondit-il, de recevoir des injures de ceux à qui on a fait du bien.

Il disait que c'était une chose bien ridicule de prendre tant de peine à nettoyer le froment d'ivraie, et les armées de soldats inutiles, pendant qu'on ne songeait pas seulement à bannir les envieux hors de la république.

Quand on lui reprochait qu'il voyait souvent des gens de mauvaise vie : Qu'importe? répondait-il; les médecins voient bien tous les jours des malades, et ne prennent pas la fièvre.

Antisthène était très-patient; il exhortait ses disciples à souffrir sans s'émouvoir toutes les injures qu'on leur dirait.

Il blâmait fort Platon, qu'il accusait d'aimer le faste et la grandeur, et il ne manquait jamais de le railler sur ce sujet.

Quand quelqu'un lui demandait quel profit il avait tiré de sa philosophie : C'est, répondait-il, de pouvoir m'entretenir avec moi-même, et de faire volontairement ce que les autres ne font que par contrainte.

Antisthène conserva toujours une grande reconnaissance envers Socrate son maître. Il semble même que ce fut lui qui vengea sa mort. Car comme plusieurs gens étaient venus exprès des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, Antisthène les mena chez Anyte : Tenez, leur dit-il, cet homme-ci est beaucoup plus sage que Socrate; car c'est lui qui l'a accusé. Le souvenir de Socrate fit tant d'impression sur tous ceux qui étaient présents, qu'ils chassèrent aussitôt Anyte hors de la ville. Ils se saisirent de Mélite, qui était l'autre accusateur de Socrate, et le firent mourir.

Antisthène tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fit préférer un état languissant à une mort prompte, car Diogène son disciple entra un jour dans sa chambre, un poignard sous un manteau; Antisthène lui dit : Ah! qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre? Diogène tira son poignard : Ce sera celui-ci, lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie. Il y a apparence qu'Antisthène se vantait qu'Hercule était l'instituteur des cyniques; car le poëte Ausone, dans ses épigrammes, le fait parler ainsi :

Inventor primus cynices ego. Quæ ratio istæc?
  Alcides multo dicitur esse prior.
Alcida quondam fueram doctore secundus,
  Nunc ego sum cynices primus, et ille deus.

ARISTIPPE.

Contemporain de Platon, vivait sous la 96e olympiade.

Aristippe était originaire de Cyrène, dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignait dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des cyrénaïques, à cause qu'Aristippe leur maître était de la ville de Cyrène.

Aristippe avait l'esprit fort brillant, et les reparties vives; il parlait agréablement, et trouvait toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose; il ne songeait uniquement qu'à flatter les rois et les grands seigneurs; il était toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitaient; il les faisait rire, et tirait d'eux tout ce qu'il voulait; il tournait en raillerie toutes les insultes et les infamies qu'ils lui faisaient, en sorte qu'il leur était impossible de le mettre mal avec eux, quand même ils l'auraient voulu. Il était si adroit et si insinuant, qu'il venait aisément à bout de tout ce qu'il entreprenait. Il avait l'esprit égal dans toutes sortes d'états où il se trouvait, sans se soucier d'aucune bienséance. Platon lui disait quelquefois : O Aristippe, dans tout l'univers il n'y a que toi qui saches faire aussi bonne contenance sous de vieux haillons que sous une magnifique robe de pourpre!

Horace, parlant de ce philosophe, dit qu'il savait toutes sortes de personnages, et qu'il était content du peu qu'il possédait dans le temps même qu'il cherchait à avoir davantage.

Toutes ses qualités l'avaient rendu fort agréable à Denys le tyran, en sorte qu'il était mieux dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristippe allait souvent à Syracuse pour faire bonne chère avec lui : dès qu'il commençait à s'y ennuyer, il allait chez d'autres grands seigneurs; et comme il passait toute sa vie dans les cours des princes.

c'était le sujet pour lequel Diogène le cynique, qui vivait de son temps, ne l'appelait jamais que chien royal.

Un jour Denys lui cracha au visage; cela fit de la peine à quelques-uns de la compagnie. Aristippe n'en fit que rire : Voilà bien de quoi se plaindre! les pêcheurs, pour attraper un petit poisson, se laissent bien mouiller jusqu'à la peau; et moi, pour prendre une baleine, je ne souffrirais pas qu'on me jetât un peu de salive sur le visage!

Une autre fois Denys était mécontent de lui; quand on fut prêt à se mettre à table, il voulut qu'Aristippe se mît à la dernière place. Aristippe ne s'en chagrina point. Apparemment, lui dit-il, que vous avez dessein d'honorer cette place-là?

Aristippe a été le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignait; et pour autoriser cette coutume, un jour il envoya lui-même vingt mines à Socrate. Socrate ne les voulut point recevoir, et fut assez mécontent, pendant qu'il vécut, de la conduite que tenait son disciple; mais il ne paraît pas qu'Aristippe s'en mit en peine. Quand on lui faisait des reproches, et qu'on lui opposait la générosité de son maître, qui n'avait jamais rien exigé de personne, il répondait : Ah! cela est bien différent; tous les plus grands seigneurs d'Athènes faisaient gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avait besoin, en sorte même que Socrate était obligé d'en renvoyer la plus grande partie; et moi à peine ai-je un méchant esclave qui songe à moi.

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire, et le pria d'en avoir grand soin. Aristippe lui demanda cinquante drachmes : Comment, cinquante drachmes? répondit le père de l'enfant; et il ne faudrait que cela pour acheter un esclave. Eh bien, va-t'en l'acheter, répondit Aristippe, et tu en auras deux. Ce n'était pas pourtant qu'Aristippe fût avare; au contraire, il ne voulait avoir d'argent que pour le dépenser, et que pour montrer la manière dont il fallait s'en servir.

Un jour, comme il passait la mer, quelqu'un l'avertit que le vaisseau dans lequel il passait appartenait à des corsaires.

Aristippe tira de sa poche tout l'argent qu'il avait; il fit semblant de le compter et le laissa tomber exprès dans la mer : il fit aussitôt un grand soupir, comme si le sac lui eût échappé des mains, et dit tout bas : il vaut mieux qu'Aristippe perde son argent, que de périr lui-même à cause de son argent.

Une autre fois il aperçut que son esclave qui le suivait ne pouvait pas marcher si vite que lui, à cause de l'argent dont il était chargé : Jette tout ce que tu as de trop, lui dit-il, et ne porte que ce que tu pourras.

Horace, parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses, leur oppose Aristippe.

Aristippe aimait fort la bonne chère, et n'épargnait rien quand il s'agissait d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès : Si cette perdrix ne coûtait qu'une obole, ne l'achèterais-tu pas? Assurément, répondit l'autre. Et moi, répliqua Aristippe, j'estime encore moins cinquante drachmes, que toi une obole.

Une autre fois il avait acheté très-cher quelques friandises : certain homme qui se trouva là voulut lui en faire des réprimandes : Ne donnerais-tu pas bien trois oboles de tout cela? dit Aristippe. Oui, répondit-il. Eh bien! répliqua Aristippe, je ne suis donc pas encore si gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : Si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.

Platon même, qui passait pour être assez magnifique, ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivait trop délicieusement. Aristippe lui dit : Crois-tu que Denys soit honnête homme? Oui, répondit Platon. Eh bien! répondit Aristippe, il vit encore bien plus délicieusement que moi; et ainsi rien n'empêche qu'on ne soit honnête homme, quoiqu'on fasse bonne chère.

Diogène était un jour à laver des herbes, selon sa coutume; il vit passer Aristippe : Si tu savais te contenter avec des her-

bes, comme moi, dit-il, tu ne te mettrais guère en peine d'aller faire ta cour aux rois. Et toi, répondit Aristippe, si tu savais l'art de bien faire ta cour aux rois, tu ne tarderais guère à ne plus aimer tes herbes.

Un jour Denys fit venir trois belles courtisanes devant Aristippe, et lui permit de choisir celle qui lui plairait davantage; Aristippe les prit toutes les trois. Le choix n'est pas sûr, dit-il; vous savez bien tous les malheurs qui ont suivi celui de Pâris; deux peuvent plus faire de mal qu'une ne saurait jamais faire de bien. Il les amena jusqu'au vestibule de sa maison, et les renvoya aussitôt.

Denys lui dit une autre fois : Pourquoi voit-on perpétuellement des philosophes chez les grands seigneurs, et qu'on ne voit jamais les grands seigneurs chez les philosophes? C'est, répondit Aristippe, parce que les philosophes connaissent bien les choses dont ils ont besoin, et que les grands seigneurs ne les connaissent pas.

Certain homme lui fit encore la même question dans un autre temps : On voit bien, répondit-il, les médecins chez les malades, et cependant il n'y a personne qui n'aime mieux traiter un malade que d'être malade lui-même.

Aristippe disait que c'était une très-belle chose que de modérer ses passions, mais non pas de les déraciner tout à fait; que ce n'était pas un crime de jouir des plaisirs, pourvu qu'on n'en fût pas esclave : et c'est de là que, quand on le raillait sur le commerce qu'il avait avec la courtisane Laïs, il disait : Il est vrai que je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas.

Comme il entrait un jour dans la chambre de cette courtisane, un de ses disciples qui l'accompagnait en eut honte. Aristippe s'aperçut qu'il rougissait : Mon enfant, lui dit-il, ce n'est pas d'y entrer dont on doit rougir, mais c'est de n'en pouvoir sortir.

Un jour le philosophe Polyxène le vint voir; il aperçut en entrant un très-grand festin, et plusieurs dames magnifiquement parées. Il s'emporta aussitôt, et se mit à déclamer contre un si grand luxe. Aristippe lui demanda fort honnêtement

s'il voulait se mettre à table avec eux. Je le veux bien, répondit Polyxène. Comment, lui répondit Aristippe, pourquoi fais-tu tant de bruit? Ce n'est donc pas la bonne chère ni la compagnie que tu blâmes, et ce n'est que la dépense.

Aristippe avait eu autrefois certain différend avec Eschine. Cela les avait tellement refroidis, qu'ils ne s'étaient point vus depuis ce temps-là. Aristippe s'en alla chez Eschine. Eh bien! lui dit-il, ne nous raccommoderons-nous jamais? Veux-tu attendre que tout le monde se moque de nous, et que les parasites en fassent rire ceux chez qui ils iront manger? Cela me fait un grand plaisir, répondit Eschine, et je consens de tout mon cœur à cette réconciliation. Souviens-toi donc, continua Aristippe, que c'est moi qui t'ai prévenu, quoique je sois ton aîné.

Un jour Denys fit un grand festin, et sur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe de pourpre, et qu'on dansât au milieu d'une salle. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il était homme, et qu'un habit si efféminé ne lui convenait pas. Aristippe n'en fit aucune difficulté. Il commença à danser avec la robe, et dit gaillardement : On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, et cependant on ne s'y corrompt pas, quand on ne l'est pas d'ailleurs.

Une autre fois il priait Denys pour un de ses meilleurs amis; Denys le repoussait, et ne voulait pas lui accorder ce qu'il lui demandait. Aristippe se jeta à ses pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette bassesse. Ce n'est pas ma faute, répondit Aristippe; c'est celle de Denys, qui a les oreilles aux pieds.

Comme il était à Syracuse, Simus, Phrygien, trésorier de Denys, lui montrait son superbe palais, et en se promenant il lui faisait remarquer la magnificence des planchers. Aristippe se mit à tousser : il fit deux ou trois efforts pour amasser plus d'ordure, et cracha sur le visage de Simus. Simus voulut se mettre en colère : Mon ami, lui dit Aristippe, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher. Quelques-uns attribuent cette aventure ou une pareille à Diogène. Ils étaient fort capables l'un et l'autre de faire ce coup.

Certain homme se mit un jour à lui dire des injures. Aristippe s'en alla. L'autre le poursuivait, et lui criait : Tu t'en vas, scélérat ? C'est que tu as le pouvoir de me dire des injures, répondit Aristippe ; mais moi il ne m'est pas permis de les écouter.

Une autre fois comme il passait à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuse tempête. Aristippe avait grand'peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étaient dans le même vaisseau ne put s'empêcher de se moquer de lui. Nous autres ignorants, dit-il, nous ne craignons rien ; et vous autres grands philosophes, pourquoi tremblez-vous si fort ? C'est répondit Aristippe, que nous ne craignons pas pour la même âme, et qu'il y a bien de la différence entre ce que nous avons à perdre.

Quand on lui demandait quelle différence il y avait entre un homme savant et un ignorant, il disait qu'il fallait les dépouiller l'un et l'autre, et les envoyer tout nus chez des étrangers ; qu'on ne tarderait guère à s'en apercevoir.

Il croyait qu'il valait beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un pauvre ne manquait que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquait d'humanité ; et qu'il était, à l'égard d'un habile homme, ce qu'un cheval indompté est à l'égard d'un cheval dompté.

Quand on lui reprochait qu'il négligeait son fils, et qu'il le rejetait comme s'il n'était pas sorti de lui : Qu'importe, répondait Aristippe ; personne n'ignore que la vermine et la pituite ne naissent de nous, et cependant cesse-t-on de les chasser ? Un jour Denys donna de l'argent à Aristippe, et un livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristippe sur la différence de ce présent ; il répondit : J'ai besoin d'argent, et Platon de livres.

Une autre fois Aristippe demanda un talent à Denys. Denys lui dit : Tu m'as autrefois assuré que les sages ne manquaient jamais d'argent. Commencez par m'en donner, répondit Aristippe ; ensuite nous examinerons cela. Denys lui en donna. Eh bien ! continua Aristippe, ne voyez-vous pas bien à présent que je n'en ai plus besoin ?

Comme Aristippe allait souvent à Syracuse, Denys s'avisa un jour de lui demander ce qu'il venait faire. Je viens pour vous donner de ce que j'ai, répondit Aristippe, et en échange pour recevoir de ce que vous avez.

Quand quelqu'un lui reprochait qu'il quittait Socrate pour aller chez Denys, il disait : Quand j'avais besoin de sagesse, j'allais chez Socrate et à présent que j'ai besoin d'argent, je viens chez Denys.

Il vit une fois un jeune homme qui était fort glorieux, à cause qu'il savait bien nager. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de si peu de chose? Les dauphins nagent encore mieux que toi.

Quand on lui demandait ce qu'il avait tiré de sa philosophie : C'est, dit-il, de savoir parler librement à toutes sortes de gens. Vous autres philosophes, lui dit quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres? C'est que, quand il n'y aurait point de lois, répondit Aristippe, nous vivrions toujours de la même manière.

Les cyrénaïques ne s'attachaient qu'à la morale, et très-peu à la logique; ils négligeaient la physique, parce qu'ils en supposaient la connaissance impossible. Ils croyaient que la fin de toutes les actions des hommes devait être le plaisir; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel qui consiste dans le mouvement. Ils admettaient deux différents mouvements dans l'âme : l'un doux, qui faisait le plaisir; l'autre violent, qui faisait la douleur. Ils disaient que puisque tout le monde se portait naturellement vers l'un et fuyait l'autre, cela prouvait manifestement que le plaisir était la fin de l'homme. Ils considéraient l'état d'indolence comme un sommeil, qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs ni des douleurs. Ils ne faisaient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvait servir à la volupté, comme on n'estime une médecine qu'à cause qu'elle est utile à la santé. Ils disaient que la fin différait de la béatitude, en ce que la fin d'une action n'était que la vue d'un plaisir particulier, au lieu que la béatitude était un assemblage de tous les plaisirs; que les plaisirs du corps étaient

beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit. C'est pour cela que tous les cyrénaïques avaient beaucoup plus de soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenaient pour maxime qu'il ne fallait cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avait d'eux ; de même qu'on n'estimait les membres du corps qu'autant qu'ils étaient utiles.

Ils disaient qu'il n'y avait rien non plus en soi de juste ni d'injuste, d'honnête ni de malhonnête ; mais seulement par rapport aux lois et aux coutumes du pays : qu'un homme sage ne devait rien faire mal à propos, à cause des accidents qui lui en pouvaient arriver ; qu'il devait perpétuellement se conformer aux lois du pays où il était, et éviter la mauvaise réputation.

Ils disaient aussi qu'il n'y avait rien non plus en soi d'agréable ou de désagréable, et que toutes choses ne devenaient telles que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances qui faisaient qu'elles nous étaient agréables ou désagréables ;

Qu'il était impossible d'être parfaitement heureux en ce monde, à cause que nous sommes sujets à mille infirmités et à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs, ou même qui nous troublent en leur jouissance ;

Que la liberté ni l'esclavage, les richesses ni la pauvreté, la noblesse ni la basse naissance, ne faisaient rien pour le plaisir, puisqu'on pouvait être également heureux dans toutes sortes d'états ;

Que le sage ne devait haïr personne, mais instruire tout le monde ; qu'il ne devait rien faire que par rapport à lui, puisque personne n'était plus digne que lui de posséder toutes sortes d'avantages ; et même qu'il était infiniment au-dessus de tout ce qu'il y avait au monde. Voilà quels étaient les sentiments d'Aristippe et des cyrénaïques.

Aristippe avait une fille nommee Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes ; elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodinacte, qui fut le maître de l'impie Théodore. Celui-ci, outre

les principes des cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avait point de dieux; que l'amitié était une chimère, puisqu'il n'y en pouvait avoir entre les fous; que le sage se suffisait à lui-même, et que par conséquent il n'avait point besoin d'amis; que le sage ne devait point s'exposer aux dangers pour sa patrie : qu'il n'avait point d'autre patrie que le monde, et qu'il n'était point juste qu'il fût en danger pour une multitude de fous; qu'il pouvait commettre des larcins, des sacriléges et des adultères, lorsqu'il en trouverait l'occasion favorable, puisque toutes ces choses n'étaient des crimes que dans l'opinion des ignorants et du petit peuple, et que réellement il n'y avait aucun mal; qu'il pouvait faire publiquement les choses qui passaient pour être les plus infâmes dans l'esprit du peuple.

Il pensa un jour être traîné dans l'aréopage, mais Démétrius de Phalère le sauva. Il demeura quelque temps à Cyrène, où il vécut en grande considération chez Marius. Les Cyrénéens l'exilèrent. Il leur dit en se retirant : Vous ne savez ce que vous faites de me chasser de Libye pour m'envoyer en exil en Grèce. Ptolomée Lagus, chez qui il s'était retiré, l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimachus; il lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de Lysimachus, qui se trouva là, lui dit; Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de rois non plus que de dieux.

Amphicrate rapporte que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea de boire du poison.

ARISTOTE.

Né la première année de la 99e olympiade; mort la troisième année de la 114e, âgé de soixante-trois ans.

Aristote a été l'un des plus illustres philosophes de toute l'antiquité, son nom est encore aujourd'hui très-célèbre dans toutes les écoles. Il était fils de Nicomachus, médecin, et ami d'Amyntas roi de Macédoine, et descendait de Machaon, petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagire, ville de Macédoine,

la première année de la quatre-vingt-dix-neuvième Olympiade. Il perdit son père et sa mère dès les premières années de son enfance, et fut assez négligé par ceux qui s'étaient chargés de son éducation. Il passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage et dans la débauche, où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre; mais comme cette profession-là n'était pas tout à fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'oracle, pour savoir à quoi il se déterminerait. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes, et de s'appliquer à la philosophie. Il était alors dans sa dix-huitième année. Il étudia pendant vingt ans dans l'Académie, sous Platon; et comme il avait déjà tout dissipé son bien, il était obligé, pour subsister, de faire trafic de certains remèdes qu'il débitait lui-même à Athènes.

Aristote mangeait peu, et dormait encore moins. Il avait une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettait un bassin d'airain à côté de son lit, et quand il était couché il étendait hors du lit une de ses mains où il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule, qui tombait dans le bassin lorsqu'il voulait s'endormir, le réveillât sur-le-champ. Laërce rapporte qu'il avait la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues, et qu'il s'habillait toujours magnifiquement.

Aristote avait l'esprit très-subtil, et comprenait aisément les questions les plus difficiles. Il ne tarda guère à devenir habile dans l'école de Platon, et à se faire fort distinguer au-dessus de tous les autres académiciens. On ne décidait aucune question dans l'Académie sans l'avis d'Aristote, quoiqu'il ne se rencontrât pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres disciples le regardaient comme un génie extraordinaire; quelques-uns même suivaient ses opinions, au préjudice de celles de leur maître. Aristote se retira de l'Académie : Platon en eut du ressentiment; il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle, et de se plaindre que son disciple avait regimbé contre lui, comme un petit poulin regimbe contre sa mère.

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassade vers le roi Philippe, père d'Alexandre le Grand. Aristote demeura quelque temps en Macédoine pour les affaires des Athéniens; à son retour, il trouva que Xénocrate avait été choisi pour enseigner dans l'Académie. Quand Aristote vit que cette place était remplie, il dit qu'il serait honteux s'il gardait le silence pendant que Xénocrate parlerait. Il institua une nouvelle secte, et enseigna une doctrine différente de celle qu'il avait apprise de Platon son maître.

La grande réputation qu'avait Aristote d'exceller dans toutes sortes de sciences, et principalement dans la philosophie et dans la politique, firent que Philippe, roi de Macédoine, le voulut avoir pour être précepteur de son fils Alexandre, âgé pour lors de quatorze ans. Aristote accepta ce parti, et demeura huit ans auprès d'Alexandre, à qui il enseigna, comme rapporte Plutarque, certaines connaissances secrètes qu'il ne montrait à personne. L'étude de la philosophie n'avait point rendu Aristote trop farouche; il s'appliquait aux affaires, et avait beaucoup de part dans tout ce qui se passait de son temps à la cour de Macédoine. Le roi Philippe, à sa considération, fit rebâtir Stagire, patrie de ce philosophe, laquelle avait été détruite pendant les guerres, et y remit tous les habitants, dont plusieurs avaient été faits esclaves, et les autres s'étaient enfuis.

Aristote, après avoir quitté Alexandre, vint à Athènes, où il fut très-bien reçu, à cause que le roi Philippe, à sa considération, avait fait beaucoup de grâces aux Athéniens. Il choisit dans le Lycée un lieu où il y avait de belles allées d'arbres : ce fut là qu'il établit sa nouvelle école, et parce qu'ordinairement il enseignait ses disciples en se promenant avec eux, cela a été cause qu'on a donné à ses sectateurs le nom de péripatéticiens. Le Lycée ne tarda guère à devenir très-célèbre, à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venaient de divers endroits pour entendre Aristote, dont la réputation s'était répandue par toute la Grèce.

Alexandre recommanda à Aristote de s'appliquer à faire

des épreuves de physique; il lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs, pour lui apporter de tous côtés de quoi faire ses observations, et lui envoya huit cents talents pour soutenir cette dépense.

Aristote publia pour lors ses livres de physique et de métaphysique. Alexandre, qui était déjà passé en Asie, en apprit la nouvelle : ce prince ambitieux, qui souhaitait d'être en toutes choses le premier homme du monde, fut fâché de ce que la science d'Aristote allait devenir commune; il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes :

« Alexandre à Aristote.

« Vous n'avez pas bien fait de publier vos livres de sciences « spéculatives, parce que nous n'aurons rien au-dessus des « autres, si ce que vous nous avez enseigné en particulier « vient à être communiqué à toutes sortes de gens. Je veux « bien que vous sachiez que j'aimerais encore mieux être su- « périeur aux autres dans la connaissance des choses relevées, « que de les surpasser en puissance. »

Aristote, pour apaiser ce prince, lui fit réponse qu'il les avait mis au jour, mais de manière qu'il ne les avait pas mis au jour. Cela voulait apparemment dire qu'il avait si bien embrouillé toute sa doctrine, que personne n'y pourrait jamais rien connaître.

Aristote ne se conserva pas toujours bien dans les bonnes grâces d'Alexandre; il se brouilla avec lui, parce qu'il prit avec trop de chaleur le parti du philosophe Callisthène. Ce Callisthène était petit-neveu d'Aristote, fils de sa propre nièce. Aristote l'avait élevé chez lui, et avait toujours pris soin de son éducation. Lorsqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le suivre à la guerre, et le lui recommanda très-particulièrement. Callisthène parlait fort librement au roi, et avait une humeur très-peu complaisante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macédoniens ne l'adorassent comme un dieu, à la manière des Perses.

Alexandre, qui le haïssait à cause de son humeur inflexi-

ble, trouva occasion de se venger en se défaisant de lui. Il l'enveloppa légèrement dans la conjuration que fit quelque temps après Hermolaüs, disciple de Callisthène, et ne voulut pas lui permettre de se défendre. Il le fit exposer aux lions; d'autres disent qu'il le fit pendre; d'autres, enfin, qu'il expira à la torture.

Aristote, depuis la punition de Callisthène, conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Alexandre, de son côté, chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Aristote. Il éleva Xénocrate, et lui envoya des présents considérables. Aristote en conçut beaucoup de jalousie; quelques-uns même l'ont accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Antipater, et de lui avoir donné l'invention de ce poison qu'on soupçonne qui fit périr Alexandre.

Aristote, quoique assez ferme d'ailleurs, n'a pas laissé de faire paraître bien des faiblesses. Quelque temps après qu'il eut quitté l'Académie, il se retira vers Hermias, tyran d'Atarne. Les uns disent que c'était son parent; d'autres assurent qu'Aristote était amoureux, et qu'il y avait dans ce voyage quelque raison de libertinage. Aristote épousa la sœur, d'autres disent la concubine de ce prince. Il se laissa tellement transporter à la passion violente qu'il avait pour cette femme, qu'il lui fit des sacrifices, comme les Athéniens en faisaient à Cérès Éleusine, et qu'il composa des vers à l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce qu'il avait permis ce mariage.

Aristote divisa sa philosophie en pratique et en théorique. La philosophie pratique est celle qui nous enseigne des vérités propres à régler les opérations de notre esprit, comme la logique; ou qui nous donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile, comme la morale et la politique.

La philosophie théorique est celle qui nous découvre des vérités purement spéculatives, comme la métaphysique et la physique. Il y a, selon lui, trois principes des choses naturelles : la privation, la matière et la forme.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des

principes, il dit que la matière dont se fait une chose doit avoir la privation de la forme de cette chose; qu'il faut, par exemple, que la matière dont on fait une table ait la privation de la forme de la table; c'est-à-dire qu'avant de faire une table, il faut que la matière dont on la fait ne soit point la table. Il ne considère pas la privation comme un principe de composition des corps, mais comme un principe externe de leur production, en tant que la production est un changement par lequel la matière passe de l'état qu'elle n'avait pas à celui qu'elle acquiert, comme, par exemple, des planches qui passent de n'être point tables à être tables.

Aristote donne deux définitions différentes de la matière : en voici une qui est négative. La matière première, dit-il, est ce qui n'est ni substance, ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espèce d'être; ainsi, selon lui, la matière du bois, par exemple, n'est ni son étendue, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa pesanteur, ni sa dureté, ni sa sécheresse, ni son humidité, ni son odeur, ni enfin aucun des autres accidents qui se trouvent dans le bois. L'autre définition est affirmative, et ne contente pas plus que la première. Il dit que la matière est le sujet dont une chose est composée, et en quoi elle se résout en dernier lieu. Il reste toujours à savoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composés.

Le même philosophe enseigne que, pour former un corps naturel, il faut, outre la matière première, un autre principe, qu'il appelle la forme. Quelques-uns croient qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matière; et que quand on broie du blé, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le blé devient farine; que quand, après avoir mêlé de l'eau avec la farine, on a pétri le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la farine pétrie est de la pâte; qu'enfin, lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels; ainsi, par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang, qui, en circulant dans les veines et dans les artères, nourrit toutes les parties, et outre les esprits animaux qui sont les principes des mouvements, ils admettent une forme substantielle, qu'ils disent être l'âme du cheval; ils soutiennent que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matière, mais de la puissance de la matière; ils veulent que ce soit une entité réellement distincte de la matière, dont elle n'est ni partie, ni même une modification.

Aristote tient que tous les corps terrestres sont composés de quatre éléments, la terre, l'eau, l'air, et le feu; que la terre et l'eau sont pesantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde; et qu'au contraire l'air et le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent; qu'ainsi ils sont légers.

Outre ces quatre éléments, il en a admis un cinquième, dont les choses célestes étaient composées, et dont le mouvement était toujours circulaire. Il a cru qu'il y avait au-dessus de l'air, sous le concave de la lune, une sphère de feu, où montent et où se rendent toutes les flammes, ainsi que les ruisseaux et les rivières se rendent dans la mer.

Aristote tient que la matière est divisible à l'infini; que l'univers est plein, et qu'il n'y a aucun vide dans toute la nature; que le monde est éternel; que le soleil a toujours tourné comme il fait, et qu'il tournera toujours de même: que les générations des hommes se sont toujours faites sans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avait eu un premier homme, dit-il, il serait né sans père et sans mère; ce qui répugne. Il fait le même raisonnement sur les oiseaux. Il ne se peut faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiseaux, ni qu'il y ait eu un premier oiseau qui ait donné le commencement aux œufs; car un oiseau vient d'un œuf, mais cet œuf vient d'un oiseau; et ainsi toujours de même en remontant, sans qu'il y ait jamais eu aucun commencement. Il rai-

sonne de même de toutes les autres espèces qui sont dans l'univers.

Il soutient que les cieux sont incorruptibles, et que, quoique les choses sublunaires soient sujettes à se corrompre, leurs parties néanmoins ne périssent pas; qu'elles ne font que changer de place; que des débris d'une chose il s'en fait une autre : et qu'ainsi la masse du monde demeure toujours en son entier. Aristote tient que la terre est au centre du monde, et que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre par des intelligences qui sont occupées perpétuellement à ces mouvements.

Aristote prétend que tout ce qui est couvert aujourd'hui des eaux de la mer a été autrefois terre ferme; et que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme sera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne est tirée de ce que les fleuves et les torrents entraînent continuellement des sables et des terres; ce qui fait que les rivages s'avancent peu à peu, et que la mer se retire insensiblement si bien que, le temps ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer, et de mer en terre se font enfin après des siècles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien avant dans les terres, et même qui sont fort élevés, la mer en se retirant a laissé là de ses coquilles, et qu'en fouillant dans les terres on trouve aussi quelquefois des ancres et des pièces de navire. Ovide attribue aussi ce même sentiment à Pythagore. Or, Aristote prétend que ces changements de mer en terre, de terre en mer, qui se font insensiblement et pendant une longue succession de temps, sont en partie cause que la mémoire des choses passées s'abolit. Il ajoute qu'il arrive outre cela d'autres accidents qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidents sont ou des pestes, ou des guerres, ou des stérilités, ou des tremblements de terre, ou des incendies, ou enfin des désolations qui sont telles, qu'elles exterminent et font périr tous les hommes d'une contrée; si ce n'est qu'il s'en échappe quelques-uns qui se sauvent dans les déserts, où ils mènent une vie sauvage, et où ils donnent naissance à d'autres

hommes, qui par la suite des temps cultivent les terres et inventent ou retrouvent des arts, et que les mêmes opinions sont revenues et ont été renouvelées une infinité de fois. C'est ainsi qu'il soutient que, nonobstant ces vicissitudes et ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote examine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce monde. Il réfute premièrement l'opinion des voluptueux, qui mettent la félicité dans les plaisirs corporels. Il dit qu'outre que les plaisirs ne sont pas de durée, ils causent du dégoût, qu'ils affaiblissent le corps et abrutissent l'esprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux, qui mettent la félicité dans les honneurs, et qui, pour y parvenir, enploient toutes sortes de moyens injustes. Il dit que l'honneur est dans celui qui honore : il ajoute que les ambitieux souhaitent d'être honorés à raison de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croie qui soit en eux ; que par conséquent c'est plutôt dans la vertu que consiste la félicité que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils sont hors de nous.

Il réfute en dernier lieu l'opinion des avares, qui mettent la félicité dans les richesses. Il dit que les richesses ne sont pas désirables pour elles-mêmes, qu'elles rendent malheureux celui qui les garde et qui craint de s'en servir; que, pour qu'elles soient utiles, il faut les employer, les distribuer; au lieu que la félicité doit consister en quelque chose de stable, que l'on doit retenir et conserver.

Enfin, l'opinion d'Aristote est que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite de notre entendement, et dans la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs, que l'action la plus noble de notre entendement est la spéculation des choses naturelles, des cieux, des astres, de toute la nature, et principalement du premier Être. Il observe néanmoins qu'on ne peut être heureux entièrement sans avoir du bien suffisamment selon son état, parce que sans cela on ne peut vaquer à la spéculation des belles choses, ni pratiquer les vertus. Par

exemple, on ne peut pas faire plaisir à ses amis ; et toutefois une des plus grandes satisfactions que l'on puisse avoir dans la vie, c'est de faire du bien aux gens qu'on aime ; et ainsi il dit que la félicité dépend de trois choses : des biens de l'esprit, comme la sagesse et la prudence ; des biens du corps, comme la beauté, la force, la santé ; et des biens de la fortune, comme les richesses et la noblesse. Il tient que la vertu ne suffit pas pour rendre les gens heureux ; qu'on avait absolument besoin des biens du corps et de la fortune ; et qu'un sage serait malheureux s'il souffrait ou s'il manquait de bien. Il assure, au contraire, que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux, et que quand un homme serait dans une très-grande abondance, et jouirait d'ailleurs de toutes sortes d'avantages, il ne pourrait jamais être heureux tant qu'il serait adonné au vice ; que le sage n'était pas tout à fait exempt de troubles, mais qu'il n'en avait que de fort légers ; que les vertus et les vices n'étaient pas incompatibles ; que le même homme, par exemple, pouvait être fort juste et fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intempérant.

Il admet trois sortes d'amitiés : l'une de parenté, une autre d'inclination, et l'autre d'hospitalité.

Il croit que les belles lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu ; il assure que c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse.

Il admet, comme Platon, un premier Être, à qui il donne une providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des sens ; qu'un aveugle-né ne peut avoir la perception des couleurs, non plus qu'un sourd la notion de la voix.

Il soutient, dans sa Politique, que l'État monarchique est le plus parfait de tous les États, parce que dans les autres il y a plusieurs personne qui gouvernent ; or, tout de même qu'une armée qui est conduite par un seul et bon chef réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs chefs, ainsi est-il des États : pendant que les députés ou les principaux d'une république emploient du temps à s'assembler et à déli-

bérer, un monarque a déjà pris les places et exécuté ses desseins. Les administrateurs de la république ne se soucient pas de la ruiner, pourvu qu'ils s'enrichissent. D'ailleurs ils entrent en jalousie les uns contre les autres; de là naissent les divisions; et enfin la république ne peut manquer de périr et d'être renversée; au lieu que, dans la monarchie, le prince n'a point d'autres intérêts que ceux de son État; ainsi son État doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnaient les menteurs : Ils gagnent, répondit-il, qu'on ne les croit pas lorsqu'ils disent même la vérité.

Quelqu'un lui fit des réprimandes de ce qu'il avait donné l'aumône à un méchant homme : Ce n'est pas parce qu'il est méchant que j'en ai eu compassion, répondit Aristote, mais parce qu'il est homme.

Il disait ordinairement à ses amis et à ses disciples que la science était à l'égard de l'âme ce que la lumière était à l'égard des yeux; et que si les racines en étaient amères, les fruits en récompense en étaient très-doux.

Quelquefois, quand il était en colère contre les Athéniens, il leur reprochait qu'ayant trouvé les lois aussi bien que les blés, ils ne se servaient que du blé, et jamais des lois.

On lui demanda un jour quelle était la chose qui s'effaçait le plus tôt : C'est la reconnaissance, répondit-il.

Ce que c'était que l'espérance : C'est, dit-il, la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour Diogène présenta une figue à Aristote. Aristote vit bien que, s'il la refusait, Diogène avait quelque plaisanterie toute prête : il prit la figue, et dit en riant : Diogène a en même temps perdu sa figue, et l'usage qu'il en voulait faire.

Il disait qu'il y avait trois choses fort nécessaires aux enfants : l'esprit, l'exercice et la discipline.

Quand on lui demandait quelle différence il y avait entre les savants et les ignorants : Il y en a autant, répondait-il, qu'entre les vivants et les morts.

Il disait que la science était un ornement dans la prospérité,

et un refuge dans l'adversité; que ceux qui donnaient une bonne éducation aux enfants étaient bien davantage leurs pères que ceux qui les avaient engendrés, puisque les uns ne leur avaient donné simplement que la vie, mais que les autres leur avaient donné la manière de la passer heureusement.

Que la beauté était une recommandation infiniment plus forte que toutes sortes de lettres.

Quelqu'un lui demanda un jour ce que des disciples devaient faire pour profiter beaucoup : Ils doivent toujours s'efforcer d'atteindre les plus avancés, répondit-il, et ne point attendre ceux qui viennent après eux.

Certain homme faisait gloire un jour d'être citoyen d'une grande ville : Ne prends pas garde à cela, lui dit Aristote; considère plutôt si tu es digne d'être membre d'une illustre patrie.

Quand il réfléchissait sur la vie des hommes, il disait quelquefois : Il y a des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours ; d'autres dépensent ce qu'ils ont, comme s'ils devaient mourir le lendemain.

Quand on lui demandait ce que c'était qu'un ami, il répondait : C'est une même âme dans deux corps.

Certain homme lui dit un jour : Comment devons-nous nous comporter à l'égard de nos amis ? De la manière que nous voudrions qu'ils se comportassent à notre égard, répondit Aristote.

Il s'écriait souvent : Ah! mes amis, il n'y a point d'amis dans le monde.

Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi nous aimions mieux les belles personnes que les laides. Aristote lui répondit : Tu me fais là une question d'aveugle.

Quand on lui demandait quel fruit il avait tiré de sa philosophie : C'est, répondait-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des lois.

On dit que, pendant son séjour à Athènes, il eut un grand commerce avec un habile homme de Judée, qui l'instruisit à fond de la science et de la religion des Égyptiens, que tout

le monde, dans ce temps-là, allait apprendre en Égypte même.

Aristote, après avoir enseigné pendant treize ans dans le Lycée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impiété par Eurymédon, prêtre de Cérès. Le souvenir du traitement qu'on avait fait à Socrate l'épouvanta tellement, qu'il prit le parti de sortir promptement d'Athènes ; il se retira à Chalcis d'Eubée. Quelques-uns disent qu'il mourut de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux et le reflux de l'Euripe. D'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer, et qu'il dit en tombant : Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre. D'autres enfin assurent qu'il mourut d'une colique, en la soixante-troisième année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagire lui ont dressé des autels comme à un dieu.

Aristote fit un testament, dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démaratus, roi de Lacédémone.

XÉNOCRATE.

Il succéda à Speusippe dans le gouvernement de l'école de Platon, la seconde année de la 110e olympiade ; il la gouverna vingt-cinq ans, et mourut la troisième année de la 116e olympiade.

Xénocrate a été l'un des plus distingués philosophes de l'ancienne Académie, par sa probité, sa prudence et sa chasteté. Il était de la ville de Chalcédoine, et fils d'Agathénor. Dès sa première jeunesse il fut disciple de Platon, auquel il s'attacha si fort, qu'il le suivit même jusque dans la Sicile, où Platon était allé à la cour de Denys le tyran. Il avait l'esprit bon, appliqué, mais pesant. Quand Platon le comparait avec Aristote, il disait que l'un avait besoin de bride, et l'autre d'éperons. D'autres fois il disait en riant : Avec quel cheval est-ce que j'attelle cet âne-ci ?

Xénocrate était d'ailleurs un homme sérieux et fort sévère ;

en sorte que Platon, en se moquant de lui, disait quelquefois : Xénocrate, va, je te prie, faire un sacrifice aux Grâces.

Xénocrate passait sa vie renfermé dans l'Académie. Quand il allait dans les rues d'Athènes, ce qui arrivait rarement, tout ce qu'il y avait de jeunes gens débauchés dans la ville l'attendaient sur les chemins, pour le tourmenter et lui faire de la peine. On lui mit plusieurs fois des femmes de mauvaise vie dans son lit, sans qu'il en sût rien. La fameuse courtisane Phryné avait gagé contre plusieurs jeunes gens qu'elle viendrait à bout de Xénocrate : un jour, comme il avait plus bu qu'à l'ordinaire, elle entra bien parée dans la maison de Xénocrate, et passa toute la nuit à côté de lui, sans que jamais elle pût venir à bout de ce qu'elle avait entrepris. Les jeunes gens contre qui elle avait gagé se moquèrent d'elle, et la pressèrent de payer ; elle leur répondit en riant : J'ai gage que je pourrais bien corrompre un homme, mais non pas une statue. Cette chasteté était une vertu qu'il soutenait par des opérations violentes.

Xénocrate était fort désintéressé. Alexandre lui envoya un jour une grosse somme d'argent : Xénocrate ne prit que trois mines attiques, et lui renvoya tout le reste. Il dit à ceux qui lui étaient venus apporter ce présent : Alexandre a bien des gens à nourrir, ainsi il doit avoir plus besoin d'argent que moi.

Antipater lui voulut faire pareil présent une autre fois ; mais Xénocrate le remercia, et ne voulut jamais prendre de son argent.

Pendant le temps qu'il était en Sicile, il gagna une couronne d'or pour récompense de s'être distingué, et d'avoir mérité le prix en buvant plus que les autres. Xénocrate n'en voulut point profiter ; dès qu'il fut de retour à Athènes, il porta cette couronne aux pieds de la statue de Mercure, et la consacra à ce dieu, à qui il offrait assez souvent des couronnes de fleurs.

Un jour, Xénocrate fut envoyé vers le roi Philippe avec

plusieurs autres ambassadeurs. Philipe leur fit à tous de grands festins et de magnifiques présents : il leur donna plusieurs audiences, et tourna leur esprit de manière qu'ils étaient tout prêts à faire ce qu'il lui plairait ; Xénocrate fut le seul qui ne voulut point avoir part aux présents de Philippe, et qui ne se trouva jamais à aucune de ses fêtes, ni même aux conférences qu'il eut avec les autres. Quand ils furent tous de retour à Athènes, ils publièrent qu'il avait été inutile d'envoyer Xénocrate avec eux, puisqu'il ne leur avait servi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent ; on se disposait déjà à le condamner à une amende. Xénocrate découvrit de quelle manière toutes choses s'étaient passées, et avertit les Athéniens de prendre garde plus que jamais aux affaires de la république ; que Philippe, par ses grands présents, avait tellement corrompu tous leurs ambassadeurs, qu'ils ne demandaient pas mieux qu'à faire tout ce qu'il lui plairait ; qu'à son égard, jamais Philippe ne l'avait pu obliger à prendre aucun présent de lui. Le mépris qu'on commençait à avoir pour Xénocrate se tourna tout d'un coup en estime ; l'affaire fit beaucoup de bruit : Philippe confessa hautement que, de tous les ambassadeurs qu'on lui avait jamais envoyés, Xénocrate était le seul qui avait méprisé ses présents, et qui n'en avait point voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit prisonniers plusieurs Athéniens. Xénocrate fut député de la république pour moyenner leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xénocrate fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant que de parler de rien. Xénocrate lui dit qu'il fallait remettre le festin, et qu'il ne voulait point manger avant que d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été envoyé, et d'avoir délivré ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xénocrate faisait paraître pour sa patrie ; il se mit aussitôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xénocrate. L'affaire fut décidée sur-le-champ, et les prisonniers remis en liberté.

Un jour, comme Xénocrate était en Sicile, Denys dit à

Platon : Quelqu'un te coupera la tête. Xénocrate, qui était pour lors présent, dit : Cela n'arrivera jamais avant qu'on ait coupé la mienne.

Une autre fois, Antipater, étant à Athènes, vint saluer Xénocrate. Xénocrate, qui prononçait pour lors un discours, ne voulut point l'interrompre, et ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut achevé tout ce qu'il avait à dire.

Quand le philosophe Speusippe, neveu et successeur de Platon dans l'Académie, se sentit vieux, incommodé et proche de sa fin, il envoya querir Xénocrate, et le pria de vouloir prendre sa place. Xénocrate l'accepta, et commença à enseigner publiquement. Lorsque quelqu'un venait dans son école, et qu'il ne savait ni musique, ni géométrie, ni astronomie, il lui disait : Mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores le fondement et tous les agréments de la philosophie.

Xénocrate méprisait fort la gloire et le faste; il aimait la retraite, et passait tous les jours quelque temps en particulier, sans parler à personne.

Les Athéniens avaient une si haute idée de sa probité, qu'un jour qu'il était venu devant les magistrats pour rendre témoignage de quelque chose, comme il s'approchait de l'autel, afin de jurer, selon la coutume du pays, que tout ce qu'il avait dit était vrai, les juges se levèrent, et ne voulurent pas souffrir qu'il jurât; ils lui dirent que son serment était inutile, qu'ils le croyaient sur sa simple parole.

Polémon, fils de Philostrate d'Athènes, était un jeune homme fort débauché. Un jour, de dessein prémédité, il entra fort ivre, et une couronne sur la tête, dans l'école de Xénocrate, qui parlait pour lors de la tempérance; bien loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force et de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché, que, dès ce moment-là, il commença de renoncer à toutes ses débauches, et fit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir; il l'exécuta si bien, qu'en peu de temps il devint très-habile, et succéda à Xénocrate, son maître.

Xénocrate a composé quantité d'ouvrages en vers et en

prose; il dédia un de ses ouvrages à Alexandre, et un autre à Éphestion.

Comme il n'avait aucun égard pour personne, il se fit des ennemis dans la république : les Athéniens le vendirent, afin de le faire périr. Démétrius de Phalère, qui était pour lors en grand crédit à Athènes, l'acheta; il lui donna la liberté, et fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'exiler.

Xénocrate, âgé de quatre-vingt-deux ans, tomba une nuit contre un bassin qu'il avait rencontré sous ses pieds, et mourut sur-le-champ. Il avait enseigné dans l'Académie pendant vingt ans.

DIOGÈNE.

Il mourut la première année de la 114e olympiade, âgé de près de quatre-vingt-dix ans : ainsi il était né la troisième année de la 91e olympiade.

Diogène le cynique, fils d'Isécius, banquier, naquit à Sinope, ville de Paphlagonie, environ la quatre-vingt-onzième olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie avec son père. Isécius fut arrêté, et enfermé dans une prison, où il mourut; Diogène prit l'épouvante et se sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthène, qui le rebuta fort et le repoussa avec son bâton, parce qu'il avait résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogène ne s'étonna point; il baissa la tête : Frappez, frappez, lui dit-il, ne craignez point; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, lui permit d'être son disciple.

Diogène était obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays, et qui ne recevait de secours d'aucun endroit.

Il aperçut un jour une souris qui courait gaillardement de côté et d'autre, sans craindre que la nuit la surprit, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, et

même sans songer à ce qu'elle mangerait. Cela le consola de sa misère ; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre et de se passer de toutes les choses qui ne seraient point absolument nécessaires pour s'empêcher de mourir. Il doubla son manteau, afin qu'en s'enveloppant dedans il lui pût servir de lit et de couverture : il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle; il ne marchait jamais sans porter tout cet équipage avec lui : mais il ne se servait de son bâton que quand il allait en campagne, ou bien lorsqu'il était incommodé. Il disait que les véritables estropiés n'étaient ni les sourds ni les aveugles, mais seulement ceux qui n'avaient point de besace. Il marchait toujours les pieds nus, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre était couverte de neige. Il voulait aussi s'accoutumer à manger de la viande crue, mais il n'en put venir à bout.

Il avait prié une personne qu'il connaissait de lui donner un petit trou dans son logis pour s'y retirer quelquefois; mais comme on tardait trop longtemps à lui rendre une réponse positive, il se servit d'un tonneau, qu'il promenait partout devant lui, et n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, lorsque le soleil brûlait toute la campagne, il se roulait dans des sables ardents : il embrassait au milieu de l'hiver des statues couvertes de neige pour s'accoutumer à souffrir sans peine l'incommodité du chaud et du froid.

Il méprisait tout le monde ; il traitait Platon et ses disciples de dissipateurs et de gens qui aimaient la bonne chère ; il appelait tous les orateurs des esclaves du peuple.

Il disait que les couronnes étaient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompaient en se formant ; et que les représentations étaient les merveilles des fous. Enfin, rien n'échappait à sa liberté satirique.

Il mangeait, il parlait et se couchait indifféremment dans tous les lieux où il se trouvait. Quelquefois, en montrant le portique de Jupiter, il s'écriait : Ah ! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas !

Il disait souvent : Quand je considère ces gouverneurs, ces médecins et ces philosophes qui sont dans le monde, je suis tenté de croire que l'homme par sa sagesse est fort élevé au-dessus des bêtes : mais, d'un autre côté, lorsque je vois des devins, des interprètes des songes, et des gens que les richesses et les honneurs sont capables d'enfler extraordinairement, je ne saurais m'empêcher de croire qu'il ne soit pas le plus fou de tous les animaux.

Un jour, en se promenant, il aperçut un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main; Diogène en eut grande honte : Quoi ! dit-il, les enfants connaissent donc mieux que moi les choses dont on se peut passer? Il tira aussitôt son écuelle de sa besace, et la cassa comme un meuble qui lui était inutile.

Il louait fort ceux qui avaient été tout près de se marier, et qui n'en avaient rien fait, aussi bien que ceux qui, après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer étaient restés sur la terre. Il n'estimait pas moins les gens qu'on avait choisis pour gouverner la république, et qui n'avaient point voulu s'engager, de même que ceux qui avaient été tout près de se mettre à table avec les rois et les grands seigneurs, et qui s'en étaient retournés chez eux.

Il ne s'attachait qu'à la morale, et négligeait entièrement toutes les autres sciences. Il avait l'esprit vif, et prévoyait aisément tout ce qu'on lui pouvait objecter.

Il croyait que le mariage n'était rien; il voulait que toutes les femmes fussent communes, et que chacun se servît de celle à qui il aurait été capable de donner de l'amour.

Il ne croyait pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choses dont on avait besoin. Il voulait qu'on ne s'affligeât de rien. Il vaut beaucoup mieux, disait-il, se consoler que se pendre.

Un jour il se mit à parler sur une matière assez sérieuse et fort utile; tout le monde passait devant lui sans se mettre en peine d'écouter ce qu'il disait. Diogène s'avisa de chanter, quantité de gens s'assemblèrent en foule autour de lui : il leur fit aussitôt une forte réprimande de ce qu'ils accouraient de

tous côtés pour une bagatelle, et qu'ils ne prenaient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parlait sur les matières les plus importantes.

Il s'étonnait de ce que les grammairiens se tourmentaient si fort pour savoir tous les maux qu'Ulysse avait soufferts, et qu'ils ne faisaient pas attention à leur propre misère.

Il blâmait les musiciens de prendre beaucoup de peine à accorder leurs instruments, pendant qu'ils avaient des esprits si mal réglés, par où ils auraient dû commencer.

Il reprenait les mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune et les autres astres, et de ne pas connaître les choses qui étaient à leurs pieds.

Il n'était pas moins irrité contre les orateurs, qui ne songeaient qu'à bien dire, et qui se mettaient peu en peine de bien faire.

Il blâmait fort certains avares qui faisaient paraître un grand désintéressement, qui louaient même les gens qui méprisaient les richesses, et qui cependant ne songeaient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvait rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifiaient aux dieux pour les prier de les conserver en santé, et qui au sortir de la cérémonie faisaient des festins capables de faire crever.

Enfin, il disait qu'il rencontrait bien des gens qui s'efforçaient à se surpasser les uns les autres dans des badineries; mais que personne n'avait d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogène s'aperçut que Platon, dans un repas très-magnifique, ne mangeait que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage, ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait passer en Sicile? Moi, répondit Platon, je ne vivais ordinairement en Sicile que de câpres, d'olives et d'autres choses semblables, comme je fais dans ce pays-ci. Quoi donc! répliqua Diogène, était-il besoin pour cela d'aller à Syracuse? est-ce que dans ce temps-là il n'y avait ni câpres ni olives à Athènes?

Un jour Platon traitait quelques amis de Denys le tyran. Diogène entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit : Je foule aux pieds le faste de Platon. Oui, Diogène, répondit Platon; mais c'est par une autre espèce de faste.

Certain sophiste voulut un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogène : Vous n'êtes pas ce que je suis, lui dit-il; je suis un homme, et par conséquent vous n'êtes pas un homme. Ce raisonnement serait vrai, répondit Diogène, si tu avais commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis, parce que tu aurais conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grèce il avait vu des hommes sages : J'ai bien vu des enfants à Lacédemone, répondit-il; mais pour des hommes je n'en ai vu nulle part.

Il se promenait un jour, en plein midi, une lanterne allumée à la main; on lui demanda ce qu'il cherchait : Je cherche un homme, répondit-il.

Une autre fois, il se mit à crier dans le milieu d'une rue : O hommes! ô hommes! Quantité de gens s'assemblèrent autour de lui : Diogène les chassait avec son bâton : C'est des hommes que j'appelle, dit-il.

Démosthène dînait un jour dans un cabaret; il vit passer Diogène; il se cacha aussitôt. Diogène l'aperçut : Ne te cache point, lui dit-il; car plus tu te caches dans le cabaret, et plus tu t'y enfonces.

Il vit une autre fois des étrangers qui étaient venus exprès pour voir Démosthène. Diogène alla droit à eux; il le leur montrait avec son doigt, et leur disait en riant : Tenez, tenez, regardez le bien; le voilà ce grand orateur d'Athènes.

Diogène se rencontra un jour dans un palais magnifique, où l'or et le marbre étaient en grande abondance. Apres en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser; il fit deux ou trois efforts, et cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montrait ce palais. Mon ami, lui dit, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher.

Un jour il entra, à demi rasé, dans une chambre où des

jeunes gens se réjouissaient ensemble; il fut contraint d'en sortir avec de bons coups. Diogène, pour les punir, écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avaient frappé; il attacha ce papier sur son épaule, et se promenait au milieu des rues, afin de les faire connaître à tout le monde et de les décrier.

Un jour certain scélérat lui reprochait sa pauvreté : Je n'ai jamais vu punir personne pour ce sujet-là, dit-il; mais j'ai bien vu pendre des gens parce qu'ils étaient des fripons.

Il disait souvent que les choses les plus utiles étaient ordinairement les moins estimées; qu'une statue coûtait trois mille écus, et qu'un boisseau de farine ne se vendait pas vingt sous.

Un jour, comme il était près d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale : Quand on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver?

Diogène fut pris un jour, près de Chéronée, par des Macédoniens qui l'allèrent présenter aussitôt au roi Philippe. Philippe lui demanda ce qu'il était : Je suis l'espion de ton avidité insatiable, répondit-il. Le roi fut si content de sa réponse qu'il le mit en liberté et le renvoya.

Diogène croyait que les sages ne pouvaient jamais manquer de rien, et que c'était à eux à disposer de tout ce qui était au monde : Toutes choses appartiennent aux dieux, disait-il; les sages sont amis des dieux; entre amis toutes choses sont communes, et par conséquent toutes choses appartiennent aux sages. C'est ce qui faisait que, quand il avait besoin de quelque chose, il disait qu'il la demandait à ses amis.

Un jour Alexandre, passant par Corinthe, eut la curiosité de voir Diogène qui y était pour lors; il le trouva assis au soleil dans le Cranée, où il raccommodait son tonneau avec de la glu. Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il. Et moi je suis ce chien de Diogène, répondit le philosophe. Ne me crains-tu point? continua Alexandre. Es-tu bon ou mauvais? reprit Diogène. Je suis bon, repartit Alexandre. Hé! qui est-ce qui craint ce qui est bon? reprit Diogène. Alexandre

admira, la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit : Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène ; je serai bien aise de te secourir; demande-moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogène, tu empêches que je ne jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers afin d'en augmenter les limites? Les courtisans d'Alexandre étaient fort indignés qu'un tel roi fît tant d'honneur à un chien comme Diogène, qui ne se levait pas même de sa place. Alexandre s'en aperçut : il se retourna, et leur dit : Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.

Un jour, comme Diogène passait en Égine, il fut pris par des pirates qui le menèrent en Crète, et l'exposèrent au marché : il n'en fut pas plus chagrin, il ne parut pas même se mettre en peine de son malheur. Il vit un certain Xéniade bien gras et bien habillé : il faut me vendre à celui-ci, dit-il; car je vois qu'il a besoin d'un bon maître. Comme Xéniade s'approchait pour le marchander, il lui dit : Viens, enfant, viens marchander un homme. On lui demanda ce qu'il savait faire; il répondit qu'il avait le talent de commander aux hommes. Héraut, dit-il, crie dans le marché; si quelqu'un a besoin d'un maître, qu'il le vienne acheter. Celui qui le vendait lui défendait de s'asseoir : Qu'importe, dit Diogène, on achète bien des poissons dans quelque posture qu'ils soient, et je m'étonne qu'on ne marchande pas seulement un couvercle de marmite sans l'avoir sonné pour connaître si le métal en est bon, et que quand on achète un homme, on se contente de le regarder. Quand le prix fut arrêté, il dit à Xéniade : Quoique je sois à présent ton esclave, tu n'as qu'à te disposer à faire ce que je voudrai; car, soit que je te serve de médecin ou d'intendant, n'importe si je suis esclave ou libre, il faudra m'obéir.

Xéniade lui donna ses enfants à instruire : Diogène en eut grand soin ; il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des poëtes, avec un abrégé de sa philosophie, qu'il composa exprès pour eux. Il les faisait exercer à la lutte, à la chasse, à monter à cheval, et à tirer de l'arc et de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples, et à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il voulait qu'on les rasât jusqu' à la peau. Il les menait avec lui dans les rues vêtus fort négligemment, et souvent sans sandales et sans tunique. Ces enfants, de leur côté, aimaient fort Diogène, et prenaient un soin particulier de le recommander à leurs parents.

Pendant que Diogène était ainsi dans l'esclavage, quelques amis s'intéressèrent pour l'en tirer. Vous êtes des fous, leur dit-il; vous vous moquez bien de moi : ne savez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent? Au contraire, ce sont ceux qui le nourrissent qui sont ses esclaves.

Un jour Diogène entendit un héraut qui publiait que Dioxipe avait vaincu des hommes aux jeux olympiques. Mon ami, lui dit-il, dis des esclaves et des malheureux; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disait : Vous êtes vieux, il faudrait vous reposer à présent. Quoi! dit-il, si je courais, faudrait-il me relâcher à la fin de ma course? Ne serait-il pas plus à propos que je fisse tous mes efforts?

En se promenant dans les rues, il aperçut un homme qui avait laissé tomber du pain, et qui avait honte de le relever : Diogène ramassa une bouteille cassée, et la promena par toute la ville, pour lui faire connaître qu'on ne devait pas rougir quand on tâchait à ne rien perdre.

Je suis comme les bons musiciens, disait-il ; je quitte le son véritable pour le faire prendre aux autres.

Un homme le vint un jour trouver pour être son disciple, Diogène lui donna un jambon à porter, et lui dit de le suivre : cet homme eut honte de porter ce jambon dans les rues ; il

le jeta à terre, et s'en alla. Diogène le rencontra quelques jours après : Quoi ! lui dit-il, un jambon a rompu notre amitié !

Il aperçut, en se promenant, une femme tellement prosternée devant les dieux, qu'elle en était même découverte par derrière ; Diogène accourut à elle : Ne crains-tu pas, pauvre femme, lui dit-il, que les dieux, qui sont aussi bien derrière toi que devant, te voient dans une posture indécente?

Quand Diogène réfléchissait sur sa vie, il disait en riant, que toutes les imprécations qu'on faisait ordinairement dans les tragédies étaient tombées sur lui ; qu'il était sans maison, sans ville, sans patrie, pauvre, vivant au jour le jour ; mais qu'il opposait sa fermeté à la fortune, la nature à la coutume, et la raison aux troubles de l'âme.

Un homme vint un jour le consulter pour savoir à quelle heure il devait manger : Si tu es riche, lui dit-il, mange quand tu voudras ; si tu es pauvre, quand tu pourras.

Les Athéniens le prièrent de se faire associer dans leurs mystères, et lui assurèrent que ceux qui y étaient initiés tenaient le premier rang dans l'autre monde : Ce serait une chose bien ridicule, répondit Diogène, qu'Agésilaüs et Épaminondas restassent dans la boue, pendant que vos initiés, qui sont des malheureux habiteraient des îles fortunées.

Il avait coutume de se parfumer les pieds : quand on lui en demandait la raison, il disait que l'odeur des parfums qu'on se mettait à la tête était aussitôt perdue dans l'air, au lieu que, quand on se parfumait les pieds, l'odeur en montait au nez.

Un infâme eunuque avait fait écrire sur la porte de sa maison : Qu'il n'entre rien de mauvais par cette porte. Diogène dit : Et le maître du logis, par où entrera-t-il?

Quelques philosophes voulaient un jour lui prouver qu'il n'y avait point de mouvement : Diogène se leva, et commença à se promener : Que faites-vous, lui dit un de ces philosophes? Je réfute tes raisons, répondit Diogène.

Quand quelqu'un lui parlait d'astrologie, il lui disait : Y a-t-il longtemps que tu es revenu des cieux?

Platon avait défini que l'homme était un animal à deux pieds, sans plumes : Diogène pluma un coq qu'il cacha sous son manteau, et s'en alla à l'Académie : il tira aussitôt le coq de dessous son manteau, et dit, en le jetant au milieu de l'école : Voilà l'homme de Platon. Platon fut obligé d'ajouter à sa définition, que cet animal avait de larges ongles.

Diogène, passant par Mégare, vit des enfants tout nus, et des moutons bien couverts de laine : Il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton qu'enfant.

Un jour, comme il mangeait, il vit des petites souris ramasser des miettes de pain sous sa table : Ah! dit-il, Diogène nourrit aussi des parasites.

Comme il sortait du bain, on lui demanda s'il y avait beaucoup d'hommes qui se baignaient; il répondit, que non. Mais, lui dit-on, n'y a-t-il pas une grande confusion de monde? Oui, répondit-il, très-grande.

On le pria un jour de se trouver à un festin; il ne le voulut pas, parce qu'il y avait été le jour précédent, et qu'on ne l'en avait point remercié.

Un homme, portant une poutre sur son épaule, le heurta sans y penser, et lui dit : Prenez garde. Comment, répondit Diogène, veux-tu me frapper une seconde fois? Quelque temps après il eut encore une pareille aventure : il donna un coup de bâton à celui qui l'avait heurté, et lui dit : Prends garde toi-même.

Il était un jour si percé de pluie, que l'eau dégouttait de tous les endroits de son manteau : ceux qui le regardaient avaient grande compassion de lui. Platon, qui se trouva là par hasard, leur dit : Si vous voulez qu'il soit véritablement malheureux, allez-vous-en et ne le regardez pas.

Un jour un homme lui donna un soufflet : Je ne savais pas, dit-il, que je dusse marcher dans les rues la tête armée.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il voulait pour qu'on lui donnât un soufflet : Un casque, répondit-il.

Midias un jour lui donna plusieurs coups de poing, et lui dit : Va te plaindre, tu auras trois mille livres d'amende. Le

lendemain, Diogène prit un gantelet de fer, et alla décharger un grand coup de poing sur la tête de Midias : Va-t'en te plaindre toi-même, tu auras une pareille amende.

Lysias l'apothicaire lui demanda s'il croyait qu'il y eût des dieux : Comment ne le croirais-je pas, puisque je sais qu'ils n'ont point de plus grands ennemis que toi.

Un jour Diogène vit un homme qui se lavait dans de l'eau, espérant se purifier : O malheureux, lui dit-il, ne sais-tu pas bien que tu te laverais jusqu'à demain, cela ne t'empêcherait point de faire des fautes de grammaire! cela ne te délivrera pas non plus de tes crimes.

Il aperçut une autre fois un enfant dans une posture indécente; il courut droit à son précepteur, et lui donna un coup de bâton : Pourquoi instruis-tu si mal ton disciple? lui dit-il.

Un homme vint un jour lui montrer un horoscope qu'il avait dressé : Voilà quelque chose de beau, dit Diogène; mais c'est pour nous empêcher de mourir de faim.

Il blâmait fort tous ceux qui se plaignaient de la fortune : Les hommes, disait-il, demandent toujours ce qui leur paraît être un bien, mais non pas ce qui l'est véritablement.

Diogène savait bien que plusieurs personnes approuvaient sa vie; mais comme peu de gens se mettaient en devoir de l'imiter, il disait qu'il était un chien fort estimé; mais qu'aucun de ceux qui le louaient n'avait assez de courage pour venir à la chasse avec lui.

Il reprochait à ceux qui étaient épouvantés de leurs songes, qu'ils ne faisaient aucune attention aux choses qui leur venaient dans l'esprit lorsqu'ils veillaient, et qu'ils examinaient avec superstition tout ce qui se passait dans leur imagination pendant qu'ils dormaient.

Un jour, en se promenant, il aperçut une femme dans une litière; il dit : Ce ne devrait pas être là une cage pour un si méchant animal.

Les Athéniens aimaient fort Diogène, et avaient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement

un jeune homme qui avait cassé son tonneau, et lui en redonnèrent un autre.

Tout le monde publiait le bonheur de Callisthène, qui était tous les jours à faire bonne chère à la table d'Alexandre : Et moi, disait Diogène, je trouve Callisthène bien malheureux par la seule raison qu'il dîne et soupe tous les jours avec Alexandre.

Cratère fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui : Diogène lui dit qu'il aimait beaucoup mieux ne manger que du pain à Athènes, que d'aller vivre magnifiquement dans son palais.

Perdiccas le menaça un jour de le tuer s'il ne le venait voir : Tu ne feras pas là une grande action, répondit Diogène; le moindre petit animal venimeux en pourrait bien faire autant; et je t'assure que Diogène n'a aucun besoin de Perdiccas ni de sa grandeur pour vivre heureux. Hélas! s'écriait-il, les dieux sont fort libéraux à accorder la vie aux hommes : mais tous les agréments qui y sont attachés demeurent méconnus aux gens qui ne songent qu'à faire bonne chère, et à se parfumer.

Il vit un jour un homme qui se faisait chausser par un esclave : Tu ne seras pas content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche : de quoi te servent tes mains?

Une autre fois, en passant, il vit des juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public : Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit.

Il disait qu'un riche ignorant était une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour, comme il était au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah! plût aux dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je pusse me faire passer la faim quand je voudrais.

Comme il entrait dans un bain, il aperçut un jeune homme qui faisait des mouvements fort adroits; mais peu honnêtes : Plus tu feras bien, plus tu seras blâmable, lui dit-il.

Une autre fois, en traversant une rue, il vit au dessus de

la maison d'un prodigue, un ecriteau qui marquait qu'elle était à vendre : Je savais bien, dit-il, que la grande ivrognerie obligerait ton maître à vomir.

Un jour un homme lui reprocha son exil : Ah! pauvre malheureux, lui dit Diogène, j'en suis très-content; c'est ce qui a fait que je suis devenu philosophe.

Un autre lui dit quelque temps après : Les Sinopéens t'ont condamné à un bannissement perpétuel. Et moi, répondit-il, je les ai condamnés à rester dans leur vilain pays sur le rivage du Pont-Euxin.

Il priait quelquefois des statues de lui accorder des grâces; on lui en demandait la raison : C'est afin, disait-il, de m'accoutumer à être refusé.

Quand sa pauvreté l'obligeait à demander l'aumône, il disait au premier qu'il rencontrait : Si tu as déjà donné quelque chose à quelqu'un, fais-moi aussi la même grâce; et si tu n'as jamais rien donné à personne, commence par moi.

On lui demandait un jour de quelle manière Denys le tyran en usait avec ses amis : Comme on fait, dit-il, avec des bouteilles, qu'on prend quand elles sont pleines, et qu'on jette lorsqu'elles sont vides.

Il aperçut un jour dans un cabaret un prodigue qui ne mangeait que des olives : Si tu avais toujours dîné ainsi, tu ne souperais pas si mal à présent.

Il disait que les désirs déréglés étaient la source de tous malheurs;

Que les honnêtes gens étaient les portraits des dieux,

Que le ventre était le gouffre de la vie;

Qu'un discours bien poli était un filet de miel, et que l'amour était l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel était l'état le plus malheureux : C'est d'être vieux et pauvre, répondit-il.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il y avait de meilleur dans le monde : il dit que c'était la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : Quelle est la bête qui mord

le plus fort? Entre les farouches, répondit-il, c'est un médisant; et entre les apprivoisées, c'est un flatteur.

Un jour, en se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'oliviers Ah! plût aux dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres aportassent de tels fruits!

Un homme vint lui demander à quel âge il fallait se marier : Quand on est jeune, répondit Diogène, il n'est pas encore temps; et quand on est vieux, il est trop tard.

On lui demanda pourquoi l'or était d'une couleur pâle : C'est qu'il a beaucoup d'envieux, répondit-il.

On le pressait un jour de courir après Manès son esclave, qui s'était enfui : Il serait fort ridicule, dit-il, que Manès se passât bien de Diogène, et que Diogène ne pût se passer de Manès!

Certain tyran lui demanda un jour quel airain était le plus propre à faire une statue : C'est celui dont on a fait celles d'Harmodius et d'Aristogiton, grands ennemis des tyrans.

Un jour Platon expliquait ses idées, et parlait de la forme d'une table, et de celle d'un verre : Je vois bien une table et un verre, lui dit Diogène, mais je ne sais ce que c'est que la forme d'une table non plus que celle d'un verre. Cela est vrai, dit Platon; car pour voir une table et un verre il ne faut avoir que des yeux, au lieu que, pour connaître la forme d'une table et celle d'un verre, il faut avoir de l'esprit.

On demanda une fois à Diogène ce qu'il pensait de Socrate; il dit que c'était un fou.

Un jour il aperçut un jeune homme qui rougissait : Courage mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu.

Deux jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre; il les condamna tous les deux; l'un parce qu'il avait effectivement volé ce dont on l'accusait, et l'autre parce qu'il se plaignait à tort, puisqu'il n'avait rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnait plutôt l'aumône aux borgnes et aux boiteux qu'aux philosophes : C'est,

répondit-il, parce que les hommes s'attendent plutôt à devenir borgnes ou boiteux, que philosophes.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avait ni valet ni servante : Non, répondit Diogène. Et qui vous enterrera? reprit l'autre : C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogène.

Certain homme lui reprocha qu'il avait fait autrefois de la fausse monnaie : Il est vrai, répondit Diogène, qu'il y a eu un temps que j'étais ce que tu es aujourd'hui; mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristippe le rencontra un jour comme il lavait des herbes : Diogène, lui dit-il, si tu savais te rendre agréable aux rois, tu n'aurais pas la péine de laver des herbes. Et toi, répondit Diogène, si tu connaissais le plaisir qu'il y a à laver des herbes, tu te mettrais peu en peine de plaire aux rois.

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avait peu d'écoliers et quantité de figures de Muses et d'autres divinités : Tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogène; mais c'est en comptant les dieux.

On lui demanda un jour de quel pays il était : il répondit qu'il était citoyen du monde, voulant montrer que les sages ne devaient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue; il lui demanda une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres, et qu'à moi tu demandes une mine? C'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, et que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort était un mal : Comment cela se pourrait-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente?

Diogène vit un jour un maladroit qui allait tirer; il courut aussitôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : C'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

Antisthène était dans son lit, fort malade; Diogène entra dans sa chambre : Avez-vous besoin d'un ami? lui dit-il,

pour lui faire connaître que c'était dans le temps de l'affliction que les véritables amis étaient nécessaires. Diogène connut qu'Antisthène souffrait impatiemment son mal : il s'en alla une autre fois chez lui, un poignard sous son manteau. Antisthène lui dit : Ah ! qui est-ce qui me délivrera des douleurs que je souffre? Diogène tira son poignard : C'est celui-ci, dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie.

Quand on disait à Diogène que quantité de gens se moquaient de lui : Qu'importe! répondait-il, je me tiens pour moqué, et peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, et qu'ils paraissent rire. Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes : Et moi, répliquait-il, je me soucie aussi très-peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelait chien : C'est, répondit-il, parce que je flatte ceux qui me donnent ; que j'aboie après ceux qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants.

Une autre fois on lui demanda quelle espèce de chien il était : Quand j'ai faim, dit-il, je tiens de la nature du lévrier ; je caresse tout le monde ; mais lorsque je suis soûl, je tiens du dogue ; je mords tous ceux que je rencontre.

Il vit un jour passer le rhéteur Anaximène qui avait le ventre extrêmement gros : Donne-moi un peu de ton ventre, lui dit-il ; tu me feras un grand plaisir, et en même temps tu te délivreras d'un pesant fardeau.

Quand on lui reprochait pourquoi il mangeait au milieu des rues et des marchés : C'est que la faim me prend là de même que partout ailleurs, répondait-il.

Un jour comme il retournait de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venait : Je viens de chez des hommes, répondit-il, et je retourne chez des femmes.

Il comparait ordinairement les belles courtisanes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelait les reines des rois, parce qu'elles obtenaient d'eux tout ce qu'elles voulaient.

Certain homme admirait un jour la grande quantité de présents qui étaient dans un temple de la Samothrace. Il y en aurait encore bien davantage, dit Diogène, si tous ceux qui ont péri en avaient offert au lieu de ceux qui se sont sauvés.

Un jour, comme il mangeait au milieu d'une rue, quantité de gens s'assemblèrent autour de lui et l'appelèrent chien : C'est vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il ; car vous vous assemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant athlète, qui mourait de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra, et lui dit : Tu as à présent un beau moyen de te venger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un jour, comme il se promenait, il aperçut le fils d'une courtisane qui jetait des pierres au milieu d'une troupe : Mon enfant, lui dit-il, prends garde de frapper ton père.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avait à lui : Si tu me l'as donné, dit Diogène, il est à moi à présent ; et si tu n'as fait que le prêter, je m'en sers encore actuellement ; attends que je n'en aie plus besoin.

Quand on lui reprochait qu'il buvait dans les cabarets : Je me fais bien raser dans la boutique d'un barbier, répondait-il.

Un jour il entendit qu'on disait du bien d'un homme qui lui avait donné l'aumône : on devrait bien plutôt me louer, dit Diogène, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandait quel profit il avait tiré de sa philosophie : Quand elle ne m'aurait jamais servi d'autre chose, disait-il, que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais, j'en serais assez content.

Quand il eut appris que les Athéniens avaient déclaré qu'Alexandre était Bacchus, il leur dit, pour se moquer d'eux : Eh ! que ne me faites-vous Sérapis ?

On lui reprochait un jour qu'il logeait dans des lieux malpropres : Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales, et cependant il ne se gâte pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : Mais toi, qui ne sais rien, comment as-tu la hardiesse de te mettre au rang des

philosophes? Quand je n'aurais d'autre mérite, répondit-il, que celui de pouvoir contrefaire le philosophe, cela suffit pour dire que je le suis.

On vint un jour lui présenter un jeune homme pour être son disciple; on lui en disait tous les biens imaginables; qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait beaucoup. Diogène écoute tout fort tranquillement : Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi; pourquoi donc me l'amenez-vous?

Il entrait une fois sur un théâtre lorsque tout le monde en sortait : on lui en demanda la raison; il dit que c'était ce qu'il avait résolu de faire pendant toute sa vie.

Denys le tyran, après avoir été chassé de son royaume de Syracuse, se retira à Corinthe, où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour ne pas mourir de faim. Diogène entra un jour dans son école; il entendit les enfants qui criaient. Denys crut que Diogène le venait consoler dans ses misères : Diogène, lui dit-il, je te suis bien obligé; hélas! tu vois l'inconstance de la fortune! Malheureux, répondit Diogène, je suis bien surpris de te voir encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton royaume; et je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école que tu n'as été roi.

Il vit un jour quelques personnes qui faisaient des sacrifices aux dieux pour avoir un fils : Vous songez bien plutôt, leur dit-il, à demander un fils qu'un honnête homme.

Un jour il aperçut un beau jeune homme qui parlait de vilenies : N'as-tu pas de honte, dit-il, de tirer une épée de plomb d'une gaîne d'ivoire?

Il disait que les gens qui parlaient bien de la vertu, et qui ne faisaient rien de tout ce qu'ils enseignaient, étaient semblables à des instruments de musique, qui rendent un son très-agréable sans avoir aucun sentiment.

Un homme lui dit un jour : Je ne suis pas propre à la philosophie. Pourquoi vis-tu donc, malheureux, lui répondit-il, puisque tu désespères de pouvoir jamais bien vivre?

Une autre fois il aperçut un jeune homme qui faisait quelque

chose de malhonnête : N'as-tu point de honte, lui dit-il, d'avilir l'avantage que la nature te donne ? la nature t'a fait naître homme, et tu t'efforces de devenir femme !

Il disait que presque tout le monde vivait dans la servitude ; que les esclaves obéissaient à leurs maîtres, et les maîtres à leurs passions : que toutes choses consistaient dans l'usage ; qu'une personne accoutumée à vivre délicieusement dans la mollesse et dans les plaisirs ne pouvait jamais s'en retirer, et qu'au contraire, le mépris de la vie délicieuse était un vrai plaisir aux gens qui étaient accoutumés à vivre d'une autre manière.

Il croyait que la pudeur était une faiblesse ; il n'avait point de honte de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes. Si souper est une bonne chose, disait-il, pourquoi ne pas souper aussi bien au milieu d'un marché que dans une chambre ?

On lui demanda un jour où il voulait être enterré quand il serait mort : Au milieu de la campagne, repondit-il. Comment, répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes farouches ? il faudra mettre mon bâton auprès de moi, répondit Diogène, afin que je les puisse chasser quand ils voudront venir. Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment. Et qu'importe donc s'ils me mangent ou non, répondit Diogène, puisque je ne sentirai point.

Quelques-uns disent qu'étant parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mangea un pied de bœuf cru qui lui causa une si grande indigestion qu'il en creva. D'autres disent que, se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine et se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain ; ils le trouvèrent enveloppé dans son manteau ; ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormait pas, car il était toujours fort éveillé ; ils le trouvèrent mort. Il y eut une grande contestation entre eux à qui l'enterrerait ; ils furent tout près d'en venir aux mains ; les magistrats et les anciens de Corinthe arrivèrent à propos, et les apaisèrent. Diogène fut enterré magnifiquement proche de la porte qui est vers l'Isthme. On érigea à côté de son tom-

beau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre le Grand mourut à Babylone, en la cent quatorzième olympiade. Diogène fut honoré de plusieurs statues, que différents particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions fort honorables.

CRATÈS.

Contemporain de Polémon, qui fut successeur de Xénocrate dans l'école platonique, vivait sous la 113e olympiade.

Cratès le cynique fut un des principaux disciples du fameux Diogène. Il était fils d'Ascondus, Thébain d'une famille très-considérable, et qui possédait de grands biens. Il se trouva un jour à une tragédie, où il remarqua que Téléphus quitta toutes ses richesses pour se faire cynique : cela le toucha; il résolut aussitôt d'embrasser le même parti. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cents talents qu'il mit entre les mains d'un banquier, et le pria de les rendre à ses enfants en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit; mais, s'ils avaient assez d'élévation pour être philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'avaient besoin de rien. Ses parents vinrent un jour le prier de changer de résolution, et de prendre un autre parti; il les chassa de sa maison, et les poursuivit à coups de bâton.

Pendant l'été, Cratès portait un manteau fort pesant, et était vêtu très-légèrement dans la plus grande rigueur de l'hiver, afin de se faire à toutes sortes d'injures du temps et d'incommodités. Il entrait effrontément dans toutes sortes de maisons pour faire des réprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisaient; il courait après les femmes de mauvaise vie, et leur disait des injures, afin de s'en attirer à lui-même, et de s'accoutumer par ce moyen à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivait assez durement, et ne buvait jamais que de l'eau, de même que tous les autres cyniques.

L'orateur Métrocle n'osait plus paraître en public, parce qu'il ne se retenait pas aisément, et qu'il lui arrivait toujours en parlant de laisser échapper certains vents. dont le bruit lui faisait tant de honte qu'il s'était renfermé dans sa maison où il avait résolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratès en entendit parler; il mangea aussitôt quantité de lupins, afin de se remplir le corps de vents, et s'en alla au logis de Métrocle; il lui dit plusieurs belles paroles pour lui faire connaître qu'il ne devait point avoir de honte, puisqu'il n'avait fait aucun mal; que ces choses-là arrivaient à tout le monde, et qu'il serait fort surprenant que cela ne lui arrivât pas aussi. Pendant qu'il parlait, les lupins qu'il avait mangés faisaient leur effet : le bon exemple de Cratès encouragea tellement Métrocle, qu'il reconnut sa faiblesse; il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances, il brûla tous les écrits qu'il avait de Théophraste, sous qui il avait étudié, et s'attacha à Cratès qui en fit un fort bon cynique. Métrocle fut ensuite fort distingué entre les philosophes de la secte, et fit plusieurs disciples qui eurent de la réputation; mais à la fin, comme il se sentait vieux et infirme, le dégoût de la vie le prit; il s'étrangla lui-même.

Cratès était fort laid, et pour paraître encore plus extraordinaire et plus hideux, il avait cousu des peaux de moutons par-dessus son manteau; en sorte que, quand on l'apercevait, on avait peine à distinguer quelle espèce d'animal ce pouvait être. Il était d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices; et quand il allait se présenter dans des lieux publics pour lutter et pour faire quelque autre chose semblable, tous ceux qui étaient là ne pouvaient s'empêcher de rire, à cause de sa figure et de son habit extraordinaire. Cratès ne s'étonnait point de cela; il levait les mains en haut : Prends patience, ô Cratès, s'écriait-il, ceux qui se moquent de toi présentement pleureront dans un instant, et tu auras le plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté.

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grâce

à un de ses disciples : au lieu de lui embrasser les genoux, il lui embrassa les cuisses : ce maître trouva cela fort extraordinaire, et voulut s'en fâcher : Qu'importe, lui dit Cratès, tes cuisses ne sont-elles pas à toi de même que tes genoux ?

Il disait qu'il était impossible de trouver des gens qui n'eussent jamais fait aucune faute; mais que des grenades pouvaient être très-belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain pourri.

Les magistrats d'Athènes l'accusèrent une fois de porter du linge, contre leur défense : Théophraste en porte bien aussi, leur dit Cratès, et si vous voulez, je vous le ferai voir tout à l'heure. Les magistrats ne le pouvaient croire : ils suivirent Cratès qui les mena dans une boutique de barbier et leur montra, pour se moquer d'eux, Théophraste ayant autour de lui un linge à barbe : Tenez, leur dit-il, ne voyez-vous pas que Théophraste porte aussi du linge ?

Cratès voulait que ses disciples fussent entièrement détachés des biens de ce monde : Je ne possède rien que ce que j'ai appris, disait-il, et j'ai abandonné tout le reste aux gens qui aiment le faste. Il les exhortait sur toutes choses à fuir les plaisirs, parce que rien n'était plus convenable à un philosophe que la liberté, et qu'il n'y avait point de maître plus tyrannique que la volupté.

La faim, disait-il, fait passer l'amour ; si ce remède n'est pas suffisant, le temps ordinairement en vient à bout : sinon il ne reste plus qu'à prendre une corde et à se pendre.

Quand il parlait des mœurs corrompues de son siècle, il ne pouvait s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'épargnaient point l'argent dans des choses honteuses, pourvu qu'elles fussent conformes à leurs passions; et qui avaient regret de la moindre dépense qu'ils faisaient dans des choses honnêtes et très-profitables.

C'est lui qui a fait ce journal, qui a depuis été si célèbre : Qu'on donne dix mines à un cuisinier, et à un médecin une drachme; cinq talents à un flatteur, et à un bon conseiller de

la fumée ; à une courtisane un talent, et une obole à un philosophe.

Quand on lui demandait de quoi lui servait sa philosophie : A savoir se contenter de légumes, répondait-il, et à vivre sans soin et sans inquiétude.

Un jour Démétrius de Phalère lui envoya du vin avec quelques pains : Cratès fut fort indigné de ce que Démétrius s'était imaginé qu'un philosophe avait besoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air sévère. Ah ! plût aux dieux, s'écria-t-il, qu'il y eut aussi des fontaines de pain.

Les manières libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia, sœur de Métrocle, qu'elle ne voulut point entendre parler de plusieurs autres personnes considérables qui la recherchaient avec empressement ; elle menaça ses parents que si on ne la mariait pas à Cratès, elle se tuerait elle-même. Ses parents firent humainement tout ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'esprit ; ils n'y purent jamais réussir : ils furent contraints d'avoir recours à Cratès même, qu'ils prièrent instamment de la détourner de cette résolution ; mais, comme il n'en pouvait venir à bout, il se leva et se dépouilla devant elle pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers ; il jeta aussi par terre son manteau, sa besace et son bâton : Afin que tu ne sois point trompée, lui dit-il, voilà ton mari et tout ce qu'il possède ; regarde à présent ce que tu veux faire ; car si tu m'épouses, je ne prétends pas que tu aies d'autres richesses. Hyparchia ne balança point ; elle préféra aussitôt Cratès à tout ce qu'elle avait, aussi bien qu'à tout ce qu'elle pouvait prétendre ; elle s'habilla en cynique, et devint encore plus effrontée que son mari. Ils faisaient ensemble les choses les plus infâmes au milieu des rues et des places publiques, sans se mettre en peine de personne. Hyparchia n'abandonnait jamais son mari ; elle le suivait partout, et se trouvait dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour, comme ils étaient à un festin chez Lysimachus, elle fit ce sophisme à l'impie Théodore qui s'y était aussi ren-

contré : Si Théodore faisant certaines choses n'est pas blâmé, Hyparchia faisant la même chose, ne doit pas être blâmée non plus : or, Théodore en se frappant lui-même, ne fait rien dont on le puisse blâmer; donc, dit-elle, en lui appliquant un soufflet, Hyparchia frappant Théodore ne doit point être blâmée. Théodore ne répondit rien sur-le-champ à cet argument; mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée : Tenez, dit Théodore, voilà une femme qui a quitté sa tapisserie et sa toile. Cela est vrai, répondit Hyparchia; mais crois-tu que j'aie si mal fait de préférer la philosophie à des exercices de femmes ?

De ce digne mariage de Cratès et d'Hyparchia vint un fils nommé Pasiclès, que son père et sa mère eurent grand soin d'élever dans la philosophie cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès s'il ne serait pas bien aise qu'on rebâtit sa patrie : Qu'en est-il besoin, répondit Cratès ; quelque autre Alexandre viendrait peut-être encore la détruire ?

Il disait qu'il n'avait point d'autre patrie que la pauvreté et le mépris de la gloire, sur quoi la fortune n'avait aucun droit ; qu'il était le citoyen de Diogène, et par conséquent exempt de toute sorte d'envie.

Il irrita un jour le musicien Nicodrome, qui lui donna un grand coup de poing, et lui fit une bosse au front. Cratès mit sur cette bosse un morceau de papier, où il avait écrit : Voilà l'ouvrage de Nicodrome ; et il se promenait dans les rues avec cet écriteau sur le front.

Il disait que les richesses des grands seigneurs étaient comme les arbres qui naissent dans les montagnes et les rochers inaccessibles; qu'il n'y avait que les milans et les corbeaux qui mangeaient les fruits de ces arbres : de même aussi il n'y avait que les flatteurs et les femmes de mauvaise vie qui profitaient du bien des grands seigneurs; qu'un riche, environné de flatteurs, était un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandait jusqu'à quel temps il fallait s'apliquer à la philosophie : c'est, répondait-il, jusqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander ne sont que des meneurs d'ânes.

Cratès, aussi bien que tous les autres cyniques, négligeait toutes sortes de sciences, excepté la morale. Il vécut très-longtemps ; il était tout courbé de vieillesse vers les dernières années de sa vie. Quand il se sentit approcher de sa fin, il disait, en se considérant lui-même : Ah! pauvre bossu, tes longues années te vont mettre au tombeau ; tu verras bientôt le palais des enfers. Il mourut ainsi de caducité et de défaillance. Le temps de sa plus grande vogue était vers la cent treizième olympiade ; c'était pour lors qu'il florissait à Thèbes, et qu'il effaçait tous les autres cyniques de ce temps. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des stoïciens, si renommée.

PYRRHON.

Il vivait un peu auparavant Épicure, vers la 120e olympiade.

Pyrrhon a été auteur de la secte qu'on a appelée des Pyrrhoniens ou sceptiques. Il était fils de Plistarque, de la ville d'Élée, dans le Péloponèse. Il s'appliqua d'abord à la peinture, ensuite il fut disciple de Drison, et enfin du philosophe Anaxarchus, auquel il s'attacha tellement, qu'il le suivit jusque dans les Indes. Pyrrhon, pendant ce long voyage, eut un très-grand soin de converser avec les mages, les gymnosophistes et tous les philosophes orientaux : après s'être instruit à fond de toutes les opinions, il ne trouva rien qui pût le contenter : il lui parut que toutes choses étaient incompréhensibles ; que la vérité était cachée au fond d'un abîme, et qu'il n'y avait rien de plus raisonnable que de douter de tout, et ne jamais décider.

Il disait que tous les hommes réglaient leur vie sur de certaines opinions reçues ; que chacun ne faisait rien que par ha-

bitude, et qu'on examinait chaque chose par rapport aux lois et aux coutumes établies dans chaque pays; mais qu'on ne savait point si ces lois-là étaient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencements, Pyrrhon était pauvre et assez inconnu : il exerçait sa profession de peintre, et on a gardé longtemps à Élée plusieurs de ses ouvrages où il avait fort bien réussi. Il vivait dans une grande solitude, et ne se trouvait dans aucune assemblée. Il faisait souvent des voyages, et ne disait jamais à personne l'endroit où il allait. Il souffrait tout sans se mettre en peine de rien. Il se fiait si peu à ses sens, qu'il ne se détournait ni pour rochers, ni pour précipices, ni pour aucun autre péril; il se serait plutôt laissé écraser, que de se ranger pour éviter la rencontre d'un chariot. Il y avait toujours quelques-uns de ses amis qui le suivaient, et qui avaient soin de le détourner dans les occasions. Il avait l'esprit égal, et s'habillait en tout temps de la même manière. Quand il disait quelque chose, et que la personne à qui il parlait se retirait pour quelque raison, et le laissait seul, cela ne l'empêchait pas de continuer jusqu'à ce qu'il eût achevé, de même que si quelqu'un l'eût écouté. Il traitait tout le monde avec la même indifférence.

Un jour Anaxarchus était tombé malheureusement dans une fosse; comme il appelait tout le monde à son secours, Pyrrhon, son disciple, passa par-devant lui sans se mettre en peine de le secourir. Quantité de gens blâmèrent fort Pyrrhon de son ingratitude à l'égard de son maître; Anaxarchus au contraire le loua fort d'être véritablement sans aucune passion, et de n'avoir aucun égard pour personne.

La réputation de Pyrrhon se répandit en peu de temps par toute la Grèce; quantité de gens embrassèrent sa secte. Ceux d'Élée, après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créèrent souverain pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoyen de leur ville. Épicure aimait fort sa conversation, et ne pouvait se lasser d'admirer sa manière de vivre. Tout le monde le regardait comme un homme véritablement libre et exempt de toutes sortes de trou-

bles, de vanité et de superstition. Enfin, le philosophe Timon assure qu'il était respecté comme un petit dieu sur terre. Il passait tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui était sage-femme de profession. Il allait au marché vendre de petits oiseaux et de petits cochons; il nettoyait sa maison, et était si indifférent pour toute sorte de travail, que souvent il s'exerçait à laver une truie.

Un jour un chien se jeta sur lui pour le mordre; Pyrrhon le repoussa; quelqu'un lui fit connaître que cela était contre ses principes. Ah! répondit-il, qu'il est difficile de se défaire de ses préjugés, et qu'on a de peine à dépouiller entièrement l'homme! C'est pourtant à quoi il faut travailler de tout son pouvoir, et il faut y employer toutes les forces de sa raison.

Une autre fois, comme il passait la mer dans un petit bâtiment, des vents impétueux s'élevèrent tout d'un coup; le vaisseau était en grand danger de périr; tous ceux qui passaient avec Pyrrhon étaient dans de grandes frayeurs. Pyrrhon demeurait fort tranquille au milieu de la tempête; il leur montrait à côté d'eux un petit cochon qui mangeait d'aussi bon courage que si le vaisseau eût été au port; et il disait que les sages devaient tâcher d'imiter l'assurance de ce petit animal, et d'être tranquilles dans toutes sortes d'états.

Pyrrhon avait un ulcère; celui qui le pansait fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes, il lui coupa et lui brûla les chairs : Pyrrhon ne témoigna jamais qu'il souffrait la moindre douleur, et ne fronça pas même le sourcil.

Ce philosophe croyait que le plus haut degré de perfection où on pouvait parvenir en ce monde, était de s'abstenir de décider. Ses disciples étaient bien tous d'accord en un point, qui est qu'on ne connaît rien de certain; mais les uns cherchaient la vérité avec espérance de la pouvoir trouver, et les autres désespéraient d'en pouvoir jamais venir à bout; d'autres croyaient pouvoir affirmer une seule chose; c'était, disaient-ils, qu'ils savaient certainement qu'ils ne savaient rien; mais les autres ignoraient même s'ils ne savaient rien. Quel-

ques-unes de ces opinions étaient en usage avant le temps de Pyrrhon; mais comme personne jusque-là n'avait fait profession de douter absolument de toutes choses, c'est ce qui a été cause que Pyrrhon a passé pour l'auteur et le chef de tous les sceptiques.

La raison pour laquelle ce philosophe voulait qu'on suspendît son jugement, était parce que nous ne connaissions jamais les choses que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et que nous ignorons ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les feuilles de saules, par exemple, paraissent douces aux chèvres, et amères aux hommes, la cigue engraisse les cailles, et fait mourir les hommes. Démophon, qui avait soin de la table d'Alexandre, brûlait à l'ombre et gelait au soleil. Andron, d'Argos, traversait tous les sables de la Libye sans avoir besoin de boire. Ce qui est juste dans un pays, est injuste dans un autre, de même que ce qui est vertu parmi certaines nations, est un vice chez d'autres. Chez les Perses les pères épousent leurs filles, et chez les Grecs c'est un crime abominable. Chez les Massagètes les femmes sont communes; d'autres nations ont horreur d'une telle coutume. Voler est un mérite chez les Ciliciens, et chez les Grecs on punit le vol. Aristippe a une certaine idée du plaisir; Antisthène en a une autre, et Épicure une différente de l'un et de l'autre. Les uns croient la Providence, les autres la nient. Les Égyptiens enterrent leurs morts, les Indiens les brûlent, et les Péoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paraît d'une certaine couleur au soleil, paraît d'une autre à la lune, et d'une autre à la chandelle. La gorge d'un pigeon paraît de différentes couleurs, selon les différents côtés dont on le regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, cela trouble les sens et fait perdre l'esprit. Ce qui est à la droite de l'un est à la gauche de l'autre. La Grèce, qui est orientale à l'égard de l'Italie est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très-commune dans d'autres. Le même homme est père à l'égard de certaines gens, et frère à l'égard d'autres personnes.

Enfin la contrariété qui se rencontre dans chaque chose, faisait que Pyrrhon ni ses disciples ne définissaient jamais rien parce qu'ils croyaient qu'il n'y avait aucune chose dans le monde qui nous fût absolument connue par elle-même, sans que nous eussions besoin de la comparer, pour dire le rapport qu'elle avait avec une autre chose. Comme ils ne connaissaient aucune vérité, ils bannissaient toutes sortes de démonstrations; car, disaient-ils, toute démonstration doit être fondée sur quelque chose de clair et d'évident qui n'ait aucun besoin de preuve. Or, il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature, puisque, quand les choses nous sembleraient évidentes, nous serions toujours obligés de montrer la vérité de la raison qui fait que nous les croyons telles.

Pyrrhon, après Homère, comparait ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres, et dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vécut toujours dans une grande considération, depuis qu'il eut été connu; et mourut enfin âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

BION.

Il fut disciple de Théophraste, qui avait succédé à Aristote dans l'école péripatétique, vers la 114e olympiade.

Le philosophe Bion étudia assez longtemps dans l'Académie. Cette école lui déplut; il se moquait des statuts qu'on y observait, et en faisait tous les jours des railleries; il la quitta tout à fait. Il prit un manteau, un bâton et une besace, et embrassa la secte des cyniques; mais comme il y avait encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodait pas, il la tempéra en y mêlant plusieurs des préceptes de Théodore, disciple et successeur d'Aristippe, dans l'école des cyrénaïques. Enfin, il étudia en dernier lieu sous Théophraste, successeur d'Aristote.

Bion avait l'esprit fort subtil, et était très-bon logicien; il

excellait dans la poésie et dans la musique, et avait un génie particulier pour la géométrie. Il aimait fort la bonne chère, et menait une vie très-débauchée. Il ne demeurait jamais longtemps en aucun endroit; il se promenait de ville en ville, et se trouvait à tous les festins, où son grand talent était de faire rire la compagnie, et de faire admirer son bel esprit. Comme il était fort agréable, chacun se faisait un plaisir de l'avoir et de le bien régaler.

Bion sut un jour que quelques-uns de ses ennemis avaient fait des contes au roi Antigonus, au sujet de sa naissance ignominieuse; il n'en témoigna rien; et ne fit pas semblant même que cela lui fût revenu par aucun endroit. Antigonus envoya querir Bion, croyant l'embarrasser fort, et lui dit : Apprends-moi un peu quel est ton nom, ton pays, ton origine. et de quelle profession étaient tes parents. Bion ne s'étonna point : Mon père, répondit-il, était un affranchi qui vendait du lard et du beurre salé. Il était impossible de connaître s'il avait été beau ou laid autrefois, parce qu'il avait le visage tout défiguré des coups que son maître lui avait donnés. Il était Scythe de nation, et originaire des bords du Borysthène. Il avait fait connaissance avec ma mère dans un lieu infâme, où il l'avait rencontrée; c'était là qu'ils avaient célébré leur beau mariage : enfin, je ne sais quel crime mon père commît; il fut vendu avec sa femme et ses enfants. J'étais un jeune garçon assez joli; un orateur m'acheta, et me laissa tout son bien en mourant; je déchirai sur-le-champ son testament, que je jetai dans le feu, et me retirai à Athènes, où je me suis appliqué à la philosophie. Vous connaissez à présent mon nom, mon pays, mon père et toute mon origine, aussi bien que moi : voilà tout ce que j'en ai pu apprendre moi-même. Persée et Philonide n'ont plus que faire d'en composer des histoires pour vous donner du plaisir.

On demanda un jour à Bion quel était le plus malheureux de tous les hommes? C'est, répondit-il, celui qui souhaite avec le plus de passion de devenir heureux et de mener une vie douce et tranquille.

Un jeune homme lui demanda une autre fois s'il devait se marier : Les femmes laides, répondit Bion, font mal au cœur ; mais les belles font mal à la tête.

Il disait que la vieillesse était le port des maux, et que c'était là où tous les malheurs se retiraient en foule : qu'on ne devait compter le nombre de ses années que par rapport à la gloire qu'on s'était acquise dans le monde : que la beauté était un bien étranger qui ne dépendait point de nous, et que les richesses étaient le nœud de toutes les grandes entreprises ; parce que, sans cela, on ne pourrait rien faire, quelque habileté qu'on eût d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avait mangé tout son bien ; il lui dit : La terre a englouti Amphiaraüs ; mais toi tu as englouti la terre.

Un grand parleur, fort importun d'ailleurs, lui dit qu'il avait dessein de le prier de quelque chose : Je ferai volontiers tout ce que tu voudras, répondit Bion, pourvu que tu m'envoies dire ce que tu souhaites, et que tu n'y viennes point toi-même.

Une autre fois, il était dans un vaisseau avec plusieurs scélérats ; le vaisseau fut pris par les corsaires ; ces scélérats se disaient les uns aux autres : Ah ! nous sommes perdus si on nous reconnaît. Et moi, disait Bion, je suis perdu si on ne me reconnaît point.

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui était fort triste : T'est-il arrivé quelque malheur, lui dit-il, ou si c'est quelque bonheur qui est arrivé à un autre ?

Quand il voyait passer un avare, il lui disait : Tu ne possèdes pas ton bien, c'est ton bien qui te possède. Il disait que les avares avaient soin de leur bien, comme s'il était effectivement à eux ; mais qu'ils craignaient autant de s'en servir, que s'il appartenait à d'autres.

Il croyait qu'un des plus grands maux était de ne savoir pas souffrir le mal ;

Qu'on ne devait jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'était un état où chacun souhaitait parvenir ;

Qu'il valait mieux donner de son bien, que de souhaiter celui d'autrui, parce qu'on pouvait être heureux avec un moindre bien, et qu'on était toujours malheureux lorsqu'on avait des désirs;

Que souvent la témérité n'était point méséante à un jeune homme; mais que les vieillards ne devaient jamais consulter que la prudence;

Que, quand on avait une fois fait des amis, il fallait les garder quels qu'ils fussent, de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait société avec des méchants, ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il avertissait ses amis de croire qu'ils avaient fait du progrès dans la philosophie, lorsqu'ils ne se sentaient pas plus émus quand on leur disait des injures que quand on leur faisait des compliments.

Il croyait que la prudence était autant au-dessus des autres vertus, que la vue à l'égard du reste des sens;

Que l'impiété était une mauvaise compagne de la conscience, puisqu'il était très-difficile qu'un homme pût parler bien hardiment lorsque sa conscience lui reprochait quelque chose, et qu'il croyait que quelque divinité était justement irritée contre lui;

Que le chemin des enfers était bien facile, puisqu'on y allait les yeux fermés;

Que ceux qui ne pouvaient s'élever jusqu'à la philosophie, et qui s'attachaient aux sciences humaines, étaient comme les amants de Pénélope, qui n'avaient commerce qu'avec les servantes de la maison, faute d'avoir pu gagner la maîtresse.

Un jour, comme Bion était à Rhodes, il vît que tous les Athéniens qui étaient dans cette île, ne s'appliquaient qu'à l'éloquence et à la déclamation; il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisait pas comme les autres : j'ai apporté du froment, répondit Bion; veux-tu que je vende de l'orge? Il disait, en parlant d'Alcibiade, que dans sa grande jeunesse il avait débauché

les maris d'avec leurs femmes; mais qu'après être parvenu à l'âge viril, il avait débauché les femmes d'avec les maris.

On demanda un jour à Bion, pourquoi il n'avait pas gagné quelque garçon pour demeurer avec lui? C'est, répondit-il, parce qu'on ne saurait attirer un fromage mou avec un hameçon.

Quand on lui parlait de la peine des Danaïdes, qui tiraient perpétuellement de l'eau dans des paniers percés, il disait : Je les trouverais beaucoup plus à plaindre si elles étaient obligées d'en tirer dans des vases qui n'auraient point de trous.

Pendant son séjour à Rhodes, il débaucha quantité de jeunes gens pour s'appuyer de leur autorité dans ce pays-là.

Enfin, après avoir mené une vie infâme, il tomba malade à Chalcis, et languit pendant longtemps. Comme il était assez pauvre, et qu'il n'avait pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le roi Antigonus lui envoya deux esclaves, et lui fit présent d'une chaise, afin qu'il le pût suivre quand il voudrait.

On dit que Bion, pendant sa langueur, se repentit d'avoir méprisé les dieux : il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état; il allait flairer les viandes des victimes qui leur avaient été immolées : il confessa ses crimes, et eut la faiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorcière, à laquelle il s'abandonna; il lui tendit ses bras et son cou, afin qu'elle y attachât ses charmes. Il tomba dans des superstitions extraordinaires; il orna sa porte de laurier, et était près de faire toutes choses au monde pour se conserver la vie; mais tous ses remèdes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin, accablé des maux que ses débauches passées lui avaient causés.

ÉPICURE.

Né la troisième année de la 109e olympiade, mort la seconde année de la 127e, âgé de soixante-douze ans.

Épicure, de la famille des Philaïdes, naquit à Athènes, vers

la cent neuvième olympiade. Dès l'âge de quatorze ans, il s'appliqua à la philosophie; il étudia quelque temps à Samos sous Pamphile, platonicien. Il ne put jamais bien goûter sa doctrine; il se retira de son école, et ne prit plus d'autre maître. On dit qu'il enseigna la grammaire, mais qu'il ne tarda guère à s'en dégoûter. Il se plaisait beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il se servit utilement par la suite pour composer son système.

A l'âge de trente-deux ans, il enseigna la philosophie à Mételin, et de là à Lampsaque. Cinq ans après, il revint à Athènes, où il institua une nouvelle secte. Il acheta un beau jardin, qu'il cultivait lui-même : c'est là où il établit son école : il y menait une vie douce et agréable avec ses disciples, qu'il enseignait en se promenant et en travaillant, et leur faisait répéter par cœur les préceptes qu'il leur donnait. On venait de tous les endroits de la Grèce pour avoir le plaisir de l'entendre et de le considérer dans sa solitude.

Épicure fait profession d'une grande sincérité et d'une grande candeur d'âme. Il était doux et affable à tout le monde; il avait une tendresse si forte pour ses parents et pour ses amis, qu'il était entièrement à eux, et leur donnait tout ce qu'il avait. Il recommandait expressément à ses disciples d'avoir compassion de leurs esclaves; il traitait les siens avec une humanité surprenante; il leur permettait d'étudier, et prenait le soin de les instruire lui-même comme ses propres disciples.

Épicure ne vivait en tout temps que de pain et d'eau, de fruits et de légumes qui croissaient dans son jardin. Il disait quelquefois à ses gens : Apportez-moi un peu de lait et de fromage, afin que je puisse faire meilleure chère quand je voudrai. Voilà, dit Laërce, quelle était la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour un voluptueux.

Cicéron, dans ses Tusculanes, s'écrie : Ah! qu'Épicure se contentait de peu!

Les disciples d'Épicure imitaient la frugalité et les autres vertus de leur maître; ils ne vivaient que de légumes et de

laitage non plus que lui; quelque-uns buvaient tant soit peu de vin; mais tous les autres ne buvaient jamais que de l'eau. Épicure ne voulait pas qu'ils fissent bourse commune, comme les disciples de Pythagore, parce que, disait-il, c'est plutôt une marque de la défiance qu'ont les uns pour les autres, que d'une parfaite union.

Il croyait qu'il n'y avait rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie, que les jeunes gens ne pouvaient commencer trop tôt à philosopher; et que les vieux ne devaient jamais s'en lasser, puisque le but qu'on s'y proposait était de vivre heureux, et que c'était là où tout le monde devait tendre.

La félicité dont parlent les philosophes est une félicité naturelle, c'est à-dire un état heureux, auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Épicure le fait consister dans le plaisir; non pas dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps. Il n'avait point d'autre idée du souverain bien, que de posséder ces deux choses en même temps.

Il enseigna que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parce qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement et selon les règles de l'honnêteté; de n'avoir rien à se reprocher; de ne se sentir atteint d'aucun crime, de ne nuire à personne; de faire du bien autant qu'il est possible; et enfin de ne manquer jamais à aucun des devoirs de la vie. Il infère de là qu'il n'y saurait avoir d'heureux que les honnêtes gens, et que la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il ne pouvait se lasser de louer la sobriété et la continence, qui servent merveilleusement à tenir l'esprit dans une assiette tranquille, à conserver la santé du corps, et même à la réparer quand elle est une fois affaiblie. Il faut, disait-il, s'accoutumer à vivre de peu; c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquérir. Outre que les choses les plus communes font autant de plaisir, lorsqu'on a faim, que les mets les plus délicieux, on se porte beaucoup mieux quand on vit

simplement; on n'a jamais la tête embarrassée; l'esprit est libre, et on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connaître la vérité et le sujet qui nous porte à prendre un parti plutôt que l'autre dans toutes nos actions; enfin les festins qu'on fait de temps en temps en sont beaucoup plus agréables, et on est bien plus disposé à souffrir les revers de la fortune, quand on sait simplement se contenter du peu que la nature demande, que lorsqu'on est accoutumé à vivre dans les délices et dans la magnificence. On ne saurait, ajoute-t-il, éviter avec trop de soin les débauches, qui corrompent le corps et abrutissent l'esprit; et, quoique tout plaisir soit un bien désirable par lui-même, on doit cependant s'en éloigner beaucoup, lorsque les maux qui l'accompagnent surpassent la satisfaction qui nous en revient; de même qu'il est avantageux de souffrir un mal, qui sûrement doit être récompensé par un bien plus considérable que le mal qu'on est obligé de souffrir.

Il croyait, contre l'opinion des cyrénaïques, que l'indolence était un plaisir perpétuel, et que les plaisirs de l'esprit étaient beaucoup plus sensibles que ceux du corps; car, disait-il le corps ne sent que la douleur présente, au lieu que l'esprit, outre les maux présents, sent encore les passés et les futurs.

Épicure tient que notre âme est corporelle, parce qu'elle meut notre corps; qu'elle participe à toutes ses joies aussi bien qu'à ses infirmités; qu'elle nous réveille en sursaut lorsque nous sommes le plus endormis; et qu'enfin elle nous fait changer de couleur selon ses différents mouvements. Il assure qu'elle ne pourrait jamais avoir aucun rapport avec lui si elle n'était pas corporelle.

Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res [1].

Il a conçu qu'elle n'est rien autre chose qu'un tissu de matière fort subtile, répandue par tout notre corps, dont elle faisait une partie, de même que le pied, la main ou la tête; d'où il conclut que par notre mort elle périt, qu'elle se dis-

[1] LUCRET. *De Nat. rer.* lib. I, v. 305.

sipe comme une vapeur, et qu'il n'y reste aucun sentiment, non plus que dans le corps; que, par conséquent, la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal. Car, bien et mal consiste dans le sentiment : or, la mort est une privation de tout sentiment : c'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, et que pendant que nous sommes elle n'est point, et que dès qu'elle est nous ne sommes plus; qu'à la vérité, quand on se trouvait au monde, il était fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachait; mais qu'on ne devait pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on en avait ordinairement à quitter la table après avoir bien mangé.

Il disait que très-peu de gens savaient tirer parti de la vie; que tout le monde méprisait l'état présent dans lequel il était, et que chacun se proposait de vivre plus heureux dans la suite : mais qu'on était surpris de la mort avant que d'avoir pu exécuter ses projets, et que c'était ce qui rendait la vie des hommes si malheureuse; qu'ainsi rien n'était plus à propos que de jouir du temps présent, sans compter sur l'avenir : qu'il ne fallait pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre, mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. Une vie courte et agréable, disait-il, est beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue et ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons repas, et non pas une grande abondance de viandes mal préparées : que si nous considérons qu'après la mort nous serons privés pour jamais de tous les avantages de la vie, il faut aussi s'imaginer que jamais nous n'aurons plus de désir de les posséder que nous n'en avions avant que de naître.

Que c'était une grande faiblesse d'avoir peur de tout ce qu'on dit des enfers; que les peines de Tantale, Sisyphe, Titye et des Danaïdes sont des fables inventées à plaisir, pour faire connaître les troubles et les passions dont les hommes sont tourmentés dans ce monde; et qu'enfin on devait

se défaire de toutes ces frayeurs, qui ne servent qu'à troubler le repos et la douceur de la vie.

Il fait consister la liberté dans une entière indifférence; il rejette le destin. Il tient que l'art de deviner est une chose frivole, et qu'il est impossible à aucun être de connaître jamais les choses futures, lorsqu'elles dépendent du caprice des hommes, et qu'elles n'ont point de causes nécessaires.

Épicure a toujours parlé magnifiquement de la Divinité. Il voulait qu'on en eût des sentiments fort relevés. Il défendait expressément qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité et de la souveraine béatitude. L'impie, disait-il, n'est pas celui qui rejette les dieux qu'adore le peuple, mais celui qui attribue aux dieux toutes les impertinences que leur attribue le peuple.

Il a conçu que la Divinité méritait nos adorations par l'excellence de sa nature, et que nous devions les lui rendre par cette seule considération, et non par la crainte d'aucun châtiment, ni en vue d'aucun intérêt. Il a blâmé les superstitions dont on abuse le peuple, et qui servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La religion dans laquelle il était né n'exemptait les dieux d'aucune des faiblesses humaines. Quant à lui, il les considérait comme des êtres bienheureux dont la demeure était dans des lieux agréables, où on ne connaissait ni vent, ni pluie, ni neige, et où ils étaient toujours environnés d'un air serein et d'une brillante lumière, et perpétuellement occupés dans la jouissance de leur félicité.

Il éloignait d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embarrasse. Il les a crus indépendants de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchés ni de nos bonnes ni de nos mauvaises actions. Il croyait que s'il prenaient soin des hommes, ou que s'ils se mêlaient du gouvernement du monde, cela troublerait leur félicité.

Il conclut de là que les invocations, les prières et les sacrifices étaient entièrement inutiles; qu'il n'y avait aucun mérite à recourir aux dieux, ni à se prosterner devant leurs au-

tels dans tous les accidents qui nous arrivaient; mais qu'il fallait regarder toutes choses d'un air tranquille et sans s'étonner.

Il ajoute que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des dieux; et que la crainte que tous les hommes ont de ces êtres tranquilles ne vient que de ce que souvent en rêvant on s'imagine voir des fantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur et une fierté convenable à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes; et comme d'ailleurs ces fantômes reviennent dans tous les temps, et qu'il y a quantité d'effets merveilleux, dont les causes paraissent inconnues; lorsque les gens peu éclairés considèrent le soleil, la lune, les étoiles et leurs mouvements si réguliers, ils s'imaginent aussitôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels et tout-puissants. Ils les placent au milieu du firmament, d'où ils voient venir le tonnerre, les éclairs, la grêle, la pluie et la neige; ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde, et leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leur sont inconnues. C'est de là, à ce qu'il prétend, qu'est venue cette grande quantité d'autels qu'on voit partout le monde; et il croit que le culte qu'on rend aux dieux n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui est de ces lieux enchantés où les dieux faisaient leurs demeures, Lucrèce, dans le sentiment d'Épicure, dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient aucune relation avec les palais que nous connaissons en ce monde; que les dieux étant d'une matière si subtile, qu'ils ne peuvent tomber sous aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous les apercevoir des yeux de l'esprit, il faut de nécessité que ces lieux-là soient proportionnés à la subtilité de la nature de ces êtres qui les habitent.

Tous les philosophes conviennent que, selon le cours ordinaire de la nature, rien ne se fait de rien, et qu'aucune chose ne se réduit à rien; l'expérience nous apprend que les

corps se font du débris les uns des autres, et conséquemment qu'ils ont un sujet commun; et c'est ce sujet commun qu'on appelle matière première.

Il y a plusieurs opinions pour savoir ce que c'est que cette matière première. Épicure croit que ce sont des atomes, c'est-à-dire des corpuscules insécables, dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atomes, il admet encore un autre principe, qui est le vide; mais il ne le considère pas comme un principe de composition des corps : il ne l'admet uniquement que pour le mouvement, parce que, dit-il, s'il n'y avait de petits vides répandus par toute la nature, rien n'aurait jamais pu se mouvoir, toute la masse de la matière serait restée perpétuellement jointe ensemble comme un roc, et par conséquent il ne se serait jamais fait aucune production.

Il prétend que ces atomes ont été de toute éternité; que le nombre de leurs figures est incompréhensible, quoique fini; mais que sous chaque différente figure il y a une infinité d'atomes. Il a cru que c'était leur propre poids qui était la cause de leur mouvement, qu'en se choquant les uns les autres ils s'accrochaient souvent, et que la différente manière dont ils s'arrangeaient produisait les différents effets que nous voyons dans la nature, sans qu'aucun de ces effets fût redevable de son être à d'autres puissances qu'au hasard, qui avait fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atomes de telle et telle figure. Il comparait ces atomes aux lettres de l'aphabet, qui forment des mots différents, selon la différente manière dont elles sont arrangées; comme, par exemple, *estre* et *reste*, sont deux mots tous différents, quoique composés des mêmes lettres ; aussi les atomes qui composent certains corps, lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine manière, en composent un tout différent lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine façon. Cependant, selon lui, toutes sortes d'atomes ne sont pas propres à entrer indifféremment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a grande apparence, par exemple, que ceux qui composent un peloton de laine ne sont pas tous

propres à composer un diamant, de même que nous voyons souvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croyait que ces petits corps étaient dans un perpétuel mouvement, et que c'était de là qu'aucune des choses de la nature ne restait jamais en même état; que les unes diminuaient et les autres augmentaient du débris de celles qui étaient diminuées; les unes vieillissaient et les autres prenaient tous les jours de nouvelles forces; et que par conséquent chaque être n'avait qu'un temps dans le monde; qu'à mesure que quelque chose se corrompait, les atomes qui s'en détachaient se joignaient avec d'autres, et formaient ordinairement un corps tout différent de celui dont ils venaient d'être détachés; qu'ainsi rien ne périssait jamais, quoique tout n'eût qu'un temps, et que chaque chose semblât disparaître à la fin, comme si elle avait été entièrement anéantie.

Epicure a imaginé qu'il y avait eu un temps auquel tous les atomes étaient séparés, et que par leur concours fortuit ils ont composé une infinité de mondes, dont chacun périt au bout de certain temps, soit par le feu, comme si le soleil s'approchait si près de la terre qu'il la brûlât, soit par quelque grande et horrible secousse, qui en un moment bouleversera toutes choses et ruinera la machine du monde; qu'enfin il y avait plusieurs manières dont chaque monde pouvait périr; mais que de ces débris il s'en composait un autre, qui commençait aussitôt à produire de nouveaux animaux. Il semble même que celui que nous habitons n'est qu'un tas de ruines de quelque grand et terrible fracas qui sera arrivé autrefois; témoins ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, ces longues et larges couches de rochers, dont les uns sont situés de travers, les autres de bas en haut, et d'autres de biais; témoins cette grande inégalité au dedans de la terre, tous ces fleuves souterrains, tous ces lacs, toutes ces cavernes; témoins enfin cette autre grande inégalité de la surface de la terre, qui se trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'îles, de montagnes.

Épicure tient que l'univers est infini; que ce grand tout n'a ni milieu ni extrémités, et que, de quelque point qu'on imagine dans le monde, il reste encore un espace infini à parcourir, sans que jamais on en puisse trouver le bout.

Il dit que c'est être fou que de se flatter que les dieux aient fait le monde pour l'amour des hommes; qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si longtemps tranquilles, ils se fussent avisés de changer leur première manière de vie pour en prendre une différente; et que d'ailleurs il était fort aisé de juger, par tous les défauts que nous y connaissons, que ce n'est point un ouvrage des dieux.

Il a cru que la terre avait produit les hommes et tous les autres animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers et de toutes sortes d'insectes. Il tient que, dans son commencement, lorsqu'elle était encore toute nouvelle, elle était grasse et nitreuse, et que le soleil l'ayant peu à peu échauffée, elle se couvrit d'herbe et d'arbrisseaux, que quantité de petites tumeurs commencèrent à s'élever de dessus la superficie, comme des champignons, et qu'après certain temps, lorsque chaque tumeur était venue en maturité, la peau de dessus se rompait, et qu'il en sortait aussitôt un petit animal, qui se retirait peu à peu du lieu humide où il venait de naître, et qui commençait à respirer; la terre faisait écouler de ces endroits-là des ruisseaux de lait pour la nourriture de ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux il s'en trouva beaucoup de monstrueux; les uns sans tête, d'autres sans bouche; d'autres avaient les membres collés au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri, faute de se pouvoir nourrir, ou de pouvoir multiplier leur espèce par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux qui se trouvèrent bien disposés, et ce sont les espèces de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans ce premier commencement du monde, le froid, la chaleur et les vents n'étaient pas si violents qu'ils le sont aujourd'hui; toutes ces choses étaient dans leur nouveauté aussi

bien que tout le reste; ces hommes sortis de terre étaient beaucoup plus robustes que nous ne sommes; ils avaient le corps tout couvert d'un poil hérissé comme celui des sangliers; la mauvaise nourriture ni l'inclémence des saisons ne les incommodaient point; ils ne connaissaient point encore l'usage des habits; ils se couchaient nus par terre dans tous les endroits où la nuit les surprenait; ils se cachaient sous les petits arbrisseaux pour se garantir de la pluie; ils n'avaient encore aucune société; chacun ne songeait qu'à soi, et ne travaillait qu'à se procurer ses commodités particulières. La terre avait aussi produit de grandes forêts dont les arbres croissaient tous les jours; les hommes commencèrent à vivre de gland, de fruits d'arboisier et de pommes sauvages. Ils avaient souvent à démêler avec les sangliers et les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes; ils s'occupèrent à la chasse; et trouvèrent moyen de se faire des habits de lá peau des animaux qu'ils avaient tués. Chacun choisit sa femme, et vécut en particulier avec elle : il en vint des enfants, qui adoucirent par leurs caresses l'humeur farouche de leurs pères. Voilà le commencement de toutes les sociétés. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins, et cessèrent de se nuire les uns aux autres. D'abord, ils montraient du bout du doigt les choses dont ils avaient besoin; ils inventèrent ensuite pour leur commodité certains noms qu'ils donnèrent au hasard à chaque chose; ils en composèrent un jargon dont ils se servirent pour communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avait fait connaître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé; c'était à l'ardeur des rayons de cet astre qu'ils faisaient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportaient de la chasse; mais un jour un éclair tomba sur quelque chose de combustible qu'il embrasa tout d'un coup : aussitôt les hommes, qui connaissaient déjà l'utilité du feu, au lieu de l'éteindre, ne songèrent qu'à le conserver; chacun en emporta dans sa cabane, et s'en servit pour faire cuire ce qu'il avait à manger.

On bâtit ensuite des villes, et on commença à partager les terres, mais inégalement; les gens qui se trouvèrent avoir plus de force ou plus d'adresse eurent les meilleures portions; ils s'érigèrent en rois; ils contraignirent les autres hommes à leur obéir, et firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises de leurs voisins.

Les hommes dans ce temps-là n'avaient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents, des pierres ou des bâtons; c'étaient là les armes dont ils se servaient pour vider leurs différends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quel sujet, ils virent du métal qui coulait par des veines de terre dans de petites fosses où il se figeait; l'éclat de ce métal leur causa de l'admiration; ils conçurent, de ce qu'ils voyaient couler, que, par le moyen du feu, ils en feraient tout ce qu'ils voudraient. Ils ne songèrent d'abord qu'à en faire des armes; c'est pour ce sujet qu'ils estimaient beaucoup davantage l'airain que l'or, parce que les armes d'or étaient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des socs de charrue pour labourer la terre, et enfin toutes les choses dont ils se trouvèrent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisait les habits de choses différentes, qu'on nouait ensemble : mais dès qu'on eut su accommoder ce métal à toutes sortes d'usages, on trouva le moyen de faire des étoffes de laine et de fil pour la commodité des hommes.

Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes, dès le commencement du monde, remarquèrent que les glands qui tombaient des chênes produisaient des arbres semblables aux chênes mêmes : quand ils voulurent faire venir des chênes en quelque endroit ils y semèrent du gland. Ils observèrent la même chose à l'égard de toutes les autres plantes; chacun commença aussitôt à semer de la graine des choses dont il pouvait avoir besoin; et comme ils voyaient que tout venait

beaucoup mieux quand la terre était bien cultivée, chacun commença à s'appliquer particulièrement à l'agriculture.

La force et l'adresse avaient toujours prévalu jusqu'à ce temps-là; mais dès que l'or vint à la mode, et que tout le monde se fut laissé surprendre par la splendeur de ce métal, chacun ne songea qu'à en faire provision. Certaines gens s'enrichissant extraordinairement par ce moyen, le peuple abandonna aisément le parti des premiers rois, qui n'avaient point d'autre mérite que leur force et leur adresse; chacun s'attacha aux riches. Les rois furent massacrés; le gouvernement depuis devint populaire. On établit des lois, et on choisit des magistrats pour les faire observer, et pour avoir soin des affaires publiques.

A mesure que ces premiers peuples perdaient de leur férocité, la société augmentait entre eux. Ils commencèrent à faire des festins les uns chez les autres; et après avoir bien mangé, ils se réjouissaient à entendre le chant des oiseaux; ils s'efforçaient de les imiter, et composaient des chansons sur les mêmes airs des oiseaux qu'ils avaient appris.

Les vents, qui faisaient un agréable murmure en traversant les roseaux, leur donnèrent occasion d'inventer les flûtes; et l'admiration qu'ils eurent des choses célestes les porta à s'appliquer à l'astronomie.

L'avarice se mêla dans leurs mœurs. Ils se firent la guerre les uns aux autres, pour s'entre-déposséder de leurs biens. Cela fit naître des poëtes pour écrire les belles actions qui s'y étaient passés, et des peintres pour les représenter. Enfin la tranquillité et le grand loisir dont ils jouirent par la suite leur donna moyen de s'occuper à perfectionner les arts que la nécessité leur avait fait trouver, et même d'en inventer de nouveaux pour la commodité de la vie.

Sur ce qu'on peut objecter que la terre ne produit point aujourd'hui d'hommes, de lions et de chiens, Épicure répond que la fécondité de la terre est épuisée; qu'une femme avancée en âge ne fait plus d'enfants; qu'une terre qu'on n'a jamais cultivée rapporte beaucoup mieux les premières années

que par la suite; qu'enfin lorsqu'on arrache une forêt, le fond de la terre ne produit plus d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés; il en produit seulement d'autres qui dégénèrent, comme de petits sauvageons, des épines ou des ronces; et que peut-être il y a encore à présent des lapins, des lièvres, des renards, des sangliers et d'autre animaux parfaits qui naissent de la terre; mais parce que cela arrive dans des lieux retirés, et que cela ne nous est pas connu, nous ne croyons pas que cela soit; de même que si nous n'avions jamais vu d'autres rats que ceux qui naissent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eût qui naquissent de la terre.

Les philosophes sont partagés touchant la règle que nous avons pour connaître la vérité. Épicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des sens; que nous ne connaissons rien positivement que par leur rapport, et que nous n'avons point d'autre marque pour distinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui est de l'entendement; il tient qu'au commencement il n'a aucune idée; qu'il est comme une table rase; que lorsque les organes corporels sont formés, les connaissances lui viennent peu à peu par l'entremise des sens; qu'il peut penser aux choses absentes; qu'ainsi il se peut tromper en prenant pour présent ce qui est absent, ou même ce qui n'est point du tout; et qu'au contraire nos sens n'aperçoivent que des objets actuellement présents, et que par conséquent ils ne peuvent jamais se tromper quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas, en ce cas-là, le rapport des sens pour avoir recours à des raisons.

Il y a plusieurs manières différentes dont les philosophes expliquent la vision. Épicure a cru qu'il se détachait perpétuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes; que ces petites superficies remplissaient l'air; et que c'était par leur moyen que nous apercevions les objets extérieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumière et les

autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'âme. Il a cru que toutes ces choses étaient réellement hors de nous de la même manière qu'elles nous paraissent, et qu'une certaine quantité de matière figurée et mue d'une certaine façon était réellement odeur, son, chaleur, lumière, indépendamment de toutes sortes d'animaux : que, par exemple, les petites particules qui se détachent perpétuellement des fleurs d'un parterre remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable, et semblable à ce qu'un homme sentirait s'il se promenait pour lors dans ce parterre; que, lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de tintements aigus semblables aux sons que nous entendons pour lors; et que dès que le soleil commence à paraître, il y a dans l'air quelque chose de brillant, et semblable à la lumière que nous apercevons dans ce temps-là; qu'enfin, lorsque la même chose paraît différemment à deux animaux différents, cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est différente. Si la feuille de saule, par exemple, paraît amère à un homme et douce à une chèvre, c'est que l'homme et la chèvre ne sont pas faits au dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la ciguë empoisonne les hommes et engraisse les cailles.

Les stoïciens, qui faisaient profession d'une vertu fort austère, et qui dans le fond étaient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis et de disciples qui s'attachaient à Épicure, dont la doctrine était d'ailleurs fort différente de celle qu'ils enseignaient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier, et même ils semèrent dans leurs livres diverses sortes de calomnies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, et qui n'ont connu Épicure que par le canal des stoïciens, s'y sont laissé surprendre, et ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées.

Saint Grégoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce philosophe. « Épicure, dit ce Père de l'Église, a dit

« que le plaisir était la fin où tendent tous les hommes, mais « afin qu'on ne crût pas que ce fût le plaisir sensuel, il vécut « toujours très-chaste et très-réglé, confirmant sa doctrine « par ses mœurs. »

Épicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la république; il préféra toujours son repos et la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les statues que les Athéniens lui érigèrent publiquement témoignaient bien l'estime distinguée qu'ils avaient pour ce philosophe. Tous ceux qui se sont attachés à lui ne l'ont jamais quitté, à la réserve de Métrodorus, qui le changea pour étudier dans l'Académie sous Carnéade : mais il n'y fut que six mois; il revint aussitôt trouver Épicure, et resta avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant celle d'Épicure. Son école est demeurée perpétuellement dans une égale splendeur, et même dans des temps que toutes les autres étaient presque abandonnées.

A l'âge de soixante-douze ans, il tomba malade à Athènes, où il n'avait point discontinué d'enseigner : son mal était une rétention d'urine, qui lui causait des douleurs épouvantables; il souffrait tout cela fort tranquillement. Quand il se sentit approcher de sa fin, il affranchit une partie de ses esclaves, disposa de son bien, ordonna qu'on solennisât tous les ans le jour de sa naissance et celle de ses parents, vers le dixième du mois gaméléon. Il donna son jardin et ses livres à Hermacus de Mételin, qui lui succéda, à la charge que cela passerait successivement à tous ceux qui occuperaient cette place. Il écrivit à Idoménée en ces termes :

« Me voilà, grâce aux dieux, à l'heureux et dernier jour « de ma vie; je suis si tourmenté de la violence de mon mal, « qui me ronge la vessie et les intestins, qu'on ne saurait rien « imaginer de plus cruel. Au milieu de mes douleurs, ce- « pendant, je sens une grande consolation, lorsque je re- « passe dans mon esprit tous les bons raisonnements dont « j'ai enrichi la philosophie. Je vous prie, par l'attachement « que vous avez toujours fait paraître pour moi et pour ma « doctrine, d'avoir soin des enfants de Métrodorus »

Quatorze jours après que cette maladie eut commencé, Épicure se mit dans un bain chaud, qu'il s'était fait préparer exprès : dès qu'il y fut entré, il demanda un verre de vin pur; il le but, et expira aussitôt, en avertissant ses amis et ses disciples, qui étaient là présents, de se souvenir de lui et des préceptes qu'il leur avait donnés. Cette mort arriva la première année de la cent vingt-septième olympiade. Tout les Athéniens en témoignèrent un regret très-sensible.

ZÉNON.

Mort dans la 129e olympiade.

Zénon, chef de la secte des stoïciens, était de la ville de Cittie, dans l'île de Chypre. Avant que de se déterminer à rien, il alla consulter l'oracle, afin de savoir ce qu'il devait faire pour vivre heureux. L'oracle lui répondit qu'il devînt de même couleur que les morts. Zénon conçut que ce dieu lui voulait dire qu'il fallait qu'il s'attachât à lire les livres des anciens. Il prit cela fort sérieusement; il commença à s'y appliquer, et à employer tous ses soins pour suivre les conseils de l'oracle.

Un jour, comme il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit naufrage au port de Pirée. Cette perte le rendit fort triste; il s'en revint à Athènes; il entra chez un libraire, et se mit à lire le second livre de Xénophon, pour se consoler; il y prit beaucoup de plaisir; cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait Xénophon. Cratès le cynique passa par hasard; le libraire le montra du bout du doigt, et dit à Zénon : Tenez, suivez cet homme-ci. Zénon était pour lors âgé de trente ans; il suivit Cratès, et commença dès ce jour-là à être son disciple. Zénon avait beaucoup de pudeur et de retenue; il ne pouvait s'accoutumer aux manières effrontées des cyniques. Cratès s'aperçut que cela lui faisait de la peine; il voulut le guérir de sa faiblesse : il lui donna un jour une

marmite pleine de lentilles, et lui commanda de traverser le bourg de Céramique avec cette marmite : Zénon rougissait de honte et se cachait, de crainte que quelqu'un ne le vît. Cratès s'approcha de lui ; il lui donna un grand coup de bâton au travers de la marmite, et la cassa en plusieurs morceaux ; toutes les lentilles lui coulaient le long des cuisses et des jambes. Cratès lui dit : Comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu, puisque tu n'as point eu de mal?

La philosophie plaisait fort à Zénon ; il remerciait ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. Ah! disait-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étaient favorables! Il étudia plus de dix ans sous Cratès, sans pouvoir jamais s'accoutumer à l'impudence des cyniques. A la fin, quand il voulut le quitter pour alla sous Stilpon de Mégare, Cratès le prit par son manteau, et le retint de force. O Cratès, lui dit Zénon, on ne saurait retenir un philosophe que par les oreilles; persuadez-moi par de bonnes raisons que votre doctrine est meilleure que celle de Stilpon, sinon, quand vous m'enfermeriez, mon corps serait bien à la vérité chez vous, mais mon esprit serait perpétuellement chez Stilpon.

Zénon passa dix autres années chez Stilpon, Xénocrate et Polémon; ensuite il se retira, et établit une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guère à se répandre par toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué de tous les philophes du pays. Quantité de gens venaient de divers endroits pour s'attacher à lui et être ses disciples, et comme Zénon enseignait ordinairement sous une galerie, c'est de là que ses sectateurs ont été appelés stoïciens.

Les Athéniens l'honoraient tellement, qu'ils l'avaient fait le dépositaire des clefs de leur ville. Ils lui érigèrent une statue, et ils lui firent présent d'une couronne d'or. Le roi Antigonus ne pouvait se lasser d'admirer ce philosophe. Il ne venait jamais à Athènes qu'il n'allât écouter ses leçons ; souvent même il allait manger chez Zénon, ou bien il le menait souper avec lui chez Aristocle, le joueur de harpe. Mais

Zénon évita dans la suite de se rencontrer dans aucun festin, ni dans les assemblées, de crainte de se rendre trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui; Zénon s'excusa de faire ce voyage, et envoya en sa place Perseus et Philonide, et lui fit réponse qu'il avait une joie très-sensible de la forte inclination qu'il faisait paraître pour les sciences; que rien n'était plus propre à le détourner des plaisirs sensuels, et à lui faire embrasser la vertu, que l'amour de la philosophie. Enfin, ajoute-t-il, si la vieillesse et ma mauvaise santé ne m'empêchaient de sortir, je ne manquerais pas de me rendre auprès de vous comme vous le souhaitez; mais puisque cela ne se peut, je vous envoie deux de mes amis qui me valent bien quant à l'esprit et à la doctrine, et qui sont beaucoup plus robustes que moi. Si vous conversez sérieusement avec eux, et que vous vous appliquiez à suivre les préceptes qu'ils vous donneront, vous verrez qu'il ne vous manquera rien de ce qui regarde le souverain bonheur.

Zénon évitait la foule. Il ne se faisait jamais accompagner que de deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avait davantage qui le voulaient suivre malgré lui, il leur donnait de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois, quand il se voyait pressé par la grande multitude dans la galerie où il enseignait, il montrait à ceux qui l'embarrassaient certaines pièces de bois qui étaient au-dessus de son école, et il leur disait : Tenez, voyez-vous bien ces pièces de bois que voilà là-haut? elles n'y ont pas toujours été : elles étaient autrefois au milieu de cette place comme vous; mais comme elles embarrassaient, on les a ôtées, et mises où vous les voyez. Retirez-vous donc en arrière, et ne m'embarrassez pas davantage.

Zénon était grand et menu, et avait la peau fort noire : c'était de là que quelques-uns l'appelaient le *Palmier d'Égypte*. Il avait la tête penchée sur une des épaules; ses jambes étaient grosses et malsaines; il s'habillait toujours d'une étoffe très-légère, et du plus bas prix qu'il la pouvait trouver; il vivait en tout temps d'un peu de pain, de figues, de miel et de vin

doux, sans jamais rien manger de cuit. Il était d'une si grande continence, que quand on voulait louer quelqu'un sur ce sujet, on disait : Il est plus chaste que Zénon. Il eut pourtant quelque commerce avec une petite servante : la vertu des païens n'était pas ferme. Il avait la démarche grave, l'esprit vif, l'humeur sévère. En parlant, il ridait son front, et tordait sa bouche; quelquefois cependant, dans ses parties de plaisir, il était fort gai, et réjouissait toute la compagnie. Quand on lui demandait la raison d'un si grand changement, il répondait : Les lupins sont naturellement amers; mais quand on les a laissés quelque temps tremper dans l'eau, ils s'adoucissent. Il affectait une très-grande austérité, en sorte que sa manière de vivre tenait davantage d'une simplicité barbare que d'une véritable frugalité; et hors l'effronterie, dont il était fort éloigné, il avait retenu beaucoup de la morale des cyniques; c'est ce qui a fait que Juvénal a dit que les stoïciens et les cyniques ne différaient entre eux que par leurs habits, mais que leur doctrine était la même.

Il était fort concis dans tous ses discours. Quand on lui en demandait la raison, il disait que les syllabes dont se servent les sages devaient toutes être brèves, si cela se pouvait. Quand il voulait faire une réprimande à quelqu'un, il n'y employait jamais que très-peu de paroles, et toujours indirectement.

Il se rencontra un jour dans un festin avec un homme fort gourmand, qui faisait mourir de faim tous ceux qui mangeaient avec lui : Zénon prit pour sa part un grand poisson, et sembla ne le vouloir partager avec personne. Le gourmand le regarda aussitôt de travers : Comment, lui dit Zénon, crois-tu qu'on te laissera faire tous les jours de pareils tours, si tu ne peux pas souffrir que je le fasse une fois?

Un jour un jeune homme le pressait avec beaucoup d'instance sur une matière au-dessus de la portée de son esprit. Zénon fit apporter un miroir, il le fit regarder dedans, et lui dit : Te semble-t-il que ces questions-là conviennent avec ton visage?

Il disait que les mauvais discours des orateurs ressemblaient

à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle en apparence, mais dont le métal ne valait rien.

Il disait que le plus grand tort qu'on pouvait faire aux jeunes gens était de les élever dans la vanité; qu'il fallait les accoutumer à être civils et à ne rien faire qu'à propos. Voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, il lui donna un soufflet, et lui dit : Caphésius, quand tu seras élevé au-dessus des autres, tu ne seras pas honnête homme pour cela; mais si tu es honnête homme, tu seras élevé au-dessus des autres.

Il croyait qu'il était dangereux à un jeune homme qui avait envie de devenir savant, de s'appliquer à la poésie.

Quand on lui demandait ce que c'était que son ami : C'est un autre moi-même, répondait-il.

Il disait qu'il valait mieux glisser des pieds que de la langue; et qu'il n'y avait rien dont la perte nous dût si sensiblement toucher que celle du temps, parce qu'elle était la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisait aux ambassadeurs de Ptolémée. Il ne dit rien pendant tout le souper. Ces ambassadeurs en furent surpris; ils lui demandèrent s'il ne voulait rien faire savoir au roi Ptolémée : Dites-lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sait se taire.

Les stoïciens tenaient que la fin qu'on devait se proposer était de vivre selon la nature; or, que de vivre selon la nature, était de ne faire rien de contraire à ce que nous dictait la raison qui était une loi générale et commune à tous les hommes :

Que chacun devait embrasser la vertu à cause d'elle-même, sans avoir égard à aucune récompense; qu'elle suffisait pour rendre les gens heureux; et que ceux qui la possédaient jouissaient d'un parfait bonheur, même au milieu des plus grands tourments :

Qu'il n'y avait rien d'utile que ce qui était honnête, et que rien de criminel ne pouvait jamais être utile;

Que le bien honnête est celui qui rend parfaits tous ceux qui le possèdent :

Qu'il y avait des choses qui n'étaient ni un bien ni un mal, quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre appétit, et de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres; comme la vie, la santé, la beauté, la force, les richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire; et celles qui leur étaient opposées, comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur et l'ignominie. Car, disaient-ils, aucune chose ne saurait être bonne, si elle ne rend malheureux ceux qui la possèdent, et si elle ne rend heureux ceux qui en sont privés : or, la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possèdent, ni malheureux ceux qui en sont privés : donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté, ne sont ni des biens ni des maux. D'ailleurs, ajoutaient-ils, les choses dont nous pouvons nous servir en bien et en mal ne sont ni un bien ni un mal; or, nous pouvons nous servir, et en bien et en mal, de la vie, de la santé et des richesses; donc la vie, la santé, ni les richesses, ne sont ni un bien ni un mal.

Enfin, ils admettaient une autre espèce de choses indifférentes, qui n'étaient pas capables de faire aucune impression sur notre esprit; comme d'avoir un nombre pair ou impair de cheveux à la tête, étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils disaient que les plaisirs sensuels n'étaient pas un bien, parce qu'ils étaient déshonnêtes; or, que rien de déshonnête ne pouvait jamais être un bien :

Que le sage ne craignait rien; qu'il n'avait point de faste, parce qu'il était indifférent pour la gloire et pour l'ignominie; que le caractère du sage était d'être sévère et sincère; qu'il ne lui était pas défendu de boire du vin, mais qu'il ne devait jamais s'enivrer, afin de ne pas perdre un seul moment de la vie l'usage de la raison; qu'il devait avoir un grand respect pour les dieux, leur faire des sacrifices, et s'abstenir de toutes sortes de débauches :

Qu'on pouvait appeler offices en général tout ce que nous faisons par inclination; que les bons offices étaient d'honorer

ses parents, défendre sa patrie, se faire des amis et les assister : les mauvais, au contraire, négliger ses parents, mépriser sa patrie, n'avoir aucune complaisance ni affection pour ses amis.

Ils croyaient que tous les biens et les maux étaient égaux, qu'ils ne pouvaient jamais être augmentés ni diminués; car, disaient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai; et rien de plus faux que ce qui est faux; aussi il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, ni rien de plus méchant que ce qui est méchant. Et comme un homme qui ne serait éloigné que d'un stade de Canope ne serait pas davantage dedans qu'un homme qui en serait éloigné de deux cents stades; ainsi celui qui ne commet qu'un péché médiocre n'est pas davantage dans la vertu que celui qui en commet un énorme.

Que le seul sage était capable d'amitié; qu'il devait se mêler des affaires de la république, pour empêcher le vice, et exciter les citoyens à la vertu; qu'il n'y avait que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'État, puisqu'il était le seul qui pût décider de tout ce qui regardait le bien et le mal; qu'il n'y avait que lui d'irrépréhensible et d'incapable de nuire à personne; et qu'il était le seul qui n'admirait rien de tout ce qui avait coutume de surprendre le reste des hommes.

Ils tenaient, comme les cyniques, que toutes choses appartiennent aux dieux, et qu'entre amis toutes choses sont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un si grand enchaînement les unes avec les autres, qu'on n'en peut jamais posséder une sans les posséder toutes :

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice et la vertu; car, disaient-ils, comme il est absolument nécessaire qu'on soit droit ou tortu, aussi toute action doit être bonne ou mauvaise.

Que le sage était le seul heureux; qu'il n'avait jamais besoin de rien; qu'il devait s'exposer aux tourments les plus cruels pour sa patrie et pour ses amis; qu'il ne craignait rien; qu'il faisait du bien à tout le monde, et qu'il était incapable

de nuire à personne; qu'enfin il était de toutes sortes de professions, quand même il n'en exerçait aucune, et qu'on le pouvait comparer à un comédien parfait, qui sait représenter également le personnage d'Agamemnon et celui de Thersite.

Zénon voulait que toutes les femmes fussent communes entre les sages, et que chacun eût commerce avec la première qu'il rencontrerait, sans s'attacher à aucune; que c'était le moyen d'empêcher la jalousie et les soupçons de l'adultère, et que chacun regarderait en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfants.

Les stoïciens tenaient qu'il n'y avait qu'un seul Être souverain, mais qu'on lui donnait différents noms; qu'on l'appelait quelquefois Destin, quelquefois Esprit, et d'autres fois Jupiter; que cet Être était un animal immortel, raisonnable, parfait, bienheureux, et éloigné de tout mal; que c'était sa providence qui gouvernait le monde et tous les êtres qui y étaient.

Ils admettaient deux principes, l'agent et le patient, c'est-à-dire Dieu et le monde.

Ils tenaient que la matière était divisible à l'infini; qu'il n'y avait qu'un seul monde, et que ce monde était de figure ronde, qui est la plus propre au mouvement. Ils croyaient, comme Pythagore et Platon, qu'il était animé par une substance spirituelle répandue dans toutes ses parties; que cette substance n'était point distinguée de Dieu, et qu'elle formait avec le monde un même animal, dont les uns disaient que la principale partie était les cieux, et les autres le soleil; que le monde était placé au milieu d'un espace infini de vide; que tout était plein dans le monde, parce que la matière fluide, qui s'accommode à toutes sortes de figures, remplissait les espaces que laissaient les corps grossiers qui ne pouvaient pas se toucher immédiatement partout, à cause de leur irrégularité :

Que le monde était corruptible; car, disaient-ils, un tout est corruptible lorsque chacune de ses parties est corruptible :

or, chacune des parties du monde est corruptible; donc le monde entier est corruptible : que les étoiles fixes étaient emportées par le mouvement du ciel; que le soleil était un feu dont la masse était plus grosse que celle de la terre, puisque la terre jetait son ombre en cône : que le soleil et les autres astres se nourrissaient des vapeurs qui s'exhalent de la terre et de la mer. Ils ont connu la véritable cause des éclipses du soleil et de la lune, et celle du tonnerre et des éclairs. Ils tenaient que les deux zones glaciales étaient inhabitables à cause du grand froid, et que la zone torride l'était aussi à cause de la chaleur excessive.

Le stoïcien Ariston voulait bannir la logique : il comparait ordinairement ses arguments subtils aux toiles d'araignées, qui faisaient bien paraître quelque chose de fort ingénieux et de bien arrangé, mais entièrement inutile.

Chrysippe, au contraire, estimait fort la logique, et excellait tellement dans cet art, que tout le monde convenait que si les dieux en eussent eu besoin, ils ne se seraient jamais servi d'autre logique que de celle de Chrysippe.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il fut fort regretté après sa mort; quand le roi Antigonus en apprit la nouvelle, il en parut sensiblement touché. Bons dieux! dit-il, quel spectacle ai-je perdu! On lui demanda pourquoi il estimait tant ce philosophe : C'est, répondit-il, parce que tous les grands présents que je lui ai faits ne l'ont jamais pu obliger à faire aucune bassesse.

Il députa aussitôt vers les Athéniens, pour les prier de faire enterrer Zénon dans le bourg de Céramique.

Les Athéniens, de leur côté, ne sentirent pas moins vivement la perte de Zénon que le roi Antigonus. Les principaux magistrats le louèrent publiquement après sa mort; et afin que cela fût plus authentique ils en firent un décret public en ces termes.

« Décret.

« Puisque Zénon, fils de Mnasée, de Cittie, a passé plu-

« sieurs années à enseigner la philosophie dans cette ville ;
« qu'il s'est montré homme de bien dans toutes sortes de cho-
« ses, qu'il a perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens
« qu'il avait sous sa discipline ; qu'il a toujours mené une vie
« conforme aux préceptes qu'il enseignait : le peuple a jugé à
« propos de le louer publiquement, et de lui faire présent
« d'une couronne d'or, qu'il a justement méritée à cause de
« sa grande probité et de sa tempérance ; et de lui ériger un
« tombeau dans le bourg de Céramique aux dépens du public.
« Le peuple veut qu'on choisisse cinq hommes dans Athènes
« pour avoir soin de faire la couronne et le tombeau : que le
« scribe de la république grave ce présent décret sur deux co-
« lonnes, dont l'une sera mise dans l'Académie, et l'autre
« dans le Lycée ; et que l'argent nécessaire pour cet ouvrage
« soit promptement mis entre les mains de celui qui a soin des
« affaires publiques, afin que tout le monde connaisse que
« les Athéniens ont soin d'honorer les gens d'un mérite dis-
« tingué, et pendant leur vie, et après leur mort. »

Ce décret fut donné pendant qu'Arrhénidas était archonte d'Athènes, quelques jours après la mort de Zénon.

Or, voici de quelle manière on rapporte que finit Zénon. On dit qu'un jour, comme il sortait de son école, il se heurta contre quelque chose, et qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour un avis que les dieux lui donnaient qu'il devait bientôt mourir. Il frappa aussitôt la terre avec sa main, et dit : Me demandes-tu? Je suis tout prêt. Et sans tarder davantage, au lieu de songer à se faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang-froid. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans interruption, et soixante-huit ans qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie, sous Cratès le cynique.

VIE DE PLATON,

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL DE FÉNELON.

Platon était de la plus illustre naissance dont un Athénien

pût être. Par sa mère il descendait de Solon, et des anciens rois par son père. Dans sa jeunesse il alla à la guerre, et y montra beaucoup de valeur. Il fut disciple de Socrate, dont il a rapporté les conversations dans ses écrits. Comme Socrate, n'a jamais voulu écrire, nous n'avons rien de lui que dans les ouvrages de ses deux disciples, Platon et Xénophon. Ces deux disciples furent jaloux l'un de l'autre.

Dans la suite, Platon eut la curiosité d'aller rechercher la sagesse des étrangers. Il passa en Égypte et en Phénicie, où il eut soin de recueillir les traditions des prêtres et des savants: Il ne faut pas même douter qu'il n'y ait connu les livres de Moïse, et les autres ouvrages des Juifs. Dion, gendre du tyran Denys, grand amateur des lettres et de la sagesse, l'attira en Sicile. Denys lui-même le vit, l'admira, et fut sur le point de renoncer à la tyrannie par ses conseils : mais Phlistus, qui était un sophiste et un flatteur, l'en détourna, de peur de perdre dans ce changement la fortuue dont il jouissait. Ce faux sage, jaloux de Platon, le rendit peu à peu odieux au tyran. Quand Platon aperçut que le tyran était incorrigible, il lui remontra avec courage le malheur et l'indignité d'un homme qui tient sa patrie dans l'esclavage : le tyran irrité le vendit, comme un esclave, à un homme qui le mena dans l'île d'Eubée, où il fut racheté de l'argent de Dion.

Après la mort du premier Denys, il fit encore, sous le second, deux voyages à Syracuse, où Dion lui fit divers présents considérables. Le jeune Denys voulut même lui donner une ville pour y établir ses lois et sa république ; mais les guerres ne permirent pas l'exécution de ce projet.

Quelque temps après, Dion ayant chassé deux fois le jeune Denys, qui fut enfin réduit à servir de maître d'école dans Corinthe, pour gagner sa vie, Platon ne voulut point retourner à Syracuse jouir de la faveur de son ami, qui avait l'autorité suprême. Au contraire, il lui écrivit pour l'obliger à quitter cette puissance odieuse, et pour rendre la liberté à ses citoyens, après avoir abattu le tyran, à l'exemple de Timoléon. Dion fut rigoureusement puni de n'avoir pas profité d'un si

sage conseil; car ses propres concitoyens l'assassinèrent.

Platon demeura tranquille à Athènes, où il instruisait ses disciples dans un bois auprès de la ville, qu'on appelait Académie, du nom d'Académus, qui avait donné ce lieu pour les exercices publics. Il était bien fait, de bonne mine, éloquent, adroit pour les exercices, propre dans ses habits et dans ses meubles; ce qui irritait beaucoup d'autres philosophes de son temps, qui affectaient d'être gueux et sales, comme Diogène. Il avait les épaules larges; ce qui lui fit donner le nom de Platon. Ses disciples furent nommés académiciens, à cause du lieu où il les instruisait. Dans la suite il se divisèrent : on vit trois sectes d'académiciens. Les anciens conservèrent les principes de Platon; les modernes tombèrent dans l'incertitude des pyrrhoniens. Platon vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt et un ans, en pleine santé, et dans la plus haute réputation.

TABLE.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

Pages.

Chapitre premier.
De l'importance de l'éducation des filles. 1

Chapitre II.
Inconvénient des éducations ordinaires. 3

Chapitre III.
Quels sont les premiers fondements de l'éducation. 6

Chapitre IV.
Imitation à craindre. 11

Chapitre V.
Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants. 13

Chapitre VI.
De l'usage des histoires pour les enfants. 29

Chapitre VII.
Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la religion. 35

Chapitre VIII.
Instructions sur le Décalogue, sur les sacrements et sur la prière. 49

Chapitre IX.
Remarques sur plusieurs défauts des filles. 57

Chapitre X.
La vanité de la beauté et les ajustements. 61

Chapitre XI.
Instruction des femmes sur leurs devoirs. 65

Chapitre XII.
Suite des devoirs des femmes. 70

Chapitre XIII.
Des gouvernantes. 79

Avis à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille. 86

Pages.

DIALOGUES DES MORTS.

I. *Mercure et Charon.*
Comment ceux qui sont préposés à l'éducation des princes doivent travailler à corriger leurs vices naissants et à leur inspirer les vertus de leur état. 97

II. *Hercule et Thésée.*
Les reproches que se font ici les deux héros en apprenant l'histoire et le caractère d'une manière courte et ingénieuse. 99

III. *Le centaure Chiron et Achille.*
Peinture vive des écueils d'une jeunesse bouillante, dans un prince né pour commander. 102

IV. *Achille et Homère.*
Manière aimable de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire. 103

V. *Ulysse et Achille.*
Caractère de ces deux guerriers. 106

VI. *Ulysse et Grillus.* 108

VII. *Confucius et Socrate.*
Sur la prééminence tant vantée des Chinois. 113

VIII. *Romulus et Rémus.*
La grandeur à laquelle on ne parvient que par le crime, ne saurait donner ni gloire ni bonheur solide. 125

IX. *Romulus et Tatius.*
Le véritable héroïsme est incompatible avec la fraude et la violence. 126

X. *Romulus et Numa Pompilius.*
Combien la gloire d'un roi sage et pacifique est préférable à celle d'un conquérant. 127

XI. *Xercès et Léonidas.*
La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre de sujets, ni l'autorité sans bornes des princes. . . 130

XII. *Solon et Pisistrate.*
La tyrannie est souvent plus funeste aux souverains qu'aux peuples. 133

XIII. *Solon et Justinien.*
Idée juste des lois propres à rendre un peuple bon et heureux . . . 136

XIV. *Démocrite et Héraclite.*
Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier comme au plus humain. 139

XV. *Hérodote et Lucien.*
L'incrédulité est un excès plus funeste que la trop grande crédulité. 141

Pages.

XVI. *Socrate et Alcibiade.*
Les meilleures qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par une vertu solide. 145

XVII. *Socrate et Alcibiade.*
Le bon gouvernement est celui où les citoyens sont élevés dans le respect des lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie. 146

XVIII. *Socrate, Alcibiade et Timon.*
Juste milieu entre la misanthropie de Timon et la philanthropie d'Alcibiade. 151

XIX. *Périclès et Alcibiade.*
Sans la vertu, les plus grands talents sont comptés pour rien après la mort. 160

XX. *Mercure, Charon et Alcibiade.*
Caractère d'un jeune prince corrompu par l'ambition et l'amour du plaisir. 161

XXI. *Denys, Pithias et Damon.*
La véritable vertu ne peut aimer que la vertu. 168

XXII. *Dion et Gélon.*
Dans un souverain, ce n'est pas l'homme qui doit régner, ce sont les lois. 171

XXIII. *Platon et Denys le Tyran.*
Un prince ne peut trouver de véritable bonheur et de sûreté que dans l'amour de ses sujets. 173

XXIV. *Platon et Aristote.*
Critique de la philosophie d'Aristote; solidité des idées éternelles de Platon. 175

XXV. *Alexandre et Aristote.*
Quelque grandes que soient les qualités d'un jeune prince, il a tout à craindre s'il n'éloigne les flatteurs, s'il ne s'accoutume de bonne heure à combattre ses passions et à aimer ceux qui auront le courage de lui dire la vérité. 178

XXVI. *Alexandre et Clitus.*
Funeste délicatesse des grands, qui ne peuvent souffrir d'être avertis de leurs défauts, même par leurs plus fidèles serviteurs. 180

XXVII. *Alexandre et Diogène.*
Combien la flatterie est pernicieuse aux princes. 182

XXVIII. *Denys l'Ancien et Diogène.*
Un prince qui fait consister son bonheur et sa gloire à satisfaire ses passions, n'est heureux ni en cette vie ni en l'autre. 184

Pages.

XXIX. *Pyrrhon et son voisin.*
Absurdité du pyrrhonisme..... 182

XXX. *Pyrrhus et Démétrius Poliorcete.*
La vertu seule fait les héros..... 188

XXXI. *Démosthène et Cicéron.*
Parallèle de ces deux orateurs..... 190

XXXII. *Cicéron et Démosthène.*
Parallèle de ces deux orateurs; caractères de la véritable éloquence. 191

XXXIII. *Cicéron et Démosthène.*
Différence entre l'orateur et le philosophe..... 193

XXXIV. *Marcus Coriolanus et F. Camillus.*
Les hommes ne naissent pas indépendants, mais soumis aux lois de leur patrie..... 197

XXXV. *F. Camillus et Fabius Maximus.*
La générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique que la finesse et les détours..... 204

XXXVI. *Fabius Maximus et Annibal.*
Un général d'armée doit sacrifier sa réputation au salut public.... 207

XXXVII. *Rhadamanthe, Caton le Censeur et Scipion l'Africain.*
Les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique..... 209

XXXVIII. *Scipion et Annibal.*
La vertu trouve en elle même sa récompense par le plaisir pur qui l'accompagne..... 216

XXXIX. *Annibal et Scipion.*
L'ambition ne connait point de bornes..... 217

XL. *Lucullus et Crassus.*
Contre le luxe de la table..... 220

XLI. *Sylla, Catilina et César.*
Les funestes suites du vice ne corrigent point les princes corrompus. 222

XLII. *César et Caton.*
Le pouvoir, loin d'assurer le repos des princes, les rend malheureux, et entraîne inévitablement leur ruine..... 223

XLIII. *Caton et Cicéron.*
Comparaison de ces deux philosophes : vertu farouche et austère de l'un; caractère faible de l'autre..... 228

XLIV. *César et Alexandre.*
Comparaison d'un tyran avec un prince qui, étant doué des qualités propres à faire un grand roi, s'abandonne à son orgueil et à ses

Pages.

passions..... 232

XLV. *Pompée et César.*

Rien n'est plus dangereux, dans un État libre, que la corruption des femmes et la prodigalité de ceux qui aspirent à la tyrannie.... 233

XLVI. *Cicéron et Auguste.*

Obliger les ingrats, c'est se perdre soi-même..... 235

XLVII. *Sertorius et Mercure.*

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule que vérité et la vertu..... 237

XLVIII. *Le jeune Pompée et Ménas, affranchi de son père.*

Caractère d'un homme qui, n'aimant pas la vertu pour elle-même, n'est ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour vouloir le commettre..... 239

XLIX. *Caligula et Néron.*

Dangers du pouvoir absolu dans un souverain qui a la tête faible.. 241

L. *Antonin Pie et Marc-Aurèle*..... 243

LI. *Horace et Virgile.*

Caractère de ces deux poëtes..... 246

LII. *Parrhasius et Poussin.*

Sur la peinture des anciens; et sur le tableau des funérailles de Phocion par le Poussin..... 248

LIII. *Léonard de Vinci et Poussin.*

Description d'un paysage peint par Poussin..... 255

LIV. *Léger et Ébroin.*

La vie simple et solitaire n'a point de charmes pour un ambitieux. 260

LV. *Le prince de Galles et Richard son fils.*

Caractère d'un prince faible..... 262

LVI. *Charles VII et Jean, duc de Bourgogne.*

La cruauté et la perfidie augmentent les périls, loin de les diminuer. 265

LVII. *Louis XI et le cardinal Bessarion.*

Un savant qui n'est pas propre aux affaires, vaut encore mieux qu'un esprit inquiet qui ne peut souffrir ni la justice, ni la bonne foi..... 267

LVIII. *Louis XI et le cardinal Balue.*

Un prince fourbe et méchant rend ses sujets traîtres et infidèles... 271

LIX. *Louis et Philippe de Commines.*

Les faiblesses et les crimes des rois ne sauraient être cachés..... 275

LX. *Louis XI et Charles, duc de Bourgogne.*

Les méchants, à force de tromper et de se défier des autres, sont

Pages.

trompés eux-mêmes. 277

LXI. *Louis XI et Louis XII.*

La générosité et la bonne foi sont de plus sûres maximes, en politique, que la cruauté et la faiblesse. 278

LXII. *Le connétable de Bourbon et Bayard.*

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie. 280

LXIII. *Henri VII et Henri VIII d'Angleterre.*

Funestes effets de la passion de l'amour dans un prince. 282

LXIV. *Louis XIII et François Ier.*

Il vaut mieux être père de la patrie, en gouvernant paisiblement son royaume, que de l'agrandir par des conquêtes. 286

LXV. *Charles-Quint et un jeune moine de Saint-Just.*

On cherche souvent la retraite par inquiétude, plutôt que par un véritable esprit de religion. 289

LXVI. *Charles-Quint et François Ier.*

La justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage. 291

LXVII. *Henri III et la duchesse de Montpensier.*

Caractère faible et dissimulé de Henri; sa dévotion bizarre. 295

LVIII. *Henri III et Henri IV.*

Différence entre un roi qui se fait craindre et haïr par la cruauté et la finesse, et un roi qui se fait aimer par la sincérité et le désintéressement de son caractère. 298

LXIX. *Henri IV et le duc de Mayenne.*

Les malheurs font les héros et les bons rois. 300

LXX. *Sixte-Quint et Henri IV.*

Les grands rois s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts. . . 302

LXXI. *Les cardinaux Ximénès et de Richelieu.*

La vertu vaut mieux que la naissance. 304

LXXII. *La reine Marie de Médicis et le cardinal de Richelieu.*

Vanité de l'astrologie. 306

LXXIII. *Le cardinal de Richelieu et le chancelier Oxenstiern.*

Différence entre un ministre qui agit par vanité et par hauteur, et celui qui agit pour l'amour de la patrie. 311

LXXIV. *Les cardinaux de Richelieu et Mazarin.*

Caractère de ces deux ministres. Différence entre la vraie et la fausse politique. 314

LXXV. *Louis XI et l'empereur Maximilien.*

Malheur où tombe un prince ombrageux et soupçonneux. . . . . 32[illegible]

Pages.

LXXVI. *François Ier et le connétable de Bourbon.*
Toutes les passions doivent céder à l'amour de la patrie. 323

LXXVII. *Philippe II et Philippe III.*
Rien de si pernicieux aux rois, que de se laisser entraîner par l'ambition et la flatterie. 325

LXXVIII. *Aristote et Descartes.*
Sur la philosophie cartésienne, et en particulier sur le système des bêtes machines. 327

LXXIX. *Harpagon et Dorante.*
Contre l'avarice qui fait négliger à un père de famille l'éducation et l'honneur de ses enfants. 329

OPUSCULES DIVERS,

Composés pour l'éducation de monseigneur le duc de Bourgogne.

I. *Le Fantasque.* 332
II. *La Médaille.* 335
III. *Voyage supposé, en* 1690. 337
IV. *Dialogue entre Chromis et Mnasile.* Jugement sur différentes statues. 341
V. *Jugement sur différents tableaux.* 342
VI. *Éloge de Fabricius,* par Pyrrhus son ennemi. 344
VII. *Expédition de Flaminius contre Philippe, roi de Macédoine* . 344
VIII. *Histoire d'un petit accident arrivé au duc de Bourgogne dans une promenade à Trianon.* 346
IX. Histoire naturelle du ver à soie. 346

ABRÉGÉ DES VIES DES ANCIENS PHILOSOPHES.

Thalès. 349
Solon. 355
Pittacus. 372
Bias. 377
Périandre. 382
Chilon. 388
Cléobule. 391
Éphiméride. 394
Anacharsis. 398
Pithagore. 401
Héraclite. 409

Pages.

Anaxagoras..... 412
Démocrite..... 418
Empédocle..... 422
Socrate..... 426
Platon..... 436
Antisthène..... 443
Aristippe..... 449
Aristote..... 457
Xénocrate..... 469
Diogène..... 473
Cratès..... 492
Pyrrhon..... 497
Bion..... 501
Épicure..... 505
Zénon..... 521
Vie de Platon, d'après le manuscrit original de Fénelon 530

FIN DE LA TABLE